MOINES ET SIBYLLES

DANS

L'ANTIQUITÉ JUDÉO-GRECQUE

A LA MÊME LIBRAIRIE

PHILON D'ALEXANDRIE. Écrits historiques (Influence, luttes et persécutions des Juifs dans le monde romain), par M. Ferdinand Delaunay. 2e édit., 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MOINES ET SIBYLLES

DANS

L'ANTIQUITÉ JUDÉO-GRECQUE

PAR

FERDINAND DELAUNAY

(DE FONTENAY)

DEUXIÈME ÉDITION

LIBRARY OF CONGRESS
1879
CITY OF WASHINGTON

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1874

Tous droits réservés

BM175
.A1 D43
1874

MV G9Ag43

INTRODUCTION

Le nom du philosophe juif alexandrin, Philon, est aujourd'hui presque inconnu en France. Ce sont pourtant nos érudits de la Renaissance, Budée, Morel, Turnèbe, Pierre Bellier, qui l'ont mis au jour et ont révélé au monde savant l'importance de ses écrits. « La direction prise par les études françaises depuis le siècle de Louis XIV jusqu'à ces derniers temps, dit un critique anglais [1], semble indiquer que nos voisins en sont

[1] *Saturday Review*, du 30 novembre 1867, dans un article intitulé : *Delaunay's Philo*, et provoqué par la publication de notre volume relatif aux *Écrits historiques de Philon d'Alexandrie*. Le critique anglais ajoute :

« Quelle qu'en soit d'ailleurs la raison, les littératures grecque

venus à penser que les littératures grecque et biblique sont trop abstraites ou trop ardues pour d'autres que des pédants de profession; or il n'y a pas de Français qui n'aspire à être quelque chose de mieux qu'un pédant. »

Derrière la personnalité de Philon, obscurcie chez nous par l'éloignement, par le caractère mystique et théologique de ses soixante traités, enfin par la décadence et l'abandon des hautes questions d'érudition, derrière cette personnalité se cache un groupe d'écrivains qui ont fondé une grande école philosophique. Cette école, à son tour, participe à un mouvement dont les

et biblique ont été notablement négligées en France, excepté par l'illustre et savante Congrégation de Saint-Maur. Cette négligence est d'autant plus frappante qu'elle constitue une déviation sensible du cours que semblait annoncer l'aurore de la renaissance littéraire dans ce pays. En effet, au seizième siècle, c'est en France que nous trouvons la plus solide et la plus profonde érudition grecque du temps; c'est là que le mouvement qui entraîne les esprits vers la littérature de la Grèce est le plus ardent. Au commencement, c'est Budée; à la fin, c'est Lambinus, Turnèbe, Casaubon, Henri Estienne, tous hommes dignes d'être placés à la tête d'une série de savants aussi illustres que ceux qui, dans les siècles suivants, se transmirent sans interruption le flambeau de la science en Allemagne et en Angleterre.

« Les écrivains de talent, les esprits éminents, qui ont incontestablement créé cette brillante littérature moderne, se jetè-

tendances, la puissance, l'éclat offrent au penseur et à l'historien le sujet des plus graves méditations, en leur découvrant la raison secrète des plus grands événements qui aient agité l'humanité.

Bien qu'elle soit incomplète, bien qu'elle ait seule échappé au naufrage qui a englouti les travaux de l'école juive d'Alexandrie, l'œuvre de Philon suffit pourtant à nous renseigner sur l'ensemble des doctrines de cette école, à nous faire pressentir son influence, à nous révéler les efforts persévérants d'une série de précurseurs inconnus du christianisme.

rent même avec excès dans le grec et dans l'hébreu à Paris. Cette race de véritables érudits, qui commence sous François Ier et traverse, en les bravant, les troubles et les jours sanglants de la Ligue, n'a pas eu d'héritiers. Et maintenant, lorsque les Français voient les études inaugurées par ces hommes briller d'un bien autre éclat que sous le Grand Roi ou du temps de M. de Voltaire, ils comprennent combien une tradition littéraire nationale est puissante pour faire que les écrivains se sentent en quelque sorte chez eux quand ils abordent un sujet. A part quelques hommes distingués, qui font exception, les Français, quand ils s'attaquent aux Grecs, ne le font pas avec cette confiance, avec cette familiarité des savants allemands ou anglais. »

Et plus loin :

« Il est à désirer qu'en France on relève la haute littérature et qu'on propage la connaissance d'un important écrivain. »

Alexandrie fut, en effet, la reine des colonies israélites qui, depuis le troisième siècle avant notre ère, se répandirent dans toutes les provinces du littoral méditerranéen. Sous le principat d'Auguste, il n'y avait pas de grande ville de la Grèce, des îles, de l'Italie, de l'Afrique ou de l'Asie Mineure qui ne possédât son quartier juif avec sa synagogue et son sanhédrin. Comme tous les peuples appelés à de hautes destinées, les Juifs étaient doués d'une grande force d'expansion. Les Grecs avaient couvert d'innombrables cités les rivages de l'Asie, de la Sicile et de l'Italie; les Latins avaient porté partout leurs lois et leur administration; les Juifs furent les éducateurs religieux du genre humain. Leur civilisation coloniale se résume en deux caractères opposés, le trafic et le prosélytisme. C'est une chose étrange et curieuse à étudier que ces deux tendances si disparates, qui, sans se détruire, se disputent les énergies de la nation dispersée.

Tandis que l'Hellène, sans rien demander aux barbares qu'il visite, répand sur eux les lumières de son génie, les enchantements de sa littérature et de ses arts; tandis que le Romain,

né pour l'empire, en retour de l'obéissance qu'il exige et de la conquête qu'il opère, communique aux nations vaincues les bienfaits de ses admirables institutions, l'Hébreu, avec les allures du parasite, vient s'asseoir au banquet de la civilisation et s'introduit, sans être remarqué, dans la salle du festin. La captivité, la persécution, l'exil l'ont plié, mais n'ont pu le briser ; à force de souplesse, il est devenu puissant ; sous son humilité couve l'orgueil d'une race gardant jusque dans la servitude la conscience de sa valeur et le sentiment de sa force. Ce parasite sera demain l'amphitryon ; cet usurier va dispenser à tous les trésors inconnus dont le dépôt lui fut confié ; les vaisseaux de ce trafiquant seront les véhicules de la pensée destinée à régénérer le monde. Cette vulgarité d'occupations, cette modestie d'aspect, cette attitude humiliée, tous ces obstacles apparents au rôle éminent que la Providence réserve aux fils d'Abraham, seront changés en moyens d'action et en instruments de triomphe, comme si Dieu voulait manifester de la sorte avec plus d'éclat son intervention et ses desseins.

Ainsi, trois peuples se partagent la scène du monde durant la période qui marque ce que nous appellerons l'incubation de la civilisation occidentale, par allusion à cette série lointaine de grands empires asiatiques, perdus dans la nuit des temps ou ensevelis dans le mystère de leurs annales. Ces trois peuples concourent, chacun par ses énergies naturelles, à l'œuvre commune, qui se résout dans l'organisation chrétienne, laquelle embrasse et satisfait toutes les aspirations, tous les besoins de l'intelligence et de l'activité humaine. Par leurs fonctions, ces peuples symbolisent les phases successives du développement qui nous occupe. Le Grec paraît d'abord : il fait couler dans une masse inerte un sang généreux, et la change en un corps qui respire et palpite; il remplit le monde de ses chants, l'anime de sa gaieté, le pare de sa grâce et de son sourire. Puis, vient le Romain, qui discipline la fougue de cette jeunesse, contient, dirige, ramasse et utilise toutes ces forces, coordonne et harmonise les éléments contraires, supprime les luttes et pacifie la terre après l'avoir conquise. Le Juif enfin s'empare

de l'hégémonie : à ce vaste ensemble, sans autre lien que la domination caduque de Rome, il donne, par le christianisme, l'unité intellectuelle et morale, en révélant le vrai Dieu, en élevant les cœurs, en épurant les mœurs, en créant entre les hommes un sentiment nouveau, immense, véritable ciment des sociétés, source de toute joie et de toute consolation terrestre, la charité. L'amour est le dernier mot de la morale évangélique.

Les caractères qui signalent la force d'expansion de chaque peuple sont très-importants à déterminer, parce qu'ils nous font pénétrer ses tendances les plus profondes, l'essence de son génie et le secret de ses destinées. C'est à Milet, à Syracuse, à Cumes, que nous saisissons le mieux les divers aspects du génie grec; c'est en Gaule, c'est en Asie, c'est en Égypte que nous apprenons surtout à admirer les politiques, les législateurs et les guerriers de Rome ; c'est dans l'histoire de la civilisation coloniale des Israélites que nous trouverons les traits du judaïsme les plus propres à nous faire apprécier sa puissance et son rôle. Et comme Alexandrie fut la

tête de cette civilisation, c'est l'étude du mouvement judéo-alexandrin qui nous conduira à ce résultat.

Ce mouvement a des aspects divers : il est à la fois philosophique, littéraire et religieux. Par la philosophie, il touche à la métaphysique, à la science, à la politique, à la morale ; par la littérature, il touche à la poésie, à l'art, à l'histoire, à la philologie ; par la religion, il intéresse l'organisation sociale tout entière.

Philon est le dernier, le plus illustre membre de l'école philosophique des juifs alexandrins. Cette école dura trois siècles environ ; elle donna au commentaire des Livres Saints une forme plus rationnelle et plus ample que celle des écoles rabbiniques de la Palestine. Mais les spéculations philosophiques expriment seulement les doctrines de l'élément supérieur du groupe judéo-alexandrin ; elles laissent dans l'ombre certains côtés importants des institutions religieuses et de la vie pratique, tels que le monachisme et le prophétisme.

Le monachisme alexandrin développe, en les exagérant, les germes d'ascétisme et de mysti-

cisme apportés de Judée et venus peut-être de l'Orient. Par ses rites et par ses traditions, il réagit sur le culte et les croyances religieuses ; par ses travaux, il réagit sur la philosophie, spécialement sur l'exégèse biblique. Il participe du temple et de l'école. Il représente des tendances extrêmes que le temple et l'école encouragent ou repoussent suivant les circonstances.

Le prophétisme est l'instrument de propagande par excellence. Son but est de manifester le vrai Dieu, de convertir les idolâtres par la menace des châtiments célestes. L'exaltation de sa foi rapproche le prophète du moine ; on est même porté à croire qu'il va chercher l'inspiration dans la solitude et les austérités du cloître. Par l'habileté littéraire qu'il déploie, le sibylliste se rattache à l'école : il doit être à la fois poëte, historien, philosophe.

Le monachisme et le prophétisme, dans l'ensemble du mouvement judéo-alexandrin, sont comme les annexes de l'école philosophique. Le premier est un organe d'action intérieure, le second un organe d'action extérieure. Avec l'un

le judaïsme colonial réagit sur lui-même, avec l'autre il réagit sur les milieux environnants. Les deux organes se lient étroitement entre eux et sont combinés, pour l'effet général, avec toutes les énergies existant au sein du groupe.

Avant de pénétrer au cœur même du mouvement et d'en rechercher la plus haute expression dans l'œuvre imposante de Philon, il nous a paru bon de dégager l'édifice principal de ses annexes. La perspective y gagnera; les annexes seront mieux connues; elles méritaient d'ailleurs un examen à part. Telle est la raison de ce volume. Il rapproche et complète des études publiées par une Revue [1], libéralement ouverte à ceux qui luttent pour conserver à la France le sceptre de la littérature savante, et qui estiment, à l'égal d'une victoire, un avantage remporté et maintenu dans le domaine de la pensée.

Ce volume a deux parties.

La première, consacrée à étudier l'origine,

[1] *Le Correspondant*. Voyez les nos du 25 mai 1873, du 10 février et du 10 mars 1874.

les doctrines et les rites du monachisme juif, se termine par la traduction du livre étonnant dans lequel Philon présente le tableau de la vie contemplative des moines judéo-alexandrins, les Thérapeutes. Ce livre, dont certains Allemands ont voulu à tort nier l'authenticité, a été traduit deux fois déjà, au seizième siècle par Pierre Bellier, auteur aujourd'hui peu lisible, au dix-huitième siècle par le P. Bernard de Montfaucon, qui a souvent altéré la pensée de Philon à cause de quelques partis pris d'opinion. Pour nous, nous avons cherché à rendre le texte d'une manière claire et exacte ; afin de donner au texte toute la certitude désirable, nous l'avons collationné à nouveau sur les manuscrits de Florence et de Paris.

La seconde partie contient une histoire des oracles sibyllins, non-seulement de ceux qui sont de provenance alexandrine, mais de ceux qui ont constitué la plus ancienne forme de la poésie grecque. On y a joint la traduction, faite pour la première fois, des huit cents vers environ, noyés jusqu'ici dans la collection des oracles d'origine juive ou chrétienne, et qu'un

examen attentif nous a conduit à isoler et à revendiquer pour le cycle judéo-alexandrin.

Dans l'étude du monachisme, comme dans celle du prophétisme, nous avons eu soin de suivre parallèlement le mouvement palestinien et le mouvement alexandrin contemporains, afin de nous rendre un compte plus précis et plus approfondi des caractères du judaïsme colonial ou hellénisé.

Le principal résultat de ces recherches est de montrer que le christianisme a été précédé par une élaboration lente d'idées, de doctrines et d'institutions; qu'il a été préparé immédiatement par le prosélytisme habile et persévérant des colonies juives au sein du monde gréco-romain; que ce qui a fait la puissance du groupe alexandrin, le premier en date et en influence dans le judaïsme colonial, c'est l'attente du Messie, la foi dans les promesses divines, annonçant au peuple saint que de lui sortirait le libérateur, le juge et le roi de l'humanité. Le christianisme apparaît dès lors au philosophe comme une rénovation d'une portée immense, qui a droit aux respects et à la reconnaissance de

tous, qui a mis en œuvre, pour s'accomplir, les nobles efforts d'une série de grands esprits et le travail séculaire des peuples et des générations.

Qu'est-ce à dire, et faut-il en conclure que le christianisme est issu d'un concours nécessaire des hommes et des choses, des idées et des faits, dans lequel le miracle, c'est-à-dire l'intervention divine, n'a rien à voir?

Pour peu qu'on y réfléchisse, on s'apercevra au contraire, que, même dans le côté purement humain, le seul qui nous occupe, le miracle éclate de toutes parts. Le monothéisme d'Israël au milieu des nations congénères polythéistes, sa faiblesse numérique, sa dispersion, son impatience du joug qu'il porte et son penchant naturel à l'idolâtrie, son appétit du lucre, l'indomptable espoir qu'il conserve au milieu des désastres les plus inouïs, tout témoigne que ce peuple obéit à une volonté supérieure qui le guide et le maîtrise; tout atteste que le cours des événements va au gré d'une sagesse qui déjoue nos calculs et nos prévisions; tout découvre la réalisation d'un plan auquel peuples

et individus prêtent, à leur insu, le concours des forces qu'ils possèdent.

Restant sur le terrain de la philosophie et restreignant nos recherches aux faits qui constituent en quelque sorte la collaboration de l'humanité dans l'œuvre divine du christianisme, nous n'avons point à affirmer la réalité de l'intervention directe de Dieu dans cette œuvre. C'est donc au point de vue philosophique que nous nous plaçons pour dire : Aveugles et ingrats sont ceux qui osent exclure Dieu de l'histoire.

Il y a dans l'histoire deux acteurs, Dieu et l'Homme. L'Homme ne peut rien sans Dieu ; Dieu ne fait rien sans l'Homme. On ne rapetisse pas Dieu, en constatant que les étoiles, au lieu d'être les clous brillants d'un vaste pavillon dressé sur nos têtes, sont des mondes jetés par la main du Tout-Puissant dans des espaces sans bornes. De même, quand les origines mieux connues d'un grand événement nous révèlent tout à coup les innombrables moyens mis en œuvre pour le préparer et l'accomplir, on n'amoindrit point la part de Dieu en découvrant

les secrets ressorts qu'il a mis en mouvement dans l'Homme, pour la réalisation de ses desseins. Au contraire, à mesure que les perspectives de l'histoire s'étendent, il semble que nous nous sentions plus près de Dieu, parce que nous acquérons la conscience chaque jour plus nette de sa sublime Providence.

Paris, 31 Mai 1874.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE SECTION

LE MONACHISME JUIF

CHAPITRE PREMIER

LES ESSÉNIENS ET LES THÉRAPEUTES

Sur la route de Gaza à Jérusalem, à une journée de la ville sainte, le voyageur traverse un lieu vénéré, l'ancienne Cariatharba ou Hébron, que les Arabes

[1] Bibliographie : *Le Livre de Philon, de la Vie contemplative*, par le P. Bernard de Montfaucon. In-12. Paris, 1709. — *Memorie dell'Accademia di Torino*, t. III, 1841. — Tome XVIII, 2e partie des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. — *Chrestomathia Philoniana*, de Dahl. 2 vol. Hall, 1800. — *Dissertatio de Philonis philosophia et schola Judæorum Alexandrinorum*, de Denziger. — *Animadversiones historicæ et philosophico-criticæ ad Philonis Legationem*, par Gottleber. Misniæ, 1775. — *Quæstiones Philonecæ*, par Grossmann. In-4°. Leipzig, 1829. — *Quæstiones Philonecæ. De ingenio moribusque Judæorum per Ptolemæorum sæcula*, par Sheffler. Marbourg, 1829. — *Philon et la Théologie alexandrine*, par Gfroërer. 2 vol. in-8°. Stuttgard, 1831. — *Histoire de la philosophie*, par Ritter. — *Exposition historique de l'école religieuse des Juifs alexandrins*, par Daehne. 2 vol. in-8°. Hall, 1834. — *Voyage en Syrie et autour de la mer Morte*, par F. de Saulcy. — *La Science des reli-*

nomment El-Khalil[1]. La tradition y place les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. C'est là que Dieu parla à Abraham sous les grands chênes de la vallée de Mambré ; c'est là que David fut sacré roi et séjourna sept ans, après la défaite de Saül sur le Gelboë. A cet endroit on atteint les plus hauts sommets des montagnes de Judée. La vue s'étend d'un côté vers la mer Morte, de l'autre vers la Méditerranée. A l'orient, une région rocailleuse, pleine d'âpres solitudes; à l'occident, de riantes vallées et des plaines fertiles, qui descendent par gradins jusqu'aux plages méditerranéennes.

Il y a deux mille ans, un siècle et demi avant la naissance de Jésus-Christ, une colonie, ayant des mœurs, des idées, une organisation singulières, était établie aux environs de la vieille cité des patriarches[2].

gions, par M. Émile Burnouf. 1 vol. in-8°. Paris, 1874. — *Histoire des Israëlites,* par M. Graetz. — *Histoire du peuple d'Israël,* par M. Herzfeld. Cassel, 1863. — Tome XXVII des *Séances et Travaux de l'Académie des sciences morales et politiques.* — *De la Divinité du christianisme,* par M. Ch. Lenormant. 1 vol. in-8°. Paris, 1869.

[1] *Kirijath-Arbah* signifie *la ville des quatre;* le mot *couples* est sous-entendu. La tradition ajoute, en effet, aux tombeaux des trois patriarches ensevelis à Hébron avec leurs épouses, le tombeau d'Adam et d'Ève. *El-Khalil* signifie *l'ami ;* il désigne Abraham, l'ami de Dieu.

[2] M. F. de Saulcy (*Voyage en Syrie et autour de la mer Morte,* t. Ier, p. 140 et suiv.) croit avoir retrouvé à Mar-Saba, à plus de vingt kilomètres au nord-est d'Hébron, sur les bords du torrent de Cédron, les vestiges d'un établissement essénien, consistant en grottes nombreuses taillées dans le roc, qui rappellent les excavations funéraires utilisées en Égypte par les anachorètes de la Thébaïde, héritiers des moines juifs alexandrins. Pline (*Hist. nat.,* ch. v, l. XVII) dit que les Esséniens habitent à l'occident de la mer Morte, mais assez loin du rivage, ce qui convient bien à la situation de Mar-Saba. L'auteur latin ajoute qu'ils sont au nord d'Engaddi, ce qui permet de les rapprocher de la ville patriarcale, et d'obéir ainsi à l'indication de

Tous ses membres étaient fils d'Israël; cependant leurs traditions et leurs rites semblaient porter la marque d'une origine ou d'une influence étrangère. Ils s'appelaient *Esséniens*. Leur antiquité n'est pas douteuse, bien que leurs commencements se dérobent aux regards de l'histoire. Leur nom[1] lui-même est resté une énigme. Leurs croyances présentent un amalgame surprenant, qui évoque tour à tour dans l'esprit le souvenir du bouddhisme, du mosaïsme et de l'hellénisme. Phénomène étrange quand on songe à quel degré l'Israélite portait l'horreur de la superstition des gentils, avec quelle énergie la Palestine défendit sa foi nationale contre l'invasion du panthéon gréco-romain, quels soins jaloux, depuis la perte de son autonomie politique, elle mit à préserver sa religion, son temple et son culte du contact impur de l'étranger.

A la surface, la doctrine essénienne peut paraître un développement naturel de la législation du Sinaï; en y regardant de près, on voit qu'elle s'en écarte en des points essentiels. Elle admet sur la vie future, sur la nature des âmes, sur l'éternité des peines les données communes aux sages de l'Inde et de la Grèce

Josèphe, qui les place aux environs d'Hébron et non de Jérusalem. Or Mar-Saba est moins loin de Jérusalem que d'Hébron. A notre avis, Mar-Saba peut être considéré comme la limite extrême des couvents esséniens, lesquels étaient disséminés entre ce point et Hébron, à l'orient de Bethléem.

[1] Philon l'interprète par l'idée de sainteté. Le mot syriaque *Hasaya*, qui pourrait bien avoir servi dans l'idiome palestinien à désigner les moines d'Hébron, signifie *pieux, saint*. La porte orientale de Jérusalem, qui regarde le pays des Esséniens, a conservé le nom de *Bab-Essahioun*, qui semble rappeler celui des cénobites.

et à l'enseignement évangélique. Ce qui étonne davantage peut-être, c'est que, là où elle abandonne le texte biblique et son interprétation traditionnelle, elle est d'accord avec la doctrine de Jésus-Christ. Elle prêche, ainsi que l'Évangile, l'abstention du serment, le mépris des richesses, le renoncement au monde, la charité; elle tend, de même, à abolir la religion du Temple, pour y substituer le culte de la prière, ce qui est une hérésie monstrueuse dans le judaïsme; elle aspire aussi à supprimer le sacrifice sanglant et le sacerdoce, qu'elle remplace par le repas mystique et par une hiérarchie plus équitable, fondée sur l'égalité des hommes devant Dieu.

A côté de ces analogies générales, il y en a de spéciales, non moins merveilleuses.

Comme le chrétien, l'Essénien prie les mains étendues vers l'orient, rite déclaré abominable par les prophètes; et la formule de cette prière se retrouve à peu près identique dans Philon[1] et dans les *Constitutions apostoliques*. Contrairement à l'esprit de la société juive, les Esséniens, donnant en cela l'exemple à la première Église dont nous parlent les Actes des apôtres, vivent en communauté et ne possèdent rien en propre; l'individu s'absorbe et disparaît dans l'association. Ils se transmettent une doctrine secrète, élaborée de longue main, qui substitue à la lettre des Écritures l'interprétation par l'allégorie. Le chré-

[1] Philon est antérieur au christianisme. On le prouvera plus loin. Ce philosophe avait environ quatre-vingts ans lorsque la prédication apostolique franchit définitivement les limites de la Palestine.

tien proclame aussi que l'ancienne loi est une figure de la nouvelle.

A mesure qu'on poursuit la comparaison, les similitudes se présentent plus nombreuses et plus décisives. Le néophyte, chez les Esséniens, est assujetti à des épreuves et reçoit un enseignement préparatoire, comme le catéchumène chrétien. On exige de lui des promesses qui l'engagent envers la secte, envers Dieu, envers les hommes. Les termes dans lesquels Pline le jeune[1] rapporte les serments du chrétien sont ceux dont Josèphe se sert pour mentionner les engagements de l'Essénien. L'excommunication, avec ses terribles effets, se pratique aussi bien dans la secte de Judée que dans les Églises. Enfin, ici et là, le terme suprême de l'initiation, c'est la participation au repas mystique, qui constitue la partie essentielle du culte.

Les Esséniens avaient des adeptes disséminés dans diverses villes et bourgades de la Palestine. Leurs établissements les plus importants étaient, suivant Josèphe, aux environs d'Hébron. Ils habitaient, au nombre de quatre mille, les hautes vallées qui s'inclinent vers la mer Morte, sur les limites du désert de Judée, dans le triangle compris entre le torrent de Cédron, Hébron et Bethléem.

La contrée a bien changé; les pluies de plus de vingt siècles ont achevé d'emporter la couche de terre végétale qui y faisait prospérer le figuier, le mûrier, le grenadier, le palmier et ces vignes dont

[1] *Epist.*, XCVII.

les énormes grappes furent rapportées par les émissaires de Josué. De grands bois d'oliviers, alimentant des sources disparues, couvraient alors les croupes des montagnes. Chaque année de nombreux essaims d'abeilles sauvages, venus du désert, se laissaient domestiquer sans peine. Le pays était abrupt, le sol plutôt avare que fécond ; mais la sobriété, la vie simple et industrieuse des Esséniens n'étaient-elles pas leurs principales richesses? Dans ces solitudes ils venaient chercher non des jouissances matérielles, mais le repos et le calme que procurent la vertu, l'éloignement du monde, le silence des passions et l'amour de Dieu [1]. Le costume des cénobites est uniforme ; le même signal les appelle tous au travail, à l'étude, à la prière, au repas. Ils arrivent ordinairement au terme d'une longue vieillesse ; ils ont acquis au dehors une grande réputation de science et de sainteté.

Tel est l'Essénien : figure grandiose et à demi voilée, symbole du travail séculaire qui agite et mêle les religions, les philosophies et les races du vieux monde oriental, présage du nouvel ordre de choses que ce travail va enfanter. Pareille aux vapeurs lu-

[1] L'ancien pays des Esséniens présente aujourd'hui un aspect morne et sauvage ; le sol y est d'une aridité sans égale. L'homme use la terre, partout où il séjourne longtemps en population serrée. L'Attique n'offre plus que des plaines dénudées ; la campagne de Rome est transformée en un désert marécageux ; Engaddi, dont les Écritures vantent les riches vignobles et la végétation luxuriante, n'est plus qu'un amas de décombres, semé de maigres bouquets d'arbres ; la belle Ithaque des temps homériques n'est plus qu'un rocher aride. Il ne faut pas imaginer, par ce que nous voyons aujourd'hui, ce que fut la contrée des Esséniens, il y a vingt siècles.

mineuses qui précèdent l'apparition du soleil et s'évanouissent aux rayons de cet astre, l'historien la voit surgir au seuil du christianisme et disparaître aussitôt après le triomphe du Crucifié, laissant à peine une trace fugitive dans la mémoire des hommes.

L'Essénien n'est pas un phénomène isolé dans le judaïsme des siècles qui ont précédé notre ère. A la même époque, sur la terre d'Égypte, aux portes d'Alexandrie, devenue sous les Lagides l'entrepôt commercial du monde et le centre d'un immense mouvement intellectuel, auquel le judaïsme prit une part active, nous retrouvons l'Essénien sous une forme peu différente de celle qu'il a revêtue en Palestine. Aux bords du lac Maria, les Thérapeutes[1] nous offrent le spectacle du monachisme ascétique arrivé à son parfait développement, et on y voit plus nettement encore poindre l'aurore de l'institution chrétienne. Sur le fond commun de la secte de Judée se détachent des tendances qui complètent le parallélisme entre le couvent juif et l'Église des temps apostoliques. C'est à l'endroit même où, vers la fin du deuxième siècle de notre ère, l'histoire nous montre florissant le couvent du mont de Nitrie, que Philon place l'établissement principal des Thérapeutes.

Trente pages suffiraient à contenir les renseignements laissés par les anciens sur le monachisme juif.

[1] Le mot grec θεραπευτής signifie *serviteur* et *médecin*. Philon ne se prononce pour aucun des deux sens. L'un et l'autre lui paraissent également acceptables. L'anachorète est un zélé serviteur de Dieu, en même temps qu'il pratique et enseigne la meilleure des médecines, celle qui guérit les âmes.

Josèphe en parle dans trois passages de ses écrits[1]. Pline l'ancien leur accorde une brève mention[2]. Philon d'Alexandrie a consacré aux Esséniens une partie de l'un de ses traités, *Tout homme de bien est libre*, et peut-être un traité spécial dont Eusèbe nous a conservé un fragment[3]; il a attribué aux Thérapeutes un livre entier, que nous donnerons plus loin et qui a pour titre : *de la Vie contemplative, ou des Vertus des suppliants*[4]. Les sources sont vite épuisées pour un sujet qui soulève des problèmes aussi ardus. La rareté des documents et la brièveté des témoignages imposent au critique et à l'historien, en même temps qu'une extrême circonspection, une étude approfondie et une comparaison attentive des textes. Cette étude qui nous conduira à résoudre en partie la question si vivement débattue des origines du christianisme, a été trop négligée ou ignorée par les uns, et abordée par les autres avec trop de passion. Elle a produit deux solutions extrêmes qui n'ont jusqu'ici satisfait personne. Nous essayerons d'en indiquer une troisième, plus conforme aux exigences de l'histoire, de la chronologie et de la critique.

La première solution a été proposée et soutenue dans ces derniers temps, avec une modération de langage dont nous avons perdu l'habitude, par M. Salvador,

[1] *Hist. des Juifs*, l. XIII, ch. IX ; l. XXVIII, ch. II; *Guerre des Juifs*. l. II, ch. XII.

[2] *Hist. nat.*, l. V, ch. XVII.

[3] *Præparat. Evang.*

[4] Nous ne parlons pas des quelques pages consacrées aux Esséniens par l'auteur des *Philosophumena* (liv. X), et qui ne paraissent être qu'une simple transcription des renseignements fournis par Josèphe et par Philon.

dans le livre intitulé : *Jésus-Christ et sa doctrine.* M. Salvador prétend établir que le christianisme a été le produit nécessaire d'un afflux d'idées grecques sur le vieux fonds du judaïsme. Il a insisté surtout sur le Livre de la Sagesse, de Jésus, fils de Sirach; les évangélistes y auraient trouvé tout rédigés les principes sur lesquels s'est fondée la loi nouvelle. Il a insisté également sur les écrits de Philon, philosophe dont la naissance est antérieure de plus de trente ans à celle de Jésus-Christ; ces écrits contiendraient, sous une forme élégante et propre à captiver les Grecs, tous les éléments de la dogmatique et de la morale chrétiennes. M. Salvador trouve un dernier argument dans les détails donnés par Philon et par Josèphe sur les sectes des Esséniens et des Thérapeutes, lesquelles auraient réalisé toute la vie chrétienne avant la prédication de l'Évangile. On sait avec quelles exagérations fantaisistes cette thèse a été développée par M. Pierre Leroux.

Suivant l'autre solution, l'originalité et, par suite, la divinité du christianisme sortent victorieuses de toute objection. L'Évangile constitue une révélation absolument complète, sans aucune racine dans les choses humaines. La doctrine chrétienne n'a pas d'antécédents sur terre; elle rompt avec le passé pour mieux préparer l'avenir. Philon pourrait bien être un juif converti, catéchisé par saint Pierre. Les Thérapeutes ont formé une des premières Églises de l'Orient. Le monachisme alexandrin, dont le philosophe nous a laissé un tableau saisissant dans le livre *de la Vie contemplative*, est le début de l'institu-

tion monastique chrétienne, telle qu'elle se développera bientôt au fond des solitudes de la Thébaïde. Cette opinion, sauf quelques variantes et atténuations, M. Ch. Lenormant l'a professée avec éclat, en 1843, à la Sorbonne [1].

Depuis lors, la question a continué d'être agitée en France et en Allemagne. Des arguments nouveaux ont été produits. MM. A. Franck, Renan, Graetz, Herzfeld et Frankel se sont mêlés à la querelle et l'ont rajeunie.

Il s'agit, pour nous, de soumettre à l'épreuve d'un minutieux examen la principale pièce du procès, c'est-à-dire le livre de Philon sur le monachisme juif alexandrin ; d'en fixer la date, d'en établir l'authenticité, puis de résoudre, textes en main, les questions suivantes :

Les moines alexandrins sont-ils juifs? sont-ils des chrétiens judaïsants? Quelle est leur origine, ou plutôt quelles influences cette origine suppose-t-elle? En quoi leurs mœurs, leurs doctrines, leurs rites, l'esprit de leur secte, diffèrent-ils ou se rapprochent-ils de l'essénisme et du christianisme?

[1] Les leçons de M. Ch. Lenormant ont été réunies, en 1869, par son fils, M. François Lenormant, dans un volume intitulé : *De la Divinité du christianisme.*

CHAPITRE II

CARACTÈRES ET ORIGINES DE L'ASCÉTISME DES THÉRAPEUTES

On trouve dans le traité *de la Vie contemplative* la description d'un établissement analogue à ceux dont le moyen âge couvrit l'Europe. Au sein de cette pieuse retraite règnent l'humilité, la charité, l'amour de Dieu, toutes les vertus chrétiennes. C'est une école de science et de perfectionnement moral ; c'est l'asile de la contemplation et de la prière. Le service divin, l'étude des livres saints, la lutte contre la chair, telles sont les seules préoccupations des solitaires du lac Maria.

Ils condamnent l'esclavage, comme étant contraire au droit naturel; ils ne reconnaissent entre eux d'autre distinction que celle de l'âge, d'autre supériorité que celle de la vertu. On trouve chez eux l'usage du repas commun, considéré comme l'acte religieux par excellence, et tel à peu près qu'il était pratiqué au sein des premières réunions chrétiennes. Les Thérapeutes se sont donc affranchis du sacrifice sanglant. Ce trait, qui leur est commun avec les Esséniens, leur crée un nouveau lien de parenté avec

le christianisme. Enfin, leurs chants, leurs prédications, leurs fêtes, leurs ablutions, leurs évolutions chorales, tous les rites qui accompagnent le repas mystique, rappellent de nombreux détails du culte chrétien et du cérémonial de la messe.

Les analogies ne sont pas seulement générales. Il existe dans le langage même de l'historien des Thérapeutes des expressions, des tours de phrase, des termes que l'on trouve plus tard identiques dans les écrits chrétiens. « Les solitaires, dit Philon, viennent dans le couvent du lac Maria *mourir au monde* et commencer une vie bienheureuse et nouvelle... Pour arriver, par la méditation, à contempler l'Être (car tel est le but suprême de leurs désirs), *ils abandonnent tout*, patrie, amis, richesses, femmes et enfants... Qu'importent les *biens périssables* et les affections terrestres à celui qui veut conquérir la souveraine jouissance et *boire à la coupe enivrante de l'amour divin?*... Enfermés dans leurs oratoires ou *monastères*, ils emploient tout le jour à prier, à composer des hymnes pieux, à commenter la Bible, à contempler les infinies et ineffables perfections de Celui qui est. La nuit seulement ils accordent au corps quelques soins et un peu de nourriture. *Ils vivent de légumes et de pain;* leur boisson est l'eau des sources. *Les femmes sont admises à suivre leur règle.* La plupart sont âgées. *Toutes sont vierges.* Bien différentes des prêtresses condamnées chez les Grecs à la chasteté, celles-ci pratiquent la continence par amour de la sagesse. Elles ont renoncé pour jamais aux voluptés du corps ; elles aspirent, non pas à la généra-

tion charnelle, mais à cette génération céleste accordée *aux âmes éprises de Dieu. La semence qui les féconde, ce sont les rayons intellectuels du Père d'en-haut...* »

Les Thérapeutes et les Thérapeutrides se réunissent au jour du sabbat pour célébrer le repas mystique dont nous avons parlé. Des chants d'un rhythme lent et d'une harmonie religieuse, qui mêlent les voix aiguës des femmes aux accords graves des hommes, des danses sacrées, des commentaires sur l'Écriture, faits à haute voix par l'un des plus instruits et des plus vénérables de l'assemblée, accompagnent ou suivent le banquet. Une décence rigoureuse, un respect profond y président. Le service des tables, fonction tenue à honneur, est confié aux jeunes gens jugés les plus dignes.

Nous prouverons plus loin qu'il n'y a aucun doute à conserver sur le judaïsme de ces ascètes. Leurs mœurs pourtant ne paraissent pas procéder du mosaïsme ; elles s'allient d'ailleurs assez mal au tempérament du Juif, tel que l'histoire nous le révèle à toutes les époques, sous tous les climats. A des préoccupations doctrinales accusées, à un penchant prononcé pour les disputes théologiques, le Juif unit le sentiment très-net des nécessités matérielles et la pratique positive de la vie. Il peut s'enflammer pour des questions abstraites de dogme ou des querelles de texte, sans perdre de vue son trafic ; au besoin, il saura mourir héroïquement pour sa foi, mais dans les circonstances ordinaires on le retrouvera toujours ardent au négoce et au lucre. D'où vient donc cet

ascétisme qui paraît étranger à la religion primitive et au caractère propre du peuple hébreu?

Le contact prolongé de l'Assyrie avait, sur beaucoup de points, modifié le mosaïsme. L'influence de la grande civilisation sémitico-arienne des bords du Tigre et de l'Euphrate s'était fait sentir en Palestine, même avant la conquête et la captivité. La transportation et le séjour d'un très-grand nombre de familles israélites dans l'Asie antérieure mirent en présence et mélangèrent les éléments divers des religions du peuple conquis et du peuple conquérant.

La conception d'une série de puissances intermédiaires entre Dieu et l'homme, entre le Créateur et l'Univers; la croyance à un Être très-voisin de Dieu[1] qui gouverne ces puissances ou ces génies, médiateur suprême, Démiurge[2] qui a présidé à l'œuvre créatrice et tient en ses mains, comme par délégation, la toute-puissance et les principaux attributs divins; la distinction de ces génies en deux groupes, pour expliquer, par leur opposition, l'origine et la lutte du bien et du mal; enfin la doctrine qui met aux prises dans l'homme les deux principes hostiles, proclame le duel des substances dont il est composé, le corps et l'âme, doctrine qui est le fondement de l'ascétisme et conduit directement aux macérations, tout cela s'était introduit dans les écoles rabbiniques et y avait provoqué un mouvement dont on devine les tendances et dont l'énergie n'est pas douteuse.

[1] Philon le nomme *Dieu le second*.

[2] Le *Mithra* des Perses, dont le culte, sous le nom de Jupiter Sabazius, se répandit de bonne heure en Asie Mineure et en Thrace, et rivalisa plus tard de popularité avec le christianisme naissant.

De là sortirent, dans des directions diverses, la dévotion pharisaïque, la science de la kabbale et l'exégèse des Juifs alexandrins. La lettre de la loi ayant paru trop étroite, on appliqua à son interprétation des méthodes qui descendirent aux subtilités les plus puériles, aux procédés les plus bizarres, pour mettre dans les textes ce qu'on en voulait tirer. L'essénisme paraît tenir, par certains côtés, à ce mouvement ; il est sorti d'une tentative analogue, mais plus hardie et plus efficace, pour affranchir les sectateurs de Moïse d'un joug que saint Pierre, dans le premier concile, déclarait insupportable.

Le judaïsme palestinien s'agitait depuis longtemps sous l'influence assyrienne quand la colonie d'Alexandrie s'en détacha. Sur les bords du Nil, le mosaïsme, isolé de son berceau, se trouva entre deux courants : l'un venait du paganisme gréco-romain, l'autre représentait l'esprit et les traditions mosaïques, plus ou moins déviés déjà de leur essence primitive.

Quand nous lisons dans Eusèbe ce que l'on rapporte de l'érudition du Juif Aristobule dans la littérature grecque ; quand nous voyons se réaliser à Alexandrie cette belle entreprise philosophique et philologique qui mit le texte des Écritures aux mains des Grecs ; quand nous trouvons chez Philon une connaissance approfondie des diverses écoles et les beautés d'un langage qui font de lui un rival de Platon ; quand nous constatons que les plus hautes conceptions de la philosophie hellénique obtiennent, en quelque sorte, droit de cité dans le système de l'école

juive d'Alexandrie, nous pouvons déclarer forte et féconde l'influence du courant grec sur le judaïsme alexandrin. Les preuves en abonderont tout à l'heure.

Le caractère de ce judaïsme, qui côtoyait l'hétérodoxie, le rendait propre à opérer le rapprochement des doctrines et des races du monde entier. La situation d'Alexandrie, sur les confins de l'Orient et de l'Occident, la destinait à être le théâtre de ce rapprochement. La condition des Juifs, dispersés dans toutes les provinces, depuis l'Euphrate jusqu'au Tibre, depuis Babylone jusqu'à Rome, celle des Juifs alexandrins surtout, qui eurent le monopole de la navigation du Nil, c'est-à-dire du trafic avec l'extrême Orient, et dont les vaisseaux sillonnaient en tous sens la Méditerranée, cette condition les constituait à l'état de véhicule naturel pour l'échange et la propagation des idées. Leur prosélytisme avait des organes énergiques, et préparés de longue date, dans ces nombreux comptoirs semés sur le littoral méditerranéen, dans ces petites colonies qui pullulaient au sein des villes marchandes de la Grèce, de l'Italie, des Iles, de la Cyrénaïque, de l'Asie. Enfin, le grand travail philosophique, accompli durant trois siècles par l'école d'Alexandrie, armait ce prosélytisme, au cas où il voudrait abandonner les voies étroites du vieux mosaïsme, d'une esthétique élevée, d'une morale pure, d'une métaphysique profonde. C'est ce qui arriva. Le christianisme rencontra dans les écrits de cette école une exégèse biblique toute prête, une large ébauche de théodicée, un vocabulaire parfait et intelligible au monde hellénique. Origène et Clément, les premiers

et peut-être les plus illustres Pères de l'Église grecque, sont les disciples directs de Philon.

A côté des influences assyrienne et grecque nous ne devons pas oublier de mentionner celles de l'Égypte et de l'Inde, plus obscures ou plus lointaines.

L'institution des Thérapeutes n'est pas un fait anormal sur la terre d'Égypte. Sans aller jusqu'à prétendre que les moines juifs ont copié les rites religieux de ce pays, on peut dire qu'ils y trouvèrent des pratiques et des tendances conformes aux leurs.

De récentes découvertes ont révélé l'existence d'un cloître dans le Sérapéum de Memphis. Des papyrus grecs, du deuxième siècle avant notre ère, et qui sont, depuis quelques années seulement, entre nos mains[1], attestent qu'il y avait dans le temple de Sérapis des hommes et des femmes, voués au service divin, astreints à la claustration religieuse. Le savant Bernardino Peyrone[2] a montré d'une manière évidente que le mot κατοχή, d'abord mal interprété par Reuvens dans le sens d'*inspiration*, désignait, dans les papyrus, la réclusion volontaire et méritoire[3].

MM. Brunet de Presle et Egger ont adopté cette opinion. « Dans le courant de l'an IX de Ptolémée Philométor, disent-ils, entre 173 et 172, un Grec d'origine macédonienne, nommé Ptolémée, fils de Glaucias, domicilié dans le nome Héracléopolite, vint

[1] Grâce au travail de M. Letronne, continué par MM. Brunet de Presle et Egger, inséré au tome XVIII (2e partie) des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*.

[2] *Memorie dell' Academia di Torino*, t. III. 1841.

[3] « Eppero io penso che tal vocabolo pienamente corrisponde al nostro *clausura*, che appunto nota una volontaria ditenzione sacra. » (Mémoire précité.)

s'enfermer dans le Sérapéum de Memphis, d'après une pratique religieuse qui nous a été révélée par la lecture de ces papyrus, et qui paraît avoir eu les caractères de la claustration volontaire et méritoire[1]. »

La conduite de Ptolémée n'avait rien d'insolite : il trouva des compagnons dans le Sérapéum. Il se qualifie, en effet, comme *l'un de ceux qui vivent cloîtrés* (τῶν ὄντων ἐν τῇ κατοχῇ). Il nomme un de ses compagnons, Armaïs, apparemment d'origine égyptienne, si l'on en juge par la physionomie du vocable. Il parle d'un autre, Héphestion, qui avait quitté sa femme Isia et ses enfants, sans doute pour échapper à des embarras domestiques. Héphestion refusa de sortir du Sérapéum, malgré les instances de l'épouse abandonnée et d'un certain Denys.

Il y avait aussi des recluses dans le fameux temple de Memphis. Les pétitions de Ptolémée nous font connaître les noms de deux d'entre elles, Taüs et Taous, qu'on appelle les *sœurs jumelles*. L'enceinte du cloître, apparemment la même que celle du Sérapéum, ne pouvait être franchie par les reclus sans une permission extraordinaire, ou peut-être avant le terme assigné à la claustration soit par la règle religieuse, soit par l'engagement contracté. Sur ce point règne un doute que le mauvais état d'un papyrus n'a pas permis d'éclaircir. Ptolémée reçut, dans un moment de détresse, des secours et des vivres de son frère Apollonius, qui habitait aux environs de la ville. Il demanda et obtint que ce frère

[1] Tome XVIII (2e partie) des *Mémoires de l'Acad. des inscript.*, p. 261.

fût enrôlé dans la garnison de Memphis, pour le mettre plus à même de recevoir ses services. Apollonius devint l'agent de Ptolémée dans un procès survenu entre l'anachorète païen et des gens qui avaient voulu abuser de sa détention pour lui voler son patrimoine[1].

Les cloîtrés du Sérapéum vivaient des revenus du temple, ou des fondations pieuses dues à la charité des rois et d'autres riches personnages. Probablement les Thérapeutes subsistaient aussi des aumônes et des dons de leurs coreligionnaires. Ils différaient des moines égyptiens en ce qu'ils n'apportaient à l'ermitage du lac Maria qu'un saint enthousiasme pour la contemplation, l'amour des macérations, la haine de la volupté; ils devaient, avant d'y entrer, laisser à leurs proches tout ce qu'ils possédaient. Ainsi dépouillés, et n'ayant d'autre occupation que la prière et l'étude, il leur fallait, de toute nécessité, vivre des offrandes venues du dehors. Dans le Sérapéum, les cloîtrés participaient aux fonctions sacerdotales. Il n'en pouvait être ainsi chez les Juifs. Pour les disciples de Moïse, il n'y a qu'un temple, comme il n'y a qu'un Dieu, et c'est dans ce temple seul qu'il est permis de sacrifier. Le sacerdoce n'a de raison d'être qu'à l'entour des parvis sacrés.

L'influence de l'Inde sur le judaïsme (nous parlons

[1] Bernardino Peyrone, *loc. cit.* — On voit, par ces détails, que la claustration du Sérapéum pouvait bien n'être que temporaire et qu'elle n'impliquait pas l'abandon absolu des intérêts du monde. Cette claustration n'était pas non plus aussi rigoureuse que celle des moines juifs et chrétiens, puisqu'elle permettait aux reclus des rapports assez fréquents avec les gens du dehors.

à peu près exclusivement du judaïsme alexandrin) peut être tenue au rang des probabilités. Les indices de cette influence sont vagues et indirects, mais nombreux et concordants. Les conquêtes d'Alexandre durent la favoriser. Toute l'antiquité grecque a parlé avec admiration des gymnosophistes hindous, qui ne sont autres que les fakirs modernes. Philon vante leur courage et leur profonde sagesse. Dans un travail récent[1], où la conjecture prend trop souvent l'aspect du fait démontré, M. Ém. Burnouf a soutenu, par des raisons qui méritent pourtant examen, l'opinion qui attribue une part considérable aux doctrines religieuses et philosophiques de l'Inde dans le développement de l'école juive d'Alexandrie.

Bien que l'histoire soit muette sur les rapports entre l'Inde et l'Égypte, il est difficile, suivant M. Ém. Burnouf, de nier ces rapports. Philon, ajoute-t-il, nomme le Bouddha ; la doctrine des *Çramanas* était célèbre et appréciée dans Alexandrie et dans toutes les parties orientales de l'empire romain. Le Vêda fut connu dans le monde grec avant la venue de Jésus-Christ. Il y a dans les *Orphiques* des vers qui semblent traduits mot à mot des hymnes du Vêda.

Quoi qu'il en soit, l'analogie entre le monachisme juif et le monachisme bouddhiste autorise à poser la question de savoir si les Esséniens et les Thérapeutes ne sont pas issus d'une imitation des mœurs religieuses de l'Inde. On pourrait peut-être signaler dans les rites des deux sectes juives des détails très-parti-

[1] *La Science des religions*, p. 72 et suiv.

culiers, complétement étrangers au mosaïsme, et dont l'origine s'expliquerait assez bien par un emprunt fait aux rites hindous. Ajoutons que la conception de Dieu dans Philon offre ceci d'extrêmement remarquable, qu'elle allie au monothéisme moysiaque le panthéisme le plus avéré et le plus voisin de celui des livres religieux de l'Inde. L'influence dont nous parlons paraît, suivant quelques-uns, se manifester avec plus d'éclat encore dans la doctrine et les rites du christianisme ; le rituel de nos églises serait en grande partie inspiré par le culte bouddhique. Tout cela appelle des investigations nouvelles ; jusqu'à l'heure présente, on est réduit à de faibles lueurs qui, loin de dissiper les incertitudes, semblent rendre plus visibles les ténèbres de l'histoire.

Ainsi, les origines certaines ou probables du monachisme et de l'ascétisme juifs accusent l'action des Assyriens sur les Hébreux, c'est-à-dire l'influence de la civilisation commune aux Aryas et aux Sémites de l'Asie antérieure sur les Sémites chananéens. Elles montrent ou laissent entrevoir l'influence des Aryas de la Grèce et de l'Inde sur les Sémites occidentaux, notamment sur le groupe alexandrin. Cette filiation des idées, ce mélange des doctrines et des traditions, nous apparaissent comme la plus haute expression historique de l'unité de l'espèce humaine dans la variété des races.

Suivant l'opinion d'un philosophe hébraïsant, M. Franck, le monachisme juif s'expliquerait par l'influence combinée du pythagorisme grec et de l'ascétisme palestinien. « Je ne me refuse pas, dit

M. Franck [1], à reconnaître l'originalité des sectes des Esséniens et des Thérapeutes, que certains savants ont à tort révoquée en doute. Mais pourquoi leur chercher des racines au fond de l'Orient quand on trouve dans le pythagorisme et le judaïsme la raison suffisante de leur existence et le secret de leur origine? C'est un fait incontestable qu'après la conquête macédonienne de l'Égypte et de la Syrie, les doctrines pythagoriciennes se sont répandues en Orient avec la civilisation grecque, et y ont obtenu une grande faveur. Elles ont exercé une visible influence sur la description que nous donne Philon des mœurs et des croyances des Esséniens et des Thérapeutes. Il n'est pas moins certain que le courant d'idées qui a créé en Palestine l'institution du nazirat est très-ancien, puisqu'il se révèle déjà dans certains passages du Pentateuque. Le nazirat s'est organisé, en quelque sorte, et a pris de l'extension à une époque rapprochée de l'ère chrétienne, mais il existait bien auparavant, puisque la législation de Moïse s'efforce de lui imposer des limites. Le Nazir nous offre les principaux traits de l'Essénien et du Thérapeute : il s'interdit les jouissances physiques, se voue au célibat, pratique de nombreuses austérités et pousse la rigueur jusqu'à s'abstenir des soins mêmes de la propreté. Les Esséniens et les Thérapeutes ont sans doute des caractères qui les distinguent de ces vieux ascètes. On peut dire cependant qu'ils constituent un développement régulier de l'institution du nazirat. Ce

[1] *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, t. XXVII, 5e série, p. 699 et suiv.

développement s'est accompli surtout par la création du couvent ou par la vie ascétique pratiquée en commun. »

Avec le savant professeur du Collége de France, nous reconnaissons dans le nazirat un antécédent du monachisme juif. Il n'y a entre lui et nous, sur ce point, qu'une question de mesure. Nous doutons que le simple développement du nazirat ait suffi à produire les couvents d'Hébron et le monastère du lac Maria [1]. Nous pensons qu'il faut y faire intervenir l'influence de divers courants extérieurs, sans nous prononcer toutefois sur l'efficacité et l'énergie de chacun d'eux.

Si certains critiques se refusent à admettre le monachisme dans le judaïsme, il y en a qui vont très-loin dans la revendication pour le judaïsme des doctrines et des mœurs des ascètes alexandrins et des cénobites d'Hébron. Suivant ces derniers, il y a une profonde distinction à établir entre les mots *judaïsme* et *mosaïsme*, trop souvent pris jusqu'ici pour synonymes. Le mosaïsme représente, disent-ils, le système d'une école de théologiens-philosophes, qui ont eu l'influence la plus forte et la plus décisive sur les destinées de la nation israélite, mais ne sont jamais parvenus à étouffer complétement les croyances et les aspirations populaires, qui constituent, à proprement parler, le judaïsme. L'histoire, ajoutent-ils, nous montre, durant de longs siècles, une lutte

[1] Nous verrons, plus loin, dans l'organisation et dans les rites des Thérapeutes, des traits qui manifestement révèlent l'influence du pythagorisme et des mystères importés d'Asie en Grèce.

acharnée entre le mosaïsme et le judaïsme. Tantôt vaincu, tantôt vainqueur, libre ou refoulé, le courant d'idées nationales n'en subsiste pas moins. Il finit par triompher, grâce au concours que lui apportent les influences assyrienne et grecque. Tandis que la secte des Sadducéens exprime les doctrines du mosaïsme, les sectes des Pharisiens et des Esséniens, qui professent sur la nature de l'âme et sur la vie ultra-terrestre des opinions contraires à celles du mosaïsme, sont les produits directs du vieil esprit national des Hébreux[1].

Ce point de vue est généralement conforme à une saine interprétation des faits de l'histoire juive; mais il est peut-être incomplet, en ce sens qu'il n'accorde point une part suffisante aux influences, très-complexes d'ailleurs, venues du dehors, soit de la Perse et de l'Assyrie, soit de l'Égypte, soit du monde grec. Ces influences ont modifié d'une manière très-sensible le judaïsme, et quelques-unes, les influences helléniques, s'accusent nettement, comme nous en aurons la preuve, dans le monachisme alexandrin.

[1] *Mélanges d'épigraphie et d'archéologie sémitiques,* par M. Joseph Halévy. Chez Maisonneuve. Paris, 1874.

CHAPITRE III

LES THÉRAPEUTES NE SONT PAS CHRETIENS

Suivant la tradition ecclésiastique, qui nous a été transmise par Eusèbe, les Thérapeutes sont des chrétiens judaïsants des temps apostoliques. Ils appartiennent à une Église fondée par saint Marc, vers l'an 45, à Alexandrie[1]. Cette tradition, tombée dans un complet discrédit, par suite des discussions qu'elle souleva au seizième et au dix-septième siècle, a été reprise au siècle dernier par le P. Bernard de Montfaucon, et récemment par M. Ch. Lenormant. Un historien allemand, M. Graetz, l'a même outrée, en affirmant que le traité *de la Vie contemplative*, faussement attribué à Philon, est l'œuvre d'un gnostique ou d'un montaniste du troisième siècle.

La plupart des anciens auteurs ecclésiastiques, Épiphane[2], Sozomène, Nicéphore, Suidas, ont accepté avec confiance l'assertion d'Eusèbe. Saint Jérôme dit de Philon : « Nous le mettons au nombre des écrivains ecclésiastiques, parce qu'il a fait l'éloge des

[1] *Hist. ecclesiastic.*, l. II, ch. XVI.
[2] *De Hæresib.*

nôtres en composant un livre sur la première Église fondée à Alexandrie par l'évangéliste Marc[1]. » Il fut donc admis que les solitaires du lac Maria étaient des juifs convertis au christianisme. Au sixième siècle[2], on en était venu à voir dans leur institution la première ébauche du monachisme chrétien. On traduisait les mots ἀσκητικὸς βίος par : *vita therapeutica*. Un manuscrit du dixième siècle[3] intitule ainsi le livre de Philon : *Sur les fidèles circoncis, et convertis au christianisme, qui mènent en Égypte la vie monastique*[4]. A cette époque, la critique n'avait pas encore pris place dans l'histoire, et cependant la question tranchée par cette glose ne paraissait pas à tous suffisamment éclaircie, car le copiste, après avoir donné satisfaction à l'autorité d'Eusèbe, a écrit au bas de la page la scolie suivante, qui pose timidement, mais exactement, le problème :

« Quelques-uns prétendent que ce livre de Philon concerne des moines juifs appartenant à la secte des Nazaréens ; d'autres soutiennent qu'il s'agit de Juifs convertis, observant la loi de Moïse comme figure de la loi nouvelle; d'autres enfin, qu'il s'agit de parfaits chrétiens. Quelle que soit la secte à laquelle ces hommes se rattachent, c'est avec raison qu'on les nomme

[1] *Catalog. Scriptor. ecclesiasticor.*

[2] Voyez là-dessus l'attestation de Cassien, dans le traité *de la Vie contemplative*, traduit par le P. B. de Montfaucon.

[3] Manuscrit mentionné par Fabricius (*Bibliothec. Græc.*, t. IV, part.). Th. Mangey (t. II, p. 471 de son édit. de Philon) l'inscrit sous le n° 2263 Il appartient à la Bibliothèque nationale, et porte aujourd'hui le n° 440.

Le manuscrit de Médicis porte en marge une glose un peu plus courte, mais présentant le même sens.

Thérapeutes, puisqu'ils vivent de la vie monastique. Saint Denis, dans son livre sur l'*Histoire ecclésiastique*, dit aussi qu'anciennement les moines s'appelaient Thérapeutes[1]. »

A mesure qu'on y regarda de plus près, la version d'Eusèbe parut plus invraisemblable. Au seizième siècle, Joseph Scaliger blâmait sévèrement l'évêque de Césarée d'avoir manqué à la vérité et d'avoir entraîné dans l'erreur Épiphane et ses successeurs. Des débats passionnés s'élevèrent sur ce point, et se prolongèrent jusque vers la moitié du dix-huitième siècle. Parmi les savants qui ont admis le christianisme des Thérapeutes on compte : Beveregius, P. Bellier, Fréd. Morel, Vossius, Th. Brunon, Bernard de Monfaucon. L'opinion contraire fut soutenue par Scaliger, G. Cavée, Blondel, Hanck, Th. Mangey, Fabricius, etc. La querelle s'est ranimée de nos jours. Le temps est venu de la vider définitivement.

Voici, en résumé, le récit d'Eusèbe.

Philon, chef de l'ambassade des Juifs alexandrins qui alla plaider, vers l'an 40, au tribunal de Caligula, la cause du monothéisme d'Israël, revint à Rome, dans une extrême vieillesse, sous le principat de Claude, environ trois ans après son précédent voyage. Il lut alors, en plein sénat, aux applaudissements des auditeurs, le livre qu'il avait écrit sur cette ambassade[2]. Il rencontra saint Pierre dans la ville éter-

[1] Le prétendu livre de saint Denis l'Aréopagite est un ouvrage reconnu pour être apocryphe. Il a été écrit au sixième siècle. Il n'est donc pas étonnant qu'on y trouve une opinion qui avait cours, à cette époque, sur le christianisme des Thérapeutes.

[2] *La Légation à Caius*, livre traduit et commenté dans nos *Écrits*

nelle, reçut de lui l'Évangile et se convertit au christianisme. Peu après, en 45, saint Marc fonda à Alexandrie une Église qui s'adonna aux pratiques de l'ascétisme. Le philosophe fut un des membres les plus considérables et les plus zélés de cette Église, dont il nous a laissé l'éloge dans le traité *de la Vie contemplative*.

Dans ce récit il n'y a rien que l'on puisse démontrer par des preuves directes; au contraire, la plupart des faits allégués sont invraisemblables, ou même matériellement impossibles. A partir de l'année 41, Philon disparaît tout à coup à nos regards. On ne sait rien de lui, sinon qu'il vivait encore sous Claude; car la *Légation à Caius* fait allusion à des événements accomplis sous le règne de ce prince.

La lecture de cet ouvrage devant le sénat est évidemment le prétexte sur lequel Eusèbe essaie d'établir le motif du retour de Philon à Rome. En effet, pourquoi le philosophe aurait-il de nouveau quitté l'Égypte, puisque Claude, sur les instances d'Hérode Agrippa, avait rendu deux édits qui garantissaient les Juifs contre toute vexation dans l'empire, et leur donnaient gain de cause à Alexandrie? Eusèbe a-t-il oublié que le polythéisme gréco-romain est flétri en termes de la plus grande énergie dans la *Légation à Caius*, que la noblesse de Rome y est présentée dans la plus humiliante abjection sous les pieds des Césars? Il n'a pas songé que la lecture d'un pareil écrit, au lieu d'un triomphe (puisqu'on aurait décidé de le

historiques de Philon d'Alexandrie. Paris, 1867. Librairie académique. 1 vol. in-8°.

placer comme un monument dans les bibliothèques publiques), aurait valu au philosophe la prison et le supplice. Nous avons établi ailleurs[1] que Philon avait soixante-quinze ou quatre-vingts ans en 40. Il parle, dans la *Légation à Caius*, de ses cheveux blancs, de l'expérience acquise pendant une longue carrière passée au sein de l'étude et de la méditation ; il parle de la traversée en vieillard que la mer a beaucoup fatigué[2]. Pour donner quelque ombre de vraisemblance à un second voyage, il faudrait imaginer un motif politique, philosophique ou religieux, autre que la lecture périlleuse et incroyable qui sert de fondement à cette tradition.

Philon, d'ailleurs, n'a pas pu rencontrer saint Pierre, à Rome, en 44.

D'après la chronologie des Bénédictins[3], l'apôtre vint, pour la première fois, en Italie, vers 65, sous Néron. Le philosophe alexandrin avait alors cent ou cent cinq ans ; il aurait eu, au moins, cent dix ans, quand il écrivit le traité de la *Vie contemplative*, nécessairement postérieur, dans le système d'Eusèbe, à la rencontre de Philon et de saint Pierre.

Ainsi, Eusèbe s'est trompé, en faisant venir l'apôtre à Rome, sous Claude ; et l'absence de tout témoignage authentique rend difficile à admettre l'excessive prolongation de la carrière du philosophe, la-

[1] *Écrits historiques de Philon, etc.*, p. 11 et suiv.

[2] « Quel ennui, quel regret, s'écrie-t-il, d'avoir, au milieu de l'hiver, traversé de vastes mers..., sans nous douter qu'une tempête, plus terrible que les coups de la mer, nous attendait sur terre! »

[3] *L'Art de vérifier les dates*, t. Ier. (Chronolog. du Nouv. Testam.).

quelle seule rend possible sa rencontre à Rome, vers 65, avec saint Pierre.

Où Eusèbe a-t-il puisé l'histoire des relations de saint Pierre et de Philon ? Dans une tradition orale ? quelle en est la valeur ? Dans une tradition écrite ? pourquoi n'en a-t-il pas indiqué la source ? Le récit de l'évêque de Césarée s'explique, toutefois, assez aisément. On trouvait dans les traités de Philon une théologie, une morale et une exégèse très-rapprochées de celles des Pères. Le livre *de la Vie contemplative* parlait de rites, de cérémonies, d'une doctrine et d'une discipline conformes aux institutions chrétiennes. On était, d'ailleurs, à cette époque, dans une grande ignorance sur l'état intellectuel et matériel du monde juif durant les deux siècles qui avaient précédé notre ère ; personne alors ne songeait à croire que le philosophe alexandrin avait pu trouver les doctrines et les mœurs des Thérapeutes au sein du judaïsme ; en l'admettant, on aurait craint d'enlever au christianisme quelque chose de son originalité céleste. On en concluait que Philon, comme Sénèque, avait été évangélisé. De même qu'on fabriquait toute une correspondance entre saint Paul et Sénèque, on imaginait, de la meilleure foi, que le prince des apôtres avait converti Philon.

On peut enfin démontrer que la date assignée par Eusèbe à la fondation d'une Église à Alexandrie est erronée.

Jusqu'en 41, c'est-à-dire jusqu'au moment où une Église se forme à Antioche, la prédication évangélique n'a pas franchi les limites de la Palestine. L'apos-

tolat de saint Paul, considéré comme une nouveauté dangereuse par les uns, comme une apostasie par les autres, provoque au sein de l'Église-mère de Jérusalem une très-vive émotion, qui fut à grand'peine apaisée par la décision du premier concile, tenu en 51 ou en 52. Après ces événements, saint Pierre séjourne longtemps à Antioche. Nous atteignons ainsi la fin du principat de Claude, qui meurt en 54. Les Actes des apôtres nous montrent, pendant cette période, saint Marc occupé ailleurs qu'à Alexandrie. Nous le voyons à la suite de saint Paul, pendant sa première prédication de Cilicie et de Chypre (49-51). Dans une seconde prédication, en 52, nous le retrouvons avec Barnabé sur les côtes d'Asie Mineure. L'évangéliste, qui, depuis sept ans, pouvait revendiquer la gloire d'avoir, le premier, dans le plus grand centre de l'Orient, fondé une Église florissante, se serait-il condamné à ce rôle secondaire, se serait-il constamment effacé devant tous, même devant Barnabé? Comment admettre que le succès obtenu à Alexandrie, s'il fut obtenu à l'époque indiquée par Eusèbe, ait été omis par l'Odyssée apostolique, qui mentionne des succès de bien moindre importance? Nous concluons, avec *l'Art de vérifier les dates*, que l'Église d'Alexandrie ne put exister avant l'année 65, car nous savons, par les Actes des apôtres, que Pierre eut Marc pour interprète et pour compagnon dans ses prédications, qui se terminèrent, dit-on, vers ce temps-là.

La conversion de Philon au christianisme fût-elle chronologiquement vraisemblable, elle n'en resterait

pas moins un fait insignifiant pour nous; l'œuvre entière du philosophe (y compris le livre en question) n'offre aucune trace de ce prétendu christianisme[1]. En effet, nous allons voir maintenant se multiplier les difficultés contre le système d'Eusèbe, si nous examinons le livre *de la Vie contemplative*.

On n'y saisit aucune allusion applicable à l'évangéliste Marc. Le nom de Jésus, pour lequel les Églises primitives montrèrent tant d'amour enthousiaste, n'y est pas mentionné. C'est répondre faiblement à ces remarques, que d'accuser l'initiation imparfaite de Philon. Le philosophe est très-exactement informé de tout ce qui concerne les Thérapeutes, et il expose leur règle jusque dans les moindres détails. Il y a une dernière ressource, fournie par Suidas : « Philon, d'abord converti, se sépara ensuite de l'Église, et, par un motif de vengeance, se refusa à écrire le nom du maître qu'il avait quitté. » Mais, pour satisfaire son dépit, l'historien avait deux moyens plus logiques et plus sûrs : le premier, c'était de ne rien dire de l'Église ; le second, c'était de l'attaquer. Quant à celui qu'on lui prête d'en célébrer les louanges, en observant certaines réticences, il est au moins étrange.

Il est impossible d'entendre ce que Philon dit des Thérapeutes, comme s'il parlait des premiers chrétiens. Il en fait une secte religieuse et philosophique,

[1] Saint Augustin l'a constaté en termes exprès. Il nous présente le philosophe alexandrin comme un homme d'une science vaste, l'un de ceux dont les Grecs n'ont pas craint de comparer le langage à celui de Platon ; il ajoute que Philon a donné certaines interprétations de l'Écriture, mais que ce n'était pas dans le but d'expliquer le Christ, *en qui il n'a pas cru*. (*Adv. Faust.*, l. XII.)

possédant des traditions écrites sur les principes qu'il faut appliquer à l'interprétation des allégories contenues dans les Écritures. Il s'agit donc d'une secte ancienne, ce qui ne convient pas à l'Église de Marc, qui aurait été de fondation récente. Il s'agit d'une secte adonnée à la spéculation, ce qui répugne à l'esprit modeste et pratique des Églises primitives.

Philon dit expressément : « Les Thérapeutes étudient la philosophie que leurs devanciers leur ont léguée, et en scrutent les allégories... Ils possèdent d'anciens commentaires que les fondateurs de la secte ont écrits en grand nombre sur les allégories, et qui servent de modèles à leurs successeurs. » Les solitaires continuent donc une œuvre depuis longtemps commencée, tandis que les chrétiens auraient été à la première génération. Il est fait mention, non pas d'un fondateur unique, mais de plusieurs, ce qui implique une création collective et anonyme, et ne désigne ni Marc, qui, selon la tradition, travailla seul à fonder l'Église d'Alexandrie, ni Jésus. Ces fondateurs sont qualifiés d'*anciens* (παλαιοὶ ἄνδρες) ; cela ne convient ni à Jésus ni à ses apôtres, contemporains de Philon. Ces fondateurs ont laissé de nombreux écrits sur une science subtile, étrangère aux doctrines évangéliques. Jésus, d'ailleurs, n'a jamais rien écrit. Lorsque Eusèbe affirme enfin que ces hommes d'un autre siècle, qui ont laissé un grand nombre de traités relatifs à l'interprétation des livres saints par l'allégorie, sont les apôtres, il dépasse les limites permises de la conjecture.

Philon dit encore : « De partout on envoie, à titre de

colons, les Thérapeutes les plus vertueux dans un lieu fort propice, qui paraît être considéré comme la patrie de la secte ; ce lieu est situé près du lac Maria, non loin d'Alexandrie. » Cela suppose une organisation préparée de longue main, et exclut l'idée d'une Église naissante. Le monastère du lac Maria est réputé le centre de la secte ; comment accorder cette tradition avec l'usage bien connu des premiers chrétiens, qui considéraient l'Assemblée de Jérusalem comme l'Église-mère, et, selon la coutume juive, y envoyaient chaque année des présents et des aumônes?

Philon affirme que les Thérapeutes sont plus nombreux en Égypte que dans aucun autre pays. Ou bien Philon se trompe et nous trompe, ou bien il ne parle pas d'un établissement chrétien. En résumé, la plupart des traits qui ont servi à l'auteur de *la Vie contemplative* pour caractériser la fondation, l'organisation, les tendances et la doctrine des Thérapeutes, ne conviennent nullement à une institution apostolique.

Montfaucon parle avec chaleur de l'autorité et de la sincérité d'Eusèbe. Ces éloges perdent quelque valeur, quand on voit le critique désavouer l'historien sur les deux points principaux. Montfaucon repousse, en effet, avec saint Augustin, le christianisme de Philon ; puis, il transporte la fondation de l'Église d'Alexandrie, de l'an 45, indiqué par Eusèbe, à l'an 67, date plus rationnelle et conforme à la chronologie des Bénédictins. Il obtient de la sorte certains avantages, mais chèrement achetés par un sacrifice qui infirme l'ensemble de la tradition rapportée par l'évêque de Césarée. Là où le texte grec repousse invinciblement

l'idée qu'il s'agit d'une Église, c'est, suivant Montfaucon, la faute du judaïsme de l'auteur, sorte de voile épais, interposé entre lui et ces saints personnages ; là où les mœurs et la règle des moines se rapprochent d'une institution chrétienne, Montfaucon triomphe avec excès.

L'écueil de ce système est la prolongation extraordinaire attribuée, sans preuve, à la carrière de Philon, qui n'aurait pas eu moins de cent dix ou de cent quinze ans quand il a composé le livre de *la Vie contemplative*. Montfaucon essaye de se tirer d'embarras, en équivoquant sur les termes, pourtant si précis, de la *Légation à Caius*, que nous avons mentionnés plus haut. En parlant de son expérience et de sa vieillesse, le philosophe a voulu seulement dire qu'il était *plus vieux* que les autres députés alexandrins ses collègues : car il n'avait guère qu'une quarantaine d'années à cette époque. Voilà une étrange ambassade, composée (contrairement à l'usage constant des anciens) de jeunes gens, et destinée à traiter une affaire d'où dépendait le sort du peuple juif tout entier !

Sur un autre point, Montfaucon n'est pas plus heureux ; il emploie le même procédé d'équivoque. Les *anciens fondateurs* de la secte des Thérapeutes sont, pour lui, des *hommes âgés ;* car, dit-il, le mot παλαιός a souvent ce sens. Reste à expliquer comment Philon a pu appeler *hommes âgés*, Jésus, mort à trente-trois ans, et ses apôtres, qui entraient alors pour la plupart dans la maturité. Montfaucon énumère ensuite douze marques évidentes du christianisme des Thérapeutes, parmi lesquelles nous signalerons le renoncement aux

choses du monde, l'état florissant de la secte, les assemblées et les prédications du septième jour, la distribution intérieure du temple, dans lequel se trouvent deux lieux séparés par une cloison haute de quelques pieds, et attribués à chacun des deux sexes, l'austérité et l'humilité des solitaires, leur hiérarchie, leur repas mystique, leur prière vers l'orient. Ce sont là des constatations de fait que nous acceptons comme telles, et qui constituent un ensemble d'analogies aussi frappantes qu'incontestables entre les rites et la doctrine des Thérapeutes et ceux du christianisme, sans qu'on en puisse conclure toutefois que les Thérapeutes étaient chrétiens.

CHAPITRE IV

AUTHENTICITÉ DU LIVRE DE LA VIE CONTEMPLATIVE

Dans ces derniers temps, la question que soulève l'existence de l'institution monastique du judaïsme alexandrin a été abordée et résolue très-diversement. Le système d'Eusèbe a trouvé un habile défenseur dans M. Ch. Lenormant, qui s'est résigné à des sacrifices encore plus considérables que le P. de Montfaucon sur la version de l'évêque de Césarée.

Selon M. Lenormant[1], les Thérapeutes sont des chrétiens judaïsants, qui ont précédé l'Église de saint Marc. Philon n'a pas été converti par saint Pierre; son ignorance de l'Évangile, jointe à son goût pour la déclamation, l'a conduit à tracer un tableau inexact de l'institution du lac Maria. Cette description infidèle laisse pourtant apercevoir des traits qui ne peuvent appartenir qu'à une Église primitive. Tout compte fait, ces traits l'emportent sur ceux qui les contredisent, par cette raison que les plus anciens Pères en ont jugé ainsi.

[1] *De la Divinité du christianisme.*

Ce système assez indécis suggère de graves objections. M. Lenormant a évité la question de chronologie relative à l'âge de Philon, qui est un des points essentiels du débat. Il a supposé trop gratuitement que Philon a mal compris et mal connu l'histoire, la doctrine et la règle des Thérapeutes. Tous les détails du livre *de la Vie contemplative*, détails topographiques, philosophiques, intimes et précis, démentent cette supposition. Dans ses autres écrits, Philon s'est montré historien scrupuleux, exact et sincère jusque dans la passion. Il a parlé des Esséniens en termes que Josèphe confirme de la manière la plus éclatante. Rien n'autorise à ce qu'on le charge ici d'erreurs volontaires ou involontaires, qui répugnent à la fois à ses assertions empreintes d'assurance et à ses habitudes de respect pour la vérité.

M. Ch. Lenormant reconnaît que la description de Philon ne convient que par certains côtés à une Église. C'est l'aveu implicite du caractère original des Thérapeutes ; cet aveu nous suffit. L'autorité des Pères et de la tradition est respectable sans doute ; mais doit-elle nous fermer les yeux à l'évidence et les oreilles à la logique?

Les Thérapeutes ont suscité à un écrivain juif un embarras non moindre qu'aux écrivains ecclésiastiques. M. Graetz trouve chez eux un ensemble de mœurs et de doctrines si étranger au mosaïsme, si contraire à l'esprit du peuple israélite, qu'il n'hésite pas à les reconnaître avec Eusèbe pour une Église chrétienne. « La critique, dit-il, pour ne pas faire de Philon un chrétien, a fait juifs les Thérapeutes, bien qu'il soit

impossible de voir dans leurs doctrines et dans leurs rites des choses juives[1]. »

M. Graetz est assurément bon juge de l'orthodoxie des Thérapeutes par rapport au mosaïsme. Nous pourrions lui donner raison s'il se contentait de soutenir que leurs rites et leurs doctrines ne procèdent pas uniquement du milieu hébraïque. Mais la question est de savoir s'ils ont existé dans ce milieu avant l'ère chrétienne, et elle nous semble devoir être résolue dans un sens contraire à l'opinion de M. Graetz. Hérétiques ou non, les moines du lac Maria n'en sont pas moins de la race d'Israël. Leur historien est très-explicite là-dessus : il les nomme *disciples de Moïse;* il les montre occupés à étudier et à commenter les livres saints *de leur nation*[2].

Mais, ajoute M. Graetz, Philon est le seul écrivain de l'antiquité qui ait fait mention des Thérapeutes; le silence de Josèphe doit nous rendre suspect ce témoignage unique.

On peut admettre que Josèphe a confondu les Esséniens et les Thérapeutes. Ce qui explique mieux encore son silence, c'est le dédain des Juifs palestiniens pour la science des Juifs hellénistes, considérée assez généralement dans les écoles rabbiniques comme un scandale et un commencement d'apostasie. D'ailleurs, il n'est ni invraisemblable ni impossible que Josèphe ait ignoré l'existence du monastère alexandrin. Quoi qu'il en soit, l'unique témoignage de Philon, eu égard

[1] *Histoire des Israélites,* t. III, p. 464 (2e édit.).
[2] Φιλοσοφοῦσι τὴν φιλοσόφιαν πάτριον.

à l'autorité et à la gravité du caractère du philosophe, n'en conserve pas moins une haute valeur.

On fait une autre objection. Le traité *de la Vie contemplative* pourrait bien ressembler à ces contes orientaux dans lesquels l'imagination de l'auteur se donne libre carrière; il est permis de croire que Philon y a voulu peindre un idéal, dont quelques éléments existaient toutefois sous ses yeux dans le judaïsme alexandrin[1].

Cela suppose une coïncidence tellement étrange, qu'on chercherait en vain dans toute l'histoire quelque chose de comparable. Philon aurait décrit une institution plus ou moins imaginaire, et lui aurait attribué de nombreux détails de culte, de rites et de doctrine qui se seraient réalisés plus tard au sein des Églises, à l'insu des chrétiens! Dire que le philosophe alexandrin est un Oriental, et par conséquent un ami des choses idéales, est-ce une raison suffisante pour frapper de suspicion un traité de celui qui a été l'historien si exact des Esséniens? Parle-t-il au moins des Thérapeutes comme d'un mythe? Nullement : il les oppose aux moines de Palestine, il se vante de leur piété et de leur vertu à la face des Grecs idolâtres et dissolus. En assimilant la *Vie contemplative* au tableau de la république de Salente dans le *Télémaque*, on se perd sans nécessité, sans profit, dans le vague de la conjecture. Trouve-t-on l'institution monastique du lac Maria trop étonnante? L'institution essénienne ne

[1] Cette objection nous a été exprimée par M. Renan, lors de la discussion soulevée, au sein de l'Académie des inscriptions, par la lecture d'un travail, communiqué par nous, sur *la Vie contemplative*.

l'est pas moins. Si l'on admet la réalité de celle-ci, on n'a plus de prétexte pour douter de la réalité de celle-là. Quand nous aurions concédé aux uns que les Thérapeutes sont des êtres de raison, aux autres que ce sont des chrétiens, le monachisme juif, bien que mutilé, n'en subsisterait pas moins, aux yeux du critique, dans ses traits essentiels. Loin d'être supprimée, la difficulté n'en serait pas même amoindrie. Enfin, si l'on allègue contre l'existence des Thérapeutes le silence de Josèphe, il faut alléguer contre l'existence des Esséniens le silence du Talmud.

Philon a-t-il prévu l'accusation d'inexactitude et d'idéalisation? On serait tenté de le croire en lisant, dans les premières lignes de son prétendu conte, le passage suivant, qui renferme un démenti formel au scepticisme des critiques, nos contemporains : «Je ne tirerai de mon fonds aucun ornement, comme il arrive d'ordinaire aux poëtes et aux faiseurs de discours, auxquels la beauté du sujet manque. Je procéderai avec simplicité et ne viserai qu'à l'exactitude. Il n'y a pas d'éloquence qui puisse atteindre ici la vérité. J'y ferai pourtant tous mes efforts. » Est-ce là le langage d'un rhéteur ou d'un romancier qui va imaginer une société idéale?

L'argument le plus audacieux, mis en avant par M. Graetz, consiste à affirmer que le livre *de la Vie contemplative* n'est pas de Philon, mais d'un gnostique ou d'un montaniste du deuxième ou du troisième siècle. Le témoignage unanime de la tradition, consigné dans les manuscrits, attribue pourtant ce traité au philosophe. D'ailleurs, les érudits des trois derniers

siècles, mêlés à la querelle suscitée par les Thérapeutes, n'ont jamais songé à attaquer ou à défendre l'authenticité du livre, révoquée aujourd'hui en doute pour la première fois. Il y avait pour eux, ce semble, une question préalable à résoudre ; ils ne l'ont pas même posée.

M. Graetz éprouve tout d'abord le besoin de séparer nettement les Thérapeutes des Esséniens, afin de les détacher plus aisément ensuite du judaïsme. Il constate donc que les femmes sont admises à suivre la règle des Thérapeutes, et il en conclut que ce caractère les exclut de l'essénisme, qui proscrivait la fréquentation des femmes. Mais M. Graetz oublie qu'il y a une fraction des Esséniens chez lesquels le mariage est permis. L'argument tombe de lui-même.

L'auteur de *la Vie contemplative*, dit encore M. Graetz, parle de la gnose en véritable gnostique. Nous répondrons que la gnose est déjà célébrée dans d'autres écrits authentiques de Philon, et qu'elle l'est en termes plus exprès peut-être que dans le traité qu'on lui conteste. M. Franck a dit justement que Philon était l'ancêtre de la gnose.

M. Graetz fait observer qu'au début du livre *de la Vie contemplative*, l'auteur mentionne un traité qu'il a composé sur les Esséniens ; or Philon n'a pas composé de traité pareil. Qu'en savons-nous ? Il est permis de soutenir que nous possédons seulement une partie de ce que le philosophe a écrit sur les moines de Judée. Eusèbe nous a conservé sur ce sujet un fragment précieux, lequel, sans cette citation, serait aujourd'hui perdu. Ensuite, M. Graetz équivoque ici sur

le sens du mot διαλεχθείς, qui ne désigne pas nécessairement, comme il le veut, un traité, et qui peut faire allusion au passage, relatif aux Esséniens, contenu dans le traité, ayant pour titre : *Tout homme de bien est libre.*

Il est vrai qu'un savant allemand, M. Frankel, conteste aussi ce dernier écrit à Philon. Cette contestation nous semble, comme celle de M. Graetz, inspirée surtout par des nécessités de système. M. Herzfeld a dit un peu durement, mais justement, que « MM. Frankel et Graetz ne considéreraient pas leurs arguments comme dignes de gens sérieux, si la contestation qui en résulte n'était nécessaire à leur système. Il ne suffit pas, ajoute-t-il, de réunir quelques arguments en l'air pour convaincre des esprits solides : en matière de critique, de tels procédés sont faits pour discréditer la science israélite[1]. »

Il y avait une explication préalable et nécessaire que M. Graetz a oublié de donner ; sans cette explication nous ne comprendrons jamais pour quel motif mystérieux un gnostique aurait parlé d'une Église chrétienne comme d'une confrérie juive, et aurait omis de nommer le Christ, les apôtres ou les évangélistes dans l'histoire de cette Église.

En face de l'affirmation de M. Graetz nous croyons pouvoir en poser une autre toute contraire. Nous allons essayer de montrer par des rapprochements de textes, que la doctrine ascétique exposée dans la *Vie contemplative*, loin d'être étrangère au système

[1] *Histoire du peuple d'Israël*, 3e vol., note 1re de la page 382 ; 2e édition. Cassel, 1863.

moral de Philon, en constitue, pour ainsi dire, le fond. Les théories relatives à la gnose, à la conception de Dieu, aux puissances divines, à l'humilité, au mépris du monde et des richesses, à l'horreur de la volupté, que l'on trouve dans le livre en question, sont exprimées en termes analogues ou identiques dans les autres traités du philosophe alexandrin. C'est encore la même apologie du mosaïsme. La langue est bien celle de Philon, avec son allure spéciale, ses idiotismes, tous les termes de son vocabulaire. En sorte que, si ce livre nous était parvenu sans nom d'auteur, l'historien, le critique, le philologue et le philosophe tomberaient d'accord pour l'attribuer à un juif, à un alexandrin, à Philon.

L'authenticité de *la Vie contemplative*, révoquée en doute pour la première fois depuis près de quinze siècles, est fondée sur des preuves nombreuses, d'une valeur diverse, mais que leur ensemble rend, à nos yeux, convaincantes. Nous avons énuméré les preuves extrinsèques tirées de l'accord des manuscrits, du sentiment unanime des auteurs anciens et modernes; venons maintenant aux preuves intrinsèques.

La thèse soutenue dans cet écrit à un certain point de vue peut se résumer ainsi : « Où sont les modèles de vertu, de piété et de science que la Grèce peut opposer aux Thérapeutes? En comparaison de la doctrine et des mœurs de ces sages la sagesse des philosophes n'est que folie, et leur morale n'est que dérision! » Cette thèse n'est pas spéciale au livre *de la Vie contemplative*, elle se retrouve dans tous les écrits de Philon. Nous savons que ce caractère militant de

notre auteur lui est commun avec toute l'école juive d'Alexandrie, et avec la plupart des premiers Pères de l'Église. Mais nous avons vu que *la Vie contemplative* ne peut être l'œuvre d'un chrétien et ne parle pas d'une secte chrétienne ; il faudrait donc conclure de ce caractère si accusé que c'est l'œuvre d'un juif alexandrin. Cela ne désigne pas, il est vrai, précisément Philon, mais cela nous donne déjà une chance en sa faveur. Nous en dirons autant de la théorie des *Puissances divines*, qui joue un si grand rôle dans la Théodicée Philonienne, que l'on retrouve chez les Pères, chez presque tous les alexandrins, dans les écrits hermétiques, et à laquelle il est fait allusion dans *la Vie contemplative*.

La main de Philon se révèle d'une manière plus certaine dans le passage où il flétrit avec une indignation éloquente l'idolâtrie des Égyptiens. La même pensée, la même indignation, le même langage se retrouvent dans le livre *Du Décalogue*[1].

[1] Voici le passage de *la Vie contemplative :* « Il est honteux de mentionner les divinités des Égyptiens, qui prodiguent les honneurs divins à des brutes, et non pas seulement à celles qui sont inoffensives, mais encore aux plus féroces des animaux sauvages. Ils en prennent dans toutes les régions sublunaires : sur la terre, c'est le lion ; dans l'eau, le crocodile de leur pays ; dans l'air, l'épervier et l'ibis d'Égypte. Et, pourtant, ils savent que ces animaux naissent, qu'ils ont besoin de nourriture, que leur voracité les rend insatiables, qu'ils sont sales, venimeux, avides de chair humaine, sujets à toutes sortes de maladies, qu'ils succombent à la mort naturelle ou violente ; et l'on voit des hommes doux et traitables adorer des êtres indomptables et féroces, des hommes doués de raison adorer des brutes, des créatures qui tirent de Dieu leur origine, adorer des êtres qui sont même au-dessous des bêtes fauves, les seigneurs et les maîtres se prosterner devant ceux que la nature a faits leurs sujets et leurs serviteurs ! »

Voici le passage du livre sur le *Décalogue :* « Les Égyptiens, non

Voici quelque chose de plus important : la doctrine de l'ascétisme, telle qu'elle existe dans *la Vie contemplative*, se trouve partout dans l'œuvre de Philon. La comparaison minutieuse des textes étant ici indispensable, il nous faudra les rapprocher et les mettre sous les yeux du lecteur, tout en les traduisant.

« Tous ceux, dit Philon, dans le livre sur les *Chérubins*, qui ont un ardent désir de posséder la vertu, savent abandonner la terre et s'élever à la contemplation des choses du ciel (regarder en haut), en laissant derrière eux toutes les misères du corps[1]. » Le Thérapeute n'accomplit-il pas toutes ces choses à la lettre ? On nous le montre possédé du désir de la vertu, enflammé d'une sainte ardeur pour les choses du ciel[2], aspirant avec enthousiasme à la vue des

contents d'adorer des images et des statues, prodiguent les honneurs divins à des brutes, à des bœufs, à des béliers, à des boucs..., ce qui a peut-être quelque raison, car ce sont des animaux domestiques, et dont les services nous sont précieux. Mais ils vont beaucoup plus loin : les plus féroces des animaux sauvages, les lions, les crocodiles, les serpents venimeux, sont entourés par eux de toutes sortes d'honneurs. . Dans chacun des éléments, la terre et l'eau, que Dieu a donnés aux hommes pour leur usage, ils ont cherché les créatures les plus sauvages ; sur la terre, ils n'en ont pas trouvé de plus farouche que le lion ; dans l'eau, de plus féroce que le crocodile : ce sont ceux qu'ils vénèrent et honorent, ainsi que beaucoup d'autres, tels que les chiens, les chats, les loups et, parmi les volatiles, l'ibis et l'épervier... Peut-il exister rien de plus ridicule ? Ceux qui ont reçu une instruction saine... ont pitié des hommes qui en usent de la sorte ; et, les voyant honorer les choses les plus viles, les jugent plus misérables que les animaux qu'ils adorent. »

[1] Πάντες οἳς ὑπὲρ κτήσεως ἀρετῆς πόθος διαθλεῖται, τὸν περίγειον καταλελοιπότες χῶρον, μετεωρολογεῖν ἐγνώκασιν, οὐδεμίαν τῶν σωματικῶν ἐρελκόμενοι κηρῶν.

[2] Ὑπ' ἔρωτος ἁρπαθέντες οὐρανίου.

choses d'en haut[1], méprisant les choses d'ici-bas, dégagé des soins matériels.

Dans le livre intitulé : *Dieu est immuable*, Philon semble faire allusion aux Thérapeutes, quand il parle de ceux qui ont abandonné le siècle, font la guerre à la chair, et se livrent à la contemplation de Dieu, qui est le but suprême et le parfait bonheur : « Le terme de la route, c'est la connaissance et la science de Dieu ; or, tout ami de la chair déteste ce sentier et s'efforce de le détruire. Rien n'est opposé à la science de Dieu comme le plaisir charnel ; et ceux qui veulent entrer dans cette voie royale du peuple qui voit Dieu d'Israël, doivent combattre le terrestre Edom[2]. » Pour notre auteur, le premier et le plus beau privilége du peuple élu, c'est la vue de Dieu ; aussi appelle-t-il la nation sainte *la race des voyants*, ὁρατικὸν γένος ; de même, le plus noble apanage du Thérapeute c'est la vue de Dieu portée à un degré supérieur ; et il l'appelle, d'une manière analogue : *la race dressée à toujours regarder*[3].

Le sujet traité dans le livre qui nous occupe n'est pas nouveau pour notre philosophe, qui dit expressément, dans son traité sur *les Transfuges*, *que la vie contemplative est le fruit de la science par excellence*,

[1] Ἐνθουσιάζουσι, μέχρις ἂν τὸ ποθούμενον ἴδωσιν.

[2] Τὸ δὲ τέρμα τῆς ὁδοῦ γνῶσις ἐστι καὶ ἐπιστήμη Θεοῦ. Ταύτην δὲ ἄτραπον μισεῖ καὶ προβέβληται καὶ φθείρειν ἐπιχειρεῖ πᾶς ὁ σαρκῶν ἑταῖρος. Οὐδενὶ γὰρ οὕτως οὐδὲν ἀντίπαλον ὡς ἐπιστήμη σαρκὸς ἡδονή· Βουλομένοις γὰρ ταύτην πορεύεσθαι τὴν ὁδὸν, βασιλικὴν οὖσαν τοῖς τοῦ ὁρατικοῦ γένους μετέχουσιν, ὅπερ Ἰσραὴλ κέκληται, διαμάχεται ὁ γήϊνος Ἐδώμ.

[3] Ἀεὶ βλέπειν προσδιδασκόμενον.

c'est-à-dire de la science de Dieu[1]. « Aucun de ceux, dit-il encore dans le traité *des Songes*, qui servent purement et sincèrement l'Être, ne manque à s'affermir d'abord dans la résolution de mépriser les choses humaines, source de misères et d'infirmités pour ceux que ces choses attirent et retiennent. Il n'y en a aucun qui ne s'élève à l'immortalité en dédaignant toutes les œuvres de ténèbres des aveugles du siècle[2]. » Les Thérapeutes sont désignés par des termes identiques : les saintes lois leur ont appris à servir l'Être[3]; ils se dégagent de tous les charmes qui peuvent les attirer dans la société des hommes[4]; car ils savent que la fréquentation des hommes est contagieuse et funeste[5]; ils abandonnent tout ce qu'ils possèdent, car il faut que ceux qui veulent acquérir les trésors de la vue intellectuelle, laissent ces richesses qui aveuglent à ceux dont la pensée est encore environnée de ténèbres[6].

Dans le traité *de la Confusion des langues* nous lisons encore : « Le propre de ceux qui servent l'Être c'est de s'élever par la raison vers les hauteurs éthérées, de suivre, dans cette route que leur ouvre l'amour divin, le prophète Moïse ; c'est alors qu'ils ver-

[1] Καρπὸς δὲ ἐπιστήμης, ὁ θεωρητικὸς βίος.

[2] Τῶν ἀδόλως καὶ καθαρῶς θεραπευόντων τὸ Ὂν οὐδείς ἐστιν ὃς μὴ πρῶτον μὲν ἰσχυρογνωμοσύνῃ κέχρηται, καταφρονήσας τῶν ἀνθρωπίνων πραγμάτων, ἃ δελεάζοντα κηραίνει καὶ ἀσθένειαν ἐργάζεται· ἔπειτα ὀφθαρσίας ἐφίεται, γελάσας ὅσα οἱ τυφλοὶ τυφλοπλαττοῦσι.

[3] Ἐκ τῶν ἱερῶν νόμων ἐπαιδεύθησαν θεραπεύειν τὸ Ὄν.

[4] Ὅταν οὖν ἐκστῶσι τῶν οὐσιῶν, ὑπ' οὐδενὸς ἔτι δελεαζόμενοι φεύγουσιν ἀμεταστρεπτί.

[5] Ἐπιμιξίας ἀλυσιτελεῖς καὶ βλαβερὰς εἰδότες.

[6] Ἔδει γὰρ τοὺς τὸν βλέποντα πλοῦτον ἐξ ἑτοίμου λαβόντας, τὸν τυφλὸν παραχωρήσαι τοῖς ἔτι τὰς διανοίας τυφλώττουσιν.

ront le lieu splendide dans lequel repose Dieu, immobile, immuable[1]. » De même, le Thérapeute, à la suite de Moïse (οἱ Μωσέως γνώριμοι), est porté par l'étude de la loi (ἐκ τῶν ἱερῶν νόμων) à franchir, sur les ailes de la contemplation, ce soleil sensible, cette lumière matérielle[2], pour parvenir à la vue de Dieu, de l'Être[3].

La félicité suprême pour Philon repose dans cette vue de Dieu ; il le dit à plusieurs reprises dans *la Vie contemplative ;* il ne cesse de le répéter dans ses autres écrits. « La connaissance de Dieu est le terme de la béatitude et du bonheur[4]. » (*De la lutte du bien et du mal.*) Ailleurs, dans le livre que nous citons, il nous montre le sage mourant à cette vie périssable pour revivre à la vie éternelle et parvenir au bonheur[5]. « Il y a trois routes de la perfection, dit-il au début du livre *de l'Homme politique*, l'étude, la connaissance de la nature, la contemplation (ἄσκησις). « L'homme le plus heureux est celui qui a pu y employer la plus longue partie de sa vie, ce que Philon nomme la meilleure part, la part de Dieu[6]. Aussi, dans *la Vie contemplative*, il appelle la règle des Théra-

[1] Ἴδιον γὰρ τὸ Ὂν θεραπευόντων ἀναβαίνειν τοῖς λογισμοῖς πρὸς αἰθέριον ὕψος, Μωυσῆν τὸ θεοφιλὲς γένος προστησάμενους ἡγεμόνα τῆς ὁδοῦ. Τότε γὰρ τὸν μὲν τόπον, ὃς δῆλός ἐστι, θεάσονται, ᾧ ὁ ἀκλινὴς καὶ ἄτρεπτος θεὸς ἐφέστηκε.

[2] Τὸν αἰσθητὸν ἥλιον ὑπερβαίνειν.

[3] Τῆς τοῦ Ὄντος θέας ἐφίεσθω.

[4] Εὐδαιμονίας γάρ καὶ μακαριότητος ὅρος οὗτος.

[5] Οἱ μὲν δὴ σοφὸς τεθνηκέναι δοκῶν τὸν φθαρτὸν βίον, ζῇ τὸν ἄφθαρτον· ὁ δὲ φαῦλος, ζῶν τὸν ἐν κακίᾳ, τέθνηκε τὸν εὐδαίμονα.

[6] Εὐδαίμων δὲ..., ὦ ἐγένετο τὸν πλείω τοῦ βίου χρόνον πρὸς τὴν ἀμείνω καὶ θειοτέραν μοῖραν. (*Sur les changements de nom.*)

peutes « le chemin du parfait bonheur[1] ; » il déclare que la sainte vie du solitaire le conduit au comble de la félicité[2] ; il le représente mourant à la vie d'ici-bas pour commencer une vie immortelle et bienheureuse[3].

Philon nous entretient encore, dans le livre de *la Création du monde*, de cette immortalité conquise par le sage qui applique son esprit à la contemplation des choses du ciel : « C'est par la contemplation des choses du ciel, c'est par l'amour et l'ardeur qui le portent à leur connaissance, que l'homme, bien que mortel, s'immortalise[4]. » Poursuivant la même pensée dans le livre sur *l'Agriculture*, Philon déclare que l'âme du sage a pour patrie le ciel[5]. Dans le traité *des Géants*, il ajoute que les hommes de Dieu sont les prêtres et les prophètes, « qui n'ambitionnent pas le droit de cité dans le monde, mais qui, s'élevant au-dessus des êtres sensibles, parviennent dans le monde intellectuel, s'y établissent et deviennent citoyens de la république des idées incorruptibles et incorporelles[6]. » On ne s'étonnera pas de l'entendre appeler le Thérapeute *citoyen du ciel* (οὐρανοῦ πολίτης).

« L'Égalité, est-il dit dans *la Vie contemplative*, est la source de la justice, c'est elle qui nous manifeste

[1] Τὴν τάξιν ταύτην πρὸς τελείαν ἄγουσαν εὐδαιμονίαν.

[2] Ἐπ' αὐτὴν ἀκρότητα φθάνον εὐδαιμονίας.

[3] Διὰ τὸν τῆς ἀθανάτου καὶ μακαρίας ζωῆς ἵμερον, τετελευτηκέναι νομιζόντες ἤδη τὸν βίον θνητόν.

[4] Ἡ θεωρία τῶν κατ' οὐρανὸν, ἀφ' ἧς πληχθεὶς ὁ νοῦς ἔρωτας καὶ πόθον ἔσχε τῆς τούτων ἐπιστήμης· ὅθεν τὸ φιλοσοφίας ἀνεβλάστησε γένος, ὑφ' οὗ, καίτοι θνητὸς ὤν, ἄνθρωπος ἀπαναθανίζεται.

[5] Πᾶσα ψυχὴ σοφοῦ πατρίδα μὲν οὐρανὸν ἔχει.

[6] Οἵτινες οὐκ ἠξίωσαν πολιτείας τῆς παρὰ τῷ κοσμῷ τυχεῖν· τὸ δὲ αἰσθητὸν πᾶν ὑπερκύψαντες, εἰς τὸν νοητὸν κόσμον μεταναστεύσαν, καὶ ἐκεῖ ᾤκησαν, ἐγγραφέντες ἀφθάρτων ἀσωμάτων ἰδεῶν πολιτείᾳ.

la vraie richesse[1]. » Ceci nous semble une allusion claire à une théorie sur l'égalité, que nous trouvons développée dans le livre de *la Création du prince;* il nous suffira d'en citer les premiers mots : « L'Égalité, comme l'affirment tous ceux qui étudient la nature, est mère de la justice... »

Après avoir indiqué les analogies de doctrine, de pensée et de langage qui rattachent *la Vie contemplative* à l'œuvre de Philon, on nous dispensera d'insister sur les analogies de détail, dont l'énumération serait superflue. Ainsi, Philon, dans le livre sur *l'Ivresse*, appelle la concupiscence la plus insatiable des passions de l'âme[2]. Il dit d'elle, dans *la Vie contemplative*, que c'est la plus *insatiable des bêtes*[3]. Dans ces deux livres le vin est désigné par la même expression, *breuvage de folie*[4].

Tout concourt, comme nous le disions, à nous montrer dans l'auteur de *la Vie contemplative* un juif, à nous le présenter comme alexandrin, enfin à désigner précisément la philosophie et la langue de Philon dans cet ouvrage.

[1] Ἕνεκα ἰσότητος, καθ' ἣν ὁ τῆς φύσεως πλοῦτος ὡρίσται
[2] Ἀργαλεωτάτη παθῶν ψυχῆς ἐπιθυμία, ἀπληστίας αἴτιον.
[3] Τό θρεμμάτων ἀπληστότατον.
[4] Φαρμάκον ἀφροσυνῆς.

CHAPITRE V

LE MONACHISME D'ALEXANDRIE ET LE MONACHISME DE JUDÉE

Le monachisme juif de Palestine offre avec le monachisme alexandrin des traits de ressemblance et de différence sur l'appréciation desquels il existe des sentiments divers. Suivant les uns, les Thérapeutes et les Esséniens, quel que soit d'ailleurs entre eux l'ordre de priorité chronologique, appartiennent à la même institution. Suivant d'autres, ils formeraient deux rameaux distincts, issus d'un tronc commun. Suivant d'autres, ils procéderaient de deux courants d'idées qu'il est impossible de confondre.

Pour introduire quelque clarté dans un débat où les opinions les plus opposées et les plus analogues se coudoient, nous examinerons successivement ce qu'il convient de penser de la priorité chronologique, de l'identité, de l'analogie, de la diversité des deux sectes.

L'absence de tout témoignage historique rend la question de priorité à peu près insoluble. En raisonnant par comparaison on est conduit à admettre toutefois que, les colonies recevant de la mère patrie leurs

institutions, il y a lieu de penser que le monachisme est venu de Judée aux alexandrins. Mais, d'autre part, les colonies développant d'une façon originale et énergique les institutions apportées du sol natal, il est probable, même *a priori*, que le monachisme alexandrin a eu ses formes propres et son caractère.

La question d'identité peut se résoudre par la comparaison attentive des documents.

En lisant *la Vie contemplative*, on se croirait enfermé dans l'un de ces ermitages de la Thébaïde qui ont illustré l'Égypte chrétienne. On y voit de saints religieux qui partagent leur vie entre les élans de la prière et le calme de l'étude ; ils copient et commentent l'Écriture, composent des hymnes et des oraisons destinés à enrichir le recueil de la secte. Leur longue barbe, leur grossière robe de bure, leurs traits amaigris par les austérités, leur attitude modeste et grave, tout témoigne de leur mépris pour le corps et du culte qu'ils ont voué à l'esprit. Ils sont sobres, chastes et pieux. Dieu est leur unique pensée : c'est à lui qu'ils rapportent tout, plaisir, douleur, joie et tristesse. Suivons-les au temple : ce sont les chants alternés et majestueux, les évolutions du chœur, les harangues dévotes, les lectures édifiantes, le banquet sacré du culte chrétien. Parmi eux vous remarquerez des vierges voilées : âmes mystiques et tendres, elles ont dédaigné le monde pour venir dans l'ombre et la solitude du cloître se consacrer au service divin. Dieu est devenu leur époux ; de cette union découlent pour elles des voluptés ineffables, inconnues à celles qui vivent par la chair.

Ouvrez maintenant Josèphe[1] ou le traité de Philon ayant pour titre : *Tout homme de bien est libre*, la scène change. Nous sommes chez les moines de Judée, sur les limites du désert, au milieu d'une de ces vallées cultivées qui s'inclinent vers la mer Morte. Une multitude de travailleurs apparaît à nos regards : les uns labourent ou défrichent le sol, l'ensemencent de graines utiles et en tirent d'abondantes récoltes ; les autres cultivent les arbres fruitiers ; d'autres paissent le bétail ; d'autres élèvent des abeilles ; d'autres tissent la laine ou fabriquent des étoffes de lin ; d'autres, enfin, s'occupent des choses nécessaires aux besoins journaliers. Avant le travail, c'est-à-dire avant le lever du soleil, on prie ; le travail n'est interrompu que pour prier ; le repas se prend en commun et constitue une cérémonie religieuse de la plus haute importance. Le soir venu, chacun des cénobites regagne la grotte solitaire qui lui sert d'abri contre les intempéries du climat.

On retrouve bien ici, comme chez les ermites du lac Maria, une doctrine empreinte d'ascétisme : le célibat est en honneur, la sobriété est de règle, le vêtement et le logement sont accommodés à la nécessité stricte, la volupté est réputée l'ennemi le plus dangereux du corps et de l'âme. Mais, sur ce fonds commun, on distingue des tendances particulières. Le monachisme palestinien, plus conforme à l'esprit et aux traditions du judaïsme, s'est rapproché des conditions de la vie pratique. Les Esséniens ne pro-

[1] *Guer. Jud.*, l. II.

fessent pas pour les richesses le mépris absolu des Thérapeutes. En entrant dans la secte, ce n'est pas à leurs proches ou à leurs amis, mais à la communauté qu'ils font abandon de leurs biens. Leur dévotion n'est pas aussi rigoureuse : elle s'allie à des occupations qui ont pour but de subvenir aux besoins matériels. Ils combattent la chair avec moins d'acharnement : le mariage est toléré dans une partie de la secte. La lettre de la loi semble les lier plus étroitement : leurs ablutions sont fréquentes et l'observance du sabbat est sévère à ce point qu'ils suspendent, ce jour-là, la satisfaction des besoins physiques. Enfin, les Thérapeutes, on le verra plus loin, paraissent plus profondément hellénisés. Le monachisme alexandrin offre des traits spéciaux, qui révélent l'influence de l'hellénisme, et que nous signalerons en détail, à mesure qu'ils se présenteront à nous dans le livre *de la Vie contemplative*. Les rites des Thérapeutes, leurs chants, leurs évolutions chorales et leurs danses ne sont pas sans analogie avec les rites qui s'observaient, au sein des *thiases* et des *éranes*, dans la célébration des mystères, importés d'Asie en Grèce depuis le sixième siècle avant notre ère[1]. Cette analogie semble avoir frappé Philon lui-même, qui se trouve amené à opposer les banquets ou plutôt les orgies des phratries alexandrines aux repas sacrés des Thérapeutes, remplis de décence et de gravité religieuse. Il y a une autre preuve, plus directe et plus décisive, de l'influence grecque sur le monachisme

[1] Voy. *les Associations religieuses chez les Grecs*, par M. Paul Foucart, in-8, Paris, 1873.

judéo-alexandrin, c'est la doctrine essentiellement pythagoricienne, relative à la vertu des nombres, qui joue un rôle important, non pas seulement dans les théories spéculatives des Thérapeutes, mais encore dans l'organisation de leur culte.

Nous repoussons donc, comme exagérés, le sentiment de Montfaucon, qui supprime toute ressemblance entre les Esséniens et les Thérapeutes[1], et l'opinion de Jos. Scaliger[2], qui confond les uns et les autres en une seule secte.

Toutefois les analogies entre eux sont importantes et nombreuses. Nous trouvons, en effet, chez les deux sectes, le même précepte de charité mutuelle ; la condamnation, en termes identiques et absolus, de l'esclavage (particularité de doctrine très-remarquable) ; la transmission de l'enseignement, d'une manière semblable, par des livres accrus du travail de chaque génération et religieusement conservés ; un même système de doctrine reposant sur l'interprétation de l'Écriture par l'allégorie ; même façon d'honorer et d'apprécier la vieillesse ; même glorification de la pauvreté ; même pratique du repas sacré ; même horreur du contact du monde ; même uniformité de vêtement et d'abri.

[1] C'est une nécessité du système de Montfaucon; les Esséniens étant juifs, s'il est vrai que les Thérapeutes appartiennent au christianisme, il faut bien que ces derniers n'aient rien de commun avec les moines de Judée.

[2] Scaliger allègue le début de *la Vie contemplative :* « Après avoir parlé, dit Philon, des Esséniens qui mènent la vie active,... l'ordre veut que je m'occupe de ceux qui mènent la vie contemplative. » Scaliger en conclut que Philon appelle expressément les Thérapeutes des Esséniens. Le texte n'est pas aussi explicite; nous n'y voyons, quant à nous, qu'une simple opposition.

De ces analogies nous concluons que si l'intervention de saint Marc est nécessaire pour expliquer l'institution des Thérapeutes, elle est également indispensable pour expliquer l'organisation, les mœurs et les doctrines des cénobites d'Hébron.

On a eu tort de croire l'originalité et la dignité du christianisme intéressées dans ce débat. Sous peine d'étouffer les germes semés par eux, les premiers évangélistes ne pouvaient donner à Jésus pour disciples des ascètes et des solitaires. Il fallait à la religion naissante autre chose que des spéculations délicates et subtiles, des commentaires érudits, des macérations obstinées, pour conquérir le monde; il lui fallait l'amour du maître, la foi et surtout les œuvres; elle avait besoin de ces prosélytes ardents dont saint Paul restera le type immortel.

CHAPITRE VI

L'ESSÉNISME ET LA DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE

Nous abordons la partie la plus ardue de notre tâche et la plus vive de la question, celle qui concerne les analogies entre le monachisme juif et le christianisme. Ici encore, il y a deux systèmes contraires et extrêmes : l'un nie absolument la valeur ou la réalité de ces analogies ; l'autre les estime tellement considérables qu'il absorbe le christianisme dans le monachisme juif.

Laissant à d'autres le domaine de la révélation et mettant hors de notre examen tout ce qui touche à l'ordre miraculeux ou divin, nous voulons rester fermement établis sur le terrain de la philosophie. Nous admettrons donc tout d'abord que l'institution chrétienne, si l'on considère en elle le côté humain, n'a pas échappé à la loi générale, d'après laquelle un fait ou un ensemble de faits ne se produit jamais sans antécédents et contient en germe des conséquences logiques. L'œuvre de Jésus-Christ, embrassée du point de vue philosophique, ne nous paraît pas moins animée d'un esprit propre ; elle a son but, sa raison

d'être. Bien qu'elle ait des points de contact et des liens de parenté avec le mosaïsme, avec l'essénisme, avec le monachisme alexandrin, avec l'école de Philon, même avec l'hellénisme, elle ne se confond avec aucune de ces choses. Elle est supérieure à toutes.

On est conduit par les rapprochements indiqués plus haut à penser que les Thérapeutes et les Esséniens ont une origine commune, et par suite à conjecturer que les établissements d'Hébron et du lac Maria ne sont pas restés sans relations. Les moines alexandrins propagèrent leur institution dans les colonies juives de la Grèce et de la Barbarie. Philon du moins l'atteste. Josèphe nous apprend aussi que les Esséniens avaient des adeptes dans plusieurs villes et bourgades de la Palestine. Si nous avions la preuve que saint Jean-Baptiste fut essénien et qu'il suivit, en se retirant au désert, un usage fréquent, nous pourrions affirmer que les rigueurs ascétiques en Palestine égalèrent les austérités des Thérapeutes. Mais nous ignorons si Jean fut affilié à la secte; cela paraît possible.

En voyant Jésus imiter l'exemple de Jean ; en rapprochant cette pratique, qui semble commune aux prophètes de ce temps-là, de celle qu'on a observée chez quelques prophètes antérieurs ; en se rappelant que les Voyants d'Israël avaient des écoles, des établissements, sortes de séminaires ou de monastères, destinés à leur préparation et à leur recrutement, on a conclu de ces considérations que les faits connus supposent beaucoup d'autres faits du même genre

que l'histoire n'a pas signalés, et l'on s'est trouvé conduit à soutenir que la Judée a eu, comme l'Égypte, ses Thérapeutes et sa Thébaïde. Opinion plausible, que le défaut de témoignages suffisants ne permet pas cependant d'accepter sans réserve.

Les conjectures sont allées plus loin : l'intervalle des quarante jours, durant lesquels Jésus vécut dans le désert, est un sacrifice fait à un nombre consacré par les Écritures ; cet intervalle cache le temps beaucoup plus long passé par Jésus dans la société de Jean l'Essénien, lequel l'initia aux doctrines de la secte. Après sa prétendue résurrection, Jésus se réfugie dans un monastère essénien, ce qui explique à a fois ses apparitions et le mystère de sa disparition définitive.

C'est là un tissu d'hypothèses hasardées, indignes de la gravité de l'historien.

L'irrésistible besoin d'expliquer quand même ce qui échappe à nos investigations excuserait un pareil excès, si le critique et le philosophe n'avaient pas le libre accès d'un terrain fécond en rapprochements solides et en déductions rationnelles : nous parlons des Évangiles et des documents laissés par Josèphe et par Philon sur le monachisme juif.

Le fond de la morale essénienne est le triple précepte qui commande « d'aimer Dieu, d'aimer les hommes, d'aimer la vertu [1]. » L'amour est le premier et le dernier mot de la morale évangélique. « Un des docteurs de la loi s'approcha de Jésus, pour le mettre

[1] Philon; *Tout homme de bien est libre.*

à l'épreuve, et lui dit : Rabbi, quel est le plus grand commandement dans la Loi? Jésus lui dit : Tu aimeras Dieu, c'est le plus grand des commandements. Le second lui ressemble : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont résumés la loi et les prophètes[1]. » Jésus a supprimé le troisième terme, l'amour de la vertu, précepte abstrait et parasite, qui répugne à la nature pratique de son enseignement. Pour le reste, il confirme la doctrine essénienne.

Chez les Esséniens, l'égalité préside à tous les rapports de la vie ; ils n'accordent, comme les Thérapeutes, de distinction qu'à la vieillesse et comptent l'âge par les années passées au sein de la secte. Ils ne reconnaissent ni inférieurs ni supérieurs, se servent entre eux et proscrivent l'esclavage comme une abomination ; ils ne confèrent qu'une seule charge, élective et d'une durée limitée : elle consiste, chez les Esséniens, à gérer les fonds de l'association, à subvenir à ses besoins, à héberger les voyageurs. « Les princes, dit Jésus, ont pouvoir sur leurs sujets[2]; » mais il n'entend pas qu'il en soit ainsi dans la société chrétienne : « Quiconque voudra se rendre supérieur aux autres devra se faire le serviteur de tous[3]. » Au sein de la première génération chrétienne l'égalité règne en souveraine, suivant cette parole de Jésus : « Ne vous faites pas appeler maîtres, vous n'avez qu'un maître ; quant à vous, vous êtes tous frères[4]. »

[1] Matth., XXI.
[2] Luc, XXII.
[3] Matth., XX.
[4] Matth., XXIII.

Ne cherchez pas à vous élever au-dessus de votre frère, dit encore l'Évangile.

L'Essénien, en entrant dans la secte, s'engage à ne pas user tyranniquement du pouvoir que la fortune lui confierait ; sans doute parce que la source de ce pouvoir est divine, car suivant la formule commune à saint Paul et aux Esséniens : « Tout pouvoir vient de Dieu[1]. » Tous les préceptes évangéliques de fraternité et d'humilité : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ; — Abaissez celui qui s'élève, élevez celui qui s'abaisse ; — Ne donnez rien à l'ostentation et à la vanité, » sont formulés et mis en pratique par les Esséniens. Celui des Thérapeutes qui commente en assemblée l'Écriture le fait « sans souci de plaire, désireux d'être compris, préoccupé de comprendre, ne se prévalant pas sur ceux qui lui paraissent inférieurs en intelligence, parce qu'ils ont un désir d'apprendre égal au sien[2]. » Le jour où Jésus, plaçant un enfant au milieu de ses disciples, leur déclare qu'il faut devenir simple comme cet innocent pour entrer dans son royaume, il se rencontre jusque dans son langage avec la doctrine essénienne : l'obéissance et le respect à l'égard des anciens sont absolus chez les moines d'Hébron ; « ils sont, dit Josèphe, comme des enfants dans la main d'un père[3]. »

L'Essénien n'a d'autre famille que ses frères ; le

[1] *Omnis potestas a Deo*, dit saint Paul. Voici la formule essénienne : Οὐ γὰρ ἄνευ Θεοῦ περιγίνεσθαί τινι τὸ ἄρχειν. (Josèphe; *Guerr. Jud.*, t. II, p. 8.)

[2] Philon ; *Vie contemplat.*

[3] Josèphe ; *Guer. Jud.*, l. II, ch. VIII.

Thérapeute abandonne femme, enfants, parents, amis pour la vie du cloître; le Fils de l'homme n'a pas même un lieu où reposer sa tête; « il n'a de père, de mère et de frères que ceux qui écoutent sa parole et font la volonté de Dieu [1]. »

La loi autorise le serment dans certains cas; l'Essénien renchérit sur cette restriction : il évite le serment comme une faute plus grave que le parjure; son affirmation vaut la plus solennelle des formules [2]. Philon est d'accord avec Josèphe sur ce point tout spécial de la doctrine du monachisme juif [3]. L'enseignement de Jésus est conforme à cette doctrine : « Il a été dit aux anciens : Tu ne commettras point de parjure; tu rendras au Seigneur les serments que tu lui auras faits. Et moi je vous dis de ne pas jurer du tout. »

Il y avait dans le mosaïsme un dogme capital : « Un seul Dieu, un seul Temple. » Symbole de l'idée monothéiste, seule image matérielle autorisée de l'Être suprême, ce temple honoré, enrichi, à travers une longue suite de siècles, par la vénération et la munificence des fils d'Israël de tous les pays, était le seul lieu dans lequel il fût permis de sacrifier; c'était le séjour redoutable que la présence du Très-Haut remplissait d'horreur et de majesté [4]. Les Esséniens, ces rigides observateurs de la loi, dont ils outre-passaient même la sévérité à propos du serment et du repos

[1] Marc, III.
[2] Josèphe; *Guer. Jud.*, l. II, ch. VIII.
[3] Philon; *Tout homme de bien est libre.*
[4] Philon; *Légation à Caïus.*

sabbatique, ne paraissent pas avoir accepté l'idée traditionnelle du temple et de l'efficacité des sacrifices qui s'y offraient. Pour éviter le scandale, ils y envoyaient néanmoins chaque année des prémices et des victimes; mais ils professaient que le sacrifice le plus agréable à Dieu, c'est la victoire remportée sur nos passions, c'est la prière, qui, de n'importe quel lieu, monte d'un cœur pur vers le trône du Seigneur. Jésus, de même, attache peu d'importance à l'effusion du sang des taureaux et des béliers; il veut la purification du cœur et l'offrande de la vertu. « Un jour viendra, dit-il à la femme de Samarie, où Dieu sera adoré par toute la terre et non plus seulement sur les lieux hauts, car Dieu est esprit et vérité, et veut être adoré en esprit et en vérité. » Fidèle à cet enseignement, saint Paul disait au milieu de l'Aréopage : « Le maître du ciel et de la terre n'habite point dans les temples élevés par nos mains. » Un des principaux griefs mis en avant par les Juifs pour perdre l'Apôtre des nations, c'est qu'il blasphémait contre le Temple; ce grief figurait déjà dans l'accusation portée contre Jésus. Les chrétiens judaïsants se défendaient de mériter un tel reproche; mais on le voit se reproduire avec une telle persistance, on surprend dans les prédications apostoliques des traces si nettes de la tendance incriminée, qu'on ne peut guère conserver de doute à cet égard. Le premier des martyrs, le diacre saint Étienne, fut lapidé à la suite d'un discours dans lequel il s'était écrié : « Le Très-Haut n'habite pas dans les édifices élevés par la main de l'homme! »

Ainsi, sur trois points capitaux, le serment, le

temple, le sacrifice sanglant, l'Évangile s'écarte ou s'affranchit de la loi ; et sur ces trois points l'Évangile est d'accord avec la doctrine essénienne.

On ne trouve dans les Évangiles que des indications très-sommaires sur la nature et les attributs de l'âme et sur le mode de l'existence ultra-terrestre. Cependant on rencontre chez les chrétiens des premiers temps des doctrines précises et détaillées là-dessus. C'est là une chose très-digne de remarque, et qui s'explique par le fait de la tradition orale venue de Jésus, et transmise, par l'intermédiaire de la génération apostolique, aux premiers docteurs de la loi nouvelle.

Quoi qu'il en soit, il y a un grand intérêt pour nous à constater chez les Esséniens l'existence de croyances absolument conformes aux croyances chrétiennes. Cette particularité de la doctrine essénienne a vivement frappé Josèphe. « Chez les Esséniens, dit-il[1], s'est établie l'opinion que les corps sont périssables, que leur matière peut être anéantie, mais que les âmes sont impérissables. Sorties des plus pures régions de l'éther, elles ont été enfermées dans les liens du corps comme dans une prison ; elles sont attirées à former ces nœuds par un charme naturel. Quand elles sont débarrassées des liens de la chair, comme si elles étaient affranchies d'un long esclavage, elles s'envolent joyeuses dans les espaces. Suivant une croyance conforme à celle des Grecs, les âmes pieuses ont un séjour au delà de l'Océan, que ni la neige, ni les pluies, ni la chaleur n'attristent et

[1] Josèphe ; *Guer. Jud.*, l. II.

n'incommodent, mais que réjouit un doux zéphyr soufflant agréablement de la mer. Quant aux âmes des impies, ils les relèguent sous terre, dans un antre obscur, glacé, théâtre de supplices éternels. »

Nous n'avons qu'une parole bien brève de Jésus à mettre en regard de ce passage : « Les méchants, dit-il, iront au supplice éternel, et les bons à la vie éternelle... Le ver qui ronge le méchant ne meurt pas. » Mais si l'Évangile ne s'explique pas sur la nature de l'âme, il indique du moins nettement son immortalité par l'éternité du supplice infligé aux méchants, et la perpétuité de la jouissance accordée aux élus. Ailleurs, Jésus envoie les réprouvés au feu éternel. Au lieu du séjour ténébreux et glacé qui figure dans la tradition essénienne, il s'agit donc dans l'Évangile d'un séjour torride. Le supplice est différent, mais la doctrine s'accorde de part et d'autre sur deux points d'une importance supérieure : l'immortalité de l'âme et l'éternité du châtiment ou de la récompense. La vie des bienheureux est dépeinte dans l'Apocalypse[1] en des termes qui se rapprochent beaucoup du texte de Josèphe : « Les justes sont devant le trône de Dieu, où désormais ils n'auront plus ni faim ni soif et ne souffriront plus des ardeurs du soleil. »

Le christianisme professa le dogme de la résurrection des corps, admis par les pharisiens et repoussé comme hétérodoxe par les sadducéens. Nous savons que les Esséniens croyaient à la résurrection[2]. Nous

[1] Ch. VII.

[2] Dans la seconde partie du volume, l'étude du *Livre d'Énoch* nous renseignera plus complétement sur les opinions eschatologiques ayant cours chez les Juifs durant les deux siècles avant notre ère.

n'avons aucune preuve directe que les Thérapeutes aient professé sur l'âme, sur la vie ultra-terrestre, sur le paradis et l'enfer, sur l'éternité des peines, les opinions des Esséniens. En considérant sur une foule d'autres points le parallélisme soutenu des doctrines des deux sectes, on peut seulement supposer, sans invraisemblance, que ces opinions leur étaient communes. Quelle était là-dessus la doctrine de Philon et de son école? Il est difficile de le présumer. Nous ne connaissons qu'un seul passage dans les œuvres du philosophe qui se rapporte à ce sujet d'une manière indirecte : « La mort du méchant est pour la justice de Dieu le commencement du châtiment[1]. » Il n'y a là rien qui autorise à admettre l'éternité du supplice.

Comme l'Essénien, Jésus méprise les richesses et glorifie la pauvreté. Il recommande l'abandon des biens comme une perfection de pratique. « Ne vous inquiétez, répète-t-il à ses disciples, ni de la nourriture ni du vêtement. » — « Vendez ce que vous avez, dit-il aux foules, et répandez-le en aumônes; ayez des sacs qui défient la vétusté, et faites-vous au ciel des trésors qui ne vous manqueront jamais. » Il conseille à un pieux Israélite, rigide observateur de la loi, qui aspire à la perfection, de vendre tous ses biens, de les donner aux pauvres, et de se mettre à sa suite. Il plaint les riches, car leurs richesses font obstacle à leur entrée dans la cité de Dieu. Voilà un enseignement bien net et une série de préceptes bien catégo-

[1] Philon; *Des sanctions de la loi.*

riques. Jésus avait formé autour de lui une association dont les ressources étaient communes; Judas y représentait le trésorier du couvent essénien : c'était lui qui portait la bourse et la besace. Après la mort du maître, ces usages se maintiennent : les disciples s'organisent à Jérusalem sur le plan d'une confrérie essénienne ; « ils mettent tout en commun, vendent leurs biens et les partagent entre tous, suivant le besoin de chacun. » En constatant des mœurs semblables chez les Thérapeutes, Eusèbe[1] y voit une preuve évidente de leur christianisme. Il en faudrait dire autant des Esséniens.

« Ceux des Esséniens qui voyagent, quand ils arrivent dans un monastère de la secte, ont tout à leur disposition ; on traite ces passants, que l'on n'a jamais vus, comme des amis intimes. Lorsqu'ils se mettent en chemin, ils n'emportent aucune provision ; dans chaque monastère, il y a une personne chargée du soin des hôtes, qui leur fournit la nourriture, l'abri, le vêtement, tout ce qui leur est nécessaire[2]. » On dirait que Jésus veut faire passer ces usages dans la société qu'il fonde, quand il recommande aux disciples de « n'emporter en voyage ni or, ni argent, ni monnaie d'aucune sorte dans leur ceinture, ni besace, ni tunique, ni chaussure de rechange, ni bâton ; de demander, là où ils arrivent, la demeure d'un homme de bien, et d'y rester jusqu'à leur départ[3]. »

[1] *Hist. Ecclesiastic.*, l. II.
[2] Josèphe; *Guer. Jud.*, l. II.
[3] Matth., x.

Chez les Esséniens, le repas est l'acte religieux par excellence, la partie la plus importante du culte ; c'est un témoignage de reconnaissance envers le Père céleste, de qui nous tenons tout, c'est le symbole de la fraternité humaine. Avant de se mettre à table, ils procèdent à des ablutions mystiques, signe de la pureté du cœur qu'ils apportent au saint banquet. Ils se revêtent d'habits blancs dans le même but. Avant de manger, ils prient. Après la prière du président, qui appelle la bénédiction divine sur les aliments, le pain est rompu. Pendant le repas, la conversation roule sur des sujets propres à instruire, à inspirer l'amour de la piété et de la vertu. Chez les Thérapeutes, nous retrouvons ce même festin mystique, entouré de pompes et de cérémonies spéciales. Jésus, de son côté, établit parmi les siens l'usage du repas commun ; il leur recommande instamment, dans un moment solennel, de le conserver en mémoire de lui. Jésus prie avant de manger ; il bénit le pain avant de le rompre. Cette habitude le révèle aux disciples, à Emmaüs, après sa résurrection. D'où venait aux Esséniens et aux Thérapeutes ce rite, adopté par le christianisme ? Nous ne saurions le dire. Philon croit y reconnaître un souvenir et un symbole de la table des pains de proposition[1].

Les rigueurs ascétiques furent en honneur dans l'Église primitive de Jérusalem. On a dit[2] que cette Église eut un caractère prononcé de monachisme ; nous ajouterons : et d'Essénisme. La continence y fut

[1] *Vie contemplat.*
[2] M. Renan ; *Les Apôtres*, p. 75 et suiv.

considérée comme la première des vertus ; le célibat y parut le plus conforme à la sainteté et le plus compatible avec la perfection. Les Esséniens professaient de même qu'il se faut garder de l'impudence effrontée des femmes. « La femme, disaient-ils, ne peut s'astreindre au seul commerce de son mari ; elle l'enlace de ses filets, l'asservit par sa langue, le séduit par ses charmes[1]. »

Les chrétiens, qui plus tard mouraient dans l'arène en confessant leur foi, purent s'inspirer de l'exemple des Esséniens, qui, dans les guerres de Judée, bravèrent leurs bourreaux et marchèrent au supplice avec le sourire aux lèvres. « On les vit torturés, dépecés, brûlés, pour les obliger à renier leur règle ou à manger quelque chose de prohibé. Rien ne put les y contraindre. Ils donnaient leur vie avec joie, comme s'ils avaient eu le ferme espoir de revivre aussitôt[2]. » De même, le martyr chrétien mourra invincible, enveloppé dans sa foi, l'œil levé vers les cieux, où il entrevoit les splendeurs d'une vie bienheureuse et sans fin. « Voilà, s'écrie Philon, les athlètes de vertu que nous formons, sans avoir besoin de recourir au langage raffiné et à l'emphase des Grecs[3]. » Cet éloge s'appliquerait exactement au christianisme.

[1] Philon ; fragment cité par Eusèbe (*Præparat. Evang.*, l. VIII).
[2] Josèphe ; *Guer. Jud.*, l. II.
[3] *Tout homme de bien est libre.*

CHAPITRE VII

LES RITES DU MONACHISME JUIF ET DES ÉGLISES PRIMITIVES

M. Émile Burnouf a eu raison d'appeler l'attention des critiques et des archéologues sur l'étude des rites chrétiens. Ils trouveront là un filon peu exploité, et d'une extrême richesse. Les remarques suivantes mettront ce point de vue en lumière.

L'excommunication, dont Ananias et Saphire furent, dans l'Église de Jérusalem, les premières victimes, était pratiquée chez les Esséniens. Ils exerçaient entre eux la justice et se constituaient en tribunaux. Il fallait toutefois que le nombre des juges fût au moins de cent, pour que la sentence devint exécutoire[1]. Au début, les Églises eurent une juridiction intérieure analogue. Saint Paul, dans ses Épîtres, recommande de ne point porter les querelles entre fidèles devant les païens[2]. Plus tard, l'assemblée générale des chrétiens, ne pouvant connaître de toutes les causes, délégua ses pouvoirs, soit à un tribunal qui prit le nom de *tribunal de la pénitence* ou *tribunal du repentir*,

[1] Josèphe; *Guer. Jud.*, l. II.
[2] *Épît. aux Corinth.*

soit à un surveillant (ἐπίσκοπος), soit à un *ancien* (πρεσβύτερος), qui prenait alors le titre de *confesseur*, parce qu'il était d'usage qu'on dénonçât publiquement les fautes. « Ceux des Esséniens, dit Josèphe, qui commettent des fautes graves sont chassés de la secte. Le plus souvent, une mort affreuse attend les malheureux. Leurs engagements et leurs rites les astreignent, en effet, à refuser la nourriture qu'une main étrangère et secourable leur offre. Ils sont réduits à vivre de racines, et meurent ainsi de faim et de langueur. Il arrive parfois que les Esséniens eux-mêmes les prennent en pitié, et les reçoivent en grâce au moment où ils vont rendre le dernier soupir[1]. »

A mesure que l'Église grandit, le prosélytisme eut des allures plus graves, le noviciat fut entouré de formalités et de difficultés plus nombreuses. Les délais s'allongèrent ; l'initiation s'accompagna d'un cérémonial plus compliqué. Le but était d'éprouver aussi bien que d'instruire le néophyte ; on voulait en même temps rehausser par les pompes l'éclat du culte et de l'institution. Dans les commencements, le noviciat fut moins rigoureux et moins long chez les chrétiens que chez les Esséniens, bien qu'il eût de part et d'autre des airs de parenté. Celui qui désire entrer dans un couvent essénien doit passer dehors une année entière et suivre le même genre de vie que les cénobites ; on lui remet en attendant la petite hache et la ceinture qui constituent les insignes du mona-

[1] Josèphe; *Guer. Jud.*, l. II.

chisme juif. Lorsque le postulant a donné, pendant cet intervalle, des preuves certaines de continence, on l'admet graduellement à l'initiation ; il participe à des ablutions de plus en plus saintes, mais pas encore à la table[1]. De même, dans les premiers siècles de l'Église, les *catéchumènes* (séparés du monde) assistaient aux préliminaires de l'agape, aux pieuses lectures, aux commentaires de la loi, aux prières qui précédaient la cène ; mais, le moment venu de s'asseoir à la table sainte, ils sortaient du cénacle. Au début de leur noviciat, ils se tenaient humblement à l'entrée du temple, vêtus de robes blanches (*candidati*), comme chez les Esséniens[2]. Chez ceux-ci cependant, après l'année écoulée, l'épreuve se prolongeait pendant deux ans encore : « C'est seulement lorsque le candidat avait montré à tous sa patience, quand on avait acquis la preuve certaine de sa force d'âme, qu'on le jugeait digne d'entrer définitivement dans la confrérie et de s'asseoir à la table[3]. »

Avant de participer au repas mystique, l'Essénien s'engage par des promesses terribles « à servir pieusement Dieu, à pratiquer la justice envers les hommes ; à ne léser personne volontairement ou par contrainte ; à détester les hommes injustes et à secourir les hommes justes ; à garder sa foi envers tous, principalement envers ceux qui commandent. Le néophyte promet encore, s'il vient à acquérir le pouvoir, d'en user sans orgueil et sans faste, de ne point se distin-

[1] Josèphe ; *Guer. Jud.*, l. II.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*

guer de ses sujets par ses vêtements et par son luxe ; d'aimer toujours la vérité ; de ne point laisser les menteurs impunis ; de garder ses mains pures du vol ; de ne point se souiller par un gain frauduleux ; de n'avoir point de secret pour ceux de la secte ; de ne rien révéler à ceux du dehors de dommageable, même s'il y a péril de la vie. Il promet en outre de ne point découvrir l'enseignement qu'il reçoit, et de conserver les livres de la confrérie avec autant de respect que les noms des anges[1]. » Le néophyte chrétien « s'engageait aussi par serment à ne commettre ni vol, ni larcin, ni adultère, à tenir sa parole, à ne pas renier le dépôt qu'on lui réclamerait[2]. » Cette formule, conservée par Pline le jeune, offre un résumé fidèle de la formule essénienne. L'absence de ce qui concerne le pur sentiment religieux s'explique aisément chez un Romain, uniquement préoccupé de la question de droit, et qui cherche à la résoudre. Pline n'a relevé dans cet engagement que les points qui touchent à la loi civile et la sanctionnent.

Les cérémonies du christianisme primitif, telles que nous les montrent les Actes, les Épîtres et les autres documents de l'âge apostolique, furent d'une grande simplicité. Conformément au rite essénien, le banquet sacré, qu'on célébrait d'abord le jour du sabbat, était à lui seul tout le fond de ce culte austère. Le dimanche fut ensuite substitué au samedi,

[1] Josèphe ; *Guer. Jud.*, l. II.

[2] Seque sacramento obstringere ne furta, ne latrocinia, ne adulteria committerent, ne fidem fallerent, ne depositum appellati abnegarent. (Epist. xcvii.)

autant en mémoire de la résurrection que pour se séparer nettement du judaïsme. Mais il est curieux de remarquer que l'usage de fêter le samedi se maintint plus longtemps dans l'Égypte chrétienne, plus imprégnée de monachisme juif que les autres parties de l'empire.

En lisant, dans la lettre de Pline à Trajan, les aveux recueillis de la bouche des chrétiens de Bithynie, on croirait qu'il s'agit d'Ésséniens persécutés. « Ils avaient coutume de se réunir avant l'aurore pour chanter un hymne à Christ, comme à un Dieu..., puis de se séparer et de se réunir de nouveau pour manger. Le repas était commun, mais il ne s'y passait rien de blâmable. » Les Ésséniens et les Thérapeutes priaient aussi avant le lever du soleil[1]; après cette prière, les moines d'Hébron se séparaient pour aller à l'ouvrage, puis se réunissaient, vers le milieu du jour, pour la célébration du repas. Les Thérapeutes, et peut-être aussi les Ésséniens, priaient tournés vers l'orient, les mains étendues. « Cela s'observait, dit le P. de Montfaucon, chez les anciens chrétiens, non-seulement quant à la posture et à la situation, mais aussi quant à la forme de la prière, que nous trouvons à peu près la même dans les *Constitutions apostoliques* et dans les plus anciennes hymnes du Bréviaire[2]. » En effet, Clément d'Alexandrie, Tertullien, Origène et Eusèbe attestent que les premiers chrétiens priaient Dieu, les mains étendues (*expansis manibus*) vers l'Orient. « Ils demandaient, suivant le

[1] Philon; *Vie contemplat.* Josèphe; *Guer. Jud.*, l. II.
[2] Traduct. de *la Vie contemplat.*

texte des *Constitutions apostoliques*, un esprit vigilant, une science sans erreur, et que le Saint-Esprit descendît sur eux pour leur donner possession et connaissance de la vérité. » — « Le matin venu, dit Philon en parlant des Thérapeutes, leurs regards et tout leur corps se tournent vers l'orient, pour épier les premiers rayons du soleil levant. Quand ils les ont aperçus, ils étendent les mains au ciel, demandent un jour heureux, la connaissance de la vérité et la lucidité de l'intelligence. »

Les temples chrétiens sont construits de façon que le prêtre, étant à l'autel, soit, ainsi que toute l'assistance, tourné vers l'orient. Saint Basile met l'usage de prier vers l'orient au nombre des traditions qui ne se trouvent point dans l'Écriture et n'en sont pas moins inviolables, parce qu'elles sont venues des apôtres. Cette pratique spéciale, souvent mentionnée par les Grecs, distinguait les chrétiens des juifs, auxquels il était défendu de se tourner vers l'orient pour prier, « sans doute, dit Montfaucon, à cause du penchant que cette nation avait au culte des faux dieux et particulièrement du soleil et des astres [1]. » C'est une chose, à notre avis, très-digne d'être notée et retenue qu'un rite contraire à la religion juive, et anathématisé par les prophètes, se retrouve à la fois chez les moines juifs et chez les chrétiens.

La coutume des Esséniens de se revêtir d'habits blancs pour célébrer le banquet fut peut-être suivie des premiers chrétiens; elle l'est du moins encore

[1] Traduct. de *la Vie contemplat.*

par le clergé d'Occident dans le cérémonial de la messe.

Les ablutions qui précédaient le repas essénien devaient figurer aussi dans les préliminaires de l'agape : il en reste un souvenir dans l'aspersion, et une trace plus évidente dans le lavement des mains auquel le prêtre procède après l'offertoire. L'offertoire lui-même représente la prière que le président du repas, chez les Thérapeutes et les Esséniens, prononçait à haute voix avant qu'on touchât les aliments. Les actions de grâces de la post-communion rappellent le remercîment à Dieu qui terminait le festin mystique des moines juifs.

Dans les préliminaires de l'agape, on lisait un passage de l'Écriture, que le plus âgé ou le plus instruit commentait, et qui fut, au deuxième siècle, remplacé par le texte des quatre relations canoniques, connues sous le nom d'Évangiles. Le repas des Thérapeutes est précédé d'ablutions et de prières; il est accompagné d'une lecture ou d'un commentaire des livres saints. « Le calme profond qui entoure d'une religieuse horreur l'édifice où les Esséniens célèbrent leur repas[1], le silence, si plein de respect, qu'on craindrait de le troubler en respirant trop fort, qui préside au banquet des Thérapeutes[2], » se retrouvent dans la célébration des mystères chrétiens.

En écoutant, dans le temple des Thérapeutes, ces chants alternés qui rappellent nos psaumes, les accords que forment les voix des hommes et celles des

[1] Josèphe; *Guer. Jud.*, l. II.
[2] Philon; *Vie contemplat.*

femmes; en assistant aux évolutions chorales qui s'accomplissent pendant ces chants, on se croirait sous les arceaux gothiques d'une nef de nos cathédrales. L'illusion ici n'est point tout à fait erreur. Eusèbe proclame bien haut la réalité de ces analogies: « Tout cela, dit-il[1], a été observé traditionnellement par nous, surtout dans le jour où nous célébrons la passion bienheureuse de Notre-Seigneur, non-seulement par des jeûnes et des veillées, mais encore en écoutant attentivement la lecture des livres saints. Philon a exposé, dans un langage exprès, ces usages *qui n'appartiennent qu'à nous*. Il rapporte principalement les veillées nocturnes et les exercices pieux de la grande fête; il mentionne aussi les hymnes que les fidèles chrétiens récitaient; il raconte comment, tandis qu'un membre de l'assistance[2] fait entendre un chant grave et religieux, tous l'écoutent avec recueillement pour unir ensuite leur voix à la sienne[3] et chanter tous ensemble le dernier verset[4]. Il fait même allusion aux divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique, au ministère du diaconat, le plus humble, et au plus élevé de tous, le degré souverain de l'épiscopat, etc. » La liturgie et le rituel primitifs nous sont bien peu connus, et ces rapprochements, sur lesquels nous insisterons plus loin, n'auraient qu'une valeur contestable si le témoignage si clair d'un évêque du troisième siècle ne leur donnait un poids particulier.

[1] *Hist. ecclésiastiq.*, l. II, ch. XVI.

[2] Le préchantre. Voy. I^re^ *Épit. aux Corinth.*, XIV, 16. Justin., *Apolog.*, ch. LXV, 67.

[3] Le chant de l'*Amen*. — *Les Apôtres*, de M. Renan, p. 100.

[4] Le chant du *Gloria Patri*.

Les moines juifs de Palestine et d'Égypte ont exercé, croyons-nous, une influence directe et considérable sur le christianisme des anciens âges. Leurs destinées n'en sont pas moins restées obscures. Ils ont vécu, ils ont disparu dans l'ombre, sans laisser dans l'histoire d'autres traces que quelques pages étonnantes de Philon et de Josèphe. Ils ressemblent à ces nappes d'eau souterraines, dont l'existence nous est à peine révélée par une fissure d'où s'échappe une modeste source, mais dont un sondage, opéré par la science, découvre tout à coup la puissance et la profondeur. Rien ne nous est parvenu des travaux nombreux qu'ils ont composés et qu'ils se transmettaient avec soin de génération en génération, sur l'interprétation des Écritures par l'allégorie. On peut supposer que leur exégèse est passée en partie dans les écrits de Philon, qui représente, à lui seul, dans cet immense et regrettable naufrage, les épaves du mouvement intellectuel et religieux qui précéda le christianisme et s'arrêta tout à coup, en pleine fièvre, parce qu'il s'absorba dans la religion nouvelle. Ce qui est certain du moins, c'est que le système exégétique des philosophes alexandrins et celui des moines juifs reposent sur le même principe : l'allégorie. Ce qui est certain encore, c'est que l'exégèse biblique de Philon a passé presque entière dans les premiers Pères grecs.

M. Louis Ménard, auteur d'un curieux travail sur les livres hermétiques[1], a émis l'opinion que le *Poi-*

[1] *Hermès Trismégiste*, p. 56.

mandrès était une œuvre sortie de l'école des Thérapeutes. Nous voyons à cela une double difficulté. Il n'y a point de traces de judaïsme dans l'écrit en question; en outre, l'initié, qui vient de recevoir du *Poimandrès* toute une révélation cosmogonique, commence à prêcher aux hommes la beauté de la religion et de la gnose. Cette prédication et ce prosélytisme répugnent à la règle des Thérapeutes, qui les enferme dans une solitude infranchissable. Le *Poimandrès* a sans doute des points de contact avec la doctrine de Philon, avec celle des Thérapeutes, avec celle des gnostiques; mais il a un caractère propre de paganisme qui empêche qu'on ne le confonde avec les écrits juifs ou chrétiens du premier siècle.

CHAPITRE VIII

DIFFÉRENCES ENTRE LE MONACHISME JUIF ET LE CHRISTIANISME

De ces analogies constatées avec certitude entre le monachisme juif et le christianisme primitif, s'ensuit-il qu'on puisse conclure que la plus ancienne de ces institutions enlève à l'autre son originalité? Nous ne le pensons pas. Les différences entre elles sont nombreuses et profondes. Il nous suffira d'en indiquer quelques-unes.

L'Essénien appartient à une secte, imbue encore, malgré la beauté de sa morale, de certains préjugés qui la condamnent à rester secte : elle impose à ses adeptes l'obligation sacramentelle de tenir secrets son enseignement et ses dogmes. Le chrétien ouvre à tous les portes du temple ; il sème à pleines mains et partout les trésors de la Bonne nouvelle. L'horizon de l'Essénien et du Thérapeute ne dépasse point l'enceinte du couvent. Leur vertu est étroite, leur dévouement n'est pas sans fanatisme et sans exclusion. La foi du chrétien embrasse l'humanité, plane à des hauteurs infinies et le fait citoyen du monde. En fondant le royaume de Dieu, Jésus y convie d'abord les hum-

bles, ceux qui souffrent et plient sous le fardeau de la vie; il fonde une société au sein de laquelle les distinctions de caste et de race sont supprimées, où l'amour est proclamé un devoir, devient une récompense et constitue la sanction de la loi.

Le christianisme, à son aurore, garde bien quelques traits du monachisme juif; c'est une sorte de couvent essénien, l'Église de Jérusalem, qui lui sert de berceau. Mais bientôt, cédant à l'expansion irrésistible des forces vives qu'il porte en lui, il monte et déborde; il renverse tous les obstacles et remplit le monde.

L'Essénien et le Thérapeute se perdent dans les arguties d'un commentaire subtil, et cherchent, comme les Kabbalistes, dans des expédients souvent puérils, une issue pour échapper aux étreintes d'un texte inflexible; le Chrétien s'émancipe de la lettre qui tue et s'élance sur les ailes de l'esprit qui vivifie. Il révère la doctrine, mais il la subordonne à une tendance plus haute : il lui faut avant tout des œuvres. Sans briser tout à fait avec la tradition, il en rejette les entraves, et proclame toutes les figures résumées et accomplies en Jésus-Christ. Il s'affranchit donc des pratiques devenues vaines et des formalités bizarres du vieux mosaïsme, que l'Essénien subit en grande partie; il n'introduit pas tant de rigueur dans l'observance du sabbat; il n'éprouve pas cette horreur pour les viandes réputées immondes; il n'a pas cette manie d'ablutions, cette fureur de disputes théologiques. Le Chrétien sort enfin de l'isolement qui, au sein des sociétés antiques, rendait le Juif odieux et suspect.

L'Essénisme est une œuvre collective, une création anonyme. Au contraire, dans la personne de Jésus se concentrent toutes les grandes inspirations qui assurent au christianisme la conquête du genre humain. Dans le cloître du lac Maria, dans les couvents de Palestine, il règne une préoccupation d'égalité qui absorbe l'individu et nivelle tout. La première parole du Christ : « Je suis le maître et le seul maître, » n'est pas d'un Essénien ; elle répugne à l'esprit de la secte.

C'est dans l'amour enthousiaste qui unit les disciples de Jésus à leur maître qu'il faut chercher la grandeur morale du Chrétien et le secret de ses hautes destinées ; cet amour identifie au maître le plus humble de ses fidèles ; il supprime l'espace et brave la durée. Rien de pareil chez l'Essénien et chez le Thérapeute : nous y voyons une tradition lentement, minutieusement formée, transmise avec scrupule et roideur. L'attachement à la loi est peut-être plus opiniâtre qu'éclairé ; l'égalité est inférieure et dure ; la vertu devient presque une question de temps ; la science n'est pas sans vanité et l'humilité sans orgueil.

Le banquet sacré, qui constitue entre l'Essénisme et le christianisme l'analogie la plus saisissante, nous révèle avec éclat l'esprit original de la religion nouvelle. C'est le festin du maître (*cœna dominica*), auquel président une effusion touchante et une intime union. Dans ce festin s'accomplit le plus grand miracle de l'amour divin. Le Maître est là : sa chair se change en une nourriture mystique ; son sang est contenu dans la coupe qui circule parmi les frères et leur verse la vie et l'amour.

Tout ce que Jésus touche, il le transforme, le purifie, l'idéalise, en le pénétrant des effluves de son ardente charité. La pauvreté, la piété, l'humilité de l'Essénien, jusque-là vertus de sectaires, deviennent, en passant par lui, des vertus humaines. Le banquet sacré ne se borne plus à être le symbole de la fraternité humaine, un acte de reconnaissance envers Dieu, c'est la fusion des cœurs opérée par le rayonnement tout-puissant de l'amour du Maître.

Il serait superflu d'étendre ce parallèle aux derniers détails. Il est donc incontestable qu'il existe entre le monachisme juif et le christianisme primitif un courant commun d'idées, de doctrines, de pratiques et de rites. Il est incontestable qu'il existe entre eux un lien de parenté ou même, au point de vue chronologique, une sorte de filiation. Il est non moins incontestable qu'il y a des différences essentielles dans les tendances et dans l'esprit des deux institutions. Le monachisme juif s'est reproduit, sous une forme à peine altérée, au sein de l'institution chrétienne; mais ce n'est là qu'un côté du christianisme. Le judaïsme et le bouddhisme ont eu leurs couvents comme nous. La vie monastique n'est donc pas caractéristique de l'institution chrétienne. C'est une forme qui s'accommode de circonstances diverses; c'est un vêtement, rien de plus.

Le monachisme remonte à une très-haute antiquité, puisque nous le trouvons organisé en Égypte, autour des plus anciens sanctuaires connus, dans l'Inde et dans la Palestine, longtemps avant notre ère. Les peuples aryens, chamitiques et sémitiques l'ayant pratiqué dans des conditions si diverses, de temps, de

races et de lieux, on peut voir en lui une des manifestations principales et constantes du sentiment religieux dans l'histoire. Cette manifestation, il est aisé de le prévoir, a été subordonnée aux circonstances générales dans lesquelles elle s'est produite : l'ascète égyptien, l'ascète hindou, l'ascète israélite, l'ascète chrétien, sous des traits communs, ont gardé chacun leur physionomie propre et l'esprit de leur religion.

De ce que le monachisme, avant d'être une institution chrétienne, a existé sous toutes les latitudes et chez tous les peuples, il serait puéril de conclure que le christianisme est une copie. Cela prouve simplement que le christianisme a offert à l'idée religieuse la plus libre et la plus vaste expansion, qu'il n'a rien laissé de ce qui était noble et grand en dehors de son action.

En voici une autre preuve.

Il existe des analogies nombreuses et profondes entre les dogmes chrétiens et la philosophie de l'école juive d'Alexandrie. Les premiers Pères ont trouvé dans les livres de Philon, sur Dieu, le Verbe, le libre arbitre, la grâce, la réversibilité des mérites, des données conformes à leurs doctrines et qu'ils se sont appropriées. Ils y ont trouvé une œuvre immense, relative à l'exégèse biblique, et ils n'ont pas hésité à profiter pour la science chrétienne de ce travail magnifique, fruit d'efforts séculaires qui avaient allié les plus hautes conceptions spéculatives des Grecs à la morale et à la théodicée des Livres saints. Fidèles en ceci, comme dans tout le reste, à l'esprit large et libéral de la rénovation chrétienne, les Pères ont re-

cueilli avec soin les conquêtes de l'esprit humain, et la moisson de la sagesse des temps écoulés. Loin de faire table rase, ils ont employé avec un sage discernement, pour édifier la philosophie chrétienne, les éléments lentement et laborieusement amassés avant eux. C'est pourquoi, au point de vue de l'histoire de la philosophie et à considérer les choses sous le rapport exclusivement humain, on peut affirmer que le christianisme a été le résultat du soulèvement le plus grandiose, le plus unanime et le plus persévérant de l'humanité vers Dieu.

Ceux qui entassent pages sur pages pour démontrer que le christianisme a des racines partout, que les livres helléniques, aussi bien que les Vêdas et le Zend-Avesta, ont ouvert sa voie et proclamé plusieurs des vérités qu'il enseigne, ceux-là ne s'aperçoivent pas qu'ils grandissent l'institution au lieu de la rapetisser. Ils rendent évidente cette vérité que le plan providentiel, depuis l'origine du monde, fait converger les efforts de l'humanité vers la grande révélation dont la Palestine devait être le théâtre et la race d'Abraham l'instrument merveilleusement préparé. M. Havet[1] ne se trompe pas quand il découvre dans l'hellénisme un élément dont les tendances vont droit au christianisme. Le phénomène n'est point particulier à la Grèce. M. Havet le retrouvera en Égypte, à Alexandrie, en Perse, dans l'Inde. Il n'en saurait être autrement, puisque le christianisme est la formule la plus élevée du sentiment religieux

[1] *Le Christianisme et ses origines*, 2 vol. in-8°. Paris, 1872.

dans l'humanité, formule qui, en embrassant tout, a tout transformé, tout agrandi.

Aux yeux de l'historien philosophe, l'originalité du christianisme ne consiste pas en ceci qu'il ne ressemble à rien de ce qui l'a précédé, qu'il n'a rien tiré des milieux humains ; elle réside dans ce fait qu'il a épuré, coordonné, synthétisé le résultat de tous les progrès antérieurs. Pour le philosophe, sa divinité, ce qu'on peut appeler son grand miracle, tient à ce qu'il a vivifié des éléments épars, condamnés à rester, sans lui, matière inerte ou inféconde. Sans lui, le judaïsme, en dépit de son ardeur de prosélytisme, demeurait la religion d'un petit nombre d'hommes, haïs et persécutés ; les sublimes pages de Platon étaient vouées à l'admiration exclusive des délicats et des lettrés ; les théories de Philon sur le Verbe ne descendaient pas des hauteurs de la cosmogonie et de la métaphysique ; l'exégèse biblique restait un jeu d'esprit destiné à élargir, par un artifice, un texte trop étroit ; la doctrine et les rites des anachorètes de Judée et des ascètes alexandrins ne sortaient pas de l'enceinte du monastère et s'éteignaient stérilement dans le rigorisme d'une secte fermée.

Zoroastre et Bouddha, Pythagore, Socrate et Platon, Moïse et Philon, grands noms qui symbolisent des siècles et des peuples, des philosophies et des religions, sont donc, à divers titres, des précurseurs de Jésus. Ils marchent tous vers lui ; ils l'annoncent. S'ils ne le pressentent point tous également, ils le supposent tous. Ils labourent profondément le sol qui doit, pour produire, recevoir la rosée céleste dont

parle l'Écriture. Ils font le christianisme possible dans la mesure des forces et des moyens humains. Puis Dieu intervient, comme toujours; il anime l'œuvre terrestre et lui souffle une haleine de vie. Jésus naît; son enseignement, sa vie et sa mort, en dirigeant des aspirations vagues, en remplissant toute attente, en reculant les horizons et agrandissant les perspectives, en vulgarisant la charité et l'amour, changent le possible en réel. Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous.

DEUXIÈME SECTION

LE MONACHISME JUDÉO-ALEXANDRIN

DE LA VIE CONTEMPLATIVE

OU DES VERTUS DES SUPPLIANTS[1]

Après avoir parlé des Esséniens, qui aiment et pratiquent la vie active mieux que tous les hommes, ou, afin de me servir d'une expression plus acceptable, mieux que la plupart des hommes, pour suivre l'ordre du sujet, je dirai ce qui concerne ceux qui ont embrassé la vie contemplative[2].

Je ne tirerai de mon fonds aucun ornement, comme il arrive d'ordinaire aux poëtes et aux faiseurs de

[1] Nous avons mis tous nos soins à établir le texte grec ; pour cela, nous avons comparé les éditions aux meilleurs manuscrits de Paris et de Florence. De ce travail il est résulté un assez grand nombre de leçons nouvelles; ne pouvant les indiquer toutes ici, il faudra nous contenter de noter les plus importantes.

[2] C'est dans cette phrase, où nous ne voyons, quant à nous, qu'une simple opposition entre la vie contemplative et la vie pratique, que Scaliger a voulu trouver la preuve que Philon confond les Esséniens et les Thérapeutes.

discours[1], auxquels la beauté de la matière manque; je procéderai avec simplicité, et ne viserai qu'à l'exactitude. Il n'y a pas d'éloquence qui puisse atteindre ici la vérité. J'y ferai cependant tous mes efforts : il ne faut pas que la grandeur de la vertu chez ces hommes réduise au silence ceux qui estiment que rien de ce qui est beau ne doit être tenu caché.

La doctrine de ces philosophes apparaît tout d'abord dans leur nom : on les appelle avec raison *Thérapeutes* et *Thérapeutrides*[2], soit parce qu'ils font profession d'une médecine supérieure à celle qui a cours dans les villes, qui ne guérit que le corps, tandis que la leur délivre les âmes de ces maladies graves et rebelles dont nous affligent les voluptés, les désirs, les soucis, la crainte, l'avarice, l'irréflexion, l'injustice et les autres passions qui forment l'innombrable multitude des vices; soit parce qu'ils ont appris par l'étude de la nature et des saintes lois à servir l'Être, qui est meilleur que le bien, plus pur que l'unité, préexistant à la monade[3].

[1] Le Grec les appelle λογογράφοι. Les rhéteurs avaient l'habitude de composer, pour être récités en public, des discours qui s'appliquaient, soit aux événements passés, soit à des thèses philosophiques ou littéraires. En opposant ce traité aux exercices rhétoriques ou littéraires des Grecs, Philon ne saurait affirmer plus énergiquement le caractère historique de la *Vie contemplative*.

[2] Du mot θεραπεύειν, qui a les deux sens de *guérir* et de *servir*.

[3] Philon veut dire que les trois principaux aspects de Dieu sont la Bonté, l'Unité, la Monade (mot employé dans un sens différent par Leibnitz). Dieu est le souverain Bien : de lui découlent l'ordre et l'harmonie dans le monde; il est Un, parce qu'il n'est pas composé de parties; il est Seul, retiré dans les profondeurs infinies des a toute-puissance, où nul être ne peut l'atteindre, même par la pensée. Mais son premier attribut, celui dans lequel réside l'essence même de la divine substance, c'est l'Être, Jéhovah, tel que l'a défini Moïse : *Je suis Celui qui suis*

Qui pourrait-on leur comparer parmi ceux qui font montre de leur piété?

Sera-ce ceux qui adorent les éléments, la terre, l'eau, l'air, le feu, auquel chacun donne les noms qu'il lui plaît? Ainsi le feu, ce me semble, a été appelé *Hêphæstos* du mot *Exapsis*, qui signifie l'action d'allumer; l'air a été appelé *Hêra*, du mot *Hæresthai*, qui signifie s'élever, parce qu'il tend à monter; l'eau a été appelée *Poseidôn*, sans doute du mot *Potos*, qui signifie boisson; la terre a été appelée *Dêmêter*[1], parce qu'elle paraît être la mère (*mêter*) des végétaux et des animaux. Ces noms sont des inventions de sophistes. Les éléments ne sont rien qu'une matière inanimée, inerte, soumise à l'ouvrier pour recevoir de lui les formes[2] d'où résultent l'aspect et la qualité des choses.

Sera-ce ceux qui adorent les influences célestes, le soleil, la lune, les autres astres, fixes ou errants, le ciel entier et le monde? Ces êtres, pas plus que les autres, ne se sont faits d'eux-mêmes; ils sont l'œuvre d'un démiurge[3] d'une science profonde.

Sera-ce ceux qui adorent les demi-dieux? culte ridicule! Comment, en effet, une même personne peut-elle être à la fois mortelle et immortelle? Et

[1] Excepté la dernière, toutes ces étymologies sont de purs jeux de mots. Les anciens ne soupçonnaient pas, d'ailleurs, ce que nous appelons l'étymologie, et qui tend, grâce aux progrès de la philologie comparée, à devenir une science. Pour grouper les mots et en rechercher la filiation ou la parenté, ils s'en tenaient à leur physionomie générale, et rencontraient tantôt bien, tantôt mal.

[2] Le Grec emploie le mot ἰδέας, qui, dans la philosophie de notre auteur, emporte toujours le sens de *moule* et de *patron*.

[3] Ce nom signifie *créateur*.

puis, en remontant à l'origine de leur naissance, on voit qu'elle est blâmable, le résultat d'une débauche juvénile, qu'on ose absurdement attribuer à la sérénité des Puissances divines ; comme si ces Puissances, qui sont à l'abri de toute passion, et trois fois heureuses pouvaient avoir eu commerce amoureux avec des femmes mortelles !

Sera-ce ceux qui adorent les statues et les images, objets de pierre et de bois, choses informes, il n'y a qu'un instant, faisant partie d'un bloc que le maçon ou le menuisier a divisé, et dont les autres morceaux, de même provenance et de même espèce que l'idole, sont devenus cruches, bassins et autres vases encore plus abjects, destinés aux besoins que l'on satisfait dans l'ombre plutôt qu'au jour?

Quant aux divinités des Égyptiens, il est honteux d'en parler. Ils prodiguent les honneurs divins à des brutes, et non pas seulement à celles qui sont inoffensives, mais aux plus féroces des bêtes sauvages; ils en choisissent dans chacune des régions sublunaires : sur la terre, c'est le lion; dans l'eau, le crocodile de leur pays ; dans l'air, l'épervier et l'ibis d'Égypte. Et pourtant, ils voient ces animaux naître, avoir besoin de nourriture, être voraces, insatiables, sales, venimeux, avides de chair humaine, sujets à toutes sortes de maladies, souvent périr de mort naturelle ou même violente ; et des hommes doux et traitables adorent des êtres indomptables et féroces ; des hommes doués de raison adorent des brutes ; des créatures apparentées à la Divinité adorent des animaux inférieurs à certaines bêtes fauves ; les seigneurs et

maîtres se prosternent devant ceux que la nature a faits leurs sujets et leurs serviteurs[1]! O vous qui souillez de telles impuretés vos compatriotes et ceux qui vous fréquentent, restez donc à jamais incurables dans votre cécité, privés du plus précieux des sens, de la vue, j'entends celle, non pas du corps, mais de l'âme, qui, seule, distingue la vérité du mensonge. Et vous, Thérapeutes[2], dont tous les efforts tendent à aiguiser la vue de l'esprit, montez jusqu'à la contemplation de l'Être, dépassez le soleil sensible et n'abandonnez jamais cette voie qui mène à la félicité parfaite.

Ceux qui embrassent la vie des Thérapeutes[3] ne cèdent ni à la coutume, ni à l'influence des conseils, mais à l'entraînement de l'amour céleste; pareils à ceux qui célèbrent les fêtes de Bacchus et aux Corybantes, ils ressentent des transports qui ne s'apaisent que quand ils sont parvenus à voir l'objet de leurs

[1] La plupart des arguments dont les apologistes chrétiens se serviront, dans deux siècles, pour battre en brèche le paganisme, sont ici en substance ou en germe. Philon les avait sans doute développés dans le livre perdu, mentionné par Eusèbe, sous le titre de : Περὶ Ἰουδαίων, et que nous avons nommé *Apologie du judaïsme*. Josèphe (*Contre Apion*, liv. II) reprendra, un demi-siècle plus tard, et presque dans les mêmes termes, la défense de Philon.

[2] Il y a dans le texte grec un jeu de mots impossible à traduire; le terme *incurable* (ἀθεράπευτος), dont l'auteur se sert pour désigner les Égyptiens idolâtres, s'oppose à celui de θεράπευτης (guérisseur). Il est superflu de faire remarquer que cette violente diatribe contre le culte des animaux ne touche pas au fond même et à l'essence des dogmes religieux de l'Égypte; ces dogmes étaient élevés, et toute cette mythologie, comme l'ont démontré les derniers travaux de M. de Rougé, couvrait une grande et noble idée de la Divinité, idée parfois très-rapprochée du véritable monothéisme.

[3] Le grec est beaucoup plus expressif : *Ceux qui vont vers la guérison.* Οἱ ἐπὶ θεραπείαν ἴοντες.

désirs. Dans l'ardeur qui les porte vers cette vie immortelle et bienheureuse, et dans la pensée qu'ils ont achevé la vie mortelle, ils ouvrent de leur propre gré leur héritage et laissent leurs biens soit à leurs enfants, soit à leurs proches. Ceux qui n'ont pas de parents font cet abandon à leurs compagnons et à leurs amis. Il faut, en effet, que ceux qui ont acquis les trésors de la vue intellectuelle, laissent les biens qui aveuglent à ceux dont la pensée est encore enveloppée de ténèbres.

Les Grecs vantent Anaxagore et Démocrite qui, saisis d'ardeur pour la philosophie, laissèrent leurs champs incultes; moi aussi[1], j'aime en ces hommes le dédain des richesses; mais combien je leur préfère ceux qui ne laissent pas leurs biens en pâture aux troupeaux, et qui, secourant la misère de leurs proches ou de leurs amis, de pauvres les rendent riches!

J'appellerai cet acte irréfléchi, ne voulant pas qualifier d'insensée la conduite d'hommes que la Grèce a admirés[2]; la conduite des Thérapeutes est au contraire prudente et inspirée par une sagesse plus élevée. Des ennemis qui dévastent et ravagent le pays de leurs adversaires pour les réduire par la famine, ne font

[1] Les éditions portent : Ἄγαμαι τοὺς ἄνδρας καὶ αὐτούς. *J'aime ces hommes, eux aussi.* Nous substituons, d'après le manuscrit Coislin, de la Bibliothèque nationale, le mot αὐτός à αὐτούς, ce qui donne le sens de : *moi aussi*, qui nous semble préférable.

[2] Il y a dans la phrase grecque une amphibologie qu'on pourrait rendre de la sorte : « J'appellerai irréfléchi, pour ne pas dire insensé, l'acte des hommes que la Grèce a admirés. » Philon est un apologiste habile, auquel il est permis d'attribuer de la modération et une certaine courtoisie à l'égard de ceux qu'il veut convaincre, c'est-à-dire à l'égard des Grecs.

rien autre chose que ceux qui, comme Démocrite, causent l'indigence de leurs proches, moins par inimitié que par imprévoyance et pour n'avoir pas songé à l'intérêt d'autrui. Combien les Thérapeutes me paraissent supérieurs et plus dignes d'admiration! Ils sont portés vers la philosophie par un élan non moins passionné, mais leur générosité surpasse leur mépris des richesses; ils aiment mieux donner leurs biens que de les perdre; ils cherchent à la fois le profit d'autrui et le leur, puisque les autres trouvent le bonheur dans l'abondance des biens et eux dans la pratique de la philosophie.

En effet, le soin des richesses et des biens nous prend le temps, et il convient d'en être avare; car, suivant le médecin Hippocrate, « courte est la vie, longue est la science. » Homère aussi me paraît exprimer la même pensée, au commencement du treizième chant de l'*Iliade*, dans ces vers :

> Des valeureux Mysiens surgissent les rivages.
> Ils combattent de près; ces guerriers sont des sages
> Dont la frugalité se contente de lait.

Comme si la préoccupation de satisfaire aux besoins de la vie engendrait le gain et l'injustice, à cause de l'inégalité; tandis que la justice, résultat de l'égalité, provient d'une manière d'agir opposée[1];

[1] On comprendrait mal ce passage, si l'on donnait au mot *égalité* le sens politique qu'il a dans notre langue. Ce mot est ici dépouillé de toute allusion à l'état social, et se rapproche assez du terme *équilibre*. Philon s'explique très-nettement à cet égard dans le livre de *l'Établissement du prince* : « L'égalité, comme l'affirment tous ceux qui étudient la nature, est mère de la justice...; c'est elle qui a tout réglé au ciel et sur la terre, et posé les bases éternelles du droit

or, c'est la justice qui nous manifeste la vraie richesse, celle de la nature[1], bien supérieure à celle qui consiste dans de vaines opinions.

Lorsqu'ils se sont débarrassés de leurs biens, et qu'aucun charme ne les retient plus, ils s'enfuient sans retour[2], abandonnant frères, enfants, femmes et parents, loin des lieux fréquentés où sont leurs familles, leurs amis, leurs compagnons, loin de la patrie qui les a vus naître et grandir : car le commerce des autres hommes peut beaucoup pour entraver et séduire. Ils émigrent, non pas dans une autre ville, comme ces esclaves qui obtiennent de leurs possesseurs qu'on les vende ; infortunés et misérables qui n'échappent pas à la servitude parce qu'ils changent de maîtres ! D'ailleurs il n'y a pas de ville, même la mieux policée, qui ne soit remplie de troubles, de désordres, de tracas sans nombre, intolérables à celui qui s'est voué à la sagesse[3]. Ils s'établissent hors des

divin et humain... Au sein de l'univers, c'est l'ordre; dans les États, c'est la forme de gouvernement la meilleure et la plus légitime, la démocratie; dans le corps, c'est la santé ; dans l'âme, c'est la vertu. »

[1] Lorsque Philon parle de l'étude de la nature, il entend désigner la science vraie, la saine philosophie, par opposition à la sophistique qu'il reproche souvent aux Grecs. On sait que les philosophes d'une des plus anciennes et des plus illustres écoles de la Grèce portaient le nom de *physiciens*. Par extension, lorsque notre auteur parle des richesses de la nature, il fait allusion aux richesses qui sont sérieuses et réelles.

[2] Le mot que nous traduisons par : *sans retour*, ἀμεταστρεπτί, a en grec l'ambiguïté que nous conservons dans notre traduction. Ce terme signifie-t-il que le Thérapeute se voue pour toujours à la vie ascétique, sans possibilité de revenir à la vie du siècle, ou bien signifie-t-il que l'ascète, possédé de l'amour divin, s'enfuit dans la solitude sans regret, sans retour sur lui-même, sans regarder en arrière? Malgré l'intérêt qui s'attache à la solution de cette difficulté, nous n'hésiterons pas à déclarer qu'elle nous semble insurmontable.

[3] Σοφία a ici le sens de science.

murs des cités, dans des jardins ou des lieux solitaires, recherchant la solitude, non par une misanthropie farouche, mais pour éviter le contact avec des hommes de mœurs opposées, sachant que ce contact est dangereux et nuisible.

Cette espèce de sages existe en beaucoup d'endroits de la terre habitée; car il convenait que la Grèce et les pays barbares possédassent également ces modèles de vertu[1] ? On les trouve en plus grand nombre en Égypte, dans chacune des provinces qu'on appelle Nomes, et surtout aux environs d'Alexandrie.

De toutes parts les Thérapeutes les plus éminents sont envoyés en colonie dans un lieu fort propice, qui paraît considéré comme la patrie[2] de la secte; ce lieu est situé au bord du lac Maria, sur une colline peu élevée, aussi bien choisie pour la sûreté du lieu que pour la pureté de l'air. La sûreté est fournie par une ceinture de métairies et de villages, et la bonté de l'air provient des brises continuelles qui s'élèvent non-seulement du lac à son embouchure dans la mer, mais encore de la mer elle-même qui est voisine. Les brises du large sont subtiles, celles de l'embouchure du lac sont épaisses, et de leur mélange résulte un état atmosphérique très-salubre.

Les habitations des solitaires réunis sont très-simples et leur fournissent un abri contre deux choses qu'il faut de toute nécessité combattre, l'ardeur du

[1] Le grec dit : *de bien parfait*.

[2] On appelle maintenant encore, dans les ordres religieux chrétiens, *maisons-mères* les établissements centraux qui fondent, gouvernent et administrent leurs pareils.

soleil et les rigueurs du froid ; elles ne sont pas contiguës, comme dans les villes (les embarras du voisinage seraient importuns à des gens qui désirent et recherchent la solitude) ; elles ne sont pas éloignées, à cause de la communauté qu'ils aiment, et afin de pouvoir se porter mutuellement secours, s'ils étaient attaqués par les voleurs.

Dans chaque habitation se trouve un lieu sacré, qu'on appelle *Semnée*[1] ou Monastère[2]. C'est là que dans l'isolement ils accomplissent les mystères[3] de leur sainte vie. Ils n'y apportent ni boisson ni aliment, ni rien de ce qui est nécessaire aux besoins du corps, mais la loi, les oracles sortis de la bouche des prophètes, des hymnes et ce qui est de nature à accroître et perfectionner la science et la piété.

La pensée de Dieu leur est toujours présente, au point que, même dans leurs songes, ils n'aperçoivent rien autre chose que les beautés des Vertus[4] de Dieu et de ses Puissances. Beaucoup d'entre eux parlent durant le sommeil[5] et reçoivent en songe la

[1] C'est-à-dire : *lieu saint.* Nous rétablissons ce passage d'après les manuscrits. Les éditions portent : Ἑκάστῳ δὲ ἔστιν οἴκημα ἱερόν .. *Chacun possède une habitation sacrée...* On comprendra mieux que chaque habitation possède un endroit retiré et sacré pour la méditation et la prière, un oratoire.

[2] C'est-à-dire : *lieu destiné à recevoir un homme seul.*

[3] Mystères (μυστήρια) se dit de toute cérémonie secrète, de tout rite qui concerne la religion.

[4] Nous restituons, d'après les manuscrits, au texte de Philon, les mots ἀρετῶν καί... Il faut, en effet, distinguer les Vertus des Puissances divines chez notre philosophe. Les Puissances sont des entités, des *Logoi* ou *Verbes*, qui gouvernent un certain ordre de choses, et relient l'univers au Créateur. Les Vertus sont les manifestations très-nombreuses de l'Être, les divers aspects sous lesquels il s'offre à la vue de notre intelligence.

[5] Évidemment nous sommes ici en présence des phénomènes pro-

révélation des plus hauts enseignements de la science sacrée.

Ils ont l'habitude de prier deux fois chaque jour, le matin et le soir. Au lever du soleil, ils implorent un jour heureux, véritablement heureux, et demandent que leur intelligence s'emplisse de la lumière céleste ; au coucher du soleil, ils demandent que leur âme, entièrement affranchie des entraves des sens et du poids des choses sensibles, puisse retirée en elle-même et comme dans son conseil[1], se livrer à la recherche de la vérité.

L'espace compris entre le matin et le soir est tout entier employé à la méditation. Ils étudient les saintes Écritures et appliquent à la philosophie de nos ancêtres la méthode de l'allégorie. Ils croient, en effet, que le sens littéral couvre un sens mystérieux que l'interprétation dévoile. Ils possèdent aussi des écrits composés à une époque reculée par les fondateurs de la secte. Ces fondateurs ont laissé de

pres à l'extase, que Jamblique décrira avec tant de complaisance dans son livre sur les *Mystères*. Philon admet sans peine l'inspiration réelle des saints ascètes ; il professe que les songes sont un des moyens dont Dieu se sert le plus ordinairement pour entrer en communication avec l'homme. Il a composé un traité sous ce titre : *Les songes viennent de Dieu.* Il ressort, en outre, de ce curieux passage, que le don de prophétie devait être fréquent chez les Thérapeutes. A l'opinion qui leur attribue la rédaction des oracles pseudo-sibyllins, qui seront étudiés plus loin, on peut objecter que les solitaires sont trop préoccupés de science sacrée pour acquérir le talent littéraire et profane nécessaire au sibylliste ; mais l'objection tombe et la vrai semblance de l'opinion subsiste, si l'on réfléchit qu'il a dû arriver souvent que les couvents de Thérapeutes ont reçu et inspiré des Juifs antérieurement hellénisés par un contact soutenu avec les Grecs, et qui embrassaient la vie ascétique sur la fin de leur carrière.

[1] L'âme est ici personnifiée et assimilée à un prince qui réunit autour de lui son conseil pour délibérer.

nombreux commentaires qui contiennent des modèles d'allégories et dont leurs successeurs se servent pour en composer d'autres en les imitant[1].....

Ils ne se livrent pas seulement à la contemplation, ils composent aussi à la louange de Dieu des hymnes et des cantiques, dont le mètre et la mélodie[2] varient, mais qu'ils adaptent, comme il convient, à un rhythme grave.

Pendant six jours, chacun d'eux reste isolé, occupé à la philosophie, dans le monastère dont j'ai parlé, sans franchir le seuil de sa retraite, même sans jeter dehors un regard. Le septième jour, ils se réunissent comme pour un entretien commun. Ils s'assoient suivant l'ordre de l'âge, dans une attitude recueillie, ayant les mains ramenées vers le corps[3], la droite entre la poitrine et la barbe, la gauche tombant sur le flanc.

Alors s'avance et prend la parole le plus âgé et le plus versé en science. Sa physionomie est grave, sa voix est grave; son discours est plein de raison et de

[1] Nous pensons, avec Thomas Mangey, qu'il y a probablement ici une lacune. Il semble naturel que Philon ne s'est pas borné, sur un point aussi important que le système des allégories, à cette brève indication. Les passages supprimés contenaient peut-être des renseignements sur l'origine des Thérapeutes et la nature des écrits attribués à leurs fondateurs, qui ont paru peu en accord avec l'opinion qui faisait d'eux des disciples de saint Marc.

[2] Le mètre détermine l'espèce du vers par la combinaison et le nombre des pieds; la mélodie, c'est l'air sur lequel se chantent les paroles du vers; le rhythme, c'est la manière lente ou rapide, uniforme ou saccadée qui règle le chant.

[3] Le grec dit: *ayant les mains en dedans* (τὰς χεῖρας ἔχοντες εἴσω), pour indiquer que les moindres détails de l'attitude sont réglés et composés en vue de la décence et de la gravité religieuse; qu'enfin ces détails font partie du rite.

sagesse ; il n'a pas l'éclat de ceux des rhéteurs et des sophistes de notre temps : il ne vise qu'à la clarté de l'expression et à la précision des pensées, et, de la sorte, n'effleure pas seulement les oreilles, mais, par l'ouïe, pénètre dans l'esprit et s'y établit fermement. Tous les autres l'écoutent en silence et ne manifestent leur approbation que par un clin d'yeux ou un signe de tête.

Le Semnée commun dans lequel ils se réunissent le septième jour est formé par une double enceinte, l'une réservée aux hommes, l'autre aux femmes : car il est d'usage d'admettre à écouter ce discours les femmes qui ont embrassé le genre de vie de la secte. L'édifice est partagé par un mur de trois ou quatre coudées[1] de haut, en forme de parapet. Du sommet de ce mur jusqu'au toit l'espace est vide. Il y a de cette disposition deux motifs ; le premier, c'est de respecter la pudeur qui convient au sexe de la femme ; le second, de ne pas arrêter la voix de l'orateur[2].

Après avoir fait de la tempérance le fondement de leur âme[3], ils édifient sur cette base les autres vertus. Aucun d'eux ne goûte d'aliment ou de boisson avant le coucher du soleil, car ils estiment que si l'étude de la philosophie est digne de la lumière, les néces-

[1] C'est-à-dire 2m,25 ou 3 mètres.

[2] Cette disposition se retrouve dans nos temples chrétiens : le chœur est élevé de quelques marches, qui figurent ou rappellent le parapet ; il est exclusivement réservé aux hommes, comme la nef est attribuée exclusivement aux femmes, là où les vieux usages se sont maintenus.

[3] Nous rétablissons dans le texte grec le génitif τῆς ψυχῆς, que donnent les manuscrits. Les éditions offrent un sens un peu différent : « Après avoir mis dans leur âme la tempérance comme un fondement solide... »

sités du corps ne méritent que les ténèbres ; c'est pourquoi, à la philosophie ils consacrent le jour, au corps ils ne donnent qu'un court espace de la nuit[1].

Quelques-uns, chez lesquels la passion de la science est encore plus forte, restent trois jours sans songer à la nourriture. Il y en a même qui trouvent tant de charmes et de jouissance à ce festin où la sagesse leur prodigue les trésors de ses enseignements, qu'ils supportent l'abstinence deux fois plus longtemps, et prennent à peine, au bout de six jours, la nourriture nécessaire[2]. Ainsi les cigales vivent, dit-on, de rosée, et trompent, à mon avis, la faim par leurs chants.

Il y a une réunion du septième jour qu'ils considèrent comme la plus sainte et la plus solennelle, et qu'ils ont jugée digne d'une célébration particulière. Ce jour-là, après les soins donnés à l'âme, ils fêtent le corps, qu'ils traitent comme une bête de somme, et dont ils suspendent pour un temps le labeur. Ils ne mangent rien de recherché, mais simplement du pain, assaisonné de sel, et auquel les plus délicats joignent de l'hysope ; ils ont pour boisson l'eau des sources. Ils cherchent à satisfaire les deux maîtresses que nous a données la nature, la faim et la soif, et ne leur offrent rien qui puisse les flatter, mais seulement les choses nécessaires et sans lesquelles on ne peut

[1] La vie du Thérapeute est, on le voit, une protestation perpétuelle de l'esprit contre le corps ; c'est un duel de chaque instant entre l'âme et la chair. Le fait de ne prendre de la nourriture qu'après le coucher du soleil constitue le jeûne chez les Israélites.

[2] Il ne faut pas, je crois, se hâter d'accuser notre auteur d'exagération ; les faits, aujourd'hui mieux connus, relatifs aux phénomènes du sommeil magnétique et de l'extase, ont, sur bien des points, montré la réalité de choses tenues jadis pour mensongères.

vivre. Pour ce motif, ils mangent de façon à n'avoir plus faim, ils boivent de façon à n'avoir plus soif, évitant la satiété comme un ennemi dangereux de l'âme et du corps.

Ils ont deux sortes d'abris, le vêtement et l'habitation. J'ai déjà dit de leur habitation qu'elle était sans recherche, construite à la hâte et en vue de la nécessité seule; leur vêtement est de même très-simple, destiné à les protéger contre le froid et la chaleur : c'est, l'hiver, un épais manteau, en place de peau de bête avec sa fourrure, et l'été, une exomide, ou une tunique de lin [1].

En toute chose, ils pratiquent l'humilité; sachant bien que l'orgueil vient du mensonge, et l'humilité de la vérité; que ces deux choses sont comme deux sources ; que du mensonge découlent toutes les espèces de maux, et de la vérité tous les trésors des biens humains et divins [2].

Je veux aussi décrire leurs réunions, raconter les réjouissances de leurs festins et les opposer à ce qui se passe ailleurs.

D'un côté, voici des convives, qui, après s'être gorgés de boissons, comme s'ils eussent absorbé, non

[1] L'exomide est une tunique, appropriée au travail manuel, qui laisse libre le bras droit, et qui servait de vêtement aux gens du peuple. Le texte grec appelle ὀθόνη ce que nous traduisons par : *tunique de lin*. L'othonê est un vêtement long. Le manteau d'hiver, dont il s'agit ici, est la *chlaina* des anciens Grecs, que l'on trouve mentionnée dans Homère, et qui n'est pas sans analogie avec l'ample couverture dont les Romains ont fait la toge.

[2] Ici commence ce qu'on pourrait nommer la seconde partie du livre ; nous y trouverons, surtout vers la fin, plus d'une fois la répétition de ce qui vient d'être dit.

du vin, mais quelque breuvage excitant à la folie ou à quelque chose de pis, dans les transports où les jette la perte de la raison, poussent des cris, et, pareils à des chiens enragés, se lèvent, se mordent entre eux, se coupent le nez, les oreilles, les doigts, et les autres parties du corps. Ils réalisent la fable du Cyclope et des compagnons d'Ulysse ; selon l'expression du poëte, ils mangent des morceaux d'homme, mais avec plus de férocité que le cyclope. Celui-ci, en effet, croyant qu'il avait affaire à des ennemis, en fit sa proie ; les autres traitent ainsi des compagnons et des amis, même leurs proches. C'est dans le partage de la table et du sel, c'est dans une réjouissance qu'ils commettent ces atrocités ; ils changent la salle du festin en arène, imitant les luttes gymniques, de la même façon que les faux monnayeurs imitent, en l'altérant, la monnaie ; car, ce ne sont pas des athlètes, mais des misérables[1]. Il faut, en effet, rappeler à leur honte que les athlètes descendent dans le stade à jeun, sous les regards des spectateurs, en plein jour, et que c'est avec adresse, pour remporter la victoire et obtenir les couronnes olympiques, qu'ils combattent.

Leurs banquets ne sont-ils pas comme la fausse monnaie de ces luttes? C'est la nuit, dans l'ombre, au sein de l'ivresse que verse le vin, c'est grossièrement et méchamment qu'ils insultent, qu'ils outragent et blessent ceux qui leur tombent sous la

[1] Le grec a un jeu de mots impossible à rendre : Οἱ, *ἀντὶ ἀθλητῶν, ἄθλιοι*. Comme si on disait : Ces hommes, au lieu d'être *forts*, sont *forçats*.

main. S'il n'y a personne pour s'interposer en arbitre, ils frappent avec un redoublement de force ; ils donnent et reçoivent la mort. On ne leur fait pas moins de mal qu'ils n'en font ; ils portent des coups sans le savoir. Comme le dit le poëte comique, le vin qu'ils ont bu leur cause autant de mal qu'à leurs voisins. Ainsi, des gens qui venaient tout à l'heure au festin bien portants et amis, en sortent bientôt après ennemis et mutilés ; les uns ont recours à l'assistance des avocats et des juges, les autres à celle des chirurgiens et des médecins.

Ceux des convives qui paraissent les plus modérés, comme si en place de vin ils avaient absorbé une purge de mandragore, sont pris de nausées. On les voit appuyés sur leur coude gauche, le cou tendu et oblique, souiller les coupes de leurs vomissements. Puis, ils tombent dans un profond sommeil ; ils ne voient, ils n'entendent plus rien ; on dirait qu'ils n'ont conservé de tous les sens qu'un seul, le plus vil, qui est le goût. J'en connais quelques-uns qui, se sentant déjà échauffés par le vin, avant de se plonger entièrement dans l'ivresse, calculent sur la diminution du vin et le nombre des jetons déposés [1], ce qui reste à boire pour le lende-

[1] On distribuait aux convives, dans certains banquets de phratries, des jetons. Chacun, en entrant, donnait un jeton (σύμβολον) à l'ordonnateur du festin, peut-être au clinarque, et, sur la remise ultérieure de son *symbolon*, payait son écot. Plus les jetons déposés étaient nombreux, plus la consommation du vin devait être considérable, moins il devait rester de liquide à absorber le lendemain. Il est évident que Philon a en vue dans cette description les banquets, ou plutôt les orgies des phratries alexandrines, dont il parle dans le *Contre Flaccus*. (Voy. nos *Écrits historiques* de Philon, p. 250.)

main, persuadés que l'espoir de l'ivresse future ajoute à la jouissance du moment.

Ceux qui vivent de la sorte sans feu ni lieu[1], sont ennemis de leurs parents, de leurs femmes et de leurs enfants, ennemis de leur patrie et d'eux-mêmes : car cette vie de mollesse et d'excès est pernicieuse à tous.

Peut-être prendra-t-on la défense de cette mode de banquets, reçue maintenant partout, que les Grecs et les barbares ont adoptée, dans leur empressement à copier la profusion et le luxe des Romains, et dont l'ordonnance vise plutôt à la montre qu'à la bonne chère. Les *triclinia* et les *periclinia*[2] sont d'écaille ou d'ivoire ou même d'une matière plus précieuse, enrichis pour la plupart de pierreries; les tapis[3], de pourpre, sont brodés d'or et d'argent; les autres étoffes sont teintes de fleurs aux mille couleurs qui attirent le regard; il y a une multitude de vases rangés par catégories, des rhytons[4], des patères[5], des coupes[6], et d'autres encore de toute forme et d'un art parfait, des Thériclées[7] et des ouvrages dus

[1] Philon semble indiquer ici que la phratrie (ou thiase) en était venue à créer (comme nos *cercles* modernes) un genre de vie en dehors du foyer domestique.

[2] Le *triclinium* est un lit de table pour trois convives; le *periclinium* désigne un lit sur lequel un plus grand nombre de personnes pouvaient s'asseoir.

[3] Le mot grec (στρωμνή) désigne proprement une étoffe multicolore et bigarrée. Il s'agit ici soit des nappes dont on couvrait les tables, soit des couvertures jetées sur les lits.

[4] Vases en forme de cornet, troués à la petite extrémité, et desquels les vins les plus précieux tombaient goutte à goutte.

[5] La patère (φιάλη) est une espèce de bol, sans pied et sans anse.

[6] La coupe (κύλιξ) est un vase de forme ronde et aplatie, élevé sur un support élégant, lequel repose sur un pied évasé.

[7] Grandes coupes de terre noire, nventées par un potier de Corinthe, nommé Thériclès.

au burin des ciseleurs les plus habiles. Les serviteurs sont des esclaves d'une forme et d'une beauté irréprochables, qui paraissent moins destinés au service qu'à réjouir par leur aspect la vue de ceux qui les regardent.

Parmi ces esclaves, ceux qui sont encore enfants versent le vin, ceux qui sont adolescents portent l'eau. Ils sont parés et parfumés; ils ont le visage peint et fardé, les cheveux entrelacés et frisés avec art. Leur chevelure est longue; les uns la portent entière, d'autres l'ont coupée, à l'extrémité, sur le front, également de chaque côté, et en cercle. Ils sont revêtus de tuniques d'une finesse extrême, d'une blancheur éclatante, tombant par devant un peu au-dessous du genou, en arrière un peu au-dessous du jarret. Sur chaque bord, les fentes de la tunique sont rattachées par de grosses tresses doubles qui drapent obliquement l'étoffe et forment de larges plis sur les côtés. Ainsi parés, ils se tiennent en observation.

Il y a encore d'autres esclaves : sur leurs joues fleurit à peine le premier duvet ; ils faisaient tout à l'heure les délices des pédérastes ; car on les a dressés avec le dernier soin à cet important office. Pur étalage de l'opulence de l'amphitryon, ou plutôt, à vrai dire, de son mauvais goût, comme le savent ceux qui ont pris part à ces festins !

Avec cela, il y a une profusion de gâteaux, de sauces, de friandises élaborés par les pâtissiers et les cuisiniers, qui songent moins, comme il le faudrait, à réjouir le goût que la vue par l'élégance de leurs préparations. Sept services, et même davantage, se

succèdent, étalant tout ce que la terre, la mer, les fleuves et l'air produisent, chargés des viandes les plus rares et les plus exquises des animaux terrestres, aquatiques ou ailés, tous différents d'appareil et d'assaisonnement. Pour n'omettre aucune espèce des productions de la nature, le dernier service qu'on apporte est rempli de fruits, sans compter ce qu'on réserve pour le souper et ce qu'on nomme les collations. Puis, on enlève les plats, les uns vidés par la voracité des convives, qui, pareils à des foulques[1], se sont gorgés au point de ne pas même laisser les os, les autres, où l'on voit des débris pêle-mêle, et des lambeaux à demi rongés.

Lorsqu'ils n'en peuvent plus et qu'ils ont l'estomac plein jusqu'à la gorge, affamés par leurs désirs, rassasiés par la chair, on les voit tendre le cou à la ronde, courir du regard après la qualité et la quantité des viandes, et de l'odorat après le fumet qu'elles exhalent. Enfin, quand ils ont pleinement repu leurs yeux et leurs narines, ils s'excitent encore à manger, en faisant l'éloge de la bonne chère et se récriant sur la magnificence de leur hôte.

Mais pourquoi insister sur des choses que la plupart des gens qui ont conservé quelque modération, blâment, comme surexcitant des désirs qu'il faudrait réprimer? La faim et la soif, malgré leurs horreurs, sont préférables à la profusion excessive de mets et de boissons que l'on recherche dans ces réjouissances.

[1] Oiseau de mer, auquel les anciens avaient fait une grande réputation de gloutonnerie.

Il y a chez les Grecs deux festins célèbres et dignes de remarque, auxquels Socrate assista. L'un fut donné par Callias, pour fêter la victoire d'Autolycus, qui avait remporté une couronne aux jeux olympiques; l'autre fut donné par Agathon. Deux hommes, qui furent philosophes aussi bien dans leur conduite que dans leurs discours, Platon et Xénophon, ont jugé ces festins dignes de mémoire, et les ont consignés dans leurs écrits, les offrant à la postérité comme des modèles de la bonne ordonnance d'un banquet.

Et pourtant, si on les compare aux banquets des nôtres qui ont embrassé la vie contemplative, ils paraîtront ridicules. Ils ont chacun leurs plaisirs. Celui de Xénophon en offre de plus conformes à la nature humaine : il y est question de joueuses de flûte, de danseuses, de jongleurs, de bouffons qui sont fiers de leurs farces et de leurs quolibets ; il s'y agit de tout ce qui peut exciter la gaieté. Celui de Platon roule presque tout entier sur l'amour, non pas celui qui inspire aux hommes pour les femmes et à celles-ci pour les hommes des transports passionnés, qui n'ont toutefois rien de contraire à la loi de nature, mais sur cet amour dont les hommes brûlent pour d'autres hommes, qui ne diffèrent d'eux que par l'âge. S'il s'y rencontre quelque passage d'un ton plus élevé, où l'on parle de l'amour vrai et de la volupté céleste, c'est pure élégance; car la plus grande partie du livre est consacrée à célébrer la passion, impure et si répandue, qui détruit la virilité et cette vigueur aussi utile dans la paix que dans la guerre, qui engendre dans les âmes un mal énervant,

qui transforme en androgynes[1] des hommes qu'il faudrait, par toutes sortes de soins, affermir et fortifier, qui déshonore le jeune âge, en lui donnant le rôle et le tempérament propres au sexe, objet de nos désirs, qui cause enfin aux pédérastes eux-mêmes les plus grands dommages, en ruinant leur corps, leur âme, leurs biens.

Qu'arrive-t-il, en effet? C'est que l'esprit du débauché, tendu vers sa passion, n'a de clairvoyance que pour elle, et dans tout le reste, qu'il s'agisse d'affaires publiques ou privées, apporte une vue hébétée, à cause de ses infâmes désirs, surtout s'ils sont inassouvis. Ses biens diminuent de deux manières, soit par incurie, soit par les dépenses que lui impose l'objet de sa passion. A tout cela s'ajoute un autre mal plus général et plus grand. Ce vice odieux cause la désolation des États, la destruction de la meilleure partie du genre humain, la stérilité et le dépérissement ; il rend le débauché pareil à ces laboureurs ignorants, qui, au lieu du sol profond de la plaine, ensemencent des endroits sablonneux, pierreux, escarpés, condamnés à ne jamais rien produire ou à étouffer les germes qui pourraient s'y développer.

Je passe sous silence les fictions de la fable, ces êtres possédant deux corps, que dans l'origine la puissance de l'amour avait réunis, et qui se sont séparés ensuite[2], quand le lien harmonique qui

[1] C'est-à-dire en êtres dépourvus de sexe, parce qu'ils opèrent un odieux mélange des attributs de chaque sexe. *Androgyne* signifie *homme-femme*.

[2] Voici le passage de Platon, auquel il est fait allusion :

« ... Ἀνδρόγυνον γὰρ ἓν τότε μὲν ἦν τὸ εἶδος, καὶ ὄνομα ἐξ ἀμφοτέρων

les enchaînait s'est rompu. Ce sont là des contes, qui peuvent bien, par leur nouveauté, charmer les oreilles, mais que méprisent, comme de vaines superfluités, les disciples de Moïse, instruits dès leur enfance à aimer la vérité et à n'en point quitter les sentiers.

Ces banquets renommés contiennent assez de niaiseries pour porter en eux-mêmes leur condamnation, aux yeux de quiconque voudra ne pas s'en tenir à l'opinion reçue, qui les présente comme de parfaits modèles[1]. Je vais mettre en regard les banquets des hommes qui ont consacré d'une manière spéciale leur vie et leurs personnes à la connaissance et à la contemplation des choses de la nature, sous l'inspiration des saints préceptes du prophète Moïse[2].

Ils se réunissent d'abord après un intervalle de sept semaines; car ils n'honorent pas seulement le nombre sept en lui-même, mais aussi son carré[3],

κοινὸν τοῦτε ἄῤῥενος καὶ θήλεος· χεῖρας δὲ τέσσαρας εἶχε καὶ σκέλη τὰ ἴσα ταῖς χερσὶ, καὶ πρόσωπα δύο... — « L'androgyne était alors une forme unique; son nom était emprunté au mâle et à la femelle. Il avait quatre mains, des jambes en pareil nombre, et deux visages... »

[1] Il est difficile, après avoir lu cette critique aussi vive que juste des écrits de Platon et de Xénophon, de partager l'opinion de ceux qui ne veulent voir dans notre philosophe qu'un timide copiste des maîtres grecs. Dans l'œuvre de Philon, il y a cent passages analogues qui attestent avec éclat l'indépendance de son génie, la liberté de ses appréciations, et la valeur de son éclectisme.

[2] Comment se fait-il que l'historien des Thérapeutes, s'il parle de disciples du Christ, oublie ici de mentionner l'origine récente des moines alexandrins, et se contente de les rattacher à Moïse?

[3] Ce carré est 49.

Nous nous abstiendrons de tout commentaire sur la doctrine relative aux nombres, à laquelle il est fait allusion ici. Cette doctrine, de source pythagoricienne, était, comme on voit, en honneur dans les

qu'ils savent être pur et toujours vierge. Le jour de cette réunion arrive la veille de leur plus grande fête, laquelle tombe au cinquantième jour ; il représente le plus saint et le plus naturel[1] des nombres, résultant du carré du triangle rectangle, principe de la génération et de l'agencement de l'univers.

Ils se rassemblent donc en habits blancs[2], portant dans l'allégresse une gravité profonde. Au signal donné par l'un des éphiméreutes[3] (c'est le nom qu'ils ont l'habitude de donner à ceux qui remplissent cet office), avant de se mettre à table, ils se placent tous à la suite, en rang, avec ordre, et lèvent leurs yeux et leurs mains vers le ciel ; leurs yeux, car ils sont formés à regarder les choses dignes de contemplation ; leurs mains, car elles sont pures de toute tache, et rien de ce qui touche la recherche du gain ne les a jamais souillées. Ils prient Dieu de leur être propice et de leur accorder un festin intellectuel.

Après la prière, les plus âgés prennent place à la table, selon le rang que donne l'admission dans la secte. En effet, ils ne considèrent pas comme des vieillards ceux qui sont avancés en âge et ont les cheveux

monastères alexandrins, et peut-être n'était-elle pas tout à fait inconnue dans ceux de la Palestine. Il est certain qu'elle était acceptée par l'école philosophique des juifs d'Alexandrie ; le traité de Philon sur la *Création du monde* le prouve. Nous réservons pour l'étude de ce traité les réflexions que nous inspirent ces prétendues vertus des nombres.

[1] Le grec porte φυσικώτατος, ce qui signifie dans la langue de notre auteur : *le nombre le plus élevé en dignité dans l'ordre des choses.*

[2] De même, les Esséniens se revêtent d'habits blancs pour la célébration de leur repas.

[3] L'Éphiméreute est, suivant Josèphe, le prêtre de service dans le temple de Jérusalem.

blancs[1] ; ils les considèrent comme des jeunes gens ou des adolescents, s'ils se sont senti tardivement du goût pour la vie contemplative. Ceux-là sont réputés vieux, qui, depuis le premier âge, ont passé leur jeunesse et atteint la maturité dans la partie contemplative de la philosophie, qui est assurément la plus belle et la plus divine.

Les femmes prennent part au repas. Elles sont pour la plupart âgées et vierges ; elles conservent la chasteté, non par nécessité, comme certaines prêtresses chez les Grecs, mais volontairement, obéissant à l'attrait et au désir de la sagesse, qui les pousse à embrasser la vie des solitaires. Dédaignant les plaisirs du corps, elles aspirent, non pas à la génération charnelle, mais à cette génération céleste, que, seule, l'âme éprise de Dieu peut accomplir d'elle-même, fécondée par les rayons intellectuels que le Père fait descendre en elle comme une semence, et qui lui manifestent les enseignements de la sagesse[2].

Les places à table sont réglées de sorte que les hommes et les femmes demeurent séparés, les premiers à droite, les secondes à gauche.

On songe ici sans doute aux tapis, je ne dis pas somptueux, mais du moins moelleux, que l'on a dû

[1] Nous corrigeons, dans le texte des éditions, παλαιούς (anciens), qui répète πολυετεῖς, et nous le remplaçons par πολίους (qui a les cheveux blancs).

[2] Il y a là une série d'expressions si remarquables et si conformes à l'esprit et à la langue du christianisme, que nous croyons devoir appuyer notre traduction par le texte grec : Τῶν περὶ τὸ σῶμα ἡδονῶν ἠλόγησαν· οὐ θνητῶν ἐκγόνων ἀλλ'ἀθανάτων ὀρεχθεῖσαι, ἃ μόνη τίκτειν ἀφ'ἑαυτῆς οἷα τε ἐστιν ἡ θεοφιλὴς ψυχὴ· σπείραντος εἰς αὐτὴν ἀκτῖνας νοητὰς τοῦ Πατρὸς, αἷς δυνήσεται θεωρεῖν τὰ σοφίας δόγματα.

préparer à ces hommes qui sont bien nés, de mœurs polies, et qui pratiquent la philosophie. Ces tapis sont d'une matière commune, des nattes de la dernière simplicité, faites avec le papyrus du pays, et qui se relèvent légèrement à l'endroit où se posent les coudes, afin de servir d'appui. Ils se relâchent un peu de la rigidité lacédémonienne; mais, s'ils observent en tout et toujours une noble frugalité, ils n'en abhorrent pas moins les charmes de la volupté.

Ils ne sont pas servis par des esclaves, car ils pensent que posséder des serviteurs et des esclaves est chose tout à fait contraire au droit de la nature. La nature nous a tous engendrés libres; les injustices et l'avarice de quelques hommes, qui cherchaient à établir l'inégalité, source de tous maux, ont courbé les plus faibles sous le joug des plus forts[1].

Dans ce festin sacré, il n'y a, je le répète, aucun esclave : ce sont des hommes libres qui servent et satisfont aux besoins de la table, non pas contraints, ou sur les ordres qu'ils attendent, mais en prévenant spontanément, avec zèle et empressement, les demandes des convives. Parmi les hommes libres, cet

[1] Cette condamnation de l'esclavage n'est pas ici une vaine déclamation; elle est à la fois dans les mœurs et dans la doctrine. Nous aurons occasion d'y revenir quand nous étudierons la politique de Philon, et nous le trouverons encore, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, supérieur aux philosophes grecs. M. Paul Janet, dans son *Histoire de la politique*, a bien montré ce que fut la question de l'esclavage dans les Églises primitives et chez les Pères (t. Ier, p. 315 et suiv.), et comment les philosophes grecs, notamment Aristote (t. Ier, p. 177 et suiv.), ont compris le même problème. On remarquera l'allusion à la théorie déjà signalée plus haut, qui explique les inégalités sociales par la rupture de l'équilibre naturel, par l'injustice et l'amour du gain.

office n'est pas dévolu aux premiers venus, mais aux jeunes gens de la communauté, que l'on choisit avec le plus grand soin, par rang de mérite, en sorte qu'ils doivent être à la fois élégants, nobles, et sur le chemin de la plus haute vertu. Ces jeunes gens semblent des fils heureux et empressés autour de leurs pères et de leurs mères; car ils voient dans les convives des parents communs auxquels les attache un lien plus étroit que celui du sang. Pour ceux qui jugent sainement, rien, en effet, ne crée une plus forte attache que la pratique du beau et du bien.

Au moment du repas, ils entrent dans la salle, vêtus de tuniques longues, sans ceinture, pour bannir de ce festin tout ce qui pourrait avoir un aspect de servilité.

Il y en a, je le sais, qui riront en entendant cela; mais ceux-là seuls riront dont la conduite est de nature à exciter les gémissements et les larmes.

Dans ces jours, ils ne boivent pas de vin, mais de l'eau très-limpide, froide pour le plus grand nombre, tiède pour les vieillards les plus délicats.

La table est pure de mets sanglants[1]; elle offre pour nourriture du pain, pour condiment du sel; on y joint de l'hysope pour assaisonnement, à l'usage de ceux qui veulent se régaler. Comme les prêtres dans les

[1] L'absence de mets sanglants est un nouvel indice qui porte à croire que l'influence des doctrines pythagoriciennes se faisait sentir jusque dans les rites des solitaires alexandrins. Il est vrai que l'auteur des *Philosophumena* accuse Pythagore et les autres philosophes grecs d'avoir pillé les enseignements de la sagesse hébraïque; mais l'accusation, déjà soutenue par Aristobule, nous semble au moins étrange en ce qui concerne Pythagore. Ce passage répète les indications données plus haut, relatives au pain, au sel et à l'hysope.

Niphales[1], ils s'abstiennent de vin, et la droite raison leur prescrit ce genre de vie, car le vin est un breuvage de folie, et la variété des mets excite la plus insatiable des bêtes, la concupiscence.

Tels sont les préliminaires du banquet. Quand les convives ont pris place à table dans l'ordre que j'ai dit, quand les servants se tiennent debout rangés, prêts à remplir leur office, n'est-il pas question de boire, dira quelqu'un? Tout au contraire, un silence plus profond qu'auparavant s'établit, à ce point que nul n'oserait murmurer ou même respirer trop fort. L'un d'entre eux propose une question tirée de l'Écriture Sainte ou bien résout une question posée par un autre, sans s'inquiéter de la solution qu'il apporte; car il ne cherche pas la gloire qui s'attache à l'éclat du discours; il n'a d'autre désir que de voir exactement ce dont il s'agit, et, l'ayant vu, de ne pas s'en prévaloir sur ceux qui lui sont inférieurs en perspicacité, parce qu'ils ont un désir d'apprendre égal au sien[2].

Il enseigne donc à loisir, sans crainte des répétitions ou des longueurs, gravant les pensées dans les âmes. Dans les explications, données d'une manière rapide et sans pause, il arrive, en effet, que l'esprit de ceux qui écoutent, ne pouvant suivre, reste en arrière, et que l'intelligence des choses qu'on dit lui échappe.

Tourné vers l'orateur, l'auditoire attentif, dans une

[1] Sacrifices où les libations se font sans vin.

[2] Il est impossible de mieux exprimer les plus exquises délicatesses du sentiment de l'humilité chrétienne.

seule et même attitude, l'écoute; il témoigne qu'il suit et comprend par un signe de tête ou le jeu de la physionomie ; qu'il approuve, par un air d'allégresse et une expression épanouie ; qu'il est d'un autre avis, en branlant doucement la tête et en dressant un doigt de la main droite[1]. Les jeunes gens qui assistent n'écoutent pas avec moins de soin que ceux qui sont à table.

Les commentaires des saintes Écritures consistent en interprétations au moyen des allégories. L'ensemble de la loi leur paraît ressembler à un animal : les préceptes en sont le corps, et l'âme est représentée par l'esprit invisible caché sous les expressions. C'est dans cet esprit que la Raison[2], à laquelle les mots servent de miroir, commence à s'apercevoir clairement elle-même et découvre sous les phrases les beautés extraordinaires des pensées; elle ouvre ensuite l'enveloppe qui les recouvre, et met à nu et au jour l'objet de sa recherche, mais pour ceux-là seuls qui peuvent, sur le moindre indice, voir l'invisible à travers le visible.

Quand il semble que le président[3] a assez parlé, et

[1] Ces détails, comme on voit, répètent, en les complétant, ceux qui nous ont été déjà fournis, à l'occasion des réunions hebdomadaires. Quelques lignes plus loin, on lira un passage qui reproduit les indications déjà fournies sur la méthode allégorique appliquée à l'interprétation des Écritures. La *Vie contemplative* semble ainsi se composer de deux parties parallèles : l'une, générale, qui nous a paru mutilée, l'autre, spéciale; la première est consacrée à formuler la règle de la secte; la seconde, à raconter la célébration de la Grande Fête.

[2] Le grec dit : L'*âme rationnelle*, λογικὴ ψυχή, c'est-à-dire la raison universelle répandue dans le monde, dont l'intelligence humaine est comme une parcelle. Cette âme rationnelle est l'image, suivant Philon, du Verbe divin.

[3] On voit que la hiérarchie est, sinon absente dans la secte, du

que tout s'est passé à souhait, l'orateur ayant discouru à propos, et l'auditoire ayant profité de son discours, un applaudissement unanime s'élève qui marque le plaisir qu'ils éprouvent.

Alors, le président se lève et chante un hymne à Dieu, qu'il a récemment composé lui-même ou tiré de quelque ancien poète. Les poètes[1] ont, en effet, laissé des *mètres* et des *chants*, sous forme de vers trimètres, de cantiques, destinés à être chantés pendant les libations, autour de l'autel, en repos, en procession, en marche, bien adaptés aux nombreuses évolutions du chœur[2].

A la suite du président chacun en fait autant, avec ordre, avec la décence qui convient, les autres écoutant dans le plus grand silence, excepté quand il faut chanter les dernières paroles de l'hymne et du refrain, car alors tous, hommes et femmes, unissent leurs voix[3].

moins assez vaguement indiquée. Les fonctions de président peuvent être remplies par tous, et l'éphiméreute est plutôt un maître des cérémonies qu'un homme investi du sacerdoce. Il n'y a pas, d'ailleurs, de sacrifice, et l'office du prêtre n'a pas de raison d'être.

[1] Il s'agit, bien entendu, des poètes de la secte.

[2] Le Grec nomme ces chants : παρασπόνδεια, παρακώμια, στάσιμα, χορικά. Les *prosodia* étaient des supplications, analogues aux litanies du rituel chrétien, qui se chantaient en procession dans les fêtes du culte païen. Nous lisons : προσόδια et non : προσῳδία, comme la plupart des éditions, ce qui donnerait le sens bizarre de *cantiques marqués d'accents*. Il nous semble au contraire que l'épithète de προσόδια concorde bien mieux avec le sens général de l'énumération. L'auteur, comme on voit, désigne, par les dénominations propres à la poésie lyrique des Grecs, les chants pieux des Thérapeutes. Cela semble prouver que cette poésie était composée en langue grecque, et par conséquent ne remontait pas à une antiquité reculée. On verra plus loin que ces chants, adaptés aux évolutions chorales, sont en rapport avec les rites des Thérapeutes; leur fête se termine, en effet, par des danses sacrées.

[3] Nous savons, par les indications relatives aux mètres et à la

Lorsque chacun a chanté son hymne, les jeunes gens apportent la table dont j'ai parlé, sur laquelle se trouve le mets sacré par excellence, c'est-à-dire du pain fermenté, assaisonné de sel, auquel on joint de l'hysope. C'est par vénération pour la table sainte, dressée dans le vestibule du temple. Sur cette table, en effet, il y a des pains et du sel, mais sans aucune douceur : car le pain est azyme[1], le sel est sans mélange. Pourquoi ? C'est qu'il convenait d'accorder à la classe éminente des prêtres, en récompense du service divin, des choses d'une simplicité et d'une pureté extrêmes ; les autres hommes doivent se former là-dessus, mais pourtant s'abstenir de ces pains, afin de conserver leur privilége à ceux qui sont supérieurs[2].

Après le repas, ils célèbrent la veillée sacrée. Voici comment :

forme des vers et des chants, qu'ils étaient écrits dans la langue grecque; mais ce détail nous montre que ces chants avaient pourtant des allures propres, qui rappelaient sans doute les usages de la poésie hébraïque. Nous sommes ici en présence d'un refrain tout à fait semblable à la doxologie (*Gloria Patri*, etc.) qui, dans le rite chrétien, termine le chant des psaumes ; analogue aussi à la formule *Per Dominum*, etc., qui termine les oraisons.

[1] Sur la table des pains de proposition étaient placés douze pains sans levain, représentant les prémices des douze tribus d'Israël.

[2] Philon, comme on voit, ne supprime ni le sacerdoce, ni par suite le sacrifice sanglant. Tout en admirant la piété et la vertu des solitaires, il ne songe point à les élever au niveau des prêtres. Leurs rites, dans la pensée de notre auteur, ne se substituent donc pas au culte national, accompli à Jérusalem, dans le temple. Philon nous donne ici la meilleure preuve de son orthodoxie. Josèphe nous apprend, en effet, qu'il y avait dans le monachisme juif une tendance à placer les rites et les pratiques de la secte au-dessus des cérémonies du culte officiel : les Esséniens estimaient leur repas mystique plus agréable à Dieu que le sang des boucs et des génisses, et ne croyaient pas être astreints à visiter le temple. Les Thérapeutes sans doute professaient les mêmes opinions.

Ils se lèvent tous et se groupent d'abord, au milieu de la salle du festin, de façon à former deux chœurs, celui des hommes et celui des femmes. On choisit pour conduire chacun d'eux la personne la plus respectée et qui sait le mieux chanter. Ensuite, ils entonnent à la louange de Dieu des hymnes composés avec des mètres et sur des airs différents; tantôt leurs voix s'unissent, tantôt elles se répondent[1] en harmonies dont leurs gestes marquent la cadence. Ils dansent au milieu de saints transports; tantôt ils marchent, tantôt ils s'arrêtent, exécutant les strophes et les antistrophes en rapport avec ces mouvements[2].

Lorsque chacun des chœurs s'est séparément rassasié de ce plaisir, comme il arrive dans les fêtes de Bacchus, enivrés du vin de l'amour de Dieu, ils se mêlent[3]. Les deux chœurs n'en forment plus qu'un, à l'imitation de celui qui fut formé jadis au bord de la mer Rouge, à cause de l'étonnant prodige qui s'y

[1] Le grec dit : ἀντιφώνοις ὁρμονίαις ἐπιχειρονομοῦντες, *accompagnant d'une vive pantomime et en cadence les accords des chants alternés*. Dans le rituel chrétien, c'est le même mot, ἀντιφώνον, qui a servi à désigner le chant du *répons* ou *antienne*. Il n'est pas invraisemblable qu'il s'agit ici d'une sorte de répons.

[2] Cet entretien, ce banquet, ces chants, ces danses, offrent l'occasion de plus d'un rapprochement entre les rites des Thérapeutes et ceux des mystères, importés d'Asie en Grèce dès le sixième siècle. Nous nous bornerons à signaler cette analogie, un peu vague sans doute, mais qui n'est pourtant pas sans valeur, puisqu'elle semble inviter le critique et l'historien à admettre la réalité de l'influence des cultes orientaux de l'Asie sur les rites du monachisme juif.

[3] Cette promiscuité de la fin des mystères avait assurément son analogue dans le culte chrétien primitif; elle fournit le prétexte à l'accusation d'immoralité formulée contre les chrétiens dans la lettre de Pline. Les chrétiens, dit le gouverneur romain, convenaient bien de cette promiscuité, mais soutenaient qu'elle n'entraînait aucun acte répréhensible.

était opéré. En effet, la mer, à l'ordre de Dieu, sauva un peuple et engloutit l'autre ; les flots furent violemment séparés et affermis des deux côtés en forme de murailles; l'espace intermédiaire, rendu libre, fournit au peuple hébreu une route large et sèche qui lui permit de traverser la haute mer et d'atteindre le rivage du continent opposé; puis, les eaux refluant inondèrent de part et d'autre le sol laissé à découvert, et les ennemis dans leur poursuite furent engloutis et périrent. A la vue de ce prodige accompli pour eux, et qui dépassait l'imagination et l'espérance, les hommes et les femmes, saisis d'enthousiasme, célébrèrent par leurs chants Dieu leur sauveur. Le chœur des hommes était conduit par le prophète Moïse, celui des femmes par la prophétesse Marie.

C'est surtout à l'image de ce chœur que celui des Thérapeutes et des Thérapeutrides est composé de chants[1] qui se combinent et se répondent; les voix graves des hommes, mêlées aux voies aiguës des femmes, produisent un ensemble harmonieux et véritablement musical. Les pensées sont très-belles, les paroles ne le sont pas moins ; les danses sont graves. Pensées, paroles et danses ont le même but, la piété.

Ils se plongent jusqu'au matin dans cette noble ivresse, qui, loin d'alourdir leur tête, d'appesantir leurs paupières, les tient plus alertes que quand ils sont arrivés au festin. Le matin venu, leurs regards et tout leur corps se tournent vers l'Orient. Quand ils aperçoivent les premiers rayons du soleil, ils lèvent

[1] Le texte distingue nettement dans ce chant l'élément du *timbre* (ἀντήχος) et l'élément de l'*alternance* (ἀντιφώνος).

leurs mains au ciel, implorent un jour heureux, la connaissance de la vérité et la lucidité de l'intelligence.

Après cette prière, chacun regagne son semnée pour y reprendre, comme à l'ordinaire, la culture de la philosophie.

Voilà ce que j'avais à dire des Thérapeutes, qui, s'étant adonnés à la contemplation de la nature[1], vouent tous les instants de leur vie à cette contemplation et au soin exclusif de l'âme. Citoyens du ciel et du monde[2], leur vertu les a rendus chers au Père et au Créateur de l'univers ; dans cette amitié céleste ils ont trouvé la plus digne des récompenses, et, préférant à toute sorte de bonheur la pratique du beau et du bien, ils se sont élevés au comble de la félicité.

[1] *La nature* (φύσις), dans le langage de Philon, désigne, on l'a déjà vu, par opposition aux choses provenant de l'erreur et des préjugés, l'ordre réel et véritable établi par Dieu dans la création. Ainsi, à ses yeux, il n'y a de solides que les biens de la nature, il n'y a de profitable que l'étude et la connaissance de la nature. Cette dernière expression n'indique pas seulement l'étude des phénomènes physiques, astronomiques, etc., mais aussi et surtout celle des phénomènes intellectuels et moraux.

[2] Dans la doctrine de notre philosophe, l'homme, à mesure qu'il s'élève et se perfectionne dans la vertu, acquiert des titres à une condition supérieure; tant qu'il ne dépasse point par ses efforts la sphère des qualités ordinaires, il reste citoyen de la terre; il devient citoyen du ciel quand il s'est amélioré, par la pratique du bien et la connaissance des choses, au point de conquérir l'amitié de Dieu; il devient enfin citoyen du monde, quand il parvient au degré le plus haut qu'il soit permis d'atteindre à l'homme vertueux.

DEUXIÈME PARTIE[1]

PREMIÈRE SECTION

LA SIBYLLE GRECQUE

CHAPITRE PREMIER

TÉMOIGNAGES DES ANCIENS SUR LES SIBYLLES

Il y a trois catégories d'oracles sibyllins.

La première comprend les oracles qui ont eu cours dans les colonies grecques d'Asie Mineure, peut-être dès le dixième siècle avant notre ère. Ils furent une des sources de la poésie homérique et constituèrent la plus ancienne littérature grecque, au sortir des âges

[1] Bibliographie : *Oracula sibyllina,* par Ch. Alexandre. 2e édition. Paris, 1869. — *Excursus ad Orac. sibyl.*, par le même. — *Les Oracles sibyllins* de J. H. Friedlieb. Leipzig, 1852. — Deux dissertations sur les Chants sibyllins de Richard Volkmann. Stettin, 1854 et 1861. — *Origine, nature et valeur des Livres sibyllins,* par H. Ewald. Gœttingue, 1858. — Les articles de M. Ed. Reuss, dans la *Revue de théologie* de Strasbourg, avril et mai 1861. — *De Sibyllis,* par Arth. Wolynsky. Paris. — *Rapport des Romains avec les Juifs,* par M. A. Bonnetty. 2 vol. in-8°. Paris, 1867. Voir surtout le premier volume, page 430 et suiv. — *Les Dieux de l'ancienne Rome,* par Preller, trad. de Dietz. Paris, 1866. — *Histoire des colonies grec-*

héroïques. L'incendie du Capitole, survenu l'an 671 de Rome, pendant la Guerre Sociale, détruisit la collection d'oracles, venus de Cumes et de la Grande-Grèce, aux temps des rois. Les vers sibyllins, qui sont passés en grand nombre dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, s'il faut en croire la tradition, sont les seuls débris parvenus jusqu'à nous de ces anciens oracles. Malheureusement, il nous est impossible de les distinguer de la masse des autres vers.

La seconde catégorie est formée d'oracles provenant de juifs hellénistes d'Alexandrie. Ils ont été composés dans le cours des deux siècles qui ont précédé notre ère, et durant les trois premiers quarts du siècle qui commence à la naissance de Jésus-Christ.

Il ne sera question ici que de ces deux premières catégories d'oracles.

La troisième est formée par des oracles écrits par des juifs alexandrins ou par des chrétiens, depuis l'an 80 du premier siècle de notre ère jusqu'à la fin du troisième.

Les douze livres de la collection éditée par M. Ch. Alexandre, après de longues et savantes recherches, dont les résultats sont aujourd'hui généralement

ques, par Raoul Rochette, 4 vol. in-8°. Paris, 1815. — *Histoire romaine* de Niebuhr. 7 vol. in-8°. Paris et Strasbourg, 1830 à 1840. — *Dictionnaire des apocryphes*, collection de M. l'abbé Migne. 2 vol. — Le texte du livre d'Énoch en langue éthiopienne, publié par M. Dilmann. Leipzig, 1851. — *Le Chant de la sibylle hébraïque*, texte grec et traduction française, par M. l'abbé Blanc. Paris, 1869. — Les deux fascicules parus du grand *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, par MM. Saglio et Daremberg, à l'article *Alphabetum*, signé par M. François Lenormant. — *Fouilles et découvertes*, par M. Beulé, 2 vol. in-8°. Paris, 1872, etc., etc.

acceptés, réunissent tout ce qui nous reste des oracles appartenant soit aux deux sibylles hébraïques, soit à la sibylle chrétienne.

Environ quatre cents ans avant l'ère chrétienne, il existait à Rome, dans un temple bâti par les Tarquins et dédié à Jupiter Capitolin, une chambre souterraine, où l'on gardait une collection d'anciennes prophéties. Deux personnages (duumvirs), formant collége, étaient préposés à leur conservation. Suivant la tradition, le collége des duumvirs remontait à la fondation du temple lui-même, commencé en 583, par Tarquin l'Ancien, achevé, soixante et onze ans plus tard, par Tarquin le Superbe, durant une guerre contre les Sabins.

Il y avait une antique légende sur l'origine des prophéties.

Un jour, une femme inconnue, qui n'était autre que la sibylle de Cumes ou la sibylle érythréenne, apporta au roi Tarquin l'Ancien neuf livres d'oracles dont elle demanda trois cents philippes d'or. Le roi n'avait pas le goût des livres ou ne soupçonnait guère la valeur du trésor qu'on lui offrait ; il trouva le prix exorbitant et tourna en ridicule cette femme, qu'il traita de folle. L'inconnue, sans s'émouvoir, sans daigner faire effort pour convaincre le prince, jeta au feu devant lui trois des livres, et demanda qu'on lui payât toujours le même prix pour les six qui restaient. Tarquin continuait à se moquer d'une pareille prétention, lorsque la sibylle ayant brûlé

trois autres livres et n'ayant rien rabattu du prix qu'elle avait fixé d'abord, il s'étonna de cette persévérance et donna les trois cents philippes d'or. Il venait, à son insu, d'acquérir des prophéties qui intéressaient la destinée du peuple romain. Il s'empressa de les déposer dans le temple de Jupiter[1].

Ce précieux dépôt s'accrut plus tard d'un volume qui fut trouvé dans des circonstances devenues également légendaires. Dans un trou profond du lit de l'Anio, un affluent du Tibre, on trouva une statue de femme tenant en main un volume de prophéties, que le sénat transporta à Rome et qu'il enferma dans la chambre souterraine du temple de Jupiter Capitolin, à côté des oracles sibyllins de Cumes ou d'Érythrée. La statue fut découverte dans la partie du fleuve qui traversait la ville de Tibur, l'une des plus antiques cités du Latium, et l'on rejoignit les deux légendes en supposant que la statue était celle d'une sibylle dont le culte s'établit à Tibur et rivalisa d'éclat avec celui des dieux[2].

Quoi qu'il en soit du fond plus ou moins grand de vérité que renferment ces légendes, un fait incontestable et d'une certitude historique absolue se dégage de l'existence très-antique du collége des duumvirs, transformé par la suite en décemvirat, puis en quindécemvirat, c'est la conservation, remontant à plus de quatre siècles avant notre ère, de prophéties

[1] C'est Virgile qui attribue ce fait à la sibylle de Cumes. D'après le mythographe découvert par le cardinal Angelo Maï (*Clas. auctores*, III, p. 118), Varron, contrairement au texte cité par Lactance (*Divin. Instit.*, lib. I, cap. VI), l'attribuait, paraît-il, à la sibylle érythréenne.

[2] Varron, liv. IV; *Antiq. rerum divin.*

déjà réputées anciennes et attribuées à des sibylles.

La réalité et l'antiquité de tels oracles sont confirmées par le témoignage exprès des auteurs grecs.

Héraclite, qui vivait vers la fin du sixième siècle avant Jésus-Christ, dit, au rapport de Plutarque[1] : « La sibylle, de sa bouche délirante, fait entendre pendant mille ans, avec le secours *du Dieu*[2], des paroles sombres, sans grâce et sans parure. »

Aristophane, dans sa pièce de la *Paix*, composée vers l'an 420 avant Jésus-Christ, établit ce dialogue entre ses personnages :

« *Hiéroclès*. En vertu de quel ordre avez-vous offert un sacrifice aux dieux? — *Trygée*. En vertu des paroles d'Homère. — *Hiéroclès*. Je ne me souviens pas de cela; car la sibylle n'a point dit cela[3]. » Et quand Hiéroclès demande à avoir part aux restes du sacrifice, on lui répond : « Mange la sibylle[4]. »

Vers la même époque, Platon, dans le dialogue qui porte le nom de *Phèdre*, prêtait à Stésichore ces paroles :

« Non, ce discours n'est point vrai; non, l'ami froid ne doit pas obtenir la préférence sur l'amant, par cela seul que l'un est dans son bon sens et l'autre en délire. Rien de mieux, s'il était démontré que le délire fût un mal; au contraire, les plus grands

[1] Cet Héraclite pourrait bien être le *grammairien*, auteur d'un traité des *Choses merveilleuses*, plus jeune que le philosophe stoïcien. Mais les témoignages qui suivent nous reportent avec certitude au cinquième siècle.

[2] Διὰ τὸν θέον.

[3] Οὐ μετέχω τούτων · οὐ γὰρ ταῦτ' εἶπε Σίβυλλα. (Vers 1095.)

[4] Τὴν Σίβυλλαν ἔσθιε.

biens nous arrivent par un délire inspiré des dieux. C'est dans le délire, que la prophétesse de Delphes et les prêtresses de Dodone ont rendu aux citoyens et aux États de la Grèce mille importants services; de sang-froid, elles ont fait fort peu de bien, ou même elles n'en ont point fait du tout. Parler ici de *la Sibylle* et de tous les prophètes, qui, remplis d'une inspiration céleste, ont dans beaucoup de rencontres éclairé les hommes sur l'avenir, ce serait passer beaucoup de temps à dire ce que personne n'ignore [1]. »

Ce passage est d'une importance capitale pour l'histoire des antiques prophéties qui nous occupent. Il constate, en effet, premièrement, que les principaux sanctuaires de la Grèce primitive avaient pour organes des oracles qui se rendaient, soit à Delphes, soit à Dodone, soit, selon toute vraisemblance, à Délos et ailleurs, des femmes dont le nom variait suivant le nom local du dieu au culte duquel elles appartenaient; secondement, que les prédictions de ces prophétesses avaient coutume d'intervenir dans les grands événements politiques, et exerçaient ainsi sur la destinée des États une influence suprême; troisièmement, que, dès le cinquième siècle, il existait, sous le nom de *la Sibylle*, des oracles renommés.

Que cache ce nom? Un personnage unique ou bien une collection de personnages enveloppés de mythes et de légendes? On remarquera que Platon parle ici de *la Sibylle* et non pas *des sibylles*. Ailleurs, dans

[1] *Phèdre*, trad. Cousin, t. VI, p. 43.

le dialogue qui porte le nom de *Théagès*, Platon fait dire à Socrate : « Sais-tu quel nom on donne à Bacis, à Sibylle et à notre compatriote Amphilitus? — *Théagès*. Quel autre nom que celui de prophètes[1]? » On pourrait voir dans ce passage un commentaire du précédent, et conclure que Platon parle, ici et là, d'une prophétesse ayant porté le nom de Sibylle, qu'il assimile à d'autres prophètes tels que Bacis et Amphilitus. Où et quand aurait vécu Sibylle? Platon ne le dit pas.

Très-peu de temps après Platon, nous trouvons un témoignage d'une haute valeur sur le même sujet, celui d'Aristote, qui parle ainsi *des sibylles :* « ...Parce que cette chaleur est près du siége de l'esprit, plusieurs sont sujets à des maladies du foie, ou brûlent d'un instinct lymphatique; de là viennent les Sibylles, les Bacides et tous ceux que l'on croit inspirés d'un souffle divin[2]. » Aristote, à son tour, commente son illustre maître. Et son commentaire nous paraît signifier ceci :

Les Sibylles, les Bacides, etc., sont des catégories de personnes prétendant à l'inspiration divine. Le nom que ces personnes prennent est donc générique; toutefois il peut venir du nom d'un personnage réel et très-ancien.

De ces témoignages il ressort qu'au temps d'Aristophane, de Platon et d'Aristote, il y avait en Grèce des prophéties célèbres et diverses d'origine; et que, parmi elles, les oracles sibyllins, attribués à une

[1] Χρησμῳδοί. *Théagès*, trad. Cousin, t. V, p. 245.
[2] *Les Problèmes*, § 30.

prophétesse de Delphes, nommée Sibylle, ou à des prophétesses ayant depuis porté ce nom, jouissaient alors d'une grande réputation.

D'autres témoignages ou indices, qu'il serait superflu d'énumérer ici, nous permettent de remonter beaucoup plus haut dans le cours des âges, sans perdre la trace certaine des prophéties sibyllines. Nous arrivons ainsi jusqu'au huitième siècle avant notre ère, et nous constatons, avec M. Alexandre[1], qu'à cette époque « un certain oracle, appelé depuis érythréen, avait cours dans l'Asie Mineure, en Éolide et en Ionie, et était attribué à la Sibylle. Les Érythréens, alors célèbres dans cette contrée par leur commerce et par leurs richesses, profitant de la signification ambiguë d'un vers[2], s'approprièrent tout l'oracle, et firent, bon gré mal gré, la Sibylle leur concitoyenne. C'est ainsi qu'elle fut appelée érythréenne, et fut connue sous ce nom en Asie, en Grèce et jusque dans l'Italie. » En effet, Aristote rapporte « qu'il existe à Cumes une demeure souterraine de la Sibylle, où elle rend des oracles; et l'on dit que cette sibylle a conservé sa virginité dans un âge fort avancé. C'est la sibylle érythréenne, ajoute le philosophe; quelques habitants de l'Italie la nomment cuméenne; d'autres, mélacrène[3]. »

[1] *Orac. sibyl.*, t. II, p. 89 de la 1re édition.

[2] Ce lambeau de vers (*Erythra est ma patrie*) nous a été conservé par Pausanias, l. X, c. XII.

[3] *Des Choses merveilleuses.*

CHAPITRE II

ROLE DES ORACLES DANS LA CIVILISATION COLONIALE DES GRECS

Les prophéties érythréennes avaient acquis leur réputation dans le monde grec avant le huitième siècle. Elles pouvaient, on le devine aisément, surgir de toutes les villes d'Asie, d'Italie, de la Hellade, où il y avait des sanctuaires fréquentés et en renom. Les imitations relativement modernes de ces vieux chants qui sont parvenues jusqu'à nous, laissent entrevoir leur signification générale. Ils parlaient sans doute des grands événements historiques passés et futurs; ils donnaient aux cités et aux peuples des conseils et des avertissements; ils cherchaient surtout à inspirer le respect et la crainte des dieux; ils touchaient à la politique aussi bien qu'à la religion.

Les oracles durent prendre dans les colonies une importance particulière. Nous voyons, par le témoignage unanime des historiens, qu'il y eut toujours au début des émigrations helléniques un oracle pour guider et encourager les colons. Les émigrants prenaient au prytanée de la métropole le feu sacré, qu'ils devaient transporter sur les rives étrangères. Mais

cette pieuse cérémonie n'était que le complément des soins que l'on s'imposait pour rendre les dieux propices à la cité naissante. Le premier et le plus important était de consulter l'oracle de Delphes ou de Dodone sur la destination qu'il convenait de donner à la colonie, ou, si le lieu de son établissement était désigné d'avance, sur la route qu'elle devait tenir et sur le chef aux mains duquel il fallait en confier la direction et la conduite[1]. C'était une formalité qui ne souffrait ni exception ni remise. Si quelquefois, et ce cas est infiniment rare, des chefs jugèrent à propos de s'en affranchir, l'opinion générale était qu'un pareil établissement, fondé sous de funestes auspices, entraînait infailliblement la ruine de tous ceux qui y avaient pris part. Hérodote accuse du mauvais succès d'une émigration le refus qu'avait fait le chef de consulter Apollon et de s'acquitter de toutes les obligations prescrites[2]. On marchait avec confiance sur les pas d'un chef auquel les dieux avaient annoncé des destins prospères. De là sans doute naquit la persuasion que les dieux eux-mêmes avaient daigné quelquefois prendre la conduite des expéditions qu'ils avaient conseillées[3].

L'histoire atteste que le rôle des oracles fut immense dans la fondation des colonies[4]; on en tire cette conséquence très-légitime que l'autorité de ces

[1] Callimach, *Hymn. ad Apoll.* Pausanias, VII, 2, 5. Cicéron, *de Divinit.; Philipp.*, II, 40.

[2] Οὔτε τῷ ἐν Δέλφοις χρηστηρίῳ χρησάμενος, οὔτε ποιήσας οὐδὲν τῶν νομιζομένων. (Liv. V, p. 42.)

[3] *Histoire des colonies grecques*, par Rochette, t. Ier, p. 55 et suiv.

[4] *Histoire grecque* de M. V. Duruy, p. 166 et suiv.

prophéties dut grandir en même temps que la richesse et la puissance des cités grecques d'Asie, de l'Archipel, de l'Italie et de la Sicile. Tandis que la Grèce propre était en proie à des convulsions intestines ou écrasée par les oligarchies qui avaient succédé à la royauté des temps héroïques, les colonies, placées dans des conditions meilleures d'activité et d'indépendance, développèrent rapidement les germes de civilisation qu'elles avaient emportés de la mère-patrie ; les institutions religieuses, et en particulier la foi aux oracles et le culte des divinités qui les rendaient, s'y produisirent avec plus d'énergie et d'éclat que dans la Hellade.

Les poëmes érythréens étaient évidemment rédigés en cette langue archaïque dont les chants d'Homère nous offrent de si parfaits modèles. Les plus anciens pourtant devaient être en dialecte éolien. Ils se transmirent d'abord oralement. Il semble probable que l'*Iliade* et l'*Odyssée* contiennent des passages entiers qui leur ont été empruntés. Cette conjecture est confirmée par la forme et le style des imitations alexandrines des oracles érythréens.

Nous verrons plus loin un sibylliste d'Alexandrie, imitant les prophéties érythréennes, accuser Homère de mensonge et de plagiat. C'était là, paraît-il, un vieux reproche, et presque traditionnel dans la littérature sibylline postérieure à l'âge des rapsodes. En produisant ce reproche, le sibylliste juif donnait à ses vers une sorte de cachet d'authenticité. Nous n'hésitons pas à suivre en cela l'opinion de M. Alexandre, fondée sur le double témoignage de Diodore de Sicile

et de Cornélius Bocchus, cité par Pline et par Solin. Diodore dit expressément que Homère a pris beaucoup de vers à la sibylle érythréenne ou de Delphes, pour en orner ses propres poëmes [1].

Solin dit : « La sibylle de Delphes prophétisa avant la guerre de Troie, et Homère fit passer dans ses poëmes un grand nombre de vers sibyllins [2]. »

Si l'on peut révoquer en doute que les oracles érythréens aient été composés avant la guerre de Troie, on est autorisé à admettre que les plus anciens ont été composés moins d'un siècle après ce grand événement; qu'ils l'ont célébré à leur manière, c'est-à-dire en feignant de le prédire; qu'ils ont été une des sources, la principale peut-être, de la poésie homérique; qu'enfin ils ont constitué le premier de tous les monuments littéraires de la Grèce [3].

L'histoire des oracles est donc intimement liée à celle de la Grèce primitive et puissante, qui, du douzième au huitième siècle, déborde de toutes parts sur les rivages de la Méditerranée, couvre de cités florissantes les côtes d'Asie Mineure, depuis l'Hellespont jusqu'à la Cilicie, remplit les îles, inonde la Sicile et l'Italie, et va porter sa gloire et ses lumières au fond des golfes les plus reculés des mers qui baignent la Gaule et l'Hespérie. L'oracle était l'étoile qui conduisait les flottilles des émigrants; il renfermait l'ordre des dieux; il avait le plus souvent

[1] Παρ' ἧς φασι καὶ τὸν ποιητὴν Ὅμηρον πολλὰ τῶν ἐπῶν σρετερισάμενον κοσμῆσαι τὴν ἰδίαν ποίησιν.

[2] *Cujus versus plurimos Homerum operi suo inseruisse.*

[3] Voy. Ch. Alexandre, édit. des *Oracl. sibyll.* de 1869, p. 556.

suggéré cette audacieuse aventure. Les colons, arrivés au terme du voyage, bâtissaient une ville, élevaient un temple, et l'oracle devenait, pour ainsi dire, la pierre angulaire du nouvel établissement. Dans les souvenirs et les traditions de la colonie, il était quelque chose comme l'étendard et le drapeau chez les peuples modernes. Symbole national, qui parlait du passé et de l'avenir, l'oracle protégeait la colonie et assurait ses destinées; il la guidait au péril et s'associait à ses triomphes.

L'époque la plus glorieuse pour la Hellade commence avec la seconde moitié du sixième siècle avant notre ère; c'est l'heure du déclin de la civilisation coloniale. Cette civilisation, très-remarquaquable, n'est pas suffisamment connue et mérite d'attirer tous les efforts de la science moderne. Nous savons toutefois qu'elle eut son caractère propre; que ses arts, sa philosophie, sa religion se distinguent de ceux de la Grèce par un goût d'archaïsme, par une foi naïve, par des spéculations où le mysticisme et l'enthousiasme se mêlent aux conceptions d'un rationalisme réfléchi. Il y eut, dans cette première floraison d'une race belle et noble entre toutes, quelque chose de robuste, de chaud, de spontané qui ne se retrouve pas au même degré dans le mouvement de la Hellade. La popularité des oracles exprime bien l'un des traits saillants de la civilisation coloniale. L'oracle n'est-il pas comme le trait d'union entre les dieux de l'Olympe et les fils des héros? N'est-il pas la poésie la mieux appropriée à ce peuple jeune et sincère, plein de sève et d'énergie?

Qu'on le remarque, les sanctuaires de la Hellade, qui avaient parlé avec tant de retentissement du douzième au huitième siècle, et avaient jeté à travers le monde, comme une poussière féconde, ces essaims de colons, étaient devenus presque muets au temps de Périclès, de Platon et de Phidias. Mais au temps de la plus grande prospérité de l'Éolide, de l'Ionie, de la Grande Grèce, les oracles furent en honneur et leur voix porta souvent aux barbares voisins la louange des dieux helléniques et la gloire de leurs adorateurs.

Apollon était le dieu prophète par excellence. C'est à Délos qu'il naquit, disent les poëtes; c'est là que les hymnes homériques nous montrent l'un des plus anciens sanctuaires de la Grèce; c'est de là que partirent sans doute, à l'époque des grandes colonisations, vingt oracles fameux. On vient de retrouver dans l'île[1], au sommet d'une montagne, le temple hypèthre d'Apollon Cynthien et la grotte aux prophéties, le *Manteion*, sorte de couloir gigantesque, taillé dans le roc par la nature. Les vents s'y engouffrent avec des bruits étranges et formidables qui formaient à l'oracle un accompagnement solennel.

Il existait en Béotie une autre grotte célèbre, dont Plutarque[2] et Pausanias nous ont retracé les curieux mystères. La bouche de l'antre était au fond d'une caverne. On y descendait la nuit, après de longues

[1] Cette découverte est due aux indications de M. E. Burnouf, directeur de l'École française d'Athènes, et aux fouilles d'un des membres de l'École, M. Lebègue. (Voir, à ce sujet, les articles que nous avons publiés dans le *Journal officiel*.)

[2] Dans le *Génie de Socrate*.

préparations et un examen rigoureux, à l'aide d'une échelle. A une certaine profondeur, il n'y avait plus qu'une étroite ouverture, par où l'on passait les pieds; alors on était entraîné avec une rapidité extrême jusqu'au fond du gouffre, au bord d'un abîme. Là, on entendait des sons effrayants, des mugissements confus et des voix qui, du milieu de ces bruits, répondaient aux questions; ou bien l'on voyait des apparitions étranges, des lueurs traversant les ténèbres, des images qui, elles aussi, étaient une réponse. On remontait, relancé la tête en bas, avec la même force et la même vitesse qu'en descendant. Les prêtres recommandaient de tenir dans chaque main des gâteaux de miel, qui avaient la vertu de garantir de la morsure des serpents dont l'antre était rempli; on voulait, en réalité, empêcher le consultant de reconnaître avec ses mains le ressort de toutes ces machines[1].

A Dodone, au fond de l'Épire, au sein d'une forêt sacrée, trois prêtresses de Jupiter, pareilles aux druidesses celtiques, lisaient l'avenir dans le murmure des feuilles et le gémissement des branches, dans le bouillonnement d'une source qui jaillissait au pied du chêne prophétique, dans les bruits rendus par les vases d'airain suspendus autour du temple. On y consultait aussi les *sorts* tirés d'une urne au hasard. Nous sommes ici en présence de procédés divinatoires étrangers au culte national de la Grèce.

Mais à Delphes, nous allons retrouver le *Manteion* d'Apollon. Les réponses de l'oracle y étaient rendues

[1] *Histoire grecque* de M. Victor Duruy, p. 216 et suiv.

par une femme, que l'on nommait *Pythie*, du surnom donné au dieu à cause de sa victoire sur le serpent Python. La Pythie fut, dans l'origine, une jeune fille; plus tard, ce fut une femme âgée au moins de cinquante ans. Enfin, une seule pythie ne suffisant plus à l'immense affluence des pèlerins, on en établit trois. Ces malheureuses étaient traînées, languissantes, éperdues, vers une ouverture de la terre d'où s'échappaient certaines vapeurs. Là, assises sur un trépied où des prêtres les retenaient de force, elles recevaient l'exhalaison prophétique. On voyait leur visage pâlir, leurs membres s'agiter de mouvements convulsifs. D'abord, elles ne laissaient échapper que des plaintes et de longs gémissements; bientôt, les yeux étincelants, la bouche écumante, les cheveux hérissés, elles faisaient entendre, au milieu des hurlements de la douleur, des paroles entrecoupées, incohérentes, que l'on recueillait avec soin, et où l'on s'ingéniait à trouver un sens et une révélation de l'avenir.

Derrière cette mise en scène, il y avait quelque chose de grave. Les prêtres, qui commentaient et interprétaient les paroles divines, étaient au courant de toutes les affaires des États, même des particuliers, grâce à l'immense concours des pèlerins; ils pouvaient donc, par leurs réponses, exercer une influence décisive sur les destinées politiques des villes. On l'a déjà constaté souvent, dans les grands dangers de la Grèce, les oracles, malgré leur ambiguïté, furent toujours patriotiques et propres à relever les cœurs abattus.

CHAPITRE III

LA POÉSIE SIBYLLINE

Chaque sanctuaire illustre devenait, pour ainsi dire, une école où se formait avec le temps une sorte de littérature à la fois religieuse et politique. Le dieu, suivant l'usage, prenait en chaque lieu un surnom spécial : à Delphes, on adorait Apollon Pythien ; à Délos, Apollon-Phœbus, le dieu du jour, qualifié de Cynthien ; en Éolide, à Cyme, selon toute vraisemblance, Apollon avait aussi son surnom ; et ses prophétesses, au lieu de se nommer pythies, s'appelaient sibylles. Ce mot est, en effet, éolien[1]. On conçoit donc que les divers oracles aient pu, à cause de leur provenance, s'appeler Pythiques, Cynthiens et Sibyllins. Les oracles sibyllins ont dû se confondre de bonne heure avec ceux de l'Ionie, auxquels Érythrée, comme nous l'avons vu, donna son nom.

Nous distinguons la poésie sibylline des oracles

[1] Varron (*Antiquit. rerum divin.*, IV), cité par Lactance (*Divin. Inst.*, I, 6), cite que le mot sibylle est formé des deux mots Σιός (Θεός) et βυλή (βουλή) du dialecte éolien, et signifie *volonté divine*, comme Θεοβουλή. Varron a emprunté cette étymologie à un auteur ancien qu'il ne nomme pas.

proprement dits. Les oracles étaient rendus pour des cas déterminés, dans des circonstances définies et s'adressaient soit aux particuliers, soit aux États; c'étaient des réponses, d'ordinaire courtes et ambiguës, qui tenaient dans un, deux, trois ou quatre vers. Peut-être étaient-ils plus développés à l'origine, alors que la ferveur de la foi religieuse dispensait les prêtres d'envelopper leurs prédictions de nuages et de mystères. La poésie sibylline est autre chose. Elle naît dans le secret du sanctuaire, d'une méditation soutenue, d'un enthousiasme en quelque sorte réfléchi, qui n'exclut ni la froide raison avec ses prévisions et ses calculs, ni les renseignements venus du dehors sur l'histoire et sur la politique des cités et des pays voisins ou lointains. Dans ces conditions, l'oracle s'allonge en petit poëme, célèbre les grands événements du passé et de l'avenir, vante la gloire de tel ou tel dieu, et perd le caractère individuel de l'oracle rendu en réponse. L'oracle-réponse fut le premier moule dans lequel le sacerdoce jeta ses inspirations et ses conseils ; le progrès des idées et des lumières fit surgir autour des sanctuaires en renom des écoles de poésie prophétique. C'est ainsi que l'histoire, à l'origine des sociétés helléniques, rapproche et confond dans un but commun, qui est l'enseignement des peuples, et sous une même autorité, qui est l'inspiration divine, le prêtre, le prophète et le poëte. La poésie sibylline précéda la poésie épique ; Homère, à ce titre, est véritablement fils d'Apollon ; et les Rapsodes tiennent autant du temple que de l'agora.

CHAPITRE IV

CUMES ET ROME

C'est une sibylle et non une pythie que nous trouvons à Cumes. Pourquoi? c'est que la ville de Cumes est fille de l'Éolide.

Les villes grecques de Chypre ne voulaient pas remonter moins haut que la guerre de Troie : prétention excessive, que beaucoup de colonies italiennes mettaient aussi en avant, sans plus de droit. Cumes, seule, pouvait se vanter de remonter au douzième[1] ou au onzième siècle. Suivant l'opinion la plus probable, elle fut fondée, en 1050, par des habitants de Chalcis en Eubée et de Cyme, la capitale de l'Éolide. Scymmus de Chio assure qu'elle fut fondée *d'abord* par des Chalcidiens, *ensuite* par des Éoliens[2].

Cet auteur ajoute que les chefs de la colonie étaient convenus qu'elle appartiendrait à l'un des deux peuples, tandis que l'autre lui donnerait son

[1] Raoul Rochette (*Hist. des colon. grecq.*, t. II, p. 109 et suiv.) place la fondation de Cumes au douzième siècle.

[2] Κύμη, πρότερον ἦν οἱ Χαλκιδεῖς ἀπῴκισαν
Εἶτ' Αἰολεῖς...

nom. L'influence éolienne paraît avoir dominé à Cumes, si l'on en juge par ce fait important que l'alphabet qui y prévalut fut l'un des types principaux de celui que nous connaissons aujourd'hui sous le nom d'alphabet éolo-dorien.

Cumes fut la reine des colonies chalcidiennes de l'Italie, établies d'abord dans les îles Pythécuses, plus tard à Abella et à Nola. La plupart des villes chalcidiennes de cette contrée lui durent sans doute leur origine, son accroissement rapide ayant exigé bientôt qu'elle répandît hors de son sein la surabondance de ses habitants. Un de ses premiers établissements fut la ville, si célèbre depuis sous le nom de Néapolis, et qui portait alors celui de Palæopolis. La ville de Dicœarchia, appelée Puteoli (aujourd'hui Pouzzoles) par les Romains, fut aussi une des colonies de Cumes et lui servit dans l'origine de port et d'entrepôt de commerce [1].

L'apogée de la puissance de Cumes se place du huitième au sixième siècle. Sans prétendre que sa domination se soit étendue au loin dans les terres, et qu'elle ait cherché à soumettre les dures peuplades italiotes qu'elle se contenta de refouler vers l'Apennin, nous admettons qu'elle joua durant cette période, en Italie, un rôle prépondérant, à cause de l'hégémonie qu'elle possédait sur les cités florissantes dont nous venons de parler, et qui la désignait, en cas de danger, comme le chef suprême de toutes les autres colonies grecques de l'Italie centrale.

[1] *Hist. des colon. grecq.*, t. III, p. 117 et suiv.

Le danger ne vint pas des peuplades indigènes, cantonnées dans les montagnes et satisfaites de leur vie agricole et pastorale ; il vint des Étrusques, qui aspiraient, comme les Grecs, à la prépondérance maritime et commerciale. Les confédérations grecques résistèrent longtemps et avec avantage. Cette lutte ne nous est connue que par de vagues indications qui nous montrent des batailles acharnées se livrant entre Grecs et Étrusques sous les murs de Cumes, et nous laissent entrevoir avec certitude le rôle important de l'antique cité éolienne. Les Étrusques eurent le dessus. Leur conquête ne tendait pas d'ailleurs à absorber les vaincus, mais à les englober dans l'une des trois confédérations qu'ils formèrent depuis l'Arno jusqu'à l'extrémité de la Campanie et qui comptaient environ quarante cités.

« Il n'est pas admissible que Rome, incapable alors de vaincre les Èques ou les Herniques, Rome, qui n'avait pu résister aux Sabins, ait pu lutter contre le courant supérieur d'une civilisation armée et d'une conquête bienfaisante. Rome fut englobée dans le mouvement étrusque. On lui laissa sa langue, sa nationalité, ses croyances ; elle fut gouvernée plutôt que dominée. Comme elle n'avait qu'une importance secondaire, les Étrusques s'en assurèrent au passage et allèrent plus loin. Aussi, ne peut-on entendre sans sourire le récit des annalistes romains qui nous montrent les rois étrusques devenus romains par l'adoption et conquérant toute l'Étrurie. Dans l'histoire romaine, l'expulsion des Étrusques de Rome coïncide avec la fin de la monarchie ; dans la réalité, il n'en

est pas ainsi : l'influence et la suprématie politique de l'Étrurie ne cessent pas de sitôt[1]; » on les retrouve encore persistantes à plus d'un siècle de distance. L'histoire romaine nous apprend du moins par analogie que les nombreuses villes d'origine grecque, Cumes en tête, vaincues par les Étrusques, conservèrent leur langue, leurs institutions, une grande partie de leur autonomie. Il en résulta nécessairement une tendance persévérante, plus ou moins ouverte selon les circonstances, à se grouper entre elles. Il faut reconnaître que les liens relâchés du système fédéral des Étrusques, qui expliquent le peu de durée de leur suprématie, favorisaient cette tendance. Rome sut en profiter; elle y trouva le premier instrument de son esprit de conquête; ce fut le premier degré de sa grandeur.

Vers la fin de la monarchie, les princes étrusques, qui régnaient à Rome, étaient devenus les chefs d'une ligue de trente villes du Latium. Servius Tullius avait conclu un traité entre Rome et ces villes, en vertu duquel on éleva en commun un temple à Diane sur le mont Aventin. Dans ce temple on exposa et on conserva la table sur laquelle étaient inscrits le traité et les noms des peuples qu'il comprenait[2]. Rome venait de se substituer ainsi au rôle de sa métropole, à l'hégémonie d'Albe dans le Latium; elle recueillait l'héritage de la cité-mère. Cette ligue était évidemment, au point de vue des Étrusques, un État dans l'État ; elle mettait en ques-

[1] *Fouilles et découvertes*, par M. Beulé, t. Ier, p. 351.
[2] Niebuhr, *Hist. rom.*, t. II, p. 85.

tion la confédération supérieure. Mais, la politique toscane n'était ni inquiète ni jalouse, et ne prenait ombrage que des actes directement contraires aux statuts qu'elle avait imposés ; confiante dans ses ressources militaires immenses, dans la fortune passée de ses armes, elle attendait pour intervenir que la révolte fût un fait accompli.

Les Tarquins, entrés dans cette voie, qui conduisait à relever la confédération latine au profit de Rome contre les Étrusques, étaient amenés naturellement à restaurer le vieux culte de Jupiter Latiaris, chef suprême de la ligue primitive, et dont la Diane adorée sur l'Aventin semble avoir été la parèdre. Denys d'Halicarnasse, qui rapporte que la première fête de la nouvelle confédération fut célébrée après une victoire de Tarquin l'Ancien sur les Étrusques, nous indique sûrement la signification vraie de la ligue : son but était d'affranchir le Latium de la suprématie étrusque[1].

[1] Les féeries latines (voy. *Les Dieux de l'ancienne Rome*, par M. Preller, p. 148) étaient des fêtes demi-politiques : on y renouvelait les traités, on y fortifiait l'alliance commune par un sacrifice solennel. Le nœud de la fête était, comme toujours, un sacrifice, une prière, accompagnés d'un festin. La victime était un jeune taureau à peine arraché à sa mère, et qui n'avait jamais courbé la tête sous le joug ; il devait être blanc. On élevait des taureaux pour ces sacrifices dans les belles prairies des environs de Faléries. C'était le roi de Rome, plus tard le dictateur, enfin l'un des consuls, qui immolait l'animal, dont la chair était répartie entre toutes les villes confédérées.

Le mont Albain était le centre du culte de Jupiter Latiaris. On voit encore aujourd'hui au sommet de la montagne, dans l'enceinte d'un couvent des Frères de la Passion, les ruines d'un vieux temple, d'où l'œil domine au loin les monts, les plaines et la mer ; et, sur la pente, il s'est conservé des restes assez considérables de la voie sacrée par laquelle jadis les citoyens et les processions de Rome et du

Quelles étaient ces villes confédérées sous l'hégémonie d'Albe, puis de Rome ? C'étaient, parmi les plus importantes, Tibur, Gabies, Tusculum, Préneste, Ardée, Aricie, toutes colonies grecques ; nous en donnerons plus loin la preuve. Ainsi, c'est en relevant et en organisant politiquement et militairement les restes de la puissance des villes grecques qui l'entourent, que Rome se fait un nom et une situation dans le Latium. Sans doute, aux cités d'origine hellénique appartenant à la confédération latine, il se joignait des cités, telles que Rome, d'origine différente ; nous ne soutenons pas que l'élément grec existât seul dans la confédération ; il y était largement représenté, voilà ce que nous pouvons affirmer.

Ce fut à force d'énergie patiente et modeste, après bien des défaites, après mille efforts en apparence stériles, que Rome parvint à triompher des premiers obstacles. Toutefois, dès le début, on voit poindre dans sa politique un principe qui tranche nettement avec la conduite des Étrusques : le génie absorbant et dominateur de la future reine du monde se trahit par des signes qu'on n'a pas assez remarqués. Il y avait dans la confédération dix villes plus puissantes que Rome ; elle ne dut peut-être qu'à sa faiblesse et aux rivalités de ces villes le choix qu'on fit d'elle pour être capitale ; elle ne pouvait donc prétendre à

Latium montaient au sanctuaire. C'était là que l'on célébrait le triomphe des généraux romains auxquels on n'accordait pas le triomphe dans Rome même. Dans les solennités de ce genre, la couronne n'était pas de laurier, mais de myrte, comme dans les ovations. Preller voit dans ce fait une allusion au culte de Vénus, qui est, elle aussi, une vieille divinité de la ligue latine.

absorber les villes liguées; mais elle s'appliqua à resserrer les liens de la confédération, elle mit de l'emportement et une sorte de turbulence impérieuse à réclamer la stricte exécution des statuts. De là naquirent sans doute les luttes où nous la voyons engagée sous Tarquin le Superbe contre Gabies et contre Ardée.

Survient enfin la révolution qui chasse les Tarquins et met Rome en révolte ouverte contre l'Étrurie. Il se passe alors deux faits considérables, qui permettent d'entrevoir l'ensemble d'une situation que les historiens romains ont, par orgueil national, laissée dans l'ombre.

Le premier fait est celui-ci : seules, deux villes de la confédération étrusque, Véies et Tarquinies, se lèvent pour faire rentrer Rome dans le devoir, et livrent la sanglante bataille d'Arsia, où la victoire demeure incertaine[1]. Nous avons là une preuve des divisions qui travaillaient alors l'Étrurie, affaiblissaient son action et avaient sans doute encouragé Rome à secouer le joug.

Voici le second fait : la ligue latine n'assiste pas indifférente à cette tentative d'émancipation couronnée presque de succès. Suivant l'exemple de la capitale, Aricie se soulève; un souffle d'indépendance agite alors les villes grecques de la contrée. Et si l'on pouvait douter qu'au fond il s'agit ici de l'antique rivalité des Étrusques et des Grecs, qui renaît sous

[1] Dans cette bataille, plus de 22,000 hommes avaient succombé, et l'avantage serait, suivant la tradition, resté aux Romains, parce qu'ils avaient perdu un soldat de moins que leurs ennemis.

une autre forme et avec de nouveaux éléments, voici qui achèvera de dissiper toute incertitude : Cumes intervient soudain ; poussée par sa haine séculaire contre les Étrusques, elle fait un suprême appel aux cités qu'elle avait jadis conduites à la lutte et parfois à la victoire ; elle rassemble une armée puissante et l'envoie au secours d'Aricie.

Cependant l'Étrurie s'était réveillée de sa torpeur ; la grandeur du danger avait fait taire, provisoirement du moins, les dissensions intérieures, et le chef militaire de la confédération, Porsenna, roi de Clusium, à la tête de tous les contingents envoyés par les villes restées fidèles, était venu mettre le siége devant Rome. Après une résistance héroïque, Rome succombe. Le Conseil des Anciens envoie à Porsenna le trône d'ivoire, le sceptre, la couronne, la robe de pourpre, qui étaient les insignes de la royauté. Dans le traité, qui fut alors conclu, il y avait cette clause expresse[1] que les Romains renonceraient à l'usage du fer, excepté pour cultiver la terre, et cette autre condition qu'ils abandonneraient leur territoire de la rive étrusque[2]. Un succès aussi complet permettait à Porsenna d'abandonner les Tarquins,

[1] Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 39.

[2] Niebuhr (*Hist. rom.*, t. II, p. 155) fait remarquer qu'il est peu vraisemblable que ce territoire ait été rendu à Rome avec une grandeur d'âme romanesque ; il explique de la sorte la disparition d'un tiers des tribus primitives, disparition que les annales dissimulent, de peur de montrer dans toute leur étendue l'abaissement et la chute de Rome. Il reste très-probable, sinon démontré, que les dictateurs, élus à cinq ans d'intervalle, qui, après ces événements, héritèrent dans Rome de la puissance royale avec le titre étrusque de *lars* ou *larcius*, furent, pendant plus d'un siècle, des chefs politiques choisis, ou tout au moins agréés, par l'Étrurie.

sans trahir la cause de l'Étrurie[1]. D'ailleurs, tout n'était pas fini par la soumission de Rome. L'orage devenait menaçant du côté d'Aricie. Porsenna envoie contre les rebelles son fils Aruns. L'armée cuméenne survient et décide de la défaite des Étrusques ; Aruns est tué dans la mêlée. Le succès arrivait trop tard. Ce grand effort fut perdu pour longtemps ; Rome venait de capituler et les fuyards de l'armée d'Aruns y trouvèrent un refuge assuré et des soins pour leurs blessures.

« Ce n'est qu'un siècle après l'expédition de Porsenna, dit M. Beulé[2], que les Romains pourront commencer à relever la tête, à se mesurer avec une ville étrusque, une seule ville, Véies ; mais avec quels efforts, au prix de quelle persévérance, et cela, quand l'Étrurie est en pleine décadence, quand les confédérations du Nord et du Sud sont dissoutes ; quand la marine tyrrhénienne est singulièrement affaiblie ; quand le luxe, la corruption, les dissensions ont ôté à la confédération centrale son action et peut-être sa raison d'être. Alors Rome s'étend, grandit, fait des conquêtes ; elle profite des divisions des petits peuples, s'avance par les alliances autant que par les armes et devient l'héritière des Étrusques plutôt que leur ennemie. Elle est, un jour donné, la capitale de l'Étrurie ; elle représente glorieusement la civilisation étrusque, qui l'avait conquise et tenue en tutelle,

[1] C'est à Cumes que se réfugient les Tarquins, abandonnés par leurs compatriotes ; l'accueil amical et la sécurité qu'ils y trouvent sont une preuve nouvelle et décisive du rôle que nous attribuons à la cité grecque.

[2] *Fouilles et découvertes*, t. Ier, p. 356.

jusqu'à ce qu'elle représente un peu plus tard la civilisation grecque. »

Nous souscrivons à ces judicieuses remarques avec cette réserve que Rome, nous l'avons montré, contenait déjà de nombreux éléments puisés dans la civilisation des colonies grecques. Les cités d'origine hellénique entraient pour une très-grande part dans la ligue latine. Cumes, qui représente l'influence grecque en Italie, avait conservé des relations d'étroite amitié avec la confédération du Latium; elle secourt Aricie, elle est l'amie des rois de Rome, et leur donne asile après la victoire des Étrusques. Ces faits commentent la légende qui nous montre Cumes transmettant à Rome le dépôt sacré de ses vieux oracles, et achèvent de nous convaincre que, pendant les septième et sixième siècles, les rapports entre Rome et Cumes ont été constants, qu'ils ont donné lieu à des emprunts considérables, au profit de la cité latine, qu'enfin, parmi les héritages qui ont commencé et préparé la puissance de Rome, le premier en date, et peut-être en importance, est l'héritage de Cumes.

Si ce sont là des inductions, on conviendra toutefois qu'elles reposent sur des faits précis, incontestables. Ces inductions viennent d'être confirmées de la manière la plus éclatante par la découverte récente de l'origine de l'alphabet latin. Cet alphabet, formé primitivement de vingt et une lettres, ne dérive pas de l'étrusque, comme les alphabets de l'Ombrie, du Picenum et des pays Osques. M. Ottfried Müller[1] et

[1] *Die Etrusker*, t. II, p. 312.

M. Mommsen[1] ont constaté qu'il sortait du grec. M. Kirchoff est allé plus loin en reconnaissant le premier[2] la variété particulière de l'écriture grecque éolo-dorienne usitée dans les colonies chalcidiennes du midi de l'Italie et de la Sicile, Cumes, Naples, Rheggium, Naxos, Messine, Himera, et en signalant dans cette écriture la source précise d'où l'alphabet latin est directement sorti. M. François Lenormant[3] a achevé la démonstration commencée par les savants allemands, en rapprochant dans de curieux tableaux les alphabets du grec chalcidien et du latin, et en réunissant les divers types de lettres de l'écriture latine archaïque. Il est donc démontré que l'alphabet latin, à son origine, n'a été autre chose que cette variété de l'alphabet hellénique, adoptée sans aucune modification, sauf toutefois la suppression des signes des trois articulations aspirées : *th*, *ph*, *ch*. « Au reste, ajoute M. François Lenormant, si l'on consulte les vraisemblances historiques pour savoir de quelles localités l'alphabet grec a pu être transmis aux Latins des âges primitifs, de la période des rois, elles répondent : Ce dut être de Cumes ou des villes de la Sicile.

« L'action de l'influence grecque, venue de ces deux sources à Rome, dès le temps des rois, se ma-

[1] *Unter ital. Dialekt.*, p. 26 et suiv.

[2] *Mémoires de l'Académie de Berlin* pour 1863, p. 228.

[3] Dans la seconde livraison du beau *Dict. des Ant. grecq. et rom.* de MM. Ch. Daremberg et Saglio, à l'article *Alphabetum*, p. 188-218, excellent résumé du grand travail du même auteur sur la *Propagation de l'alphabet phénicien*, couronné par l'Académie des inscriptions.

nifeste par beaucoup de preuves. La réforme de la constitution de la cité, que la tradition attribue à Servius Tullius, est une imitation des républiques grecques; le système des poids et mesures, tel qu'il se présente à nous dès les temps les plus anciens, système que l'on comprend également dans les institutions mises sous le nom de Servius Tullius, est en grande partie d'origine grecque, et dans ce qui y subsiste de vestiges d'un système indigène antérieur, nous trouvons des modifications qui ont pour but d'accorder exactement le système indigène avec celui des Hellènes. La plupart des mots qui s'y rapportent sont grecs. Il en est de même du système monétaire[1]. »

Nous croyons, quant à nous, qu'il faut distinguer dans l'histoire de Rome trois phases de l'influence grecque, différentes non-seulement par le temps où elles se sont produites, par la nature des éléments mis en œuvre, mais encore par les conséquences qui en résultèrent. La première phase remonte au septième siècle, c'est celle que nous étudions; Cumes y joua le principal rôle. La seconde commence lorsque Rome, devenue maîtresse du centre de l'Italie, marche à la conquête de l'Italie méridionale et de la Sicile, et se heurte aux armées de Pyrrhus et aux flottes de Carthage. La troisième, qui est la suite de la précédente, commence à la proclamation de l'indépendance de la Grèce, se prolonge jusqu'aux Césars, et, réveillant tous les germes antérieurs, fait

[1] *Dict. des Antiq. grecq. et rom.*, p. 216.

dire au poëte : La Grèce vaincue a subjugué son vainqueur! »

> Græcia capta ferum victorem cepit et artes
> Intulit agresti Latio.

En même temps que Cumes donnait à Rome une écriture, des usages et des institutions, elle lui confiait le dépôt sacré de ses oracles, et complétait ainsi son éducation politique et religieuse. Ceci nous ramène à notre point de départ, c'est-à-dire à la légende romaine de la sibylle de Cumes; tout ce qui précède n'en est que le commentaire historique.

CHAPITRE V

LES ORACLES CAPITOLINS

Nous allons maintenant examiner de près tout ce qui se rapporte aux livres sibyllins enfermés dans un caveau du temple de Jupiter Capitolin, à une époque qui ne saurait guère descendre plus bas que le commencement du sixième siècle avant notre ère.

Le temple avait été commencé, dit-on, avec les ressources provenant du butin conquis sur une ville des Volsques, Suessia Pometia, par l'armée latine. Comme les acropoles grecques, il était situé au sommet d'une colline escarpée; ses hautes murailles et ses puissantes colonnades semblaient se perdre dans les nues et défier les efforts de l'ennemi. Dès le temps de Tatius[1], le Capitole avait été couvert d'autels et de chapelles dédiés à un grand nombre de divinités qu'on ne pouvait déposséder sans le consentement des auspices. Toutes se retirèrent devant la réunion des trois êtres suprêmes de la religion étrusque : Jupiter, Junon, Minerve. Il ne resta que Juventas et

[1] Niebuhr, *Hist. rom.*, t. II, p. 257 et suiv.

Terminus, pour marquer que la jeunesse du peuple romain ne se flétrirait point et que ses frontières ne reculeraient pas, tant que le pontife, pour honorer les dieux, monterait au Capitole, accompagné de la vierge silencieuse. Le triple sanctuaire était placé sous un même toit, divisé par des murailles communes, entouré de colonnades. Au midi, le péristyle était triple; il était double des autres côtés. L'édifice était en pépérin; les colonnes n'étaient point revêtues de stuc; le marbre ne devait point y briller. Les portes et le toit étaient probablement en bronze. Ce temple ne le cédait point en magnificence et en grandeur à celui de Pœstum. Le témoignage des écrivains et la tradition locale s'accordent à le placer sur la colline la plus rapprochée du Palatin et de l'Aventin, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le palais Cafarelli.

Le caractère et la disposition générale du monument rappelaient d'une manière frappante l'architecture et le style étrusques. Les colonnes étaient d'ordre toscan; les artistes qui élevèrent et ornèrent le temple avaient été appelés d'Étrurie; la statue de Jupiter qui s'y trouvait était d'un artiste de Véies, qui aurait aussi donné aux Romains la plus ancienne image d'Hercule. Déjà l'influence grecque avait triomphé de l'ancienne rigueur italique, qui ne souffrait point, dit Niebuhr, d'images corporelles des dieux. Les oracles sibyllins de Cumes étaient déposés dans un caveau souterrain (*camera subterranea*) du temple, cachés aux regards profanes; et le collége qui en avait la garde ne pouvait, sous peine de mort,

rien révéler des mystères qu'ils contenaient. Ce monument résumait de la sorte, en un symbole complet et admirable, tout le passé de la jeune cité, nourrie à la fois de la civilisation grecque et de la civilisation étrusque, mélangeant, dans les emprunts faits concurremment à l'une et à l'autre, les arts, les institutions, la religion des colonies éolo-chalcidiennes et de l'Étrurie, asseyant enfin le Jupiter toscan sur un trône dans les fondements duquel on avait pris soin d'enterrer, en quelque sorte, l'esprit et la tradition de l'antique Hellade, représentés par les oracles de Cumes.

Le mystère qui enveloppait les oracles devint impénétrable depuis le jour où un duumvir indiscret paya de sa vie la profanation qu'il avait commise. C'est ce mystère que nous allons pourtant essayer de pénétrer, non sans quelque espérance d'y réussir. Nous serons puissamment aidé dans notre tâche par les témoignages remontant au premier siècle avant notre ère, dont le docte Varron, Virgile, et d'autres écrivains, se firent l'écho. Ces témoignages proviennent sans doute[1] des récits des membres du collége préposé à la garde des oracles. Ces récits concernaient la conformation, l'aspect et le contenu des prophéties. Les gardiens se crurent astreints à moins de discrétion après l'incendie qui, au temps de Sylla, détruisit le temple et tout ce qui y était renfermé.

Varron rapporte[2] que les oracles étaient écrits sur

[1] Niebuhr, *Hist. rom.*, t. II, p. 276 et suiv.

[2] *De ling. latin.* — Servius, *Ad Æneid.*, III, 144; VI, 74. — Niebuhr (*Hist. rom.*, t. II, p. 276) admet le fait comme certain. Ce

des feuilles de palmier, partie en vers, partie en signes allégoriques ou hiéroglyphiques. Cette conformation suggère à Niebuhr[1] la conjecture suivante sur la manière de consulter les prophéties : on les abordait, comme font les Orientaux pour le Coran, et comme beaucoup de chrétiens qui, malgré les défenses les plus sévères, consultent la Bible en l'ouvrant. Il eût été, en effet, téméraire de rechercher, pour l'accommoder aux circonstances, un passage quelconque. La forme des feuilles de palmier destinées à l'écriture, et disposées en carrés longs, de grandeur égale, était fort propre à mêler et à tirer au sort, comme on le faisait pour les tablettes de Préneste[2]. Mais, dira-t-on, les oracles n'étaient-ils pas répartis en plusieurs livres? Un livre ne sup-

pouvaient être des feuilles préparées de palmier de l'espèce la plus belle d'Afrique; mais, en cas de besoin, on aura fait usage des palmiers nains qui abondent en Sicile. Virgile (III, 144; VI, 74) paraît faire allusion aux feuillets séparés qui contenaient les oracles de la sibylle de Cumes.

[1] *Histoire romaine*, loc. cit.

[2] Les oracles conservés dans le temple de Jupiter étant exclusivement à l'usage de l'État, ceux des particuliers qui voulaient recourir à la direction des puissances supérieures, allaient à Préneste, au temple de *Fortuna* (Τύχη), et y consultaient les sorts. C'étaient de petits bâtons ou de petites planchettes de chêne, sur lesquels étaient gravés de vieux caractères. Un jeune garçon les mêlait et tirait, pour la consulter, l'une des planchettes (Cicer., *De Divinit.*, II, 41). Niebuhr (*Hist. rom.*, II, 285) rapproche les sorts de Préneste des baguettes runiques. On pourrait aussi les comparer au jeu de *tarot*, qui a été dans l'antiquité un instrument de divination chez les Orientaux, et duquel sont sorties nos *cartes*. Les cartes ont conservé la marque de leur origine; elles ne servent pas seulement à la distraction, mais aussi à *tirer* la bonne aventure. Niebuhr croit qu'il y avait en Italie, ailleurs qu'à Préneste, des sorts de ce genre, et que les Étrusques goûtaient fort cette sorte de divination. Il est certain qu'il y eut aussi des sorts célèbres à Cœré.

pose-t-il pas un plan et un agencement quelconque, tout au moins une collection d'écrits ayant un lien commun? Et comment concilier la division des oracles en livres avec la supposition suivant laquelle ces livres n'étaient que des paquets de feuilles indépendantes, qu'on pouvait mêler sans détruire le sens? Cette difficulté disparaît, quand on réfléchit que les oracles étaient courts, et qu'une seule feuille pouvait suffire à contenir les plus longs.

Les livres de Cumes avaient donc l'aspect de paquets de feuilles de palmier. Chaque feuille renfermait un oracle, partie en vers, partie en signes allégoriques. Quant aux vers, nous avons lieu de penser, par la nature de ceux admis dans la collection restaurée, qu'ils étaient hexamètres. Relativement aux signes allégoriques, étaient-ce des caractères empruntés aux hiéroglyphes égyptiens, des dessins analogues à ceux dont plus tard les kabbalistes se servirent, et qu'ils avaient empruntés aux Chaldéens, ou bien des peintures à la fois naïves et mystérieuses dans lesquelles l'art grec, à son aurore, traduisait, sous le voile du symbolisme, ses croyances religieuses, les mythes dramatisés par ses héros et par ses dieux? Ces diverses suppositions peuvent se faire, sans qu'on trouve des raisons solides de s'arrêter à aucune d'elles.

Quels sujets traitaient les oracles? Nous pensons, avec Niebuhr[1], qu'ils ne contenaient pas seulement des prédictions d'événements futurs, mais aussi et

[1] *Hist. rom.*, t. II, p. 280 et suiv.

surtout des préceptes pour gagner ou pour apaiser les dieux. L'ordre de faire venir Esculape d'Épidaure ne peut avoir été pris que dans un oracle qui parlait de peste, et qui, par conséquent, l'annonçait. Dans ce qui nous reste des Décades de Tite Live, nous voyons que le but de la consultation n'est jamais de connaître les événements futurs, comme cela se pratiquait pour les questions adressées à l'oracle de Delphes ; on ne veut qu'apprendre quel culte les dieux demandent quand leur courroux s'est manifesté par des calamités ou par des présages. Tous ceux de leurs commandements dont on a conservé le souvenir sont dans cet esprit : ils prescrivent les honneurs à rendre aux divinités déjà reconnues, et désignent les divinités étrangères qu'il faut recevoir. Ce caractère rituel et religieux, qui domine dans les oracles sibyllins, est précisément ce qui a décidé les juifs alexandrins à les imiter. On comprend, sans qu'il soit nécessaire d'insister, quel intérêt il y avait pour le prosélytisme alexandrin à faire circuler parmi les oracles érythréens authentiques des morceaux recommandant le culte du Dieu Unique, du Grand Roi adoré à Jérusalem.

Les oracles de Cumes étaient en langue grecque. Il est fait mention de deux interprètes qu'on appelle afin de vérifier la traduction des vers; il s'agit évidemment des deux esclaves publics attachés au collége des duumvirs, d'après Denys d'Halicarnasse[1]. La langue grecque n'était pourtant pas inconnue aux

[1] *Antiq. rom.*, IV, 62.

Romains. Nous venons de voir qu'ils ont eu des relations étroites et fréquentes avec les colonies grecques du Latium et de la Campanie, au septième et au sixième siècle, et que ces relations ont laissé des traces certaines et nombreuses dans les institutions, les mœurs, le système d'écriture, le système des poids et mesures. Au cinquième siècle, l'ambassadeur de Rome, quoiqu'il fît des fautes, parla grec aux Tarentins. Les ordres donnés par les oracles prescrivent constamment l'adoration des divinités grecques, et on ne peut mettre en doute que leur influence a été fort grande pour écarter de la religion romaine les éléments sabins et pour y atténuer les éléments étrusques. Sacrifier selon le rite grec était une expression synonyme de faire un sacrifice d'après l'ordre des oracles sibyllins, et tout gardien des livres était, en cette qualité, prêtre d'Apollon.

On a soutenu[1] que les oracles conservés dans le temple de Jupiter Capitolin venaient d'Ionie, quoique Cumes se vantât aussi, dans le voisinage, de ses oracles et de ses prophéties. Ce qui prouve, ajoute-t-on, cette origine, c'est l'ordre donné par eux de révérer la déesse du mont Ida[2]; puis cette circonstance, que ce fut principalement à Érythrée qu'on entreprit de les restaurer. Cette opinion est conforme aux faits : nous voyons naître en Ionie et en Éolide les oracles sibyllins; il n'est pas étonnant que Cumes, la première colonie, en date et en puissance, de l'Éolide, ait possédé la tradition vivante des oracles qui s'appe-

[1] Niebuhr, *Hist. rom.*, t. II, p. 280.
[2] Tite Live, XXIX, 10.

lèrent depuis érythréens, et qu'elle ait même conservé et transmis à Rome quelques-uns des plus anciens qui aient eu cours en Asie Mineure. Mais il est aussi vraisemblable que Cumes, devenue à son tour mère de colonies nombreuses et florissantes, et placée en Italie à la tête d'une amphyctionie puissante, eut, comme les villes d'Asie, ses oracles et sa sibylle, en un mot, sa littérature ou plutôt sa poésie prophétique.

Il y a pour les littératures religieuses trois époques : l'une de production, l'autre de consolidation, l'autre d'immobilisation. La première est marquée par un enthousiasme fiévreux et naïf; après elle, vient une période plus calme, durant laquelle s'opère un travail, qui a pour effet d'épurer et de compléter l'œuvre primordiale. La troisième époque est signalée par deux tendances inverses : l'une veut conserver intact le dépôt traditionnel ; l'autre, parfois victorieuse, prétend le modifier, pour le mettre en harmonie avec des besoins nouveaux et des idées nouvelles. De cette dernière tendance, laquelle avec le temps prédomine, il résulte un accroissement, qui exprime l'action lente et invincible du temps et des hommes sur toutes choses. Nous admettons, en conséquence, qu'à Cumes, comme à Érythrée, les prêtres furent amenés, par une pente fatale, à amplifier, à imiter les vieux oracles, et qu'ils en composèrent plusieurs, dans lesquels l'impression des événements contemporains se faisait sentir. Il est donc probable que dans la collection du Capitole il y avait non-seulement des oracles éoliens et ioniens, mais

encore des oracles cuméens, et parmi ceux-ci des prédictions qui intéressaient spécialement Rome, et constituaient entre ses mains, comme l'a dit un poëte [1], « les gages donnés par les destins à l'éternité de son empire : »

. . . . . æterni fatalia pignora regni.

Il existait dans la chambre souterraine du Capitole une autre collection d'oracles sibyllins, venus de Tibur. A défaut d'autre indice, nous pourrions déjà voir là une preuve de l'origine grecque de Tibur, si l'histoire ne nous montrait une émigration argienne, conduite par Catillus, abordant aux rivages du Latium, fondant peu après les villes de Tibur et de Cora, puis entrant en lutte avec les Arcadiens d'Évandre [2].

[1] Rutilius Numantianus, *Itiner.*, II.

[2] Denys d'Halicarnasse croit que Tibur existait dès le seizième siècle avant notre ère, et qu'elle fut fondée par les Sicules. Raoul Rochette (*Hist. des colon. grecq.*) rapporte sa fondation aux émigrations qui suivirent la guerre des Épigones. Sans remonter aussi haut, et sans vouloir fixer la date de cette fondation, nous dirons que Artémidore, cité par Étienne de Byzance et par Strabon, attribue à Tibur une origine grecque; Caton (*apud Solin. in Martian. Capella*) dit qu'elle était colonie arcadienne; Varron (*De ling. lat.*, IV, 5) et, après lui, Virgile (*Æneid.*, VIII, 345) racontent que le meurtre d'un Argien, qui s'était introduit auprès d'Évandre, sous les dehors de l'amitié et dans le traîtreux dessein d'assassiner son hôte, alluma entre les Arcadiens et les Tiburtins une guerre longue et fratricide, source d'une haine implacable. Cette haine était attestée par une pratique superstitieuse qui s'observait tous les ans à Rome. Au mois de mai (Plutarq., *Quest. Rom.*), on jetait dans le Tibre des statues de bois grossièrement façonnées, auquelles on donnait le nom d'Argiens. Plutarque veut que ce soit là un souvenir de l'inimitié qui divisait les Argiens et les Arcadiens du Péloponèse; Raoul Rochette aime mieux chercher l'explication de cette coutume dans l'ingratitude des Argiens du Latium. Le nom du bois sacré (*argilet*), qui existait dans l'enceinte de

On a fait remarquer que la statue de la sibylle tiburtine ayant été trouvée dans un gouffre de l'Anio, avec un livre dans la main, ce livre était sans doute composé de planchettes de bois ou de tablettes de métal. Varron se sert, d'ailleurs, pour désigner les oracles tiburtins, du mot *sortes*, qui semble les rapprocher des sorts de Préneste, gravés, comme nous l'avons vu, sur des plaques de chêne et des bâtonnets. Quoi qu'il en soit, il paraît certain que les prophéties tiburtines furent réunies à la collection des prophéties de Cumes, sous le nom commun d'oracles sibyllins. Ceux-ci, du reste, n'étaient pas les seuls à former l'ensemble des *Livres du Destin* (*libri fatales*), conservés au Capitole ; il y avait encore les prédictions étrusques de la nymphe Bygoé, les prédictions indigènes de Marcius, et sans doute beaucoup d'autres que les historiens n'ont pas connues.

Les oracles sibyllins en circulation dans le public étaient désignés, soit par la nature des sujets traités, soit par les noms des peuples intéressés aux prédictions, soit enfin par le lieu d'origine qu'on leur attribuait. C'est ainsi qu'au deuxième siècle avant notre ère, on était venu à compter dix groupes d'oracles, dont chacun était réputé l'œuvre d'un personnage

Rome, et où fut mis à mort le traître Argien, n'est pas la seule trace qu'ait laissée en ce lieu la présence des colons argiens : Varron cite plusieurs autres dénominations locales analogues. L'épithète de *Superbum*, que Virgile donne à Tibur, prouve que plusieurs villes, parmi lesquelles on peut citer Cora, Aricie, Gabies, Préneste, Hérétum, la regardaient anciennement comme leur métropole. C'est, du moins, l'opinion de Raoul Rochette. (*Hist. des col. grecq.*, II, p. 245.)

très-ancien et réel, d'une sibylle. Cinquante ans avant la naissance de Jésus-Christ, Varron[1] enregistre en ces termes l'état de l'opinion sur les sibylles :

« La première est la sibylle persique, dont fait mention Nicanor, historien d'Alexandre le Grand. La seconde est la sibylle libyque, dont parle Euripide dans le prologue des *Lamies*. La troisième est la sibylle de Delphes, dont parle Chrysippe dans son livre de la Divination. La quatrième est la sibylle cimmérienne, en Italie, nommée par Nævius dans ses livres sur la Guerre punique, et par Pison dans ses Annales. La cinquième est la sibylle d'Érythrée ; Apollodore affirme qu'elle fut sa compatriote, qu'elle prédit aux Grecs, partant pour Ilion, que cette ville périrait, et que Homère écrirait des mensonges. La sixième est la sibylle de Samos ; Ératosthène a écrit qu'il avait trouvé d'elle un oracle dans les vieilles annales des Samiens. La septième est la sibylle de Cumes, qui se nomme Amalthée, et qu'on appelle aussi tantôt Démophile, tantôt Hérophile. C'est elle qui apporta les neuf livres à Tarquin l'Ancien... La huitième est la sibylle hellespontine, née au pays troyen, dans le bourg de Marpesso, près de la ville de Gergithium. Héraclide du Pont dit qu'elle fut contemporaine de Cyrus et de Solon. La neuvième est la sibylle phrygienne, qui prophétisa à Ancyre. La dixième est la sibylle de Tibur, nommée Albunéa, qui est vénérée comme une divinité sur les rives de l'Anio. »

[1] *Antiq. rerum divin.*, IV.

Nous en avons dit assez sur l'histoire, l'origine et la nature des oracles sibyllins, en général, et de ceux du Capitole, en particulier. Il nous reste à ajouter que, vers le milieu du quatrième siècle, le collége des duumvirs fut transformé en décemvirat. Trois siècles plus tard, le collége devint quindécemvirat.

CHAPITRE VI

LA SECONDE COLLECTION D'ORACLES CAPITOLINS

L'an 671 de Rome, quatre-vingt-un ans avant notre ère, durant la Guerre sociale, le vieux temple de Jupiter, bâti par les Tarquins, fut incendié. Avec lui périrent les Livres du Destin. Six ans après, le temple était reconstruit plus magnifique, et le sénat ordonnait de rechercher partout les oracles sibyllins, afin de reconstituer, autant que cela était possible, le trésor prophétique perdu. Les oracles ne manquaient pas, et le nombre des livres sibyllins s'accrut, dit Varron[1], « parce qu'on apporta à Rome les livres attribués à n'importe quelle sibylle, qui furent recueillis dans toutes les villes grecques et italiques, principalement à Érythrée. » Les députés envoyés à Érythrée, Gabinius, Octacilius et L. Valerius, rapportèrent de cette ville environ mille vers, transcrits par des particuliers, et qui furent déposés au Capitole[2].

La collection nouvelle se composa d'oracles venus,

[1] *Loc. cit.*

[2] Fenestella, cité par Lactance. (*Divin. Instit.*, I, 6.)

soit de la ville d'Érythrée, soit des villes grecques d'Italie, soit d'autres villes; on accepta même ceux de quelques hommes privés[1]. Parmi ces derniers, ajoute Denys d'Halicarnasse, qui suit ici le témoignage de Varron, il y en avait d'apocryphes, que l'on reconnaissait aux acrostiches[2]. Une lettre, adressée au sénat par Tibère, atteste que les prophéties avaient été recueillies à Samos, à Ilium, à Érythrée, en Afrique, en Sicile, dans les colonies grecques d'Italie[3]. Les livres fatidiques, après la recherche de l'an 75, continuèrent d'affluer à Rome, en si grande quantité que, cinquante ans après, on en comptait plus de deux mille. Il y en avait de grecs et de latins, les uns anonymes, les autres attribués à des auteurs invraisemblables. Auguste donna l'ordre de brûler tous ceux qui, après un premier triage, ne seraient pas reconnus pour être sibyllins[4]. Un second triage fut opéré sur ceux-ci; on ne conserva définitivement que ceux qui parurent le plus authentiques, ou qui intéressaient le peuple romain. On les mit dans deux coffres d'or, placés sous le piédestal de la statue d'Apollon Palatin.

Cette épuration était jugée à peine suffisante : car l'un des quindécemvirs commis à la garde des nouveaux oracles ayant proposé au sénat, par l'entremise d'un tribun du peuple, d'admettre un livre sibyllin dans la collection restituée, Tibère blâma la proposi-

[1] *Antiq. Rom.*, IV, 193.

[2] Ἐν οἷς εὑρίσκονταί τινες ἐμπεποιημένοι τοῖς Σιβυλλείοις· ἐλέγχονται δὲ ταῖς καλουμέναις ἀκροστιχίσι. (*Antiq. Rom.*, IV, 193.)

[3] Tacite, *Annal.*, VI, 12.

[4] Suét., *Vit. Aug.*, 31.

tion, la déclarant inconsidérée et privée des garanties nécessaires, c'est-à-dire de l'avis préalable du collége et de l'examen des maîtres. L'empereur rappela en même temps la défense, faite aux particuliers par Auguste, de posséder et de lire les prétendus livres prophétiques, que la recherche de l'an 75 avait mis en circulation à Rome.

Dans ce flot d'écrits fatidiques, qui submergea Rome et l'Italie, il y avait un élément nouveau, appelé à jouer bientôt un grand rôle dans le monde. Depuis plus d'un siècle, Alexandrie avait aussi sa sibylle, ignorée des Romains et des Grecs, car elle avait pris le masque et le nom de la sibylle d'Érythrée. Le prophétisme d'Israël faisait ainsi irruption au milieu des païens, à leur insu, et leur annonçait, en même temps que l'écroulement prochain de l'hellénisme et de l'idolâtrie, l'aurore d'une ère nouvelle de justice et de paix, le règne d'un libérateur qui ferait triompher sur la terre régénérée la concorde et la vérité.

Nous allons quitter Rome et nous transporter à Alexandrie, pour étudier les causes et la nature du mouvement qui produisit la onzième sibylle, la seule antérieure au christianisme, dont quelques chants sont parvenus jusqu'à nous.

DEUXIÉME SECTION

LA SIBYLLE HÉBRAÏQUE

CHAPITRE PREMIER

LES COLONIES JUIVES AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Alexandre se montra favorable aux Juifs[1] : la ville fondée par le conquérant entre l'île de Pharos et le lac Maréotis, reçut une colonie juive qui s'accrut très-rapidement et constitua à côté de la population gréco-égyptienne un groupe énergique et compacte. Les Juifs servirent fidèlement les Ptolémées et obtinrent d'eux le monopole de la navigation du Nil, l'entreprise des blés et l'approvisionnement d'Alexandrie[2]. Ils furent mêlés au gouvernement et à l'admi-

[1] Josèphe, *Cont. Apion.*, II.

[2] Nous négligeons de citer les sources qui justifient ces assertions et les suivantes. Le lecteur trouvera les éclaircissements nécessaires dans notre ouvrage, intitulé : *Écrits historiques de Philon d'Alexandrie*, influences, luttes et persécutions des Juifs dans le monde romain, au premier siècle avant notre ère. (Librairie académique, 1 vol, in-8°.)

nistration du pays ; plusieurs y gagnèrent de hautes dignités, de grandes richesses, et l'éclat de leur fortune rejaillit sur la colonie entière. Ptolémée Philadelphe confia sa vie à deux Juifs, Andréas et Aristée, qui commandaient ses gardes du corps. Sous Ptolémée Évergète, un jeune Israélite renouvela l'étonnante aventure du fils de Jacob. Envoyé à la cour d'Égypte par son oncle, le grand prêtre Onias, il offre au roi pour la ferme des impôts un prix beaucoup plus élevé que celui qu'il en avait tiré jusque-là. Cette exploitation, qui lui fut accordée, valut au nouveau Joseph la faveur royale et d'immenses richesses. Son fils Hyrcan, qui lui succéda dans sa charge, étala dans les présents qu'il offrit, selon l'usage, lors de la naissance d'un prince, une magnificence vraiment royale. C'est un Juif alexandrin qui, selon toute probabilité, fit couvrir de lames d'or les portes du temple de Jérusalem ; c'est un Juif alexandrin qui avança à Hérode Agrippa les sommes considérables nécessaires à entretenir sa vie somptueuse à Rome, et à refaire la monarchie d'Hérode le Grand.

On voit par là que la colonie juive des bords du Nil n'avait point perdu de vue la mère-patrie, et qu'elle servait avec ardeur les intérêts généraux du judaïsme en politique, en affaires, surtout en religion. Il y eut pourtant une sorte de schisme religieux entre Jérusalem et Alexandrie, un second temple fut bâti sur la terre d'Égypte. Mais on a exagéré l'importance du fait ; les véritables schismatiques ne furent jamais en nombre à Alexandrie. Les écrits les plus marquants de l'école philosophique et de l'école

prophétique que nous pouvons lire, sont d'une orthodoxie rigoureuse; les pèlerinages annuels à Jérusalem, l'envoi des prémices et des aumônes en Palestine ne se ralentirent jamais. Sans doute, il s'éleva plus d'une fois en Judée des plaintes contre l'hellénisme des Alexandrins; les purs et les dévots crièrent parfois à l'apostasie, et des rabbins allèrent jusqu'à proscrire les lettres grecques au même titre que l'idolâtrie. C'étaient là des exaspérations naturelles chez un peuple malheureux, poussé au fanatisme par la persécution et par le mépris du reste des hommes. Mais cette tendance étroite et dure n'absorbait pas toute la nation, même en Palestine. Un esprit de charité et de prosélytisme commençait à souffler sur Israël et annonçait de loin l'Évangile. Deux courants se disputaient la direction du judaïsme; celui qui prêchait la haine des Gentils et l'isolement des fils d'Abraham fut vaincu par celui au service duquel Alexandrie avait mis sa puissance et ses richesses, et qui appelait l'humanité entière à l'héritage des enfants du vrai Dieu.

Le trafic des Israélites s'étendit bientôt à toutes les provinces du littoral méditerranéen. Les Séleucides, en Asie, continuèrent d'abord à leur égard la politique amie d'Alexandre, et leur accordèrent dans leurs États, notamment à Antioche et à Séleucie, ce que les Grecs appelaient l'*isopoliteia*, c'est-à-dire le privilége d'être traités comme les indigènes. Plus tard, lorsque la Palestine eut passé des Lagides aux successeurs de Séleucus, les Juifs furent dans leur pays en butte à une persécution terrible; mais ils

avaient eu le temps de s'étendre et de prospérer en Syrie, en Cilicie, en Ionie, en Galatie, en Cappadoce, en Troade et jusque dans le Pont. Toutes les grandes villes de ces provinces, Séleucie, Antioche, Damas, Éphèse, Tarse, Laodicée, Pergame, possédaient un quartier juif et des synagogues; car, presque partout, ils avaient obtenu, à force de patience et de souplesse, le libre exercice de leur culte.

Veut-on prendre une idée précise de la prospérité de leur trafic? Sous le consulat de Cicéron, un préteur ayant confisqué les prémices destinées au temple de Jérusalem par les colonies d'Apamée, de Laodicée, de Pergame et d'Adrumète, la confiscation s'éleva à plusieurs centaines de livres d'or[1]. Ces quatre villes n'étaient cependant pas de premier ordre, et rien ne donne lieu de supposer que les colonies juives y eussent pris un développement extraordinaire. Strabon, cité par Josèphe[2], rapporte que les Juifs d'Asie Mineure avaient mis en sûreté dans l'île de Cos une somme de 800 talents (environ quatre millions et demi), destinée aux prémices, et que le roi Mithridate s'appropria.

Les *Actes des Apôtres* nous montrent des colonies juives établies à Iconium, à Derbé, à Lystres, en Pamphylie, en Pisidie, dans les îles de Chypre et de Crète, en Macédoine, en Thessalie, à Béroé, à Athènes, à Corinthe. Dès l'année 139 avant notre ère, nous trouvons les Juifs à Rome : c'est eux, en effet, comme nous l'avons démontré, qu'un édit du pré-

[1] Cicéron, *Pro Flacco*.
[2] *Antiq. Jud.*, XIV.

teur Hispalus chasse de la ville pour cause de prosélytisme[1]. Les guerres de Pompée eurent pour résultat d'amener en Italie un grand nombre de Juifs, prisonniers de guerre ; Cicéron avoue qu'il redoute le nombre, l'entente, la turbulence et le fanatisme de la colonie juive de Rome. Les banquiers juifs d'Alexandrie avaient à Dicæarchia, le port de Cumes, à Ostie, le port de Rome, des comptoirs analogues aux succursales de nos maisons financières d'aujourd'hui.

Les Juifs pénétrèrent dans la Cyrénaïque à la suite des armées victorieuses de Ptolémée Lagus. « Il y avait, dit Strabon, dans la ville de Cyrène des bourgeois, des laboureurs, des étrangers et des Juifs, car ces derniers sont répandus dans toutes les villes, et il serait difficile de trouver en toute la terre un lieu qui ne les ait reçus[2]. » La Cyrénaïque, la Babylonie et l'Égypte furent certainement les contrées où les Israélites se fixèrent en plus grand nombre. Péluse, la clef de l'Égypte du côté de la Syrie, avait une colonie juive qui joua un rôle décisif dans les guerres des Romains avec les Lagides. Le pays d'Onias, région voisine du Delta, était rempli de Juifs ; la ville de Memphis en comptait une multitude.

[1] Dans un mémoire lu devant l'Académie des inscriptions, et inséré dans les *Annales de philosophie chrétienne*, nous avons prouvé qu'il fallait rétablir dans le passage de Valère Maxime le mot *Judæos*, supprimé par un copiste, que l'attribution du culte de Jupiter-Sabazius aux Juifs aura heurté ; ce mot existe, en effet, dans le texte de deux abréviateurs anciens de Valère Maxime, retrouvés par le cardinal Angelo Maï, et insérés au tome III de ses *Veteres Scriptores*.

[2] Josèphe, *Antiq. Jud.*, XIV, 2 ; *Guer. Jud.*, I, 6.

CHAPITRE II

LE MOUVEMENT JUDÉO-ALEXANDRIN

La colonie alexandrine était la plus puissante et comme la reine de toutes celles que nous venons de nommer; sur cinq quartiers de l'immense cité, elle en occupait complétement deux [1] et se trouvait éparse dans les trois autres. Elle atteignait, selon toute vraisemblance, au chiffre de deux cent mille âmes, et formait une véritable république autonome, gouvernée par un magistrat suprême élu, l'alabarque [2], et par un Conseil d'anciens, image du Sanhédrin de Jérusalem.

Tout ce que nous avons dit des richesses, de l'influence et de l'ubiquité des Juifs alexandrins dans le monde gréco-romain, pendant les deux siècles avant notre ère, n'était que pour mieux faire comprendre

[1] Probablement les quartiers situés au nord et à l'ouest du Sérapeum, débouchant sur le port d'Eunoste, lequel est entre l'Heptastade et l'île de Pharos, du côté opposé au Grand Port. Voyez la carte de l'*Antique Alexandrie* et de ses faubourgs, par Mahmoud-Bey, astronome du khédive, 1866.

[2] Ce titre, sur l'étymologie duquel on a tant discouru, ne serait-il pas composé de deux mots, l'un hébreu, *alab* (chef, seigneur), l'autre grec, *archos*, traduisant exactement le précédent?

l'importance du mouvement d'idées qu'ils provoquèrent. Le groupe judéo-alexandrin ne borna pas, en effet, son activité à la navigation, au trafic, à la banque; il fonda une école philosophique qui dura trois siècles et jeta un vif éclat, et qui, comme nous allons le voir, n'exprime qu'une partie du puissant prosélytisme des Hébreux hellénisés. Nous sommes là en présence d'un phénomène capital et nouveau dans l'histoire du judaïsme et qui mérite de fixer l'attention.

Jusqu'alors l'Israélite avait vécu, sinon isolé, du moins replié sur lui-même. Les Égyptiens, les Assyriens, les Grecs surtout, si expansifs et si véritablement humains, avaient été frappés de cette attitude répulsive, qui constituait les Juifs dans le monde à l'état de secte fermée, sinon hostile, et autorisait contre eux l'accusation de misanthropie. C'est que le peuple-élu n'avait d'abord envisagé d'autre fonction que celle de conserver la notion du vrai Dieu, perdue pour le reste du genre humain; et, dans son orgueil, il n'admettait pas qu'un autre peuple fût appelé à partager avec lui ce glorieux sacerdoce. Les secrets desseins de la Providence devaient modifier cet état de choses. La logique et la raison voulaient d'ailleurs qu'on s'aperçût un jour que la bonté et la justice du Très-Haut s'accommodaient mal de ces rigueurs implacables envers les Gentils; la gloire bien comprise du peuple-élu n'était-elle pas intéressée d'ailleurs à ce que le sacerdoce et la royauté morale dont Dieu l'avait investi s'exerçassent sur un plus vaste théâtre? Lequel était le plus grand et le

plus digne d'admiration, ou bien Israël confiné en Palestine, sacrifiant dans le mystère à Jérusalem, ensevelissant dans son cœur, et d'une manière jalouse, le dépôt de la vérité ; ou bien Israël répandant de ses lèvres sur les hommes, comme des torrents de miel ou des rayons de flamme, la parole des prophètes, et faisant de son sacerdoce séculaire un marchepied pour s'élever à la royauté universelle?

Hâtons-nous de le dire, ce beau rêve, qui devait être bientôt une réalité, ne naquit pas en un jour ; il surgit comme par degrés des profondeurs de la pensée des prophètes ; ses contours vagues se précisèrent peu à peu ; il acquit insensiblement la consistance et le relief des choses extérieures. Ce rêve grandiose, à l'époque où nous sommes, n'avait pas visité tous les fils d'Abraham sans exception, mais ceux-là seuls que l'élévation de l'esprit et du cœur faisait planer bien haut au-dessus du vulgaire, ou ceux qui, comme les Alexandrins, placés dans des circonstances favorables, grâce à un contact prolongé avec la civilisation grecque, perdirent cette âpreté, cette tendance à l'exclusion qui persista chez la plupart des Juifs palestiniens.

La colonie juive d'Alexandrie fut animée d'un énergique esprit de propagande, nouveau dans le judaïsme, bien qu'on doive en reconnaître les germes au sein de certains courants d'idées d'origine israélite. Cet esprit nouveau, Alexandrie le développa la première, en vertu de la loi que nous connaissons, qui veut que la civilisation des colonies devance dans sa marche celle de la mère patrie ; mais elle

n'en eut pas le monopole. Et la preuve, c'est que, deux siècles plus tard, au cœur même de la Palestine, l'esprit apostolique se faisait jour avec une force incomparable, et détachait de la Judée un petit groupe d'hommes qui allaient faire porter leurs fruits au travail séculaire et aux persévérants efforts d'Alexandrie.

La pensée qui inspira aux Alexandrins l'ardent désir et l'espoir invincible de renverser l'idolâtrie et de conquérir le monde au vrai Dieu, puisait surtout sa force dans l'espoir messianique. Chaque jour s'accentuait davantage chez le peuple juif l'attente d'un libérateur, d'un Messie, dont le règne réaliserait l'âge d'or, qui punirait les méchants, récompenserait les bons, et ressusciterait les morts vertueux pour les associer à sa gloire. Suivant les traditions nationales, le Messie étendrait son autorité sur tous les hommes; des luttes gigantesques seraient engagées contre lui par les rois idolâtres ligués. Vaincus et repentants, les Gentils reconnaîtraient enfin le Très-Haut, détruiraient les idoles et iraient sacrifier à Jérusalem. Après cette conversion commencerait le règne messianique, le règne de la paix et de la justice, le règne de Dieu. Mais il devait être précédé de la manifestation du vrai Dieu à tous les hommes. C'était donc une nécessité et une joie de hâter cette heureuse manifestation, et d'exercer par tous les moyens une active propagande religieuse.

Cette propagande s'exerça durant deux cent cinquante ans avec une énergie, une prudence, une patience merveilleuses; elle sapa profondément le

sol qui portait le monde gréco-romain. Pareil aux murs de Jéricho, ce sol, que des efforts prolongés paraissaient pouvoir ébranler à peine, s'écroula tout à coup, dans la stupéfaction générale, à la voix des apôtres galiléens annonçant la mort et la résurrection du Fils de l'Homme, l'avénement du Messie. Alexandrie avait préparé cette ruine et cette rénovation; elle avait tracé à travers les nations le sillon dans lequel saint Paul jeta la parole du Christ, qui leva aussitôt et produisit cette moisson magnifique.

Tel est le fait immense, trop peu connu, qui constitue, pour l'historien philosophe, les véritables origines du christianisme.

CHAPITRE III

L'ÉCOLE PHILOSOPHIQUE DES JUIFS ALEXANDRINS

L'école philosophique des Juifs alexandrins commence avec Aristobule et finit avec Philon. Elle embrasse un intervalle de deux siècles. Le premier de ces philosophes porte le titre de péripatéticien, le second, celui de platonicien. Mais on se tromperait en supposant, d'après cela, qu'ils n'ont été que des copistes ou des disciples des maîtres de la Grèce. Leur école fut éclectique, en ce sens qu'elle s'assimila ce qu'il y avait de meilleur dans les systèmes des diverses écoles. Mais elle resta par-dessus tout hébraïque et moïsiaque; elle accepta la science grecque comme un instrument pour un large commentaire des Livres saints; elle s'attacha à présenter aux Grecs, sous les formes attrayantes d'un langage emprunté à leurs grands écrivains, le monothéisme d'Israël; elle dégagea ainsi du Décalogue et de la loi de Moïse un système complet de religion, de morale et de philosophie.

Les livres d'Aristobule et de Philon furent écrits surtout pour les Grecs. L'œuvre d'Aristobule est

perdue. Eusèbe nous apprend qu'il avait entrepris de démontrer que toute la sagesse enfermée dans les livres et les traditions de la Grèce avait pour source unique les Écritures sacrées des Juifs. La thèse était sans doute difficile à établir victorieusement par les faits; mais ne voit-on pas combien elle prêtait à un parallèle destiné à exalter la beauté des Livres saints, et à faire pénétrer dans l'esprit des Grecs des notions plus saines et plus justes de la Divinité et de la vertu? La plupart des nombreux traités de Philon sont parvenus jusqu'à nous; il y découvre aux Grecs les trésors de vérité et de sublime éloquence renfermés dans les Livres saints. Depuis plus d'un siècle et demi, ces Livres avaient été traduits en grec par les Alexandrins; les négociants israélites, en même temps que les écrits d'Aristobule et de Philon et de plusieurs autres docteurs, avaient dû transporter avec eux des exemplaires de cette traduction sur tout le littoral méditerranéen, depuis Alexandrie, Tarse, Éphèse et Antioche, jusqu'à Athènes, Corinthe, Tarente et Rome.

La philosophie ne fut pas le seul moyen de propagande des Juifs alexandrins; le prophétisme lui vint en aide et lui ajouta une grande puissance; car il était de nature à faire une profonde impression, non-seulement sur le populaire, amoureux de toutes les merveilles, enclin à toutes les frayeurs, mais encore sur les esprits cultivés, imbus des opinions courantes sur la prescience que les Orientaux avaient de l'avenir.

Aux portes d'Alexandrie nous trouvons enfin une

école religieuse, celle des thérapeutes, qui paraît avoir des liens étroits d'origine et de doctrine avec la secte palestinienne des esséniens[1]. Le don de prophétie était, dit-on, fréquent chez les cénobites d'Hébron; il ne fut point refusé aux solitaires du lac Maria, adonnés exclusivement à la contemplation, et pratiquant des austérités rigoureuses, dans le but d'éclaircir la vue de l'âme en la dégageant des obscurités corporelles. M. Alexandre ne trouve aucune invraisemblance à admettre — et nous nous rangeons à ce sentiment — que les oracles messianiques d'Alexandrie sont sortis des couvents des Thérapeutes. Ajoutons que, suivant le témoignage de Philon, ces couvents étaient disséminés, ainsi que les colonies juives, dans la Grèce, dans l'Asie et dans l'Afrique. On peut donc supposer que chaque établissement monastique est devenu un centre de fabrication, sinon un instrument de propagation de ces oracles dans le monde grec.

On comprend déjà que le prophétisme des moines juifs transportés au sein du paganisme devait tendre à la conversion des idolâtres. Cette induction est vérifiée par la lecture des morceaux, que nous étudierons plus loin, dont l'origine judéo-alexandrine sera démontrée, dont la date de composition sera enfermée dans le laps de temps qui comprend les écrits d'Aristobule, la traduction des Septante, l'œuvre entière de Philon et le livre de la Sagesse.

Ce fut sans doute à la même époque que commen-

[1] Voir les chapitres premier et cinquième de la première partie de ce volume.

cèrent à circuler divers livres, écrits en langue grecque, composés avec une grande habileté, paraissant pactiser avec l'idolâtrie pour mieux la détruire, propageant discrètement le monothéisme, cherchant enfin à créer des arguments au prosélytisme alexandrin et des titres à la prétention qu'avaient les Juifs de devenir les guides et les maîtres du genre humain. De ce nombre sont les *Orphiques* et peut-être aussi les poésies de Phocylide. Mais il y a là des questions encore obscures. Nous nous bornons à exprimer là-dessus une simple possibilité.

Tous ces faits réunis se commentent, et nous confirment dans l'opinion que le groupe judéo-alexandrin mit en œuvre pour la conquête morale du monde, non-seulement l'enseignement philosophique, mais encore l'action plus énergique et plus populaire du prophétisme, et l'influence d'une littérature apocryphe.

Arrêtons-nous un instant à considérer de plus près ce mouvement.

Les philosophes judéo-alexandrins ont des allures graves ; ils discutent et veulent triompher des obstacles et des préjugés par la persuasion et le raisonnement. Ils font appel à la science et à la logique, pour convaincre les Gentils de la supériorité de l'enseignement contenu dans les Livres Saints. La nation juive conserve en eux le précieux dépôt de la vérité, de la tradition la plus antique et la plus vénérable. Cette nation, ennoblie par la faveur et le choix de Dieu, a péché contre le Très-Haut, qui lui a envoyé de rudes châtiments. Captive à Babylone,

puis persécutée en Palestine, elle a été forcée de se disperser à travers le monde, jusqu'au jour où, grâce à sa prédication, à l'exemple donné par ses vertus, le mensonge et l'idolâtrie seront bannis de la terre et le vrai Dieu universellement adoré. Malgré les épreuves imposées aux fils d'Abraham, ils n'en sont pas moins restés la race d'élection : malheur à qui les opprime, à qui les entrave dans le culte du vrai Dieu ! Le châtiment céleste ne se fait jamais attendre.

Telle est exactement, en raccourci, la thèse historique de Philon. Le livre *Contre Flaccus* nous la présente sous un aspect dramatique et saisissant. Le gouverneur d'Égypte, par haine, par faiblesse ou par calcul de popularité, avait laissé profaner les proseuques des Juifs d'Alexandrie; il avait permis que leurs maisons fussent pillées, leurs magistrats publiquement outragés. Flaccus, suivant Philon, a été puni de tous ces crimes avec une rigueur et une ponctualité qui nous révèlent dans chacun des détails de l'expiation la volonté vengeresse de Dieu mesurant le supplice à la faute. N'est-ce pas là, s'écrie enfin l'historien, une preuve manifeste que Dieu s'intéresse au peuple juif et ne lui refuse pas son secours [1] ?

On comprend qu'après les humiliations de la captivité, les persécutions sanglantes exercées par les Séleucides, l'asservissement des Palestiniens et la dispersion du reste de la nation, en face des autres peuples restés puissants ou même indépendants,

[1] Voy. nos *Écrits hist. de Philon d'Alexandrie*, p. 264.

l'orgueil israélite était contraint d'en appeler à l'avenir. Un peuple aussi durement traité dans son propre pays ne pouvait donner quelque valeur à son rôle de *lumière des nations* qu'en annonçant une ère nouvelle, qui mettrait les choses à leur place, et glorifierait le peuple saint. Un jour viendra, en effet, où, reconnaissant et détestant ses fautes, purifié par la douleur et le repentir, ce peuple rentrera en grâce auprès de Jéhovah.

« Ce jour-là, dit Philon[1], les Juifs fussent-ils aux confins de la terre, réduits en esclavage et prisonniers de guerre, comme au même signal, seront tous rendus à la liberté ; car leurs maîtres seront frappés d'étonnement et d'admiration, en voyant leur retour à la vertu, et rougiront de commander à des hommes meilleurs qu'eux. Une fois en possession de cette liberté inespérée, les Juifs dispersés en Grèce, chez les barbares, dans les îles et sur les continents, se lèveront comme un seul homme, et de toutes parts se dirigeront vers le même lieu, qui leur aura été désigné. Ils marcheront guidés par une *vision*, *plus divine* que ne le comporte la nature humaine[2], apparente pour ceux-là seuls qui doivent être sauvés. Arrivés au terme de leur voyage, voilà les habitations qui se relèvent de leurs ruines, les déserts qui se peuplent, la terre stérile qui se fertilise. La prospérité de leurs ancêtres ne sera rien en comparaison de la prospérité présente, découlant de la faveur divine

[1] Περὶ ἄρων.

[2] Ξεναγούμενοι πρὸς τινὸς θειοτέρας ἢ κατὰ φύσιν ἀνθρωπίνην ὄψεως, ἀδήλου μὲν ἑτέροις, μόνοις δὲ τοῖς ἀνασωζομένοις ἐμφανοῦς.

comme d'une source intarissable et comblant la nation et les individus de biens immenses. Il se fera alors un changement soudain ; Dieu tournera sa puissance contre les ennemis de ce peuple converti. Ces ennemis, qui naguère se réjouissaient de nos maux, nous couvraient de railleries et d'insultes, espérant sans doute que leur bonheur serait durable et qu'ils le transmettraient à leurs fils et à leurs descendants ; ces ennemis, pour qui nos douleurs étaient un motif de gaieté, et qui célébraient par des festins publics nos jours de tristesse et de deuil, aussitôt qu'ils commenceront à recevoir le châtiment de leur cruauté, s'apercevront qu'ils ont péché, non point envers des hommes obscurs et de basse extraction, mais envers des hommes de noble race, ayant gardé de cette noblesse des restes suffisants pour faire briller de nouveau l'antique splendeur un instant éclipsée. »

Ce curieux passage, auquel on n'a point fait jusqu'ici assez attention, nous montre ce que l'École philosophique d'Alexandrie avait fait de la tradition messianique, sous quelle forme ingénieusement adoucie et prudemment modeste elle avait su présenter aux Grecs la révolution espérée par les fils d'Abraham. Les traits principaux de la tradition subsistent : les Gentils sont punis, les Israélites glorifiés, le vrai Dieu reconnu ; mais le point de départ de ce grand événement c'est le retour à la vertu du peuple élu. On remarquera l'allusion fugitive à la figure du Messie, être surhumain, *vision* qui sera partout à la fois et guidera les tribus dispersées vers la patrie.

On remarquera aussi la discrétion apportée à tracer le tableau de la prospérité des Juifs réintégrés dans la terre de Chanaan. En un mot, la philosophie hellénise les conceptions hébraïques, c'est-à-dire qu'elle leur enlève ce qui pourrait les rendre inintelligibles ou odieuses aux Grecs.

Dans le commentaire des Livres Saints, des lois du Décalogue, l'École d'Alexandrie pratiquait un système d'origine palestinienne. L'allégorie faisait de la lettre de la Bible une chose d'une élasticité merveilleuse. Elle possédait toutefois ses règles et sa tradition ; vingt passages de Philon l'attestent. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si cette exégèse n'avait pas des racines dans les écoles rabbiniques de Palestine, dans les monastères esséniens, dans les solitudes des Thérapeutes ; si enfin l'École d'Alexandrie, au lieu d'être entièrement abandonnée à l'influence hellénique, comme on l'a supposé, n'était pas restée en communication intime et constante avec la Judée. Réservons cette question, et contentons-nous de dire que cet isolement paraît contredit par des faits nombreux et considérables.

Le commentaire des Livres Saints par l'allégorie donnait aux Juifs alexandrins un procédé d'une admirable souplesse, à l'aide duquel ils rapprochaient et essayaient de concilier la science grecque et la science rabbinique. Philon mentionne à chaque page avec honneur Platon, Aristote, et les autres maîtres de la pensée chez les Grecs ; il cite et loue Homère, Euripide, Eschyle, tous les poëtes illustres. Sur tout ce qui est secondaire ou indifférent, sur ce qui n'a

pas été tranché expressément par un texte biblique ou par une interprétation autorisée, il adopte volontiers les données de la science grecque. Il parle de la vertu comme Zénon, de l'âme comme Socrate, du corps comme Aristote, du monde idéal comme Platon, des nombres et de leur puissance comme Pythagore ou Philolaüs. Mais tout cela n'est qu'une sorte d'ornementation, un moyen d'attirer et de retenir l'attention, de se faire accepter; tout cela n'est qu'à la surface. Grattez ce vernis, fût-ce légèrement, vous retrouverez le Juif avec les idées de sa race, de son école, de son tempérament propre.

Le prophétisme alexandrin a d'autres allures. L'orgueil, la colère, la haine, le mépris lui fournissent tour à tour des armes. Il puise bien dans le fonds qui alimente la philosophie, à la source qui entretient et inspire la littérature apocryphe; mais, n'ayant pas à garder les mêmes ménagements, voulant avant tout saisir l'imagination et frapper des coups hardis, il s'épanche en traits brûlants, en vives apostrophes, en menaces terribles. Pourtant, le sibylliste a son masque aussi, comme le philosophe exégète, comme le poëte moraliste : c'est une forme littéraire spéciale. L'oracle érythréen lui sert d'instrument et comme de piédestal pour faire entendre au loin sa parole.

N'allons pas juger les sibyllistes avec nos idées modernes et ne voir en eux que des fabricateurs frauduleux de prophéties calculées, des charlatans cherchant des dupes. Sans doute, au sens strict du mot, il y avait fraude dans le fait d'emprunter la

forme des oracles érythréens pour en conquérir l'autorité. Mais cette fraude, aux yeux des Juifs qui la pratiquaient, n'était-elle pas aussi innocente et légitime que celle du médecin qui déguise sous un arome l'amertume d'un remède bienfaisant?

Le sibylliste avait la foi. Il n'était pas alors un fils d'Abraham qui ne s'attribuât quelque parcelle du don de prophétie départi à sa race. L'enthousiasme divin, le ferme espoir en la parole des anciens Voyants, la fièvre croissante d'une attente séculaire, souvent déçue et jamais éteinte, l'indignation éloquente et le noble courroux suggérés par le spectacle irritant de l'idolâtrie et des vices immondes qui souillaient les nations, tels étaient les sentiments tumultueux et grandioses qui agitaient l'âme du sybilliste et illuminaient sa pensée. Alors, dans un langage nouveau, il adressait aux Gentils la parole des prophètes d'Israël ; il proclamait la majesté du Dieu Unique, la sainteté de sa loi, l'approche de ses jugements ; il criait aux Grecs, comme autrefois Jonas aux Ninivites : « Faites pénitence, ouvrez les yeux! Le bras du Seigneur se lève et va retomber sur vous ! »

Une conviction impérieuse dominait en lui. Il pensait ce qu'avant lui ses ancêtres avaient tant de fois répété : « Les temps sont proches ! » Sans cette conviction, imposée par les promesses divines, eût-il ressenti les ardeurs irrésistibles qui le poussaient à prophétiser?

Conviction chimérique, dit-on, et fondée sur des événements dans lesquels on était trop disposé à

reconnaître les premiers tressaillements de la suprême révolution. Qu'importe! Cette conviction n'en existait pas moins ; elle n'en créait pas moins une force morale prodigieuse, telle, qu'elle permit au peuple le plus honni, le plus faible en apparence, de conquérir le monde, et cela, au moment même où il semblait, après l'écrasement formidable qui se termina par le sac de Jérusalem et la destruction du temple, que le nom de ce peuple fût à jamais rayé d'entre les nations.

CHAPITRE IV

L'ANCIENNE CONCEPTION DU RÈGNE MESSIANIQUE

Les prophéties juives, étudiées dans leurs phases successives, expriment le développement de cette ferme croyance que Dieu, ayant fait une alliance éternelle avec Jacob, le peuple-élu est impérissable, et que le secours du Très-Haut ne peut lui manquer. L'honneur de Jéhovah est, en quelque sorte, engagé à assurer aux Hébreux un avenir glorieux. Plus le peuple saint est opprimé, plus son triomple paraît prochain. Ce triomphe est à la fois celui d'Israël et du vrai Dieu, à la fois une victoire remportée par les guerriers juifs sur leurs ennemis et un jugement exercé contre ceux-ci par le Très-Haut. Car l'intervention de Dieu dans les affaires de ce monde apparaît aux fils d'Abraham sous la forme d'un jugement.

Sans remonter aux endroits du Pentateuque, des Psaumes et des autres livres saints qui contiennent des allusions au règne messianique, nous dirons que Joël, le plus ancien des Voyants dont les discours nous aient été conservés, et qui vivait vers le milieu du neuvième siècle avant notre ère, Joël, sous l'im-

pression de la récente invasion des Philistins, qui avaient saccagé Jérusalem et emmené un grand nombre d'habitants en captivité, dépeint admirablement « la grande journée de l'Éternel » :

« En ces jours, en ce temps-là, quand je ramènerai les captifs de Juda et de Jérusalem, je rassemblerai toutes les nations et je les ferai descendre dans la vallée de Josaphat[1]. Là, j'entrerai en jugement avec elles, au sujet de mon peuple, d'Israël, mon héritage, qu'elles ont dispersé parmi les nations, et au sujet de mon pays qu'elles se sont partagé. Ils ont tiré mon peuple au sort; ils ont donné le jeune garçon pour une prostituée; ils ont vendu la jeune fille pour du vin, et ils ont bu.

« Que me voulez-vous, Tyr et Sidon, et vous tous districts des Philistins? Voulez-vous tirer vengeance de moi? Si vous voulez vous venger, je ferai bien vite retomber votre vengeance sur vos têtes. Vous avez pris mon argent et mon or, et ce que j'avais de plus précieux et de plus beau; vous l'avez emporté dans vos temples. Vous avez vendu les enfants de Juda et de Jérusalem aux enfants de Javan[2]. Voici, je les ferai revenir du lieu où vous les avez vendus, et je ferai retomber votre vengeance sur vos têtes. Je vendrai vos fils et vos filles aux enfants de Juda, et ils les vendront aux Sabéens, nation lointaine. Car l'Éternel a parlé.

[1] Les Juifs, suivant M. T. Colani (*Jésus-Christ et les croyances messianiques*, in-8°. Paris, 1864.), avaient remporté, sous Josaphat, une grande victoire, dans une vallée qui prit peut-être ce nom. (2 *Chroniq.*, xx.) D'ailleurs, la vallée de Josaphat peut bien n'être qu'un symbole, car ce nom signifie : « Jéhovah juge. »

[2] Les Grecs.

« Publiez ces choses parmi les nations ! Préparez la guerre ! Réveillez les héros ! Qu'ils s'approchent, qu'ils montent tous les hommes de guerre ! De vos hoyaux forgez des épées, et de vos serpes des lances ! Que le faible dise : Je suis fort ! Hâtez-vous et venez, vous toutes nations d'alentour, et rassemblez-vous !...

« C'est une multitude, une multitude dans la vallée du jugement, car le jour de l'Éternel est proche, dans la vallée du jugement. Le soleil et la lune s'obscurcissent, et les étoiles retirent leur éclat. De Sion l'Éternel rugit, de Jérusalem il fait entendre sa voix ; les cieux et la terre sont ébranlés. Mais l'Éternel est un refuge pour son peuple, un abri pour les enfants d'Israël. Et vous saurez que je suis l'Éternel, votre Dieu, résidant à Sion, ma sainte montagne. Jérusalem sera sainte, et les étrangers n'y passeront plus.

« En ce temps-là, le moût de vin ruissellera des montagnes, le lait coulera des collines, et il y aura de l'eau dans tous les torrents de Juda ; une source sortira aussi de la maison de l'Éternel et arrosera la vallée de Sittim. L'Égypte sera dévastée, Édom sera réduit en désert, à cause des violences contre les enfants de Juda, dont ils ont répandu le sang innocent dans leur pays. Mais Juda sera toujours habité, et Jérusalem, de génération en génération. Je vengerai leur sang que je n'ai point encore vengé, et l'Éternel résidera dans Sion[1]. »

Zacharie n'est ni moins clair dans ses promesses aux fils d'Abraham, ni moins terrible dans l'annonce aux nations des châtiments célestes :

[1] *Joël*, ch. III, trad. de M. L. Segond.

« Je bande Juda comme un arc, je m'arme d'Éphraïm comme d'un arc, et je soulèverai tes enfants, ô Sion, contre tes enfants, ô Javan! Je te rendrai pareille à l'épée d'un vaillant homme. L'Éternel au-dessus d'eux apparaîtra, et sa flèche partira comme l'éclair. Le Seigneur, l'Éternel, sonnera de la trompette; il s'avancera dans l'ouragan du Midi. L'Éternel des armées les protégera; ils dévoreront, ils vaincront les pierres de la fronde[1]. Ils boiront, ils seront bruyants comme pris de vin; ils seront pleins comme une coupe, comme les coins de l'autel[2]. L'Éternel, leur Dieu, les sauvera en ce jour-là, comme le troupeau de son peuple; car ils sont les pierres d'un diadème qui brilleront dans son pays. Oh! quelle prospérité pour eux! quelle beauté! Le froment fera croître les jeunes hommes et le moût de vin les jeunes filles[3]. »

Ailleurs, le même prophète s'écrie :

« Voici, le jour de l'Éternel arrive... Je rassemblerai toutes les nations pour qu'elles attaquent Jérusalem. La ville sera prise, les maisons seront pillées et les femmes violées. La moitié de la ville ira en captivité. Mais le reste du peuple ne sera pas exterminé de la ville. L'Éternel paraîtra et il combattra ces nations, comme il combat au jour de la bataille... En ce jour-là, il n'y aura point de lumière; il y aura du froid et de la glace... Mais, vers le soir, la lumière paraîtra. En ce jour-là, des eaux vives sortiront de Jérusalem et couleront moitié vers la mer orientale, moitié vers

[1] Les pierres de la fronde désignent *les ennemis* des Juifs.
[2] L'autel des libations.
[3] *Zacharie*, ch. x, trad. de M. L. Segond.

la mer occidentale. Il en sera ainsi été et hiver. L'Éternel sera roi de toute la terre. En ce jour-là, l'Éternel sera le seul éternel, et son nom sera le seul nom... Voici la plaie dont l'Éternel frappera tous les peuples qui auront combattu contre Jérusalem : leur chair tombera en pourriture, tandis qu'ils seront sur leurs pieds; leurs yeux tomberont en pourriture dans leurs orbites, et leur langue tombera en pourriture dans leur bouche...; et ils lèveront la main les uns sur les autres... Tous ceux qui resteront de toutes les nations venues contre Jérusalem monteront chaque année pour se prosterner devant le Roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la fête des Tabernacles. S'il y a des familles de la terre qui ne montent pas à Jérusalem, la pluie ne tombera pas sur elles. Si la famille d'Égypte ne monte pas, si elle ne vient pas, la pluie ne tombera pas sur elle; elle sera frappée de la plaie dont l'Éternel frappera les nations qui ne monteront pas pour célébrer la fête des Tabernacles. Ce sera le châtiment de l'Égypte, le châtiment de toutes les nations qui ne monteront pas pour célébrer la fête des Tabernacles[1]. »

« Voici, dit Malachie[2], je vous enverrai Élie, le prophète, avant que le jour de l'Éternel arrive, ce jour grand et redoutable. Il ramènera le cœur des pères à leurs enfants, et le cœur des enfants à leurs pères, de peur que je ne vienne frapper le pays d'interdit. »

Vers le milieu du huitième siècle avant notre ère,

[1] *Zacharie*, ch. XIV, trad. de M. L. Segond.
[2] Ch. IV, vers. 5 et 6.

au moment où s'accomplissait la ruine de Samarie, en présence des conquêtes des Assyriens, puis des Chaldéens, les prophètes rattachèrent tout spécialement leurs espérances d'un âge d'or à la venue de quelque grand descendant de David. Le royaume de l'avenir eut maintenant un roi, un « oint », car tel est le sens du mot *Messie* ou *Mashiakh*, traduit exactement en grec par χριστός[1]. Chose étrange ! Bien que ce mot, qui s'employait pour désigner tout prince juif, ne se trouve précisément appliqué nulle part dans l'Ancien Testament au futur restaurateur de la gloire d'Israël, l'idée du Messie existe dès maintement, d'un Messie fils de David. « Je serai votre Dieu, s'écrie Jéhovah dans Ézéchiel, et mon serviteur David sera votre roi éternellement. » David désigne sans doute ici la dynastie en général, comme cette promesse de Jérémie, reproduite dans un vers sibyllin : « Il ne manquera jamais à David un homme assis sur le trône d'Israël. » Ailleurs, il s'agit au contraire d'un seul roi, d'un seul rejeton de David, si bien que Zacharie désigne tout simplement le Messie sous le nom de Rejeton, *Zemakh*[2]. C'est de Bethléem, village de David, que sortira celui qui sera le Seigneur en Israël, et dont l'origine remontera par conséquent à la plus haute antiquité. L'esprit de Jéhovah reposera sur lui. « Le peuple qui marchait dans les ténèbres, voit une grande lumière; sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre de la mort une lu-

[1] Nous empruntons à l'ouvrage, déjà cité, de M. T. Colani, *Jésus-Christ et les croyances messianiques*, les principaux traits de l'histoire de l'idée messianique primitive dans le peuple juif.

[2] *Zacharie*, III, 8; VI, 12.

mière resplendit[1]... Car un enfant est né au peuple saint, un fils lui est donné, et la domination reposera sur son épaule. On l'appellera Merveille dans le conseil, Dieu fort[2], Père du butin[3], Prince de la paix. Donner à l'empire de l'accroissement et une paix sans fin au trône de David et à son royaume, l'affermir et le soutenir par le droit et par la justice, dès maintenant et à toujours ; voilà ce que fera le zèle de l'Éternel des armées. »

En ramenant à quelques idées précises les traits messianiques épars chez les anciens prophètes, nous voyons qu'ils annoncent d'abord l'accroissement des maux actuels, puis un jugement céleste, un grand combat dans lequel Dieu donnera la victoire à son peuple sur les oppresseurs ; enfin une époque de paix et de gloire, précédée de la prédication d'Élie, époque pendant laquelle Israël, purifié par l'épreuve, fidèle à la loi, jouira sans fin de toutes les prospérités sous le sceptre d'un second David, d'un rejeton de la race du grand roi; les nations étrangères le redouteront, lui payeront tribut, se convertiront au culte du seul vrai Dieu et viendront lui apporter leurs offrandes chaque année à Jérusalem. Malheur aux nations qui

[1] Passage traduit dans le *proœmium* des oracles sibyllins, et où M. Alexandre a vu à tort un indice de christianisme.

[2] C'est-à-dire : *Héros puissant.*

[3] On traduit ordinairement « père éternel » ou « père de l'éternité. » L'une de ces expressions ne donne point de sens satisfaisant, l'autre ne répond point au texte hébreu. Suivant M. Colani (*Jésus-Christ et les croyances messianiques*, p. 13.), le mot hébreu en question signifie sans doute « éternité, » mais il signifie aussi « butin, » et cette seconde signification, faisant allusion au guerrier conquérant qui pillera l'ennemi, nous paraît plus acceptable.

manqueraient à ce pieux devoir ! Elles seront effacées de la terre. Remarquons que le Messie, du moins dans les prophéties qui nous ont été conservées, n'apparaît qu'après la victoire de Jéhovah pour régner sur le peuple restauré.

CHAPITRE V

LA CONCEPTION MODERNE DU RÈGNE MESSIANIQUE

Telle est la forte trame sur laquelle viendront se fixer et se coordonner les conceptions ultérieures du règne messianique. Les traits qui vont s'ajouter aux antiques tableaux que nous connaissons, mettront de plus en plus en relief la figure grandiose du Roi libérateur. Parmi les Voyants, les uns semblent en faire une sorte de mythe, personnifiant le peuple d'Israël et symbolisant son triomphe; les autres lui donnent une réalité énergique et le font intervenir dans la lutte suprême. Le Messie devient alors l'instrument de la colère et de la vengeance de Dieu; il arrive, non plus après, mais avant *la grande journée de l'Éternel;* il conduit les Hébreux à la lutte finale et leur assure la victoire. Quand il a châtié les idolâtres, qu'il s'est manifesté à eux dans sa puissance, il se dévoile alors dans sa justice; car c'est lui qui juge l'humanité et distribue aux bons et aux méchants récompense et punition. D'autres prophéties nous montreront toutefois la conception primitive maintenue, Dieu accomplissant lui-même les prodiges de la grande journée,

triomphant des ennemis des Juifs, jugeant les peuples, le Messie suscité après ces merveilles et inaugurant le règne de la paix sans fin. Quelques prophéties iront même jusqu'à supprimer hardiment la personne messianique, et, interprétant la parole des anciens Voyants dans le sens allégorique, lui substitueront le peuple saint, peuple de rois-prophètes, de juges du genre humain et de ministres du Très-Haut.

L'œuvre du prophétisme des temps postérieurs au sixième siècle porte principalement sur trois points, qui sont : 1° la figure du Messie ; 2° le dogme de la résurrection ; 3° la description des catastrophes qui précéderont ou accompagneront la fin des temps.

La figure du Messie, sauf les exceptions indiquées, s'accentue de plus en plus. Mais ce n'est pas seulement par le rôle prédominant assigné au Roi libérateur, dans les combats de la grande journée et dans le jugement qui la terminera, que s'opère le développement de la pensée prophétique. L'instrument providentiel des desseins de Dieu sur son peuple et sur le genre humain, se rapproche peu à peu des sphères inaccessibles où habite le Très-Haut.

Pendant une période longue et trop peu connue, qui s'étend du sixième siècle jusqu'à la fin du deuxième siècle avant notre ère, un mouvement intellectuel considérable agite la Palestine ; la philosophie et la théologie sont étudiées dans les écoles rabbiniques ; l'antique conception de Jéhovah est modifiée par les systèmes venus du dehors, transformés, élaborés par la sagesse hébraïque et mis en harmonie avec les croyances nationales.

Transporté de la Palestine sur les bords du Nil, ce mouvement dut prendre un rapide essor au sein de la colonie juive d'Alexandrie, affranchie des allures étroites du rabbinisme palestinien, rendue plus accessible aux philosophies étrangères par un contact journalier avec tous les peuples du bassin méditerranéen, et par l'étude approfondie des beaux livres de la Grèce. C'est à Alexandrie que se produisirent d'abord, sous les formes précises que nous allons indiquer, les derniers résultats de ce travail, en ce qui concerne la conception de Dieu. Puis, presque aussitôt le mouvement alexandrin semble avoir réagi à son tour sur le mouvement palestinien. Le livre d'Hénoch nous en fournira des indices.

Vers la fin de cette période, environ cent ans avant la naissance de Jésus-Christ, apparaît nettement chez les théosophes hébreux, surtout à Alexandrie, une doctrine qui admet, sinon un dédoublement de la divinité, du moins l'idée d'une manifestation primordiale de Dieu, d'un être supérieur et antérieur à toutes les créatures, intermédiaire entre le Très-Haut et le monde. C'est par lui, Parole ou Verbe tout-puissant, que l'œuvre de la création s'est accomplie; c'est par lui que la vie se maintient dans ce vaste univers, et, à ce titre, il est le *Souffle* qui anime la nature, il est l'Esprit Divin ; de même, il est la lumière qui éclaire notre entendement, et, envisagé à ce point de vue, il est aussi la Sagesse céleste qui révèle aux justes les sentiers de la vérité et du parfait bonheur.

Il était impossible que cette conception métaphysique, définissant les rapports de Dieu avec le monde

et l'esprit de l'homme, demeurât sans être appliquée aux rapports de Dieu avec son peuple, et que les prophètes ne l'accommodassent point à leurs prédictions du règne messianique. Le Messie devait donc tendre à s'identifier avec le Verbe ; cette identification était tellement dans la logique des idées et dans la force des choses, qu'elle eut lieu d'une manière presque instantanée et franchit d'un seul bond tous les degrés qu'elle aurait pu successivement parcourir. C'est Daniel qui, le premier, nous présente le Messie sous les traits d'un Fils de l'Homme, que Dieu *fait approcher* de son trône. Le livre d'Hénoch, allant presque jusqu'au bout dans cette voie, déclare que ce Fils de l'Homme existait avant le monde ; il se tient, ajoute-t-on, aux côtés de Dieu, qui le réserve pour l'accomplissement de ses desseins ; il est l'Élu. Évidemment les détails de cette conception étaient trop subtils pour entrer dans l'esprit du plus grand nombre ; et la croyance la plus répandue vers le temps où circula le livre d'Hénoch, semble s'être résumée en ceci, que le Messie serait une nature surhumaine[1]. Le peuple lui donnait les divers titres de : *Fils de l'Homme*, *Fils de Dieu*, *Fils de David*. Nous admettons aussi, contrairement à l'opinion de M. Colani[2], et comme conséquence du rapprochement opéré incontestablement, à notre avis, entre la légende du Messie et la conception du Verbe, que durant les deux siècles qui ont

[1] C'est, comme on l'a vu plus haut, l'expression de Philon.

[2] Le principal but du travail de M. Colani est de démontrer (voy. surtout p. 201 et suiv.) que Jésus, suivant en cela les croyances messianiques des Juifs, ses contemporains, ne s'est pas attribué le jugement suprême réservé à Dieu.

précédé notre ère, la tendance générale des prophéties ayant consisté à transporter au Messie-Verbe l'accomplissement de l'œuvre de Jéhovah, lors de la grande journée, il arriva un moment où non-seulement l'apparition du Messie fut déplacée et mise avant la lutte d'Israël contre les nations, mais encore le rôle du Roi libérateur fut étendu à la victoire remportée sur les nations et au jugement dernier. M. Colani, qui admet ce déplacement de l'apparition messianique, n'a pas compris qu'il était la conséquence logique du rôle de juge suprême assigné au Messie, rôle qu'il s'obstine à lui refuser, en dépit du témoignage exprès des évangiles.

La croyance à la résurrection des morts paraît-elle dans les anciens prophètes? Divers passages de Job et des Psaumes semblent fournir une réponse affirmative; mais le sens de ces passages, de celui de Job en particulier, est contesté; et d'ailleurs divers critiques attribuent les derniers chapitres de Daniel à un écrivain de l'époque des Séleucides. D'où est venue cette croyance? De l'Égypte peut-être. Quoi qu'il en soit, les persécutions des Séleucides étaient de nature à favoriser l'éclosion et l'épanouissement de ce dogme. Il donna lieu à des débats animés : les esséniens et les pharisiens l'adoptèrent, les sadducéens le repoussèrent comme une hérésie dangereuse. On comprend quelle énergie et quelle exaltation fanatique cette croyance était capable d'imprimer à la foi israélite. Sans doute, les prophètes ne parlèrent d'abord que de la résurrection d'un nombre restreint de morts, lors du jugement; il s'agissait de récompenses et de châtiments rétros-

pectifs à administrer à des justes très-méritants ou à de grands coupables. Plus tard, on fit de la résurrection des morts un événement universel, qui devait s'étendre au peuple juif entier, puis à toutes les nations. L'espoir de revivre un jour dans sa chair pouvait certainement inspirer les plus sublimes dévouements et soutenir le martyre dans son héroïque obstination; pourtant, il n'était pas facile d'implanter très-solidement cet espoir dans des âmes simples, effrayées de la destruction du corps accomplie par certains genres de supplices. On sent, à l'insistance des prophètes, que les objections les plus spécieuses et les plus pressantes ne manquèrent pas de se produire contre le dogme de la résurrection, et qu'il fallut réitérer les affirmations les plus énergiques et les plus solennelles pour raffermir la confiance aux promesses divines. Devenu chrétien, ce dogme, comme l'a démontré un remarquable travail[1] de M. Edmond Le Blant suscita aussi dans les terribles persécutions des premiers siècles, et même dans les années qui suivirent la mort de Jésus, bien des angoisses au cœur des fidèles[2], Comment et à quel moment précis aurait lieu la résurrection? Les prophètes varient là-dessus et nous laissent libres de la placer, soit avant, soit après le cataclysme qui doit détruire la terre. Suivant

[1] Lu devant l'Académie des inscriptions au mois de février 1874, et destiné au Recueil des Mémoires de l'Académie.

[2] On verra qu'il n'existe dans les oracles sibyllins juifs, antérieurs au christianisme, aucune trace de la croyance à la résurrection des morts. C'est là un caractère dont on ne saurait méconnaître l'importance dans l'étude du judaïsme alexandrin. Les œuvres de Philon ne contiennent, de même, aucune allusion à la résurrection.

une autre opinion, des résurrections partielles devaient être le signe précurseur de l'avénement du Messie et l'Évangile fait de ce signe le premier du caractère messianique de Jésus.

La description des catastrophes suprêmes occupe une grande place dans les prophéties modernes. Les anciens Voyants avaient été là-dessus d'une sobriété, qui ne pouvait convenir à une époque troublée, où la fièvre de l'attente et l'exaltation du martyre enflammaient les imaginations ; on lira plus loin ces fantaisies prodigieuses qui bouleversent la nature, arrachent les astres du ciel, roulent le firmament comme un volume, renversent les montagnes, anéantissent la terre et dans lesquelles domine la considération que cette catastrophe, analogue d'une manière générale au déluge envoyé jadis par Dieu pour punir les hommes coupables et purifier la terre, au lieu de s'opérer cette fois par l'eau s'opérera par le feu.

Les prophéties, que nous appelons modernes par opposition à celles qui sont antérieures au sixième siècle, sont contenues dans le livre d'Hénoch, dans les Oracles sibyllins, dans le Nouveau Testament et dans l'écrit portant le titre de *Quatrième livre d'Esdras*[1].

[1] Cet écrit date environ de l'an 98 de notre ère; il est l'œuvre d'un Juif pharisien. Bien qu'il sorte de notre cadre, au même titre que les oracles sibyllins, juifs ou chrétiens, postérieurs à l'an 80, il ne sera pas inutile d'en donner ici un court aperçu.

Suivant l'auteur de cette prophétie, le Messie doit bientôt apparaître; mais, conformément à l'antique tradition, il viendra après la grande crise; son règne durera quatre-cents ans. Après ce laps de temps, il mourra ainsi que tous les hommes. Et le monde retombera dans son silence du commencement pendant sept jours. Puis un monde nouveau surgira; la terre rendra les âmes qui dorment dans son sein. Le Très-Haut apparaîtra sur son trône et jugera

Suivant certains critiques[1], le livre de Daniel, ou du moins les derniers chapitres de ce livre, auraient été composés entre les années 167 et 169 avant Jésus-Christ. Le prophète y annoncerait la fin des temps pour le moment où devait disparaître le roi séleucide Antiochus Épiphane, ce qui concorderait avec la prédiction de la sibylle, qui assigne à l'avénement du Messie cette même date, sous le règne du roi lagide Ptolémée Philométor. Voici le passage principal de Daniel dont il s'agit, où on a vu, dans le choc des royaumes du Nord et du Midi, la lutte des Séleucides et des Lagides, et spécialement la seconde expédition d'Antiochus Épiphane contre l'Égypte, men-

l'humanité; il enverra les uns dans la joie et la consolation, les autres dans les peines et le feu. Les âmes des méchants, après le trépas, errent jusqu'au jugement dernier, en proie aux remords, à la honte, à l'effroi; les âmes des bons contemplent d'abord la gloire de Dieu pendant sept jours, puis entrent dans leurs demeures, ce qui signifie sans doute qu'elles s'endorment jusqu'à la grande journée de l'Éternel. Cette grande journée ne décidera donc du sort de personne, mais, par la résurrection des corps, elle ajoutera aux tourments des uns et à la félicité des autres. Le Pseudo-Esdras fait du Messie un homme, mais un homme céleste quoique mortel; c'est, dit-il, la semence de David que le Très-Haut a réservée pour la fin; c'est celui que l'Éternel conserve à ses côtés pendant longtemps pour délivrer sa créature. De même qu'on ne peut scruter ce qui est au fond de l'Océan, personne sur la terre ne peut voir avant son temps ce Fils de Dieu et ceux qui l'accompagneront quand il descendra sur la terre. Ces compagnons, ce sont les hommes que Dieu a recueillis dans le Paradis, tels que Élie et Hénoch. On trouve dans cette conception du Messie plusieurs traits qui rappellent les définitions du livre d'Hénoch; mais le résultat de l'identification du Messie national au Verbe des philosophes, c'est-à-dire l'influence de l'alexandrinisme, s'y fait moins sentir que dans le livre d'Hénoch, et voilà pourquoi le Messie, divinisé, ou peu s'en faut, par Hénoch, est ici tenu en quelque sorte à égale distance de la terre et du ciel.

[1] Voy. Hilgenfeld (*Jüdische Apokalyptik*); Th. Nöldeke (*Histoire littéraire de l'Ancien Testament*, traduite par MM. H. Derenbourg et Soury); T. Colani (*Jésus-Christ et les croyances messianiques*).

tionnée aussi par les oracles sibyllins comme devant précéder de peu la fin des temps.

Le prophète, parlant du roi du Nord, dit :

« A une époque fixée, il marchera contre le Midi ; mais, cette dernière fois, les choses ne se passeront pas comme précédemment. Des vaisseaux de Kittim s'avanceront contre lui (l'intervention romaine?) ; découragé, il rebroussera. Puis, furieux contre l'alliance sainte, il ne restera pas inactif ; à son retour, il portera ses regards sur ceux qui auront abandonné l'alliance sainte. Des troupes se présenteront sur son ordre ; elles profaneront le sanctuaire, la forteresse ; elles feront cesser le sacrifice perpétuel et dresseront l'abomination du dévastateur. Il séduira par des flatteries les traîtres de l'alliance. Mais ceux du peuple qui connaîtront leur Dieu agiront avec fermeté et les plus sages parmi eux donneront instruction à la multitude. Il en est qui succomberont *pour un temps* à l'épée, à la flamme, à la captivité, au pillage..... Quelques-uns des hommes sages succomberont, afin qu'ils soient épurés, purifiés et blanchis, jusqu'au temps de la fin, car elle n'arrivera qu'au temps marqué.

« Le roi fera ce qu'il voudra ; il s'élèvera, il se glorifiera au-dessus de tous les dieux, et il dira des choses incroyables contre le Dieu des dieux ; il prospérera jusqu'à ce que la colère soit consommée, car ce qui est arrêté s'accomplira.

« Il n'aura égard ni aux dieux de ses pères, ni à la divinité qui fait les délices des femmes ; il n'aura égard à aucun dieu, car il se glorifiera au-dessus de

tous. Toutefois, il honorera le dieu des forteresses sur son piédestal ; à ce dieu, que ne connaissaient pas ses pères, il rendra des hommages avec de l'or et de l'argent, avec des pierres et des objets de prix. C'est avec le dieu étranger qu'il agira contre les lieux fortifiés ; et il comblera d'honneur ceux qui le reconnaîtront ; il les fera dominer sur plusieurs ; il leur distribuera des terres pour récompense.

« Au temps de la fin, le roi du Midi se heurtera contre lui. Et le roi du Nord fondra sur lui comme une tempête, avec des chars et des cavaliers et avec de nombreux vaisseaux ; il s'avancera dans les terres, se répandra comme un torrent et débordera. Il entrera dans le plus beau des pays, et plusieurs succomberont ; mais Édom et Moab et les principaux des enfants d'Ammon seront délivrés de sa main. Il étendra sa main sur divers pays et le pays d'Égypte n'échappera point. Il se rendra maître des trésors d'or et d'argent et de toutes les choses précieuses de l'Égypte. Les Libyens et les Éthiopiens seront à sa suite. Des nouvelles de l'Orient et du Nord viendront l'effrayer, et il partira avec une grande fureur pour détruire et exterminer des multitudes. Il dressera les tentes de son palais entre les murs et la glorieuse et sainte montagne. Puis, il arrivera à sa fin, sans que personne lui soit en aide.

« En ce temps-là, se lèvera Michaël, le grand chef, défenseur des enfants de ton peuple ; et ce sera une époque de détresse telle qu'il n'y en a point eu depuis que les nations existent jusqu'à cette époque. En ce temps-là, ceux de ton peuple qui seront trouvés in-

scrits dans le livre seront sauvés. Plusieurs de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour l'opprobre, pour la honte éternelle. Ceux qui auront été intelligents brilleront comme la splendeur du ciel, et ceux qui auront enseigné la justice à la multitude brilleront comme les étoiles, à toujours et à perpétuité...

«... Toutes ces choses finiront quand la force du peuple saint sera entièrement brisé.» Le prophète interroge pour obtenir une indication plus claire ; il lui est répondu : « Va, Daniel, car ces paroles seront tenues secrètes et scellées jusqu'au temps de la fin. Plusieurs seront purifiés, blanchis et épurés ; les méchants feront le mal et *aucun des méchants ne comprendra*, mais *ceux qui auront de l'intelligence comprendront*. Depuis le temps où cessera le sacrifice perpétuel et où sera dressée l'abomination du dévastateur, il y aura mille deux cent quatre-vingt-dix jours. Heureux celui qui attendra, et qui arrivera jusqu'à mille trois cent trente-cinq jours ! Et toi, marche vers ta fin ; tu te reposeras et tu seras debout pour ton héritage à la fin des jours[1]. »

On remarquera ici quelques particularités dans la conception du règne messianique le rôle guerrier de vainqueur des nations est rempli par l'archange Michel, défenseur et patron d'Israël ; c'est la force et la vaillance de Michel qui sauvent le peuple saint descendu au dernier degré de faiblesse et d'humiliation ;

[1] Daniel, chap. XI et XII, trad. de M. L. Segond.

cet état est même l'un des signes qui annonceront la fin des choses. Il faut remarquer aussi que la résurrection s'opérera pour certains justes et pour certains méchants, mais qu'elle n'est pas promise à tous indistinctement : « Plusieurs de ceux qui dorment, dit le prophète, se réveilleront... » Et il ajoute qu'ils revivront pour l'opprobre *éternel* ou pour la félicité sans fin. Nous trouvons là aussi une parole à laquelle l'Évangile fait plus d'une fois allusion ; Daniel affirme qu'aucun des méchants ne comprendra, mais que ceux-là seuls qui auront de l'intelligence comprendront. Philon déclare de même que la *vision surhumaine* qui guidera vers sa patrie Israël repentant et converti, n'apparaîtra qu'à ceux dont les péchés n'auront pas dépassé certaine mesure. Jésus dit aux Pharisiens hypocrites : « Vous ne pouvez pas me voir ! » Souvent il s'écrie : « Que celui qui a de l'intelligence comprenne ! » Si les traits divers des visions de Daniel ne devaient pas se compléter entre eux, on serait tenté de croire que, dans les chapitres XI et XII, le prophète supprime la personne du Messie et lui substitue l'archange ; mais le passage suivant nous renseigne sur le rôle du Messie.

« ... Et l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête étaient comme de la laine pure ; son trône était comme des flammes de feu, et les roues comme un feu ardent. Un fleuve de feu coulait et sortait de devant lui. Mille milliers le servaient, et dix mille mil-

[1] Daniel, chap. VII, vers. 9 à 14.

lions se tenaient en sa présence. Les juges s'assirent, et les livres furent ouverts... L'*animal* fut tué et son corps fut anéanti et livré au feu pour être brûlé. Les autres animaux furent dépouillés de leur puissance, mais une prolongation de vie leur fut accordée jusqu'à un certain temps.

« Je regardais pendant mes visions nocturnes, et voici, sur les nuées des cieux arrive quelqu'un de semblable à un fils de l'homme. Il s'avança vers l'Ancien des jours et on le fit approcher de lui. On lui donna la domination, la gloire et le règne ; et tous les peuples, les nations et les hommes de toutes langues le servirent. Sa domination est une domination éternelle, qui ne passera point, et son règne ne sera jamais détruit. »

Les critiques dont nous avons parlé reconnaissent dans cet animal livré aux flammes le roi Antiochus Épiphane, persécuteur des Juifs et profanateur du temple ; malgré le sens clair des paroles qu'on vient de lire, ils contestent qu'il s'agisse ici d'un Messie personnel ; suivant eux, cet être, semblable à un fils de l'homme, c'est Israël, et ils croient en trouver la preuve dans le verset 27 du même chapitre : « Le règne, la domination et la grandeur de tous les royaumes qui sont sous les cieux seront donnés au peuple des saints du Très-Haut. Son règne est un règne éternel, et tous les dominateurs le serviront et lui obéiront. »

Sans examiner si les visions du livre de Daniel doivent être considérées comme le point de départ des conceptions messianiques modernes, ou s'il faut, avec la tradition, les ranger parmi les anciennes pro-

phéties, nous pouvons, sans crainte de nous tromper, dire que les évangiles marquent le point d'arrivée des conceptions messianiques, que le livre d'Hénoch nous en montre le développement, et que les oracles de la sibylle d'Alexandrie sont un épisode important de ce développement, qui nous conduit à étudier l'influence exercée par la colonie égyptienne sur le mouvement des idées dans la mère patrie.

CHAPITRE VI

CRITIQUE ET HISTOIRE DU LIVRE D'HÉNOCH

Le livre d'Hénoch est un écho prolongé des prophéties de Daniel ; il les commente et les développe. Les Juifs ne l'ont jamais reçu dans leur canon ; les chrétiens l'ont exclu du leur, comme apocryphe. Cette exclusion fut cause qu'il se perdit, vers le cinquième siècle, à l'exception de courts fragments, conservés notamment par Georges le Syncelle. Le livre d'Hénoch a été retrouvé, il y a environ quatre-vingts ans, en Abyssinie ; l'Église copte l'admet encore au nombre des livres inspirés. Cette circonstance l'a sauvé d'un irréparable oubli.

Il eut de l'autorité dans la primitive Église ; les lettres de saint Jude et de saint Barnabé, rappelant aux fidèles les prédictions du patriarche Hénoch, l'attestent. Au second siècle, saint Irénée et Clément d'Alexandrie le citent aussi avec respect, et Tertullien, dans son *Traité sur l'idolâtrie*, affirme que le livre est inspiré de l'Esprit saint[1]. Mais, un pas-

[1] Hæc igitur ab initio prævidens etiam ostia in superstitionem ventura præcecinit per antiquissimum prophetam Enoch.

sage d'un autre traité[1] du même Père nous apprend que déjà alors il n'était pas universellement admis par les diverses Églises dans le canon des Écritures. Au commencement du troisième siècle, Origène constate cette incertitude; il ne trouve pas mauvais qu'on l'accepte comme un livre sacré[2], et il avoue d'ailleurs que les Églises ne lui reconnaissent pas une origine *tout à fait divine*[3]. C'est comme par degrés que les prophéties d'Hénoch perdent leur faveur et se rangent dans la catégorie des apocryphes. Les *Constitutions apostoliques*[4] avaient déjà déclaré leur non-authenticité; saint Augustin répète cette déclaration[5]; et, par la voix de saint Jérome[6], l'Église d'Occident les rejette définitivement. L'Église grecque les conserva un peu plus longtemps; l'Église copte, isolée de bonne heure du continent européen, les garda seule dans son canon.

« Les auteurs apocryphes, dit un écrivain ecclésiastique[7], sont d'une très-grande utilité; car ils nous apprennent quelles étaient les croyances et les opinions théologiques à l'époque où ils ont été écrits. Tel est, en particulier, le livre d'Hénoch, composé avant la publication des doctrines évangéliques. Il nous indique ce que pensaient les Juifs sur la nature

[1] *De Cultu fœminarum.*

[2] Εἰ τῷ φίλον παραδέχεσθαι ὡς ἅγιον τὸ βιβλίον. (*In Johan.*)

[3] Ἐν ταῖς ἐκκλησίαις οὐ πάνυ φέρεται ὡς θεία. (*Contra Celsum.*)

[4] L. VI, 16.

[5] *De Civit. Dei,* XX, 23.

[6] Manifestissimus liber est et inter apocryphos computatur. (*Comment. in psalm.*, CXXXII, 3.)

[7] L'auteur de la dissertation placée avant la traduction du livre d'Hénoch dans le premier volume du *Dictionnaire des apocryphes* de M. l'abbé Migne.

et le caractère du Messie, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, ce qui est sans doute du plus haut intérêt. » Ce livre nous fait connaître beaucoup d'autres croyances répandues à cette époque en Palestine sur l'origine du mal dans le monde, sur les punitions terribles que Dieu doit infliger aux idolâtres, sur la résurrection des morts, sur les conditions précises de la vie ultra-terrestre, le feu de l'enfer, l'éternité des récompenses et des peines, sur le monde invisible, sur le séjour céleste habité par des myriades de saints bienheureux, d'anges restés fidèles, enfin sur la personne mystérieuse et divine assise dans le ciel à la droite du Très-Haut, appelée tantôt le *Fils de l'Homme*, tantôt le *Fils de la Femme*, tantôt l'*Élu*, tantôt le *Mystérieux*, tantôt le *Verbe*, tantôt le *Fils de Dieu*[1]. Dieu réserve cet être pour la purification de la terre, le jugement universel et la rénovation du monde.

Par tous ces sujets le livre d'Hénoch tient de très-près, comme on voit, aux oracles sibyllins, ou, pour mieux dire, ces oracles ne sont que la traduction, en une langue étrangère, sous une forme convenue, de

[1] Là encore se remarque un passage qui semble une allusion à la doctrine de la Trinité. Le prophète y mentionne, en effet, trois Seigneurs : d'abord, le *Seigneur des Esprits;* ensuite le *Seigneur Élu* (le même que le Fils de l'Homme, le même que le Verbe); en troisième lieu, le *Seigneur d'une autre puissance, qui était sur l'eau,* c'est-à-dire l'Esprit-Saint, que Moïse nous montre, au début de la création, planant sur les eaux. Telle est, du moins, l'interprétation que donne de ce passage l'auteur de la dissertation déjà citée. Voici ce passage : « Lui (l'Élu) fera appel à tout pouvoir du ciel, à toute sainteté, à toute puissance de Dieu. Les chérubins, les séraphins et les ophanins, tous les anges du pouvoir et tous les anges de l'autre pouvoir, qui était sur la terre et sur l'eau, feront entendre dans ce jour leurs voix unanimes. (Ch. LX, vers. 13 et 14.)

beaucoup des aspirations que ce livre exprime. Cette double série de documents contemporains nous fournit en dernière analyse le moyen de surprendre la pensée intime du judaïsme à ses deux pôles. En comparant la prophétie palestinienne à la prophétie alexandrine, nous pouvons apprécier les sacrifices faits aux nécessités du prosélytisme, et pénétrer les secrètes visées et les espérances grandioses qui soutinrent Israël dans ses malheurs et l'empêchèrent de se perdre, comme les autres peuples, dans les jouissances matérielles que procurent le lucre et les richesses.

Le livre d'Hénoch est composé de trois groupes d'écrits, comprenant cinq parties, qui appartiennent à des auteurs divers et à des époques distinctes, quoique rapprochées. Le premier groupe renferme trois prophéties ou paraboles (Mashal), en apparence assez homogènes ; le second, une prédiction attribuée à Noé, avec des allures apocalyptiques très-prononcées ; le troisième, un morceau assez court qui termine l'ensemble. Tous ces écrits ont été rédigés en Palestine, soit en hébreu, soit en syriaque, par des auteurs inconnus, qui ont vécu dans l'intervalle correspondant au cycle judéo-alexandrin. Ces écrits ont été réunis, et peut-être légèrement remaniés, dans la seconde moitié du siècle qui précède notre ère, à l'époque où florissait le plus illustre des philosophes alexandrins, Philon. Il y a donc lieu de distinguer les dates diverses de chaque écrit et la date unique du travail de combinaison qui les a rassemblés sous un même titre.

Suivant les indications qu'une critique érudite a

relevées avec soin dans ces prophéties, le premier groupe serait contemporain d'Antiochus Épiphane ; il aurait été composé 170 ou 180 ans avant la naissance de Jésus-Christ, précisément en même temps que les plus anciens oracles sibyllins qui nous soient parvenus. Le second groupe aurait été écrit dans la première année de la longue domination de Jean Hyrcan; le troisième, peu de temps après, vers l'an 144 avant l'ère chrétienne[1]. En rapprochant Hénoch de la Sibylle nous avons donc la certitude et l'avantage d'étudier et de compter les battements profonds de la vie du judaïsme, à ses deux centres principaux, et, en quelque sorte, opposés, Jérusalem et Alexandrie.

Il serait téméraire d'affirmer que le livre d'Hénoch est sorti des monastères esséniens. On n'a du fait aucune preuve directe ; on n'y trouve, au surplus, nulle trace de la méthode allégorique appliquée à l'interprétation des Écritures, méthode qui constituait le fond de la doctrine du monachisme juif, aussi bien aux environs d'Hébron, que sur les bords du lac Maria. Nous savons toutefois que la connaissance des anges et du monde invisible jouait un grand rôle dans les traditions et les préoccupations des Esséniens, et sans doute aussi des Thérapeutes, et que les poëtes et les prophètes n'étaient pas rares parmi eux; or, les prophéties d'Hénoch sont remplies de descriptions très-détaillées relatives aux anges et aux puissances célestes ; il n'y a donc aucune invraisemblance à sup-

[1] H. Ewald, *Mémoire sur l'origine, le sens et l'arrangement des diverses parties du livre éthiopien d'Hénoch.* (Gœttingue, 1855, in-4°).

poser qu'elles ont pu être composées, et mises en circulation et en faveur par les Esséniens.

Plusieurs auteurs[1] ont exprimé l'opinion que les chrétiens avaient, durant les premiers siècles, introduit dans le livre d'Hénoch des interpolations nombreuses relatives à la personne du Messie. On ne pourrait, d'après cela, dégager de ce livre les traits de la conception messianique chez les juifs palestiniens avant le christianisme, qu'avec les plus grandes précautions et en distinguant soigneusement le texte primitif du texte altéré.

Effacer d'un trait de plume, en les déclarant falsifiés, les documents qui contrarient nos systèmes, voilà qui est commode et séduisant! C'est ainsi que nous avons vu M. Graetz se débarrasser de la *Vie contemplative*, en l'attribuant à un hérétique du troisième siècle, de peur d'avoir à constater dans le judaïsme une évolution qui mène au christianisme; c'est ainsi que nous verrons plus loin un critique redresser hardiment les témoignages exprès et concordants des apôtres sur un point de l'enseignement du divin maître, prétendre démontrer que les évangélistes ont mêlé leurs opinions à la doctrine de Jésus, et déterminer l'endroit précis où finit la parole du maître et où commence l'interprétation du disciple!

Ces procédés téméraires sont suggérés par une illusion, trop ordinaire à la vanité humaine, qui nous pousse à considérer comme des faits réalisés nos

[1] MM. Hilgenfeld (*Jüdische Apokalyptik*); Colani (*Jésus-Christ et les croyances messianiques*); Th. Nöldeke (*Hist. littér. de l'Anc. Testam.*).

théories rétrospectives et à prendre pour des vérités les conjectures laborieusement édifiées par nous. Qu'y a-t-il au fond de ces argumentations enchevêtrées et de ces conclusions superbes, dont le moindre tort est de prodiguer les grands mots d'*évidence* et de *démonstration*? Avec cette illusion vaniteuse il y a la préoccupation, avouée ou secrète, de discréditer les opinions reçues, de faire du nouveau à tout prix, dût-on pour cela porter la main même sur la Sainte Écriture. Quand M. Th. Nöldeke écrit : « Les passages messianiques du livre d'Hénoch seraient très-intéressants, s'ils n'étaient pas des *interpolations évidentes* dues en grande partie aux chrétiens[1] », il affirme, en le déclarant *évident*, un fait douteux; ce qui, pour un savant, constitue une double faute.

En effet, si l'on peut soutenir que ce qui est conforme à la doctrine chrétienne touchant le Messie a été introduit dans le livre d'Hénoch par des chrétiens, on peut soutenir également que les passages frappés de suspicion ne sont pas le résultat de l'addition supposée; que la doctrine qu'ils expriment, consistant principalement dans une tendance à identifier le *Verbe* des philosophes alexandrins et le *Memra* des rabbins de Palestine, avec le *Mashiakh* ou *Fils de l'Homme* des prophètes, que cette doctrine a pu, par un développement logique, se produire aux époques où furent écrites, rassemblées et remaniées les prophéties d'Hénoch; que, par suite, la présence de cette doctrine dans ces prophéties ne trahit pas nécessaire-

[1] *Hist. littér. de l'Anc. Test.*, p. 344.

ment l'intervention chrétienne (de même que pour expliquer la théorie du Verbe dans Philon il n'est point indispensable de recourir à la fable de la conversion du philosophe); qu'enfin il a existé, aussi bien en Palestine qu'à Alexandrie, une sorte de préchristianisme, qui est comme la préface de l'Évangile et marque la dernière phase de l'attente messianique, préchristianisme dont M. Nöldeke et plusieurs autres n'ont apprécié suffisamment ni la valeur ni le sens. Il suffit d'énoncer ces propositions pour prouver, ce semble, que l'authenticité des passages incriminés dans le livre en question est au moins très-soutenable, et qu'en l'admettant, nous n'enfreignons point les règles d'une saine critique. Il n'y a en tout ceci qu'une seule chose *évidente*, c'est l'excessive assurance de M. Nöldeke.

CHAPITRE VII

LES PROPHÉTIES DU LIVRE D'HÉNOCH

Voici, en résumé, l'ensemble des enseignements et des prédictions du livre d'Hénoch[1].

Le mal s'est introduit sur terre par la désobéissance de nos premiers parents. Caïn, le meurtrier de son frère, devient la souche d'une race perverse, tandis que la race de Seth conserve les saines traditions, le culte du vrai Dieu et la pratique de la vertu.

Mais les anges étant devenus amoureux des filles des hommes, quittèrent les cieux et eurent commerce avec les femmes. Ils descendirent au nombre de deux-cents; leur chef était Azaziel. Ils apprirent aux hommes la sorcellerie, les enchantements, les propriétés des racines et des arbres; ils leur apprirent à outrager Dieu et à tyranniser leurs semblables. Comme c'étaient des esprits supérieurs en même temps que des anges rebelles, c'est d'eux que vinrent

[1] Nous avons voulu, pour plus d'exactitude, nous adresser au texte éthiopien publié par Dilmann (Leipzig, 1851); nous avons eu recours aux lumières d'un savant orientaliste, M. Joseph Halévy, auquel nous nous plaisons à témoigner ici notre gratitude.

aux hommes les sciences vaines ou dangereuses et les arts nuisibles : la fabrication des épées, des couteaux, des boucliers, des cuirasses, des miroirs, des colliers et des bracelets, l'usage de la peinture, la manière de se colorer les sourcils, d'observer les étoiles et de déterminer les mouvements de la lune.

Du commerce des anges avec les femmes naquit une race de géants de trois-cents coudées de hauteur, qui dévoraient tout ce que le travail des hommes pouvait produire. Il devint impossible de les nourrir. Sur le point de périr, les hommes élèvent vers le ciel leurs mains suppliantes et implorent le secours divin. Dieu entend ces prières. Il appelle les chefs de la milice céleste, Gabriel, Michaël, Raphaël, Phanuel, Suryal et Uriel et leur ordonne de livrer bataille aux démons corrupteurs. Mais auparavant, il leur fait signifier ses arrêts par un homme resté juste, Hénoch, qui a été ravi au ciel et a mis par écrit toutes les grandes choses dont il a été acteur ou témoin.

« Il n'y aura plus de paix pour toi, dit Hénoch à Azaziel ; une grande sentence a été prononcée contre toi. Il t'enchaînera. Il n'y aura jamais pour toi ni soulagement, ni miséricorde, ni intercession, à cause de l'oppression que tu as enseignée et parce que tu as appris aux hommes à outrager Dieu. » Les anges supplient le Seigneur de leur pardonner, mais en vain : « Va, dit le Très-Haut à Raphaël, prends Azaziel, lie-lui les pieds et les mains, et jette-le dans les ténèbres. Fais pleuvoir sur lui des pierres lourdes et pointues ; enveloppe-le de ténèbres. Qu'il y reste à jamais ! Que sa face soit couverte d'un voile épais!

Et, *quand viendra le jour du jugement*, plonge-le dans le feu. En attendant, purifie la terre que les anges ont souillée et annonce-lui que je la révivifierai. » Le déluge purifie la terre, en détruisant la race maudite et monstrueuse créée par le commerce des anges déchus avec les femmes.

On reconnaît dans cette histoire le développement et le commentaire de la tradition relative aux géants, consignée dans la Genèse. Qui oserait affirmer que dans ce commentaire il ne s'est pas glissé plus d'un détail emprunté aux antiques légendes des peuples avec lesquels les Juifs se trouvaient en contact plus intime depuis trois siècles? Ces géants et leurs pères, combattus et vaincus par une milice céleste, ensevelis sous des masses de rochers, enchaînés par le pouvoir divin jusqu'au jour d'une vengeance définitive, ne rappellent-ils pas la lutte des Titans contre Jupiter, aidé des dieux de l'Olympe? Le rapport est si étroit que nous verrons plus loin un sibylliste identifier la légende hébraïque avec la légende grecque et adopter sans hésitation cette dernière, en expliquant toutefois que ni Jupiter ni les Titans ne sont des dieux.

Une autre remarque importante, c'est qu'aux yeux des auteurs et des lecteurs du livre d'Hénoch, l'idolâtrie a eu pour artisans les anges rebelles; en eux réside la source de cette plaie hideuse, la plus exécrable de toutes celles qui rongent et souillent l'humanité; c'est eux que les hommes égarés ont divinisés, après les avoir pris d'abord pour princes et pour rois. Les dieux des nations, les faux dieux ne

sont donc pas seulement de vains simulacres, des idoles inertes de pierre et de bois, sans pouvoir et sans vie ; ce sont des êtres supérieurs, existant réellement, des êtres pervers, qui font le mal et l'inspirent. Ils ont été vaincus, *ces princes des Gentils*, *ces rois de la terre* idolâtre ; Dieu a permis pourtant que cette victoire n'allât point jusqu'à anéantir leur action. Après le déluge, ils recommenceront à corrompre le genre humain. Une nouvelle lutte s'engagera alors, lutte suprême dont nous allons voir se dérouler les péripéties grandioses et terribles.

Dans le second groupe, c'est-à-dire dans la quatrième partie du livre d'Hénoch, l'histoire des anges déchus est racontée allégoriquement. Les anges sont représentés par des étoiles, les hommes par un troupeau de taureaux et de vaches, les géants par une race étrange d'éléphants, de chameaux et d'onagres.

« Je vis tomber du ciel une étoile sur la terre. Elle se leva, mangea et se mit à paître au milieu des génisses... Je vis encore plusieurs étoiles descendre du ciel auprès de la première, au milieu des génisses avec lesquelles elles se mirent à paître. Les génisses conçurent toutes et mirent au monde des éléphants, des chameaux, des onagres... Ceux-ci commencèrent à dévorer les taureaux, et toutes les créatures de la terre s'enfuirent, saisies d'épouvante. L'un des anges restés fidèles prit la première étoile tombée du ciel, lui lia les pieds et les mains et la jeta dans l'abîme. Et cet abîme est profond, immense, épouvantable, tout ténèbres. Un autre ange tira son épée et la donna aux éléphants, aux chameaux et aux onagres, qui

combattirent entre eux, en sorte que toute la terre trembla. L'un des anges prit les étoiles, leur lia les pieds et les mains et les précipita dans une crevasse de la terre. »

Le combat entre la terre et le ciel se termine par le cataclysme qui détruit la race pervertie des humains et n'en laisse subsister qu'une seule famille, celle du juste Noé. Ici finit le premier acte du drame où se jouent les destinées de l'humanité.

Entrons maintenant dans le second acte.

Il est conçu sur le même plan que le premier ; il en reproduit les principaux traits ; il se termine par une catastrophe plus effrayante encore. Cet acte présente cependant une physionomie qui lui est propre. Le fond de l'action, c'est bien encore l'idolâtrie et la corruption du genre humain provoquant la colère et les châtiments de Dieu ; mais des acteurs nouveaux entrent en scène, et des péripéties nouvelles se développent.

Les démons ont réussi à corrompre une seconde fois le genre humain. Dieu a choisi un homme dont il fait sortir un peuple. Ce peuple est destiné à reconquérir peu à peu au vrai Dieu la terre envahie par tous les vices et les mensonges de l'idolâtrie. Israël, la descendance d'Abraham, représente ici cet élément vertueux, conservé avant le déluge dans la famille de Seth, au milieu de la corruption générale ; Israël sera donc la seule portion de l'humanité capable de fléchir le courroux divin, la seule digne d'occuper la sollicitude du Très-Haut, d'être l'instrument de ses desseins, de sa miséricorde et de sa justice. Israël, du reste, se

rattache à Seth par la chaîne non interrompue des patriarches.

Le peuple élu va jouer un grand rôle dans les dernières scènes du drame. Ce rôle est secondaire pourtant si on le compare à celui d'un personnage céleste qui, dans la lutte suprême, représente et remplace les chefs de la milice angélique, qui ont jadis enchaîné et terrassé Azaziel.

Quel est ce personnage que le prophète nous montre assis à la droite du Seigneur des Esprits et qu'il appelle, comme nous l'avons dit, le Fils de l'Homme, le Fils de la Femme, l'Élu, le Mystérieux, le Fils de Dieu, le Verbe de Dieu ?

« Le Fils de l'Homme, dit Hénoch, est celui à qui toute justice se rapporte, avec qui elle habite, et qui tient la clef de tous les trésors cachés. Le Seigneur des Esprits l'a choisi de préférence, et il lui a donné une gloire au-dessus de toutes les créatures[1]. J'aperçus, ajoute le patriarche, la source de justice qui ne tarit point et de laquelle sortent une multitude de petits ruisseaux, qui sont les ruisseaux de la sagesse. Là, tous ceux qui avaient soif venaient boire, et ils se trouvaient soudain remplis de sagesse... Le Fils de l'Homme est invoqué devant le Seigneur des Esprits. Avant la création du soleil et des astres, avant que les étoiles fussent formées au firmament, on invoquait le nom du Fils de l'Homme devant le Seigneur des Esprits. Il sera la lumière des nations. Il sera l'espérance de ceux dont le cœur est dans l'angoisse. L'Élu et le

[1] Ch. XLVI.

Mystérieux a été engendré avant la création du monde et son existence n'aura point de fin. Il vit en présence de Dieu. Il a révélé aux saints et aux justes la sagesse du Seigneur des Esprits ; c'est lui qui leur conserve la portion de leur héritage. Aussi, c'est par ce nom qu'ils seront sauvés[1]. »

Traduits en notre langage moderne, ces passages, dans lesquels nous voyons prêtes à se confondre la doctrine philosophique du Verbe et la légende messianique nationale expriment exactement, croyons-nous, ce qui suit :

Il y a un être, dont la connaissance est un mystère réservé aux justes d'Israël, à ceux qui ont soif et faim de lumière, et auxquels il a été permis de s'abreuver aux sources de la divine Sagesse. Cet être existait avant la création du monde ; car il est la manifestation primordiale de la Sagesse et de la Justice de Dieu. C'est lui qui rend et exécute les arrêts, conçus dans le secret de la pensée éternelle, en vue d'instruire et de juger les hommes. Ceux-là seuls ont part à la science des choses divines, à la vraie sagesse, qui connaissent le Mystérieux, la source de Sagesse et de Justice, le Verbe. On le nomme l'Élu, parce qu'il est l'instrument choisi des volontés du Très-Haut. Il est à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme pour marquer qu'il doit remplir une œuvre de médiation entre la terre et le ciel. Il est Fils de l'homme et Fils de la femme, parce qu'il a été engendré dans la pensée divine pour accomplir les destinées de l'hu-

[1] Ch. XLVIII.

manité, et sauver de la perdition ce qui reste de bon sur la terre, c'est-à-dire Israël. En ce sens, on peut dire aussi que l'Élu est surtout Fils d'Israël ; car Israël est l'humanité par excellence. L'Élu lui appartient en propre ; il est son Messie, son libérateur, son espérance et sa consolation dans les angoisses de la persécution et dans les transes de l'attente ; il garantit aux justes opprimés la rémunération de leurs souffrances et leur part d'héritage céleste. En même temps qu'il éclairera les nations en leur manifestant le vrai Dieu, il les châtiera de leurs crimes : car il est à la fois justice et lumière ; il est la vérité qui brille et le glaive qui frappe.

Le double caractère du juge et du guerrier résume la figure du Fils de l'Homme. Le souvenir de l'antique lutte entre Raphaël et Azaziel va se traduire en traits d'une grandeur plus qu'épique dans les combats qui précéderont le jugement dernier et la catastrophe finale.

Quand les hommes auront comblé la mesure de leurs iniquités envers Dieu et envers Israël, alors surviendra le grand cataclysme, dont le Déluge n'a été que le prélude et comme l'avertissement. Cette fois, la justice divine ira jusqu'au bout ; le mal sera vaincu à jamais ; la terre sera purifiée par le feu, non plus par l'eau ; sous des cieux nouveaux, sur une terre nouvelle commencera le règne sans fin de l'Élu, règne de justice, de félicité et de paix, véritable règne de Dieu, dans lequel Israël sera le peuple-roi.

Les diverses prophéties du livre d'Hénoch ne s'ac-

cordent pas toujours dans la conception du règne de Dieu : ici, c'est la figure de l'Élu, là, celle d'Israël, ailleurs, celle de Dieu, qui se trouve le plus en relief; parfois même il n'est question que de la royauté de la nation-prophète, devenue ainsi ministre du Très-Haut. Enfin, n'oublions pas que le Messie est identifié souvent à Israël, et que, dans bien des cas, on peut entendre du peuple ce qui est dit du Fils de l'Homme.

« Dieu, lassé des crimes de la terre, sollicité sans cesse par les saints qui le prient, à cause du sang des justes répandu pour lui, afin qu'il leur rende justice et que sa patience envers les méchants ne soit point éternelle, Dieu s'assied sur le trône de sa gloire, ayant ouvert devant lui le livre de vie. Les cœurs des saints sont inondés de joie, parce que leurs prières vont être exaucées et que l'heure de la justice a sonné[1]. »

Autour de la ville sainte se livrent de gigantesques combats. Gog et Magog se sont rués contre Jérusalem ; ils l'assiégent et vont la prendre. Puis, de nouvelles multitudes accourent des quatre points cardinaux, comme si elles étaient poussées par le vent. « Le bruit de leurs chars se fit entendre, et, à ce bruit, les saints du ciel devinrent attentifs et les colonnes de la terre tremblèrent. Et tous, se prosternant ensemble devant le Seigneur des Esprits, l'adorèrent. »

Quelles sont ces multitudes? C'est l'humanité con-

[1] Ch. XLVII.

vertie qui vient participer à la glorification d'Israël et apporter ses hommages au vrai Dieu.

D'ailleurs, le Très-Haut est intervenu dans la lutte qui précède la défaite des nations liguées contre Jérusalem. Il a dit aux rois et aux puissants de la terre : « Ouvrez vos yeux et élevez vos cornes et reconnaissez mon Élu. Le Seigneur le fait asseoir sur le trône de Sa Majesté, et l'esprit de justice est versé sur lui. Le Verbe de sa bouche tue les pécheurs et les méchants. Les rois et les superbes se lèveront dans ce jour; ils verront l'Élu et ils apprendront qu'il est assis sur le trône de Sa Majesté. Il surviendra sur eux une douleur terrible, semblable à celle de la femme qui enfante et dont la délivrance est suspendue. Ils se regarderont entre eux et courberont la tête sous le poids de leurs souffrances lorsqu'ils verront le Fils de la Femme assis sur le trône de Sa Majesté. Ils loueront et exalteront Celui qui possède tous les mystères. Car auparavant il était caché, ce Fils de l'Homme, et le Très-Haut l'avait gardé dans les cieux, auprès des anges. En ce jour, les rois et les puissants se prosterneront devant lui et mettront en lui leur espoir. Alors le Seigneur les chassera de devant sa face; et ils seront couverts de honte, et les ténèbres s'entasseront sur eux. Et on les livrera aux anges des châtiments pour venger sur eux les persécutions infligées aux fils de Dieu et à ses élus. Ils deviendront un spectacle pour les justes, qui se réjouiront, car la colère du Seigneur se posera sur eux et son glaive s'enivrera de leur sang. »

Ailleurs le prophète s'écrie :

« Le Fils de l'Homme arrachera les rois et les puissants de leurs siéges ; il brisera les dents des pécheurs. Il renversera les rois de leurs trônes ; car ils n'ont pas loué, ni confessé, ni reconnu celui dont ils tenaient leur puissance. Il abaissera la face des puissants et les couvrira de honte, et les ténèbres seront leur demeure ; les vers formeront leur couche ; et ils n'auront plus l'espoir de se relever de leur anéantissement. C'était eux qui gouvernaient les étoiles du ciel et qui levaient leurs bras contre le Très-Haut ; ils dominaient la terre, et accomplissaient, sans pudeur, leur œuvre d'iniquité. Fiers de leurs richesses, ils mettaient leur confiance dans les dieux fabriqués de leurs mains et reniaient le nom du Seigneur des Esprits[1].

« Je vis un abîme profond et rempli de feu ardent, et on apporta les rois et les puissants et on les jeta dans l'abîme. Là sont les anges des châtiments armés de glaives pour frapper sans relâche les méchants. »

Ces rois superbes, ligués contre Dieu, rappellent les anges déchus, les démons déjà vaincus par Raphaël et ses compagnons ; ils en sont les fils ; et, parfois même, on dirait que le prophète a voulu les assimiler tout à fait aux étoiles tombées du ciel.

Après la victoire de l'Élu, et la manifestation du vrai Dieu à tous les hommes, s'ouvrent les grandes assises dans lesquelles le Fils de l'Homme,

[1] Ch. XLVII.

justicier du Très-Haut, va rendre ses arrêts. Mais d'abord, il y a un acte de solennelle réparation à accomplir; il n'est pas équitable que les hommes qui ont souffert jusqu'à mourir pour la vérité, qui ont vécu saintement dans l'attente de la justice céleste, ne participent point aux joies de ce grand jour et à la gloire des élus. Aussi, Dieu veut qu'ils ressuscitent; le Fils de l'Homme arrache au scheol (demeure souterraine des morts) sa proie. Le prophète affirme ici avec la plus grande énergie et semble répondre à des objections contre le miracle : « Ceux qui ont péri dans le désert, dit-il, ceux qui ont été dévorés par les poissons de la mer ou par les bêtes sauvages, reviendront pleins d'espérance dans le jour de l'Élu; car personne ne périra en la présence du Seigneur des Esprits; non, personne ne peut périr [1]. »

Ailleurs, la doctrine semble varier sur ce point. Une vision place Hénoch en face du séjour où les saints habitent avec Dieu. Les saints ne sont pas seulement les anges restés fidèles, mais encore les hommes pieux et justes, lesquels, en mourant, *ne se sont pas endormis devant le Seigneur*.

« Je vis la demeure des saints. Leur nombre est infini dans tous les siècles. Tous chantaient devant le Seigneur des Esprits; tous brillaient comme le feu. Mon âme soupira après cette demeure : là était la portion de mon héritage. Longtemps mes yeux contemplèrent ces demeures fortunées et je louai

[1] Ch. LX.

Dieu en disant : Béni soit-il, béni soit-il à jamais, depuis le commencement, avant la création du monde, jusqu'à la fin des siècles! Là mes yeux virent tous ceux qui ne se sont point endormis devant Lui, tous ceux qui se tiennent debout devant Lui et le glorifient[1]. »

Suivant cette donnée, l'âme juste, après la mort du corps, s'élève vers les régions célestes et trouve auprès de Dieu un bonheur sans fin; la résurrection (du moins pour expliquer et affirmer la vie future) n'est donc pas nécessaire. Il semble qu'il y eût alors, dans la Palestine, deux opinions : suivant l'une, les bons habitaient, après leur mort, le séjour de la félicité céleste, attendant l'heure où l'Élu les associerait à son triomphe; suivant l'autre, les bons étaient engloutis par le scheol et voués à la mort comme le reste des hommes, mais l'Élu devait les ressusciter au jour de sa grande manifestation. La résurrection des morts, le retour sur terre d'Hénoch et d'Élie, que quelques-uns soutenaient être le même personnage, tels seraient, suivant cette dernière opinion, les grands signes précurseurs de la prochaine venue du Messie et de l'arrivée du règne de Dieu. Ces croyances un peu diverses jettent parfois quelque confusion dans les prédictions eschatologiques. Ainsi, on se demande, sans pouvoir trouver à cela de réponse bien précise, si, dans les idées juives de ce temps-là, la résurrection comprenait les méchants aussi bien que les bons, si ses effets

[1] Ch. XXXVII.

étaient restreints au peuple d'Israël ou étendus à l'humanité entière.

Enfin, le jugement commence.

« L'Élu, siégeant sur un trône de gloire, statue sur le sort des méchants et raffermit, par sa présence, les esprits des saints; il assigne une demeure à ceux qui ont mis leur confiance et leur amour dans son nom saint et glorieux. En ce jour, dit le Seigneur, je placerai mon Élu au milieu d'eux; je changerai la face du ciel et je l'illuminerai pour l'éternité. Quant aux justes, je les placerai devant moi, je les rassasierai de ma paix; aux pécheurs, la perdition éternelle[1]! » La punition et la récompense seront donc sans fin; les justes habiteront des jardins fortunés[2] et jouiront de la présence de Dieu, dont ils chanteront les louanges; les impies seront relégués dans l'abîme, dans la vaste fournaise qui a déjà englouti les démons.

Puis, le feu dévore la terre et tout ce qu'elle renferme; la terre s'efface comme une vision lointaine, et il ne reste, devant nos regards éblouis, que l'image de la demeure céleste, inondée de lumière et réunissant devant le trône de Dieu des myriades de bienheureux chantant les louanges du Très-Haut.

Ici encore se présentent, sur le dénoûment ultime du drame, des variantes importantes.

Le cataclysme surviendra-t-il avant ou après le jugement? La terre, qu'il aura détruite, sera-t-elle remplacée par une autre terre? Les élus seront-ils

[1] Ch. XLV.
[2] Ch. LVIII.

pris uniquement dans les rangs d'Israël; ou bien si, comme certains passages semblent l'indiquer, les Gentils se convertissent, les meilleurs d'entre eux n'auront-ils aucune part au bonheur des élus? Le règne de Dieu se produira-t-il dans le ciel ou bien sur la terre renouvelée et purifiée? A ces questions, les textes, parfois ne répondent pas, parfois fournissent des réponses discordantes.

La quatrième partie du livre d'Hénoch, celle que nous avons appelée apocalyptique, présente, comme on va voir, des tableaux complets et précis.

Voici d'abord la destruction de la terre :

« Je vis, dans mon rêve, les cieux s'ébranler, s'abaisser et tomber sur la terre. Et quand ils tombèrent, je regardai la terre et je vis qu'elle s'engloutissait dans un vaste abîme. Les montagnes s'entrechoquèrent, les collines s'entassèrent sur les collines, et les grands arbres furent déracinés, enlevés et engloutis dans l'abîme. Alors un cri sortit de ma bouche : La terre a péri! Et Malaléel, mon aïeul, auprès duquel je reposais, me tira de mon sommeil et me dit : Pourquoi crier et te lamenter ainsi, mon fils? Je lui racontai ce que je venais de voir, et il me répondit : Quelle chose terrible tu viens de voir, mon fils! Combien est redoutable la vision de ton sommeil. A cause de ses péchés, la terre doit être engloutie et sombrer en un immense cataclysme. »

Ce n'est point le feu qui joue ici le rôle de purificateur et dévore la terre; notre planète disparaît dans un vaste abîme. Mais, s'il en faut croire l'indication qui suit, l'humanité entière ne doit pas périr, les hom-

mes justes seront sauvés dans Israël et serviront de noyau à la future humanité, comme autrefois la famille de Noé. Malaléel invite, en effet, son petit-fils à prier le Seigneur, « afin qu'il y ait quelque survivant sur terre et que tout ne périsse pas, lorsque ces choses viendront du ciel sur la terre, lorsqu'aura lieu cet immense anéantissement. » Voici la fin de la prière d'Hénoch, laquelle peut, évidemment, être entendue comme une prophétie qui se réalisera :

« Les anges de tes cieux ont péché, et sur la chair de l'homme tombera ton courroux. Grand Roi[1], je te supplie de m'exaucer, afin qu'il me reste un rejeton de ma race sur la terre, que l'humanité ne périsse pas tout entière et que la terre ne soit point déserte. Et maintenant, Seigneur, mon Dieu, détruis de sur la terre la chair qui t'a irrité ; mais laisse-moi une chair de justice et de droiture pour devenir le tronc de la race éternelle. Et ne détourne pas ta face de la prière de ton serviteur! »

Cette quatrième partie se termine par une vision dans laquelle se déroulent toutes les phases de l'histoire primitive et de la vie du peuple juif, jusques et y compris la catastrophe suprême. La vision débute par les premiers hommes ; elle raconte la création d'Adam et d'Ève, leur désobéissance, le meurtre d'Abel par Caïn, la corruption du genre humain par les anges, le déluge et l'exode. Elle rappelle la période des juges, la série des rois depuis Saül, David et Salo-

[1] Ce titre de *Grand Roi*, donné à Dieu, revient souvent dans les Oracles sibyllins; il se trouve aussi dans l'Évangile selon saint Matthieu.

mon, la prédication des prophètes, la captivité et enfin le relèvement du temple. Elle déplore les persécutions exercées par les oiseaux du ciel et les bêtes sauvages (les Gentils idolâtres) contre les Israélites, désignés sous le nom de brebis.

La fin des temps arrive. Le Seigneur, irrité, intervient; il descend sur la terre et arme les brebis, qui poursuivent à leur tour leurs persécuteurs et les exterminent. Soixante et dix pasteurs (princes ou rois juifs), qui avaient, par leur cruauté ou leur négligence, fait jadis périr plus de brebis que Dieu ne l'avait ordonné, sont enchaînés. Les étoiles (anges déchus) sont jetées dans un lieu profond rempli de flammes. Les brebis aveugles et coupables sont elles-mêmes jetées au feu du gouffre.

« Et je me tenais debout, ajoute le prophète, considérant comment cette antique bergerie fut détruite. Mais, auparavant, on en avait enlevé les colonnes, l'or, l'ivoire et toutes les richesses. » Ainsi se trouve exaucée la prière d'Hénoch, qui avait supplié Dieu de conserver une chair de justice et de droiture pour devenir le tronc de la race éternelle.

En effet, Dieu a fait une humanité et une terre nouvelles :

« Le Seigneur des brebis élève une maison plus haute et plus grande que la première, dans le même endroit; les murs, les colonnes, le toit, les ornements, l'ivoire et les métaux précieux, tout y est nouveau. » Alors commence le règne de Dieu: car il est dit que le Seigneur des brebis habite à l'intérieur de cette maison.

Nous avons ici à constater un défaut de logique ou de mémoire, qui se montre souvent ailleurs dans le livre d'Hénoch. Le prophète oublie que l'ancienne humanité est détruite, qu'il ne reste plus rien de la terre souillée par l'idolâtrie; il ne se contente pas de montrer Israël heureux au sein de Dieu, et devenant la semence de la race éternelle, quelque chose manquerait à cette gloire si les gentils n'en avaient le spectacle et n'en ressentaient l'humiliation; et le prophète remet en scène les nations :

« Et toutes les bêtes sauvages et les oiseaux du ciel s'inclinèrent devant les brebis qui restaient et les adorèrent; ils leur adressèrent des prières et leur obéirent en toute chose. »

C'est à ce moment que se place, suivant l'auteur de cette prophétie, la résurrection :

« Toutes les brebis qui avaient péri se réunirent dans cette maison; et le Seigneur des brebis tressaillait d'allégresse de voir rentrer les brebis au bercail. »

Ainsi, victoire des Juifs sur les nations, qui périssent exterminées, jugement des rois, punition des méchants, destruction de la terre, création d'une terre nouvelle, séjour des justes sauvés en Israël, demeure de l'humanité impérissable et théâtre du règne de Dieu, enfin, résurrection des hommes pieux, qui viennent participer à cette félicité glorieuse, telle est la succession des événements que nous présente jusqu'ici la prophétie. A ce moment, apparaît le Fils de l'Homme, identifié au Verbe et aussi peut-être au peuple saint; et, par une nouvelle incohérence, dont

nous ne nous plaindrons pas, car elle vient d'un généreux sentiment, les nations idolâtres se convertissent, reconnaissent l'Élu et l'adorent; elles aussi prennent part au règne de Dieu :

« Il naquit un veau blanc dont les cornes étaient grandes, et toutes les bêtes sauvages et les oiseaux du ciel l'adoraient et l'imploraient sans cesse. Et ils devenaient des veaux blancs. Et le premier d'entre eux (Israël?) fut fait Verbe. Et le Verbe devint un grand animal et il portait sur sa tête de grandes cornes noires. »

Restons, en fermant le livre, sur cette promesse consolante, qui nous montre l'humanité entière réconciliée avec le Père céleste et jouissant d'une béatitude sans fin après tant de douloureuses épreuves.

CHAPITRE VIII

LA FIN DU MONDE D'APRÈS L'ÉVANGILE

Avant d'aborder les oracles sibyllins, et afin de donner une idée sommaire et complète du progrès des idées eschatologiques chez les Juifs, nous traduisons le passage de l'Évangile de saint Matthieu où Jésus-Christ lui-même décrit les signes précurseurs, les péripéties et le dénoûment du drame suprême.

« Jésus s'était assis sur la montagne des Oliviers, ses disciples vinrent à lui en particulier et lui dirent : « Dis-nous quand ces choses arriveront, quel « sera le signe de ta présence et de la fin du siècle? » Et Jésus leur répondit : « Prenez garde que quelqu'un « ne vous égare ; beaucoup viendront en mon nom, « disant : « Je suis le Christ, » et ils égareront un « grand nombre d'hommes. Il vous arrivera d'en- « tendre des guerres et des bruits de guerre ; prenez « garde de ne point vous troubler, car il faut que « tout cela s'accomplisse ; mais ce n'est point encore « la fin. Le peuple se dressera contre le peuple, et le « royaume contre le royaume ; il y aura des famines, « des pestes, des tremblements de terre en divers

« lieux. Tout cela sera le commencement des dou-
« leurs. Alors ils vous livreront pour la tribulation,
« et vous tueront ; vous serez haïs de tous les peu-
« ples à cause de mon nom. Et alors beaucoup trébu-
« cheront au piége ; ils se livreront et se haïront
« entre eux. Et beaucoup de faux prophètes surgiront
« et égareront un grand nombre d'hommes ; et, parce
« que l'iniquité abondera, la charité de beaucoup se
« refroidira. Celui qui persévèrera jusqu'à la fin,
« celui-là sera sauvé. Et cette *bonne nouvelle du règne*
« sera proclamée *dans toute la terre habitée, en témoi-*
« *gnage pour tous les peuples ;* et alors arrivera la fin.
« Lors donc que vous verrez l'abomination de la dé-
« solation, dont le prophète Daniel a parlé, établie
« dans le lieu saint (que celui qui lit médite cela !),
« alors, que ceux qui sont en Judée fuient vers les
« montagnes, que celui qui est sur la terrasse n'en
« descende point pour prendre quelque chose de sa
« maison, que celui qui est dans la campagne ne re-
« vienne point en arrière pour prendre ses vêtements !
« Malheur aux femmes qui seront enceintes ou qui
« allaiteront dans ces jours. Priez afin que votre fuite
« n'arrive point en hiver ni au jour du sabbat. Il y
« aura alors une grande tribulation, telle qu'il n'y en
« a point eu depuis le commencement du monde jus-
« qu'à ce jour, telle qu'il n'y en aura plus. Et si ces
« jours n'avaient point été abrégés, aucune chair ne
« serait sauvée ; à cause des élus ces jours seront
« abrégés. Alors, si quelqu'un vous dit : « Voici, le
« Christ est ici ou là ; » ne le croyez pas. Car beau-
« coup de faux prophètes et de faux Christs surgiront

« et donneront de grands signes et prodiges, au point « d'égarer, s'il était possible, même les élus. Voici, « je vous l'ai dit à l'avance. Si donc ils vous disent : « Voici, il est dans le désert ; » ne sortez point. « Voici, il est dans la chambre ; » ne le croyez pas. « Car, comme l'éclair sort de l'orient et paraît jus- « qu'à l'occident, ainsi sera la présence du Fils de « l'Homme. Partout où se trouvera le cadavre, les « aigles se rassembleront. »

« Aussitôt après la tribulation de ces jours, le so- « leil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, « les astres tomberont du ciel, et les puissances des « cieux seront secouées. Et alors paraîtra le signe du « Fils de l'Homme dans le ciel ; et alors *toutes les ra-* « *ces de la terre seront brisées ;* et on verra le Fils de « l'Homme s'avançant sur les nuées du ciel avec une « grande puissance et une grande gloire. Et il envoie « ses anges avec un grand son de trompettes ; et ils ras- « sembleront ses élus des quatre vents, d'une extré- « mité du ciel à l'autre... En vérité, je vous le dis : « Cette génération ne passera point que tout cela ne « s'accomplisse. Le ciel et la terre passeront, mais « mes paroles ne passeront point[1]...

« Quand le Fils de l'Homme sera venu dans sa « gloire, et tous les Anges avec lui, alors il s'assiéra « sur le trône de sa gloire. Tous les peuples seront ras- « semblés devant lui ; il les séparera les uns des autres, « comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs. « Et il placera les brebis à sa droite et les boucs à sa

[1] S. Matth., XXIV.

« gauche. Alors le Roi dira à ceux de sa droite : « Ve-
« nez, les bénis de mon Père, entrez en possession du
« royaume qui vous a été préparé depuis la fondation
« du monde. J'ai eu faim et vous m'avez donné à
« manger ; j'ai eu soif et vous m'avez désaltéré ; j'ai
« été étranger et vous m'avez donné l'hospitalité ;
« j'ai été nu et vous m'avez vêtu ; j'ai été malade et
« vous m'avez visité ; j'ai été en prison et vous êtes
« venus vers moi. » Alors les justes lui répondront :
« Seigneur, quand est-ce que nous vous avons vu
« avoir faim et que nous vous avons donné à manger,
« ou avoir soif et que nous vous avons donné à
« boire...? » Et le Roi leur répondra : « Je vous le dis
« en vérité, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de
« ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous
« l'avez fait. »

« Alors il dira à ceux de sa gauche : « Retirez-vous
« de moi, maudits, allez au feu éternel, préparé pour
« le tentateur (le diable) et pour ses anges. Car j'ai
« eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ;
« j'ai eu soif et vous ne m'avez pas désaltéré... » Et ils
« lui répondront : « Seigneur, quand est-ce que nous
« vous avons vu avoir faim et que nous ne vous avons
« pas donné à manger...? » Et il leur répondra : « Je
« vous le dis en vérité, chaque fois que vous avez
« manqué à le faire à l'un de ces plus petits, c'est à
« moi que vous avez manqué à le faire. » Et ils s'en
iront au châtiment éternel ; et les justes iront à
la vie éternelle[1]. »

[1] Matth., xxv.

La résurrection des morts n'est pas mentionnée expressément dans ces passages ; mais elle est clairement sous-entendue, pour quiconque connaît les Évangiles, dans le passage qui nous montre les anges rassemblant les élus des quatre points de l'horizon. Il faut remarquer aussi que la tradition, suivant laquelle la manifestation du vrai dieu à tous les hommes doit précéder la catastrophe suprême, a passé dans l'Évangile, qui dit que *la bonne nouvelle du règne sera proclamée dans toute la terre, en témoignage à tous les peuples*. Conformément à la légende nationale, les peuples reçoivent un châtiment terrible ; et cela nous reporte aux luttes sanglantes dont parlent Hénoch et les sibyllistes.

Le jugement, l'Évangile à cet égard ne laisse aucun doute et confirme Hénoch et les sibylles, le jugement suprême sera accompli par le Messie, et, suivant la belle parole de Daniel, admirablement développée par Jésus, *ceux qui auront enseigné la justice* à la multitude brilleront comme les étoiles à jamais, *ceux qui auront pratiqué la charité* envers les pauvres et les affligés auront la vie éternelle. Pour entrer dans le règne il ne suffit donc pas d'être de la race d'Abraham, mais il suffit d'avoir détesté l'iniquité et d'avoir été pitoyable aux misères humaines. Ici s'efface l'antique orgueil de la race élue et apparaît dans sa grandeur sereine et son ineffable beauté l'idée chrétienne, qui fait de l'amour et de la justice les seules conditions pour trouver grâce devant Dieu.

La seconde épître de saint Pierre nous fournit quelques commentaires sur ce passage de l'Évangile.

« Sachez ceci d'abord, écrit l'apôtre. A la fin des jours, viendront des imposteurs et des moqueurs qui s'inspireront de leurs propres passions et diront : « Qu'est devenue la prédiction de sa présence ? Car « depuis que nos ancêtres se sont endormis, tout reste « en l'état où il est depuis le commencement de la « création. » Ceux-là veulent ignorer qu'autrefois il y eut des cieux et une terre, faits par le Verbe de Dieu de l'eau et par l'eau ; et c'est pourquoi ce monde d'alors a péri submergé par l'eau. Les cieux et la terre d'à présent sont gardés par le Verbe de Dieu et sont réservés au feu pour le jour du jugement et de la perte des hommes impies. Sachez seulement ceci, mes bien-aimés, c'est qu'un seul jour devant le Seigneur est comme mille ans et mille ans sont comme un seul jour. Le Seigneur ne retarde pas la prédiction ; ce que quelques-uns considèrent comme un retard est l'effet de sa longanimité envers nous ; il ne veut pas que quelques-uns soient perdus, il veut que tous viennent au repentir. Le jour du Seigneur viendra comme un voleur ; en ce jour, les cieux passeront avec fracas ; les éléments consumés se dissocieront ; la terre et tous les êtres qu'elle renferme seront brûlés... Et, suivant l'annonce du Seigneur nous attendons des cieux nouveaux et une terre nouvelle où habitera la Justice[1]. »

Ces termes si précis dans lesquels saint Pierre commente ici l'Évangile et rappelle la promesse du retour de Jésus, lors de la fin des temps, pour juger les vi-

[1] II Epist. S. Petri, III, 3-13.

vants et les morts, contredisent d'une manière absolue l'opinion de ceux qui, comme M. Colani[1] prétendent que Jésus n'a jamais songé à revenir sur terre, que, conformément d'ailleurs à la tradition juive, il ne s'est point attribué le rôle de juge suprême, et qui expliquent par des interpolations les passages embarrassants des évangiles. Nous trouvons cette sorte d'exégèse aussi commode que téméraire. Poser en principe que Jésus ne s'est jamais déclaré juge suprême, qu'il ne s'est jamais prononcé sur l'éventualité ou la nécessité de son retour glorieux, rejeter, en conséquence, comme non authentiques, et inspirés aux évangélistes par leurs propres opinions messianiques, les passages qui contrarient cette affirmation ; accuser de parti pris ou d'illusion les apôtres saint Pierre et saint Paul, quand ils rapportent sur tous ces points les explications et les promesses du divin maître, c'est, à notre avis, abuser de la conjecture et prétendre redresser avec des hypothèses des témoignages certains, qui s'imposent à l'historien aussi bien qu'au fidèle.

[1] *Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps*, p. 168 et suiv.

CHAPITRE IX

CRITIQUE DES ANCIENS ORACLES SIBYLLINS

Nous abordons maintenant, dans la collection des douze livres d'oracles sibyllins parvenus jusqu'à nous, ceux de ces oracles qui ont été composés par les Juifs d'Alexandrie jusque vers l'an 80 de notre ère. La critique très-autorisée de feu M. Ch. Alexandre a désigné les paragraphes 2 et 4 du troisième livre comme ayant été composés, environ l'an 170, par un Juif alexandrin maniant bien la langue grecque et parfaitement au courant des mœurs et des traditions helléniques. Après une étude approfondie de ces deux passages, étude commencée sous les yeux et avec les encouragements de M. Alexandre lui-même, il nous a paru utile de présenter des observations sur la date, l'homogénéité supposée, la doctrine et les tendances de ces oracles. Si nous ne nous trompons, il résultera de cette étude une conception nouvelle de l'oracle sibyllin d'Alexandrie, quelques éclaircissements sur plusieurs points restés obscurs, une connaissance plus complète et plus précise du mouvement d'idées, précurseur du christianisme, qui, par

le prosélytisme alexandrin, a remué le monde gréco-romain, enfin la preuve de ce fait que divers oracles, réputés jusqu'à ce jour d'origine chrétienne, appartiennent au judaïsme. Tels sont le *Proœmium*, placé en tête des livres sibyllins, et le quatrième livre tout entier[1].

Quand on veut fixer la date et l'origine d'un ouvrage, on interroge en lui trois indices principaux, qui sont : la langue, les doctrines, les événements. Cet examen a été fait, et bien fait, pour les paragraphes 2 et 4 du troisième livre sibyllin. Il suffira d'en rappeler les résultats, acceptés presque unanimement du monde savant.

La langue est archaïque ; elle paraît remonter aux temps d'Homère. Mais on sait que cet archaïsme vient d'un parti pris de vieillir le document. Cette fraude, constatée aisément par la critique moderne, a dû tromper, il y a vingt siècles, plus d'un esprit cultivé parmi les Grecs et les Latins. Il est vraisemblable que nos deux fragments ont fait partie de la collection d'oracles sibyllins restituée à Rome, vers l'an 75 avant l'ère chrétienne. Ce sont eux peut-être qui avaient donné cours à l'opinion où l'on était à Rome, au temps d'Auguste et de Tibère, que les peuples de l'Orient se relèveraient de leur oppression et que des gens partis de la Judée feraient la conquête du monde[2]. Plusieurs pensent enfin qu'ils ont inspiré

[1] Cette partie de nos recherches sur les oracles sibyllins a été lue devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans les séances des 23 et 30 janvier et du 6 février 1874.

[2] Persuasum erat in antiquis sacerdotum litteris contineri eo ipso

le début de la quatrième églogue de Virgile. Quoi qu'il en soit de ces vraisemblances et de ces conjectures, il n'est pas douteux que nos fragments ne soient une imitation des fameux oracles érythréens qui circulaient dans le monde grec depuis plus de huit cents ans. On s'explique enfin que cette supercherie ait pu obtenir plein succès auprès de lecteurs saisis tout d'abord par la forme, plus préoccupés de divination que de critique, à une époque où la rareté relative des écrits et des témoignages rendait extrêmement difficile, sinon impossible, le contrôle d'origine et de date que nous exerçons si facilement aujourd'hui.

Mais pourquoi les véritables oracles sibyllins ont-ils péri, tandis que ceux-ci nous sont parvenus? Sans alléguer les destructions accidentelles ou volontaires, on se rend compte du fait en songeant que les citations des Pères de l'Église ont désigné aux copistes des couvents du moyen âge les oracles qu'il importait de conserver. Or les Pères ont pris exclusivement leurs citations dans des passages qui leur fournissaient des arguments, c'est-à-dire dans les prophéties élaborées par des Juifs,

La doctrine de nos fragments est remarquable à tous égards. Elle proclame le Dieu Unique, l'Éternel, le Grand Roi, dont l'Esprit remplit l'univers, qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. Elle invite les Grecs et les autres nations à abandonner le culte des faux dieux qu'ils adorent après les avoir fabriqués. Il existe un peuple saint, qui, lui, n'a pas

tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæa rerum potirentur. (Tacit., *Annal.*, v, 8.)

perdu la notion du vrai Dieu ; il faut écouter ses enseignements et suivre ses exemples, il faut porter en son temple les hécatombes destinées à honorer le Très-Haut. A chaque page, presque à chaque vers, l'idolâtrie est flétrie en termes éloquents. Cette méconnaissance du Père suprême est le plus grand des crimes et la plus noire des ingratitudes. C'est ce crime qui attire sur les hommes égarés tous les fléaux : la peste, la guerre, la famine, les éruptions volcaniques, les tremblements de terre. Des châtiments plus terribles encore attendent les idolâtres ; de sombres tableaux passent sous nos yeux et nous présentent la succession et la chute des empires, le fracas des peuples qui se heurtent, les luttes sanglantes qui signalent ces grands et tragiques événements. La raison de tous ces maux, c'est l'idolâtrie, c'est aussi le manque de respect et d'humanité envers le peuple saint. A la fin, la justice divine éclatera ; un roi venu du ciel ou de l'Orient combattra et vaincra les rois ligués de la terre, et, après un immense cataclysme, établira à jamais le règne de la paix, de l'équité, de la concorde, de la vraie religion. La race sainte sera glorifiée et mise à la tête du genre humain ; les bons seront récompensés, les méchants punis. Ce jour fatal du jugement approche ; il est temps d'ouvrir les yeux à la lumière et son cœur au repentir.

Tout cela est exprimé dans le beau langage traditionnel de la poésie prophétique des Grecs. La sibylle hébraïque, cela est évident, a commencé par faire un assez long apprentissage aux côtés de l'antique

sibylle d'Érythrée; elle connaît l'idiome, la mythologie, l'histoire, les institutions et les mœurs de la Hellade et de ses colonies; elle adapte la légende des Titanides à celle de la tour de Babel, et rapproche les Titans des anges rebelles; elle remplace le Scheol par l'Érèbe ou l'Hadès; chez elle enfin, l'allure un peu désordonnée, la métaphore étrange et hardie des Voyants d'Israël, s'atténuent et se concilient avec le génie de la littérature et de la poésie hellénique.

Si l'on veut dégager de ces faits l'origine et la date des oracles qui nous occupent, le problème se pose ainsi : A quelle époque et dans quelles circonstances l'hellénisme et le judaïsme se sont-ils rencontrés et combinés ? La réponse nous est facile. On sait qu'Alexandrie a été, durant les trois siècles qui ont précédé notre ère, le théâtre d'un mouvement philosophique et religieux, qui a rapproché dans une agitation féconde la Judée et la Grèce. On sait aussi qu'avant et durant cette période le judaïsme a subi des impressions profondes, nées de la domination assyrienne et de la transportation d'une grande partie du peuple juif dans la Mésopotamie, la Perse et la Médie, et aussi produites par les luttes désespérées et les malheurs publics qui ont désolé la Palestine sous les Séleucides, puis sous les Romains. La foi ardente dans l'antique promesse d'un libérateur, d'un roi puissant, dont les triomphes vengeraient Israël des dédains du genre humain et le consoleraient de la honte d'une longue servitude; l'attente d'un grand cataclysme au milieu duquel on verrait apparaître ce Messie victorieux, venu pour juger les

nations, tels sont les traits qui dominent dans le judaïsme des trois siècles que nous venons d'indiquer. Si l'on cherche à préciser davantage cette indication chronologique, on est conduit à accorder pour l'éducation grecque du groupe judéo-alexandrin un laps de temps de soixante à quatre-vingts ans ; ce qui fait descendre les premiers essais des sibyllistes sortis de ce groupe, jusque vers le dernier quart du troisième siècle avant notre ère.

Les événements auxquels il est fait allusion dans nos fragments et qui forment, en quelque sorte, la limite de l'horizon visuel du prophète achèvent d'enfermer la date de composition dans un cercle de quelques années. Toutefois, la désignation des événements peut être vague ; elle peut autoriser des interprétations diverses qui appliquent les mêmes vers à des faits séparés par un intervalle de cent, de cent cinquante ans. Il en résulte, dans ce cas, des incertitudes difficiles à dissiper.

L'allusion directe ou indirecte aux croyances chrétiennes, si elle se rencontrait dans nos fragments, fournirait une raison péremptoire pour les rejeter du cycle alexandrin. Ici encore, il est plus aisé de formuler la règle que de l'appliquer. Il est arrivé, nous le verrons plus loin, que des érudits ont vu en certains passages des doctrines dont l'éclosion était postérieure à la naissance de Jésus-Christ, et qu'ensuite un examen plus approfondi, éclairé par des documents ignorés ou négligés, a montré que ces mêmes doctrines existaient avant le christianisme.

C'est une excellente inspiration qui poussa M. Alexan-

dre à rechercher si les livres sibyllins, sous la forme où nous les possédons, ne contiennent pas des fragments très-divers par leur âge et leur origine. La science dut à cette recherche, accomplie avec une immense érudition et une sagacité rare, ce qu'on peut appeler la découverte de nos deux fragments : leur antiquité est à cette heure incontestée, leur signification et leur valeur historique n'ont plus besoin d'être mises en lumière.

M. Alexandre a-t-il poussé assez loin la division des livres sibyllins en général, et plus spécialement la division des paragraphes 2 et 4 du troisième livre? Nous ne le pensons pas. Nous croyons au contraire qu'il y a manifestement, dans ces fragments, réputés homogènes, des lacunes, des répétitions, du désordre, des contradictions. Nous croyons aussi qu'on ne saurait attribuer ce désordre aux conventions de la forme prophétique. Tout en s'inspirant de la parole des anciens Voyants d'Israël, les sibyllistes ne pouvaient en imiter complétement les allures : ils écrivaient en grec; ils s'adressaient à des Grecs; ils se servaient d'un genre littéraire ayant des règles. C'étaient là autant de raisons pour enchaîner rigoureusement leurs pensées, et soumettre l'enthousiasme à la réflexion. Nous en avons la preuve dans les grands morceaux un peu homogènes (l'épisode de la tour, le IV^e^ livre tout entier) qui nous sont parvenus, et dans lesquels le lyrisme s'accorde toujours avec l'ordre et la suite des idées.

CHAPITRE X

LE TROISIÈME LIVRE DES ORACLES SIBYLLINS (§ II)[1]

Dans le paragraphe 2 du troisième livre des *Oracles sibyllins* nous distinguons trois fragments : le premier commence au vers 97 et finit avec le vers 162 ; le second commence au vers 163 et finit avec le vers 195 ; le troisième commence au vers 196 et finit avec le vers 294. Pour justifier cette division nous n'avons pas trouvé de meilleur moyen que de présenter une courte analyse de chaque fragment ; cette analyse donnera d'abord une idée exacte du contenu de ces curieux monuments; elle permettra ensuite d'étudier dans chaque fragment le développement logique de la pensée, et de faire mieux saisir l'absence de liens avec les fragments qui précèdent ou qui suivent.

Les trois fragments du paragraphe 2 ont comme un air de famille ; ils sont historiques. Leur but est

[1] Les observations qu'on va lire concernent seulement l'ensemble des paragraphes et les faits principaux qui y sont touchés. Nous renvoyons dès à présent le lecteur aux notes qui accompagnent la traduction que nous donnons plus loin des chants sibyllins; ces notes fournissent tous les éclaircissements nécessaires sur le texte, l'histoire, la doctrine, la date de composition des divers oracles.

le même : il consiste à faire accepter des Grecs une histoire générale qui accommode les traditions orientales et bibliques avec les traditions helléniques ; qui présente les dieux de l'Olympe comme des rois puissants, et fait d'une certaine race, la race d'Abraham, désignée avec quelque réserve, le centre et le pivot du genre humain.

Le premier fragment raconte ce qui suit :

« ... Les mortels bâtirent une tour dans le pays assyrien, à l'aide de laquelle ils voulaient escalader le ciel. Mais, Dieu commanda aux vents, qui renversèrent la tour. La discorde se mit parmi les hommes qui, jusque-là avaient parlé la même langue, et qui se dispersèrent, emportant des dialectes différents. La terre se peuple de toutes parts. A la dixième génération écoulée depuis le déluge, régnèrent Kronos, Titan et Japet, que les hommes nommèrent Fils de la Terre à cause de leur puissance. »

Puis, vient un long épisode de quarante vers, qui raconte les luttes des Titans contre Saturne et ses fils. « Enfin, dit l'oracle (v. 156), Dieu fit périr les Titans et la descendance de Saturne... Et dans la suite des âges, s'éleva le royaume d'Égypte, ensuite celui des Perses ; ensuite vinrent les empires des Mèdes, des Éthiopiens, de Babylone l'Assyrienne, des Macédoniens, des Lagides, des Romains... »

Tout cela s'enchaine assez bien ; nous tenons là un fragment d'oracle assez considérable, dont le début et la fin manquent. La lacune du commencement, remplie sans doute par l'annonce de l'inspiration divine, le récit de la création, de la corruption du

genre humain et du déluge, cette lacune est clairement indiquée par le vers 109 : « Quand vint la dixième génération écoulée depuis le cataclysme qui atteignit les premiers hommes. » C'est une allusion directe à une mention précédente de ce cataclysme. La fin est mutilée. Ce qui nous autorise à le conjecturer, c'est que nous n'apercevons pas où tend cette histoire et que la thèse relative à l'idolâtrie et aux châtiments qui lui sont réservés, thèse qui est le fonds commun et l'essence même de tout oracle sybillin, y manque. Nous isolons ce passage, d'abord parce qu'il n'entre pas dans l'ordre et le dessein que nous allons reconnaître dans les passages qui suivent, et qu'il présente avec eux plus d'une contradiction, enfin parce que immédiatement après la mention de l'empire romain on lit : « Et alors la voix du Grand Dieu vola dans ma poitrine... » Or, si cette double mention appartenait réellement au même oracle, il en résulterait que le sibylliste trahit naïvement l'époque à laquelle il écrit : c'est au temps où l'empire de Rome s'étend à tout le bassin méditerranéen et après le second empire d'Égypte. Cette maladresse n'est guère admissible.

Voici le résumé du second fragment :

« La parole de Dieu m'inspire et m'ordonne de prophétiser par toute la terre, d'apprendre aux rois l'avenir. Le Dieu Unique m'a révélé l'ordre dans lequel les royautés se succéderont. La maison de Salomon régnera d'abord sur l'Asie, la Phénicie, les îles, la Pamphylie, la Perse, la Carie, la Lydie. Puis, surgira la puissance des Grecs; puis, celle des Macédoniens,

qui déchaînera sur la terre une guerre terrible et que le Dieu céleste renversera. Puis, surgira de la mer d'occident une autre puissance blanche et à plusieurs têtes. Elle épouvantera et vaincra les rois, ravagera et subjuguera le monde, pillera les cités et s'enrichira de leurs dépouilles; elle s'adonnera aux vices les plus immondes et fera peser sur le genre humain une dure servitude. La Macédoine surtout sera éprouvée. Ces maux dureront jusqu'au septième règne d'un roi d'Égypte de race grecque. Alors s'élèvera la puissance du peuple du grand Dieu, qui montrera au genre humain sa voie. »

Les derniers mots prouvent clairement que l'oracle a été écrit sous le règne de Ptolémée Philométor (181-146), alors que la république romaine était en guerre avec Persée, roi de Macédoine.

L'ordre des empires n'est pas le même que dans le fragment précédent; le sibylliste attribue aux Israélites un rôle bien plus important; il se préoccupe moins de la vérité historique et de la conciliation des diverses traditions que de la glorification des Juifs; il va jusqu'à affirmer qu'ils ont régné sur l'Asie entière à une époque très-reculée. Dans l'oracle précédent le sibylliste désigne Rome par son nom; il affecte ici une autre allure et y met plus de mystère. La nation qui doit dominer en dernier lieu apparaît environnée de tous les nuages prophétiques ; elle surgit de la mer d'occident ; *elle est blanche et possède plusieurs têtes*. Allusion transparente à la couleur de la toge romaine et au gouvernement d'une assemblée, le Sénat.

Nous trouvons ensuite un lambeau, manifestement égaré en cet endroit, et qui dit en substance :

« ... Pourquoi Dieu m'inspire-t-il de prophétiser les malheurs qui fondront successivement sur le genre humain et la suite des empires? Dieu renversera les Titans ; il renversera aussi la descendance de Saturne. Puis régneront sur les Grecs des princes cruels, impies, vicieux. La guerre sévit sans relâche ; les Phrygiens périssent ; le malheur fond sur Troie, puis sur les Perses, sur les Assyriens, sur l'Égypte, l'Éthiopie, la Carie, la Pamphylie, sur tous les mortels.... Mais pourquoi raconter ces choses en détail? A peine un désastre aura-t-il pris fin qu'un autre lui succédera... »

Si l'on cherche à rattacher ce morceau à la fin du premier fragment, au vers 156, que nous lisons de nouveau ici avec une très-légère variante, on verra qu'il s'enchaîne assez bien avec l'épisode racontant la lutte des Titans contre Jupiter. Le compilateur, qui rassemblait ces débris d'oracles, a pu se trouver en présence de plusieurs variantes pour la fin du morceau concernant la tour de Babel et les Titans ; ce lambeau serait l'une de ces variantes et ferait double emploi avec les quelques vers qui suivent la mention de la perte des Titans et contiennent, eux aussi, une énumération d'empires.

Le vers 212 est terminé par ces mots : « Je vais célébrer les premiers événements, » qui me paraissent une suture destinée à amener le morceau suivant, fragment très-significatif d'un important oracle. Il comprend quatre-vingt-deux vers.

«... Les hommes pieux qui habitent autour du grand temple de Salomon seront soumis à de dures épreuves. Ce peuple est issu d'hommes justes. Je vais célébrer ses origines. Il existe un État..., habité par une race d'hommes justes, affranchis de toutes les pratiques superstitieuses des idolâtres égyptiens, grecs, chaldéens, qui adorent les créatures, interrogent le vol des oiseaux ou le cours des astres pour prévoir l'avenir ; erreurs coupables qui sont la source de mille maux. Cette nation sainte ne connaît ni l'avarice, mère de tous les fléaux, ni les rapines, ni les contestations, ni les luttes entre le riche et le pauvre ; chacun y secourt volontiers le malheureux, et celui qui a abondance de biens en fait largesse à son frère dans le besoin. Elle observe les préceptes du Grand Dieu, qui a voulu que la terre fût commune à tous.

« Ce peuple, composé de douze tribus, au sortir de l'Égypte, sera guidé dans le désert par une colonne de feu et de fumée ; il aura à sa tête un grand homme, Moïse, qu'une reine avait trouvé, recueilli par pitié, et adopté pour son fils. Moïse, arrivé au mont Sina, reçoit de Dieu et inscrit sur deux tables la loi parfaite et juste destinée à son peuple.

« Nation infortunée, toi aussi, vaincue par l'Assyrien, tu seras par lui traînée en captivité, loin du sol paternel et loin du saint temple. Tu verras tes fils esclaves ; tes richesses et ta puissance s'évanouiront ; tes croyances et tes mœurs t'attireront la haine de tous ; ton pays sera désert ; l'autel et le temple du Grand Dieu seront abandonnés. Mais, aie confiance ; reste fermement attachée aux commandements du

Grand Dieu. Une gloire immense sera ton partage ; un jour viendra où le Très-Haut relèvera tes genoux courbés vers la terre. *Dieu enverra du ciel un roi qui jugera chaque homme par le sang et par le feu.*

« Il existe une tribu royale (Juda), dont la race est immortelle, qui, dans la suite des temps, relèvera le temple de Dieu. Les rois perses, avertis par des songes divins, y enverront en présents de l'or, de l'airain et du fer. Le temple sera tel qu'il était auparavant... »

Ici se termine brusquement, ce semble, ce morceau consacré à l'histoire juive, et dont la portée ne saurait échapper. Il était nécessaire, pour procurer aux Juifs dans le monde grec la haute estime à laquelle ils aspiraient, d'expliquer leurs épreuves, leur faiblesse et la série de leurs servitudes. Tous ces malheurs avaient pour cause la négligence des lois du Sinaï; mais le Grand Dieu ne les châtiait pas comme le reste du genre humain, et les plus hautes destinées attendaient à la fin le peuple élu et chéri du Dieu Unique.

Nous croyons que le début et la fin de l'oracle manquent. En effet, l'inspiration divine n'est pas déclarée, et rien n'amène l'histoire des malheurs des Hébreux ; l'invitation aux idolâtres de se convertir, sous peine d'encourir les plus grands désastres, ne se trouve pas à la fin. M. Alexandre veut voir Cyrus dans le *roi céleste*, dont il est question ici; c'est, dit-il, ce roi qui concourt au relèvement du temple par Esdras. Le savant critique nous paraît confondre à tort deux événements que l'oracle sépare. Le sibyl-

liste, s'adressant d'abord au peuple juif captif, lui recommande la confiance en Dieu et lui rappelle qu'un jour viendra où le Seigneur lui enverra *du ciel* (οὐρανόθεν) un roi qui *jugera* tous les hommes; ces traits si précis ne peuvent convenir qu'au Fils de l'Homme, au Messie du livre d'Hénoch, au Juge céleste, au Libérateur[1]. Après cette promesse, à la réalisation de laquelle il n'assigne pas de date précise, le sibylliste, reprenant la suite des événements, nous montre Esdras relevant le temple et les rois des Perses y envoyant des présents.

[1] Cette mention si précise du roi céleste envoyé par Dieu à la fin des temps, et qui *jugera* l'humanité, dérange le système de M. Colani (*Jésus-Christ et les croyances messianiques*, note 1 de la page 25), qui s'obstine à soutenir que dans les légendes juives le Messie n'a jamais revêtu le caractère de juge. « On pourrait, dit-il, croire qu'il s'agit ici du Messie, mais ce qui suit ramène la pensée à Cyrus. » Oui, sans doute, on est autorisé à croire qu'il s'agit ici du Messie, mais il faut être aveuglé par le parti-pris pour soutenir que les termes de l'oracle peuvent s'appliquer, de quelque façon qu'on les torture, à la personne de Cyrus.

CHAPITRE XI

LE TROISIÈME LIVRE DES ORACLES SIBYLLINS (§ IV)

L'examen du paragraphe 4 du troisième livre nous y découvre d'abord quatre fragments. Le premier (du vers 489 au vers 520) est une fastidieuse apostrophe aux Phéniciens, aux Crétois, aux Thraces, aux peuples de Gog et de Magog, aux Marses, aux Daces, aux Lyciens, aux Phrygiens, aux Mysiens, aux Pamphyliens, aux Lydiens, aux Maures, aux Éthiopiens, aux Cappadociens, aux Arabes, lesquels sentiront les coups de la colère céleste. Le second fragment est beaucoup moins vague :

« .... Une nation barbare fondra sur la Grèce et y apportera le massacre, l'incendie, le pillage; elle emmènera en captivité les femmes et les enfants. Les Grecs, troublés et divisés, contempleront ce désastre sans trouver dans leur âme le courage nécessaire pour y échapper. La Grèce entière subira le joug de l'esclavage. Enfin, Dieu allumera sur la terre un feu qui achèvera de la dévaster et fera périr les deux tiers de ses habitants. O Grèce, ô Grèce ! pourquoi te confier en des chefs périssables? Pourquoi offrir

de vains sacrifices à des idoles muettes et sourdes? Révère plutôt le Créateur de toutes choses. Que ce nom ne te soit point inconnu! Il y a quinze cents ans que des princes superbes t'ont entraînée dans l'erreur funeste de l'idolâtrie, cause de tous ces maux. Quand viendra le jour de la colère divine, Grecs, reconnaissez la face du Grand Dieu. Sachez ceci : vous sortirez d'esclavage, vous serez délivrés de la terreur, de la guerre, de la famine, de la peste, quand vous porterez vos victimes au temple du Grand Dieu. Jusque-là, on verra subsister, pendant une longue suite d'années, une race d'hommes impies, dont la chute marquera la fin de ces temps de désolation. Mais, vous n'offrirez point vos sacrifices avant que soit accompli tout ce que le Dieu Unique a résolu. Il faut nécessairement que tout cela arrive... »

Nous séparons ce morceau de ce qui précède et de ce qui suit, à cause de sa précision, à cause surtout de la pensée spéciale et complète qu'il développe. On remarquera que le sibylliste n'assigne pas de date à la chute de l'empire de Rome, comme l'a fait un des oracles précédents, comme le fait un de ceux que nous allons étudier. Il est pourtant vraisemblable qu'il a été composé vers la même époque, soit lors de la guerre de Macédoine (168), soit, un peu plus tard, lors des dernières luttes de la Ligue achéenne. Les quinze siècles supputés depuis les premiers rois grecs, de Cécrops à la mort d'Alexandre, confirment cette indication, qui ressort aussi des événements auxquels il est fait allusion. Nous avons là un type

d'oracle. Toutefois, le début, annonçant l'inspiration divine, est absent ; sans doute, le compilateur, qui a formé la collection, a dû, dans vingt endroits, supprimer une mention que sa fréquence rendait fastidieuse et vaine. Cet oracle n'en est pas moins un modèle du genre pseudo-érythréen cultivé à Alexandrie. Conformément aux déductions auxquelles nous ont conduit les témoignages des anciens sur le contenu des oracles du Capitole, nous y trouvons la prédiction de grands désastres et l'indication des moyens propres à les conjurer par le culte rendu à une divinité déterminée. Cette divinité, il est vrai, n'est pas très-clairement désignée : c'est le Grand Dieu, le Grand Roi, le Dieu Unique. Le mystère dont la sibylle l'enveloppe, s'il n'est pas une nécessité de la forme oraculaire, est certainement une habileté. En nommant d'une manière trop expresse le Dieu des Juifs et le temple de Jérusalem, on exposait l'oracle à un discrédit inévitable.

Le fragment suivant nous donne, pour la troisième fois, l'éloge de la nation pieuse. A un autre point de vue, c'est la répétition de l'oracle précédent avec une tendance à la généralité. Ce n'est plus aux Grecs seuls, mais à tous les hommes que s'adresse le prophète :

« ... Il y aura une race d'hommes pieux, fidèles aux desseins du Très-Haut, offrant saintement en holocauste, sur le grand autel, les béliers et les agneaux, pratiquant la justice, vivant heureux, ayant pour guides les prophètes du Dieu Immortel. A eux seuls le Grand Dieu a donné la sagesse, la foi. Ils ne

révèrent point les simulacres, prétendus divins, fabriqués par la main des artisans ; ils n'adorent pas des brutes ; ils ne se souillent pas par des amours contre nature, comme font les Phéniciens, les Égyptiens, les Latins et les Grecs. Mais ils lèvent vers le ciel leurs mains chastes. L'Éternel, irrité des crimes de la terre, enverra à tous les hommes des maux effroyables : la famine, la guerre, la peste, tous les fléaux. Éclairé par ces châtiments, le genre humain, honteux de son idolâtrie, cachera ses faux dieux dans le creux des rochers, lorsque régnera le nouveau roi d'Égypte, le septième qui gouvernera cette contrée depuis les Grecs. Il sortira alors de l'Asie un grand roi qui couvrira la terre de fantassins et de cavaliers, sèmera partout l'épouvante et le deuil, renversera le royaume d'Égypte et emportera ses richesses à travers l'immensité des mers. Alors, les hommes fléchiront avec joie le genou devant le Grand Dieu ; les idoles seront brûlées. Le genre humain sera enfin heureux ; l'abondance et la paix régneront à jamais ; les arbres et les troupeaux produiront à l'envi ; il y aura à foison du vin, du miel, du lait et du froment. »

Il est impossible, croyons-nous, de voir dans cet oracle la suite du précédent. Ils se répètent, en annonçant le châtiment et la conversion des idolâtres, la prospérité de l'ère messianique. Ils se contredisent, en outre : car l'un accorde de *longues années* à la domination romaine, et l'autre déclare que la conversion universelle au vrai Dieu, contemporaine de la chute de Rome, aura lieu très-prochainement, sous

le règne de Ptolémée Philométor. Le désordre du lyrisme prophétique peut-il aller jusque-là? Nous ne le pensons pas.

Il reste deux-cents vers dans lesquels nous avouons n'avoir pu isoler des oracles distincts, conservant encore quelques linéaments d'un dessein primitif et les traces d'un plan logique. Ce ne sont que des lambeaux sans lien, tellement enchevêtrés, qu'on désespère de tomber avec certitude sur les points de suture. L'analyse rendra palpable l'incohérence des pensées, le désordre des faits, le pêle-mêle et la répétition des descriptions.

« ... Homme versatile et pervers, sans différer, reviens de tes erreurs, apaise Dieu, offre-lui des hécatombes. Peut-être aura-t-il pitié de toi. Lui seul est Dieu, et il n'y a point d'autre Dieu que lui. Pratique la justice, n'opprime personne ; c'est là ce que l'Éternel ordonne aux mortels infortunés !... »

Après cette apostrophe, qui ne se rattache ni à l'oracle précédent, ni aux vers suivants, nous lisons un fragment qui contient, pour la troisième fois, une allusion à la guerre de Macédoine, et nous donne, sur les luttes suprêmes qui précéderont l'ère messianique, des indications en accord avec celles du livre d'Hénoch :

« Fuis le courroux du Grand Dieu, lorsque la peste ravagera la terre, que les nations détruiront les nations, que les rois égorgeront les peuples... Une puissance barbare, saccageant la Grèce entière, épuisera les trésors d'un sol fertile. La terre restera partout sans semence et sans culture jusqu'à ce que,

dans un lointain avenir, les hommes mettent à néant les écus, les boucliers et les lances. La hache alors ne coupera plus le bois du chêne pour alimenter le foyer. Dieu enverra du soleil (de l'Orient) un roi qui pacifiera la terre, après avoir fait périr les uns et imposé aux autres des traités de paix. Ce roi ne fera qu'exécuter les ordres du Grand Dieu. Le peuple saint nagera dans l'abondance de tous les biens. Mais les rois des nations coalisées fondront sur le pays des saints et voudront détruire le temple. Ils s'assembleront autour de la ville. Alors Dieu, de sa grande voix, parlera à ce peuple ignorant et insensé ; sa justice s'appesantira sur eux. Il les jugera, et tous périront... »

Il ne s'agit plus ici du règne du septième roi lagide ; le grand cataclysme est reculé dans un lointain avenir (πολλὰ χρόνων μήκη). Le signe de l'arrivée prochaine du règne de Dieu sera ce fait qu'on brûlera les boucliers et les lances et qu'on n'aura plus besoin du bois de la forêt pour alimenter le foyer. C'est une croyance qui a persisté jusqu'à nos jours chez les Israélites, que, durant les sept années qui précéderont l'avénement du Fils de l'Homme, ils se chaufferont avec les débris des armes de leurs ennemis. On verra cette tradition reparaître plus loin, mieux précisée.

Au vers 672 commence une description qui se reproduira plus d'une fois ; elle devait être un des lieux communs de la littérature juive eschatologique, et abonder dans vingt variantes parmi lesquelles le compilateur a choisi celles qui lui ont paru les meilleures. C'est le tableau des phénomènes étranges qui accom-

pagnent les châtiments suprêmes des idolâtres, et annoncent ou marquent les dernières convulsions de la nature. Cette fleur de rhétorique a toutefois été mal placée en cet endroit. Après les mots : *Tous périssent* (πάντες ὀλοῦνται), il semble que tout soit consommé, et qu'il n'y ait plus de vengeance à exercer par Dieu. Le texte de la collection continue pourtant à parler des châtiments célestes.

« Des glaives de feu tomberont du ciel sur la terre. *La terre, en ces jours, sera secouée par la main de l'Éternel.* Les mers, les poissons, les bêtes, les oiseaux, les hommes, frissonneront d'épouvante devant la face irritée du Seigneur. Il brisera les sommets des montagnes; le noir Érèbe apparaîtra; au haut des collines il y aura des antres pleins de cadavres; le sang suintera des rochers, et formera des fleuves et des lacs. Il descendra du ciel une pluie de soufre et de feu, et tous les quadrupèdes périront. Les hommes, châtiés pour avoir méconnu le vrai Dieu et levé la main contre son temple, reconnaîtront alors ce Grand Dieu, qui juge tout. La terre entière retentira des gémissements des mourants. C'est le Grand Dieu, l'Éternel, qui m'a ordonné de prophétiser ces choses. Tout cela s'accomplira : l'Esprit de Dieu ne saurait mentir. »

Avec le vers 702 commence un nouveau fragment :

« ... Les fils du Grand Dieu vivront paisiblement autour du temple, car Dieu les protégera, les environnant, comme d'un mur, d'un feu brillant; ils seront à l'abri des maux de la guerre. Et alors, les autres hommes, étonnés, diront : « Combien Dieu aime ce

« peuple! Il emploie les astres et la nature entière à « leur secours. *En ces jours, la terre sera secouée par « la main de l'Éternel.* Venez, tombons à genoux, « prions le Roi Éternel; portons nos offrandes à son « temple; annonçons sa loi, que nous avons méconnue « et violée. Insensés! nous avons adoré les œuvres de « nos mains, de vaines images d'hommes morts! » Et les saints répondront : « Venez, prosternons-nous; « célébrons tous ensemble le Dieu Créateur; recueil- « lons par toute la terre, pour les brûler pendant sept « années, les armes des ennemis, et qu'on ne coupe « plus le bois du chêne pour alimenter la flamme du « foyer. »

Nous proposerions de rattacher ce fragment au passage qui montre les rois ligués assiégeant Jérusalem et exterminés par la colère divine, si nous n'y retrouvions la légende des lances brûlées. Et cela nous avertit que l'apparence d'enchaînement entre deux morceaux n'est pas toujours une preuve solide qu'ils sont tous deux de la même main.

Tout à coup, la sibylle réitère l'invitation à la Grèce de se convertir, invitation qui détonne dans le concert de louanges qui monte de la terre, réconciliée avec le ciel.

« Malheureuse Grèce, dépose tes pensées d'orgueil. Adresse tes prières à l'Éternel... » Puis viennent quatre vers remplis d'allusions obscures : « Envoie dans cette ville le peuple irrésolu qui tire son origine de la grande terre sainte. N'agite pas Camarina : il est mieux que Camarina soit tranquille. Ne tire pas le léopard de son sommeil, de crainte que tu ne t'attires quelque

malheur. » Les commentateurs ont cru, non sans raison, entrevoir là de sourdes menaces des Juifs contre les gentils, et une allusion à la situation faite par la guerre des Machabées aux Juifs de la dispersion. Le *peuple irrésolu* qu'on doit laisser partir pour Jérusalem, ce sont les colonies répandues dans le monde entier, et allant porter secours à leurs frères de Palestine. Le léopard qu'il faut laisser dormir, le lac dont il ne faut pas laisser troubler l'onde, c'est Israël. Telles sont les explications les plus satisfaisantes fournies sur ce passage, qui est peut-être altéré, et après lequel reviennent, non sans monotonie, les invitations à la conversion et les descriptions du règne messianique.

« O Grèce, abaisse ton orgueil; n'engage point ce terrible combat. Sers plutôt le Grand Dieu, afin de participer à ces biens, quand viendra la fin des temps malheureux. La terre alors fournira en abondance les fruits les plus excellents. Du ciel découlera un breuvage plus doux que le miel; les troupeaux se multiplieront à l'infini; il y aura des fontaines de lait. La terre ne redoutera plus le glaive et ne gémira plus dans le trouble. Plus de combats, plus de champs ravagés, plus de famines, plus de fléaux célestes. Une paix profonde régnera dans tout l'univers; les rois observeront les traités. Le Dieu Éternel présidera au cours des affaires humaines. Lui seul est Dieu, et il n'y en a point d'autre que lui. »

Les cinq vers suivants répètent servilement ce qui a été dit plus haut (v. 630, 733, 740) : « Gentils, servez le Dieu vivant, fuyez le vol, l'adultère, la

luxure; ne tuez pas vos enfants! Telle est la loi de l'Éternel! »

Le morceau final est d'un grand éclat : c'est une peinture nouvelle du règne messianique, supérieure à celles qu'on vient de lire, car elle a surtout en vue le côté moral du règne de l'Élu :

« Et alors, Dieu suscitera un règne qui durera éternellement, car, en donnant sa loi aux saints, il leur a promis de leur ouvrir la terre, le monde, les portes des bienheureux, l'accès de tous les délices. De partout on portera à la maison du Grand Dieu l'encens et les prémices; il n'y aura pas d'autre maison à honorer, pour les générations futures, que celle donnée par Dieu à vénérer aux hommes fidèles; les mortels la nommeront le Fils du Grand Dieu. En ce temps-là, on voyagera partout sans danger, sans obstacle. Une paix et une sécurité profondes rempliront l'univers. Les prophètes du Grand Dieu briseront le glaive, car ils seront eux-mêmes les juges et les rois des mortels. Ce sera le jugement et la royauté du Grand Dieu. Réjouis-toi, jeune fille, tressaille d'allégresse; le Créateur du ciel et de la terre t'a donné le bonheur sans fin ; il habitera en toi. A toi la lumière éternelle! Les agneaux mêlés avec les loups, les chevreaux avec les tigres, paîtront ensemble sur la montagne; les lions, à côté des bœufs, se nourriront de la paille tombée de la crèche, et de tendres enfants les conduiront chargés de chaînes. »

Il y a un passage où le texte offre une grande difficulté : « Les mortels la nommeront le Fils du Grand

Dieu [1]. » M. Colani [2] s'en débarrasse, suivant son procédé ordinaire, en déclarant qu'une main chrétienne a intercalé ici ce vers à propos de rien. Cela est bientôt dit, et n'est pas de nature à satisfaire tout le monde. M. Alexandre, tout disposé qu'il est à admettre les interpolations, n'a pas cru en cette circonstance pouvoir recourir à cet expédient. Au lieu de : *fils* (υἱόν), le savant helléniste propose de lire : *le Temple* (Νηὸν γάρ), contrairement à la leçon unanime des manuscrits. Évidemment, M. Alexandre a été porté à proposer cette correction, parce qu'il trouve invraisemblable que les Juifs alexandrins aient appelé le Messie *fils de Dieu*; — car, en admettant la leçon υἱόν, il faut entendre ce vers de la personne du Messie, par cette autre raison qu'on ne comprend pas que les sibyllistes aient appelé le Temple *fils de Dieu*. On est ainsi placé entre deux impossibilités apparentes, et il n'y a que le mot νηόν qui puisse, ce semble, tirer d'embarras. Notons cependant qu'il fait violence à l'autorité et à l'accord des manuscrits. Cette remarque nous a amené à soumettre les termes du problème à un nouvel examen.

Tout d'abord, nous voyons plus d'une raison d'admettre que les Juifs alexandrins ont pu qualifier le Messie de *fils de Dieu*. Mais c'est du Temple qu'il s'agit ici, et nous avons trouvé des raisons probantes de croire qu'ils ont pu donner cette qualification au temple. Philon, dans son exégèse subtile, conçoit ainsi les manifestations successives qui, de Dieu, par son Verbe,

[1] Υἱὸν γὰρ καλέουσι βροτοὶ μεγάλοιο Θεοῖο.

[2] *Jésus-Christ et les croyances messianiques*, p. 25, note 1.

descendent au dernier degré des êtres. La série en est double et parallèle : d'une part, le Verbe donne naissance au monde (intellectuel et sensible) ; d'autre part, le Verbe créateur donne naissance à l'Homme. L'image matérielle du monde, c'est le Temple, maison de Dieu ; l'image la plus élevée de l'humanité, c'est Israël. Le Verbe est appelé *Fils de Dieu;* mais, s'il a seul droit à la qualification de *Premier-né*, d'*Ange très-ancien*, ses manifestations inférieures et ses symboles partagent avec lui l'honneur d'être appelés *Fils de Dieu*. Ainsi, le monde est fils de Dieu, Israël est fils de Dieu, le Temple est fils de Dieu[1]. M. Alexandre a donc eu raison d'entendre ce passage du temple; mais il a eu tort d'admettre que υἱόν était une mauvaise leçon.

Ce beau fragment nous apporte un écho à peine affaibli des prophètes Isaïe et Zacharie ; il contient le passage que Virgile aurait imité dans sa quatrième églogue. Nous l'isolons par ce motif important qu'il suppose une conception du règne messianique différente de ce que nous avons vu ailleurs. Ici, la personne du Libérateur s'efface et se perd dans la grande figure d'Israël, dont il semble n'être qu'un symbole ; ce sont les prophètes de Dieu, les saints, les Israélites, qui deviennent les juges et les rois du genre humain. Ce n'est plus le Messie qui règne, c'est le Grand Dieu, ayant pour ministres un peuple de prophètes.

Viennent ensuite trois fragments, chacun d'une dizaine de vers, sans lien entre eux, sans lien avec

[1] Philon, *De migratione Abraham, De confusione linguarum, De somniis, De monarchia, De creatione mundi.*

ce qui précède. On peut croire qu'à l'époque de Lactance, le chant sibyllin se terminait au vers où il est question du temple fils de Dieu[1].

Entre les vers 795 et 807, il y a un morceau qui énumère de nouveau, en les complétant, les phénomènes qui accompagneront le cataclysme final (glaives de feu tombés du ciel, rochers suintant du sang, etc.), et les déclare les signes précurseurs de la destruction du monde.

Du vers 808 au vers 817, nous lisons une déclaration, mentionnée par Lactance[2], mais qui pourrait bien avoir été ajoutée longtemps après l'époque de Philométor. La sibylle y dit :

« Telles sont les choses que Dieu m'a ordonné de prophétiser. Je suis originaire de Babylone; les mortels m'assigneront une autre patrie, Érythrée. Quelques-uns me diront fille de Circé et de Gnostos, et m'accuseront de mensonge. Quand l'événement aura justifié mes paroles, on se souviendra de moi; personne alors n'osera plus me traiter de délirante; on me proclamera la grande prophétesse de Dieu. »

Cette sorte d'épilogue a pu être inséré dans un volume contenant les oracles du livre III, à une date postérieure à la naissance de Jésus-Christ, alors que ces oracles circulaient depuis trois siècles en Orient, et avaient acquis une renommée qui les faisait placer par l'opinion commune sous le patronage de la sibylle la plus ancienne et la plus respectée, la sibylle éry-

[1] M. Alexandre est disposé à interpréter le passage de Lactance, en ce sens : *vers la fin*, et non rigoureusement : *à la fin*.

[2] Ce passage, dans le volume dont se servait Lactance, pouvait occuper un autre endroit du livre sibyllin.

thréenne. Comment d'ailleurs admettre que ce passage, où la sibylle se dit originaire de Babylone, soit de la même main que cet autre où son origine hiérosolymite ou chaldéenne est indiquée?

Nous nous bornerons à mentionner les onze vers qui terminent ce paragraphe, et dans lesquels la sibylle, se contredisant de nouveau, lève son masque et déclare qu'elle est femme de l'un des fils de Noé. Cette grossière supercherie est certainement indigne des écrivains habiles qui ont composé les plus anciens oracles de nos deux paragraphes. Ils devaient éviter avec soin ces déclarations, plus capables d'éveiller la défiance que de l'apaiser. Ils se sont gardés de heurter trop vivement l'oreille et l'imagination des Grecs par un langage emprunté sans précaution, sans détour, aux chants de leurs prophètes. Le moule littéraire dans lequel ils jetaient leur pensée les astreignait d'ailleurs à des allures déterminées. Ils ne pouvaient s'affranchir de ces entraves sans manquer leur but, et ils le savaient bien.

On doit remarquer avec quelle réserve les sibyllistes alexandrins désignent généralement les Juifs; nulle part dans les oracles le mot Ἰουδαῖοι n'est écrit : ce sont les *hommes pieux*, les *fidèles*, les *saints*, les *fils* du Grand Dieu. Le fragment dans lequel le sibylliste semble se rattacher à la race des *hommes pieux*, offre une lacune et n'est pas sans ambiguïté [1].

Les mots : Οὖρ Χαλδαίων y semblent interpolés. Il ne reste donc de certain que ces lambeaux de

1 Ἔστι πόλις... κατὰ χθονὸς [Οὖρ Χαλδαίων]
Ἐξ ἧς μοι γένος ἐστὶ δικαιοτάτων ἀνθρώπων.

phrase : « Il est un pays [ou une cité]... dans la contrée..., d'où il me vient une race d'hommes très-justes. » Plus haut, le sibylliste désignait assez nettement, sans les nommer toutefois, les hommes pieux, en disant qu'ils habitent autour du temple de Salomon. Cette réserve soutenue ne saurait être le simple effet du hasard, c'est le résultat d'une prudence habile et d'une nécessité de situation. Pour ce motif, nous pensons qu'il convient de voir des interpolations dans les indications trop ouvertes que la sibylle donne sur sa personne et sur son origine.

Par les considérations qui précèdent, nous pensons avoir réussi à rendre au moins acceptable cette opinion, que les deux paragraphes présentés par M. Alexandre, comme homogènes, c'est-à-dire de la même époque et de la même main, renferment, le premier, quatre oracles distincts, plus ou moins complets; le second, un nombre encore plus grand de fragments. Plusieurs de ces oracles font allusion, soit aux guerres de Macédoine (200-168), soit au règne de Ptolémée-Philométor (181-146), soit à la seconde expédition d'Antiochus contre l'Égypte (170-169); ils sont contemporains des événements qu'ils mentionnent. Les autres oracles sont-ils antérieurs ou postérieurs à ceux-ci? Il est impossible de le décider, puisqu'ils n'offrent aucun autre indice de leur date que leur doctrine; ce qui ouvre un intervalle de trois siècles environ aux conjectures.

On comprend, d'après cela, quelle serait l'erreur d'un critique, lequel trouvant, par exemple, un vers de ces oracles non datés dans un ouvrage supposé

écrit en l'an 205 avant notre ère, conclurait que cet ouvrage est apocryphe, par la raison que les paragraphes 2 et 4 du livre III datent d'une époque postérieure, c'est-à-dire du règne de Philométor et de l'an 169. L'erreur viendrait de l'opinion qui admet l'homogénéité des deux paragraphes en question, lesquels renferment des oracles qui peuvent être antérieurs de soixante ans, ou postérieurs de plus d'un siècle et demi à la date 169.

Suivant M. Alexandre, quand on relit attentivement, et l'un après l'autre, les deux paragraphes, on s'aperçoit qu'ils s'enchaînent, forment un tout et sont de la même main. Nous savons maintenant ce qu'il faut penser de cet enchaînement; les notes de M. Alexandre lui-même signalent, dans la série de ces oracles, de nombreuses *transitions*. Ces transitions ne sont autre chose que des sutures et des interpolations, qui souvent, d'ailleurs, font défaut, et dont l'absence rend les hiatus manifestes.

Nous reconnaissons que chacun des paragraphes a son caractère; le premier est historique, le second est eschatologique. L'un déroule sous nos yeux la suite des empires, la succession des peuples et les catastrophes qui doivent engloutir peuples et empires; l'autre nous entretient des événements qui marqueront la fin des temps, de la royauté du Messie, de la glorification des fils d'Abraham, de la lutte des rois gentils contre le Fils de l'Homme, et du châtiment qui leur est réservé. Cela ne prouve rien contre l'opinion suivant laquelle ces fragments, bien qu'analogues, sont cependant distincts; mais cela prouve,

ce qui est naturel, que les copistes se sont préoccupés de juxtaposer des oracles similaires. C'était le moins qu'ils pussent faire.

Nous avons employé les termes *oracles* et *fragments* indifféremment l'un pour l'autre. Voici pourquoi. Chaque fragment, isolé par nous, appartient à un oracle dont ce fragment nous offre tantôt le milieu, tantôt le début, tantôt la fin, tantôt des lambeaux incohérents et divers, *disjecta membra*. De ces oracles je n'en vois aucun qui soit complet, aucun par conséquent, que l'on puisse offrir comme type. Mais ce type est assez facile à reconstruire. En rapprochant des éléments épars çà et là, on peut sans témérité esquisser les traits principaux de l'oracle sibyllin. Tout d'abord il alléguait l'inspiration divine; sa thèse pouvait être dogmatique, historique ou eschatologique; elle pouvait réunir ces divers points de vue. L'oracle, après avoir, ou bien défini le Dieu Unique, ou bien refait l'histoire du genre humain et des désastres qui attendent les idolâtres, ou bien prédit le Messie, la conversion de tous les hommes au judaïsme, etc., se terminait par des développements plus ou moins brefs, proclamant le Grand Dieu, le Grand Roi, le Dieu Unique, l'Éternel, invitant les hommes au repentir, et mettant en perspective la félicité du règne messianique.

L'oracle était assez court : nous lui accordons au moins cinquante vers, au plus deux cents. Un développement plus considérable lui aurait fait manquer son but; il devait s'apprendre, se réciter, se copier aisément et vite. Un morceau de cent ou de cent

cinquante vers se gravait sans trop de difficulté dans la mémoire, et volait de bouche en bouche. Ces conditions étaient indispensables à remplir, quand bien même les habiles auteurs de cette littérature apocryphe n'auraient eu en vue que de favoriser la circulation de leurs écrits; mais ils tenaient par-dessus tout à leur assurer l'autorité des oracles authentiques; et, pour cela, il fallait en imiter la forme et en prendre les proportions. Or les oracles érythréens ne s'étaient jamais, selon toute vraisemblance, produits en longs poëmes.

CHAPITRE XII

LE PROŒMIUM ET LE LIVRE IV DES ORACLES

Le *Proœmium*, qui ouvre la collection des livres sibyllins, se compose de trois fragments similaires, dont voici l'analyse :

« I. — Hommes mortels, qui n'êtes rien qu'un peu de chair, et qui ne regardez pas à la fin de la vie ; vous qui ne craignez pas Dieu, lequel sait et voit toute chose, et dont le doux Esprit réside partout et guide les hommes, écoutez !

« Il n'y a qu'un Dieu, qui, seul, commande à l'univers, seul voit tout et qu'aucune chair ne peut voir. Hommes, faits de chair, d'os et de veines, adorez l'unique régulateur du monde, qui s'engendre lui-même, qui n'est pas engendré. Vous serez châtiés de votre perversité, vous qui avez abandonné le Dieu véritable pour sacrifier aux démons qui sont dans l'Hadès. »

« II. — Vous qui marchez dans l'orgueil et la folie, et qui, loin du sentier droit, vous jetez dans les chemins hérissés de rochers et d'épines, mortels, arrêtez, revenez de votre erreur, quittez l'ombre de la nuit, venez à la lumière qui brille à tous les regards, plus douce que celle

du soleil. Écoutez et gravez dans vos cœurs l'oracle de la sagesse :

« Il n'y a qu'un Dieu : c'est lui qui envoie les pluies, les vents, les tremblements de terre, la famine, la peste, la neige et les glaces. Il règne au ciel, commande sur la terre..... Si les dieux avaient une descendance et restaient immortels, les dieux seraient aujourd'hui plus nombreux que les hommes et notre race n'aurait pas où mettre le pied... Si tout ce qui est engendré périt, Dieu ne peut être engendré par l'organisme d'un homme et d'une femme.

« Il n'y a qu'un Dieu, plus grand que tout : c'est lui qui a fait le ciel, le soleil, les astres, la terre, les mers, les monts, les sources, tous les êtres vivants qui peuplent l'air, les eaux, les forêts. Il a placé l'homme, ouvrage de ses mains, à la tête des créatures. Lui seul peut les connaître dans leur immense variété ; lui seul est éternel. Du haut des cieux où il habite, il répand sur les bons ses bienfaits, et envoie aux méchants la guerre, la famine, la peste, instruments de sa colère. »

« III. — Hommes, pourquoi vous perdre dans les vaines fumées de l'orgueil? Ne rougissez-vous pas de diviniser des chats et des brutes! Les êtres qui devraient avoir leur séjour dans les splendeurs du ciel, la rouille les ronge sous vos yeux et l'araignée les enlace de sa toile. Vous adorez des reptiles, des chiens, des oiseaux, des figures de bois, des images fabriquées de vos propres mains. Insensés, vous adorez toutes choses vaines et d'autres qu'il est honteux de nommer, dieux trompeurs d'un vulgaire ignorant, dieux dont la bouche distille un mortel poison. Devant Celui qui est la vie et l'éternelle lumière, qui verse à l'âme humaine des joies plus douces que le miel, devant Lui seul il faut courber le front. Vous l'avez méconnu, et dans votre colère, saisissant la coupe remplie de la colère de

Dieu, vous l'avez épuisée ; et vous ne voulez pas sortir de votre ivresse, reprendre vos sens, et reconnaître le Dieu-Roi. C'est pourquoi un orage de feu fondra sur vous ; une flamme éternelle vous consumera. Alors vous songerez avec honte à ces funestes idoles. Mais ceux qui ont adoré le vrai Dieu auront la vie en partage ; ils habiteront pour l'éternité les riants vergers d'un jardin où ils auront pour nourriture le pain du ciel étoilé. »

Ces fragments perdus ont été retrouvés dans les livres à Autolycus, de Théophile, évêque d'Antioche. Un ancien copiste les avait supprimés, estimant sans doute qu'ils constituaient des répétitions inutiles.

Les marques de christianisme que M. Alexandre relève dans le *Prœmium* appartiennent à chacun des trois fragments. Aux yeux du savant helléniste, ces vers, qu'ils soient ou non de la même main, sont postérieurs à la naissance de Jésus-Christ.

La première marque de christianisme est l'allusion à la doctrine de l'Esprit-Saint, que les chrétiens judaïsants, dit M. Alexandre [1], distinguèrent peu de la personne du Fils, dans les premiers temps de l'Église.

Aux vers 25 et suivants, on lit l'apostrophe suivante :

« Insensés! cessez d'errer dans les ténèbres de la nuit noire ; quittez les ombres de la nuit, et recevez la lumière... ; voici que la douce lumière du soleil brille en haut. »

N'est-ce pas un souvenir évident et une imitation

[1] *Introd ad Sibyllin.*, xxv et seqq. — *Notæ ad calcem*, p. 343 et suiv. de la 2e édition.

des expressions du quatrième Évangile : « La lumière a lui dans les ténèbres...? »

Le vers 28, parlant du vrai Dieu, dit :

« Voilà qu'il s'est manifesté à tous dans sa justice. »

Il semble difficile d'entendre cette manifestation autrement qu'en y voyant une allusion à la prédication de l'Évangile et à l'avénement du christianisme.

Enfin, les derniers vers du *Proœmium* contiennent sur le jugement dernier, sur le feu de l'enfer, sur l'éternité des peines, sur le pain céleste qui doit servir de nourriture aux élus dans les riants jardins du Paradis, une doctrine si précisément conforme à celle des Évangiles et de la tradition chrétienne, qu'on est obligé d'y reconnaître la main d'un chrétien. Il est vrai que le vers 21 invite les idolâtres à *sacrifier au vrai Dieu de saintes hécatombes;* mais il ne faut pas oublier, ajoute M. Alexandre, dont nous exposons le sentiment, que tous les chrétiens judaïsants de la primitive Église n'avaient pas pour les sacrifices sanglants l'aversion qui, plus tard, s'établit parmi les disciples de Jésus.

Reprenons un à un les arguments de M. Alexandre.

En ce qui touche l'Esprit-Saint, l'oracle dit : « Dieu, qui a mis son doux Esprit en toutes choses, et en a fait le guide de tous les mortels [1]. » Nous ne ferons pas ici l'histoire du rôle joué dans les doctrines juives et judéo-alexandrines par la première manifestation de Dieu, que le targum d'Onkelos désigne par *Memra;* qu'Aristobule nomme Σοφία (sagesse) ; que Philon ap-

[1] . . . . . ὅστις γλυκὺ Πνεῦμ' ἐν ἅπασι
Κάθετο, χἠγητῆρα βροτῶν πάντων ἐποίησεν.

pelle tantôt Λόγος (Verbe), tantôt Πνεῦμα (Esprit), tantôt Θεὸς δεύτερος (Dieu second). Nous dirons seulement qu'avec le progrès du temps, sous l'influence des allégories et des métaphores, cette manifestation divine acquit une sorte de personnalité, devint une *hypostase* et prit des aspects divers. A quel point en était venue la théorie de l'Esprit-Saint chez les judéo-alexandrins durant les cinquante ans qui précèdent l'ère chrétienne, il est difficile de le dire précisément; mais on peut affirmer qu'elle existait chez eux, car ils l'ont formulée en termes absolument identiques à ceux qu'emploie l'oracle en question.

« L'esprit de Dieu, dit Philon, visite les prophètes et les remplit de sagesse; il inspirait Moïse; il descendit sur les soixante-dix vieillards pour les rendre supérieurs au reste du peuple. » Le même auteur ajoute que l'Esprit, en se communiquant à plusieurs, ne se divise point et ne s'épuise jamais; il le compare à la flamme d'un foyer qui allume des torches sans éprouver de diminution. Comparaison curieuse, qui semble pressentir ou rappeler le symbole que les Évangiles attribuent à l'Esprit. Enfin, ce qui est péremptoire pour trancher la difficulté, « cet Esprit, dit encore Philon, est l'être sage, divin, indivisible, qui remplit tout dans l'univers[1]. » A moins d'admettre le christianisme du philosophe, ce qui ne peut faire question aujourd'hui, on n'est nullement forcé d'admettre le christianisme du sibylliste qui a écrit les vers 5 et 6 du *Proœmium*.

[1] Ἔστι τὸ σοφὸν, τὸ θεῖον, τὸ ἄτμητον, τὸ ἀδιαίρετον, τὸ ἀστεῖον, τὸ πάντη δὶ ὅλων ἐκπεπληρωμένον. (*De gigantib.*)

Il existe, nous en convenons, une analogie d'expression entre le début du quatrième Évangile et le passage de l'oracle qui montre les idolâtres plongés dans l'ombre de la nuit et qualifie de *lumière* la connaissance du vrai Dieu. Mais, le quatrième évangile a-t-il inventé l'expression dont il s'agit? Non; les Livres Saints représentent les Gentils comme *assis dans l'ombre de la mort*, et une antithèse très-naturelle amène le mot *lumière* quand on veut, dans cet ordre d'idées, désigner le changement qui résulte pour les idolâtres de leur conversion au vrai Dieu. Ce n'est donc ni la sibylle, ni l'évangéliste qui ont les premiers employé cette phraséologie : elle était hébraïque avant d'être alexandrine et de devenir chrétienne. Elle ne prouve donc pas le christianisme de la sibylle.

« Voilà qu'il s'est manifesté à tous dans sa justice; voici que la douce lumière du soleil brille en haut. » Il est téméraire de voir dans ce passage une allusion certaine à la prédication évangélique. Durant les trois siècles qui ont précédé cette prédication nous venons de constater que l'opinion s'était établie chez les Juifs palestiniens et alexandrins que le règne du Messie n'arriverait pas avant que se fût opérée la conversion des Gentils, avant que les idolâtres reconnussent le vrai Dieu et envoyassent des offrandes au temple de Jérusalem. Comment devait s'opérer cette conversion? Il y avait à cet égard un double courant de légendes, les unes sanglantes et terribles, les autres d'une conception morale plus généreuse et plus noble. Les sibyllistes, d'accord avec la tradi-

tion prophétique, indiquent le plus souvent les châtiments de la période suprême comme le moyen dont Dieu se servira pour ouvrir les yeux des Gentils. Au contraire, Philon admet que c'est le peuple juif, qui, par l'exemple de ses vertus et la prédication de ses bonnes mœurs, en sera l'instrument providentiel. L'idée de la conversion des Gentils opérée par la prédication de la vérité se fait jour aussi dans le livre d'Hénoch. Nous la retrouvons dans les Évangiles, et surtout dans les *Épîtres*, appropriée aux circonstances que l'on connaît : c'est par la prédication des apôtres que cette conversion s'accomplira. Aussitôt que le vrai Dieu aura été annoncé par toute la terre, le règne messianique commencera. Mais il ne faut pas oublier que cette opinion existait bien avant la naissance de Jésus, avant la prédication des apôtres et la rédaction des Évangiles.

Il est donc parfaitement légitime d'admettre que l'auteur ou l'un des auteurs du *Proœmium*, ayant adopté l'opinion qui faisait dépendre la venue du Messie de la manifestation du vrai Dieu, devant avoir pour conséquence la conversion des Gentils, a cru que cette manifestation était accomplie et que l'ère messianique était proche. Convaincu de la proximité du règne messianique, le sibylliste voyait toujours dans les événements contemporains les signes précurseurs qui l'annonçaient. Or l'un de ces signes, le principal, était la manifestation du vrai Dieu à tous les hommes, et l'un des moyens de l'accomplir était la dispersion dans le monde entier de la race sainte. Cent ans avant la naissance de Jésus-Christ,

un Juif alexandrin, emporté par le désir et l'attente, considérant les mille colonies israélites éparses en tous lieux, a pu croire à l'universalité de la manifestation de Jéhovah et dire de lui ce que l'apôtre disait de l'Évangile : « Il a été prêché par toute la terre. »

On ne saurait le nier, le *Proœmium* nous donne un tableau du jugement dernier, de la vie future, des peines et des récompenses éternelles de cette vie, tout à fait conforme aux croyances chrétiennes. Nous ferons encore la même réponse : ces croyances ont existé avant le christianisme. La rareté des documents relatifs à la période qui précède notre ère, oblige, il est vrai, à beaucoup de réserve; mais la réserve s'impose surtout à ceux qui seraient tentés d'affirmer la nouveauté absolue des doctrines en question.

Les prophéties du livre d'Hénoch, dans lesquelles nous venons de voir éclater la majesté du Fils de l'Homme, s'avançant, au milieu de la multitude des saints et des anges, pour juger les hommes et ouvrant le livre sacré où sont écrits les noms de ceux que sa justice doit épargner; ces prophéties qui nous peignent les flammes éternelles et vengeresses du *Scheol*, et nous montrent les anges préposés aux châtiments; d'autre part, les récits concordants de Philon, de Josèphe et de l'auteur des *Philosophumena*, suivant lesquels la doctrine des Esséniens admettait, longtemps avant le christianisme, la résurrection des morts, le jugement solennel, la conflagration de l'univers, lors de la venue du Messie, et même l'éternité des peines et des récompenses; tout cela, croyons-nous, empêche d'affirmer,

comme l'a fait M. Alexandre, que les vers dans lesquels le sibylliste parle, conformément aux Évangiles, du jugement dernier et de la vie future, n'ont pu être écrits qu'après la venue de Jésus-Christ. La raison, c'est que les Évangiles ont parlé de ces choses conformément à des croyances qui avaient cours depuis deux siècles.

L'auteur des *Philosophumena* dit, en effet, des Esséniens : « Ils croient à la résurrection ; ils pensent que la chair ressucitera et deviendra immortelle, au même titre que l'âme l'est dès à présent. Quant à l'âme, une fois qu'elle est séparée du corps, elle repose, en attendant le jugement, dans un lieu resplendissant, rafraîchi doucement par le souffle des zéphirs ; c'est ce lieu que les Grecs ayant connu par ouï-dire ont appelé les Iles Fortunées. Il y a encore d'autres enseignements de la même secte que les Grecs ont pillés, et qu'ils ont fait servir à la construction de leurs systèmes... Parmi ceux qui ont fait les plus nombreux emprunts aux croyances juives, il faut citer principalement Pythagore, les stoïciens et les écoles égyptiennes qui en dérivent. Les Esséniens affirment, en outre, qu'il y aura un jugement, qu'il y aura conflagration de l'univers, et que les méchants seront punis éternellement[1].

Il est question dans le *Proœmium* des riants vergers d'un jardin, d'un paradis, où séjourneront les bienheureux. Le livre d'Hénoch nous montre aussi les saints jouissant de la félicité dans des bosquets

[1] Λέγουσι δὲ καὶ κρίσιν ἔσεσθαι, καὶ τοῦ παντὸς ἐκπύρωσιν, καὶ τοὺς ἀδίκους κολασθήσεσθαι εἰσαεί. (Φιλοσοφοῦμενα, IX, 4.)

et des jardins. Un Juif alexandrin a pu parler comme le livre d'Hénoch, un siècle avant notre ère.

Le pain céleste, que mentionne le dernier vers[1], n'est-ce pas Jésus?

Quand on étudie le langage mystique, plein de métaphores passionnées, que Philon emploie pour célébrer le *pain des âmes*, le *pain du ciel*, figuré par la *manne* et par cette pierre d'où sortirent l'huile et le miel, on arrive à se persuader que l'expression qui termine le *Proœmium* peut très-bien n'être pas une allusion à l'eucharistie.

Voici, en effet, ce que Philon écrivait cent ans avant la rédaction du quatrième évangile :

« Nous sommes un composé d'âme et de corps. Le corps, fait de terre, se nourrit d'aliments terrestres; l'âme, que Dieu a formée avec l'éther[2], doit user d'aliments divins, éthérés, célestes. L'Écriture fait allusion à cela dans ce passage : *Voici que je vous fais pleuvoir des pains du Ciel* (Exod., xvi, 4). Ne vois-tu pas que les aliments de l'âme ne sont ni terrestres ni corruptibles, et que ce sont les paroles que Dieu fait tomber, comme une pluie, de l'être sublime et pur qu'il a nommé le Ciel[3]? »

La Bible, racontant les voyages et le séjour des Hébreux dans le désert, dit qu'un matin, quand la rosée fut tombée, ils aperçurent à la surface du sol quelque

[1] Δαινύμενοι γλυκὺν ἄρτον ἀπ οὐρανοῦ ἀστερόεντος.

[2] Αἰθέρος ἐστὶν ἀπόπλασμα θεῖον. (Livre II des *Allégories de la loi*, page 68; édition de Genève.)

[3] Ἢ οὐχ ὁρᾷς ὅτι οὐ γηΐνοις καὶ φθαρτοῖς τρέφεται ἡ ψυχὴ, ἀλλ' οἷς ἂν ὁ θεὸς ὀμβρήσῃ λόγοις, ἐκ τῆς μεταρσίου καὶ καθαρᾶς φύσεως, ἣν οὐρανὸν κέκληκεν. (Livre II des *Allégories de la loi*, page 68; édition de Genève.)

chose comme du givre, formé de grains blancs et ronds, pareils à ceux de la graine de coriandre. « Comprenez-vous, ajoute Philon, qui commente le livre saint en cet endroit, comprenez-vous quelle est la nourriture de l'âme? C'est le Verbe de Dieu, continu de sa nature, semblable à la rosée, embrassant en cercle toute l'âme et n'y laissant aucune partie privée de ses bienfaits? Ce Verbe toutefois ne paraît point partout, mais seulement dans les lieux déserts, c'est-à-dire dans les âmes vides de passions et de vices[1]... Les âmes en qui descend le Verbe ressentent parfois des douceurs mystérieuses, indéfinissables. Quelle en est la cause? Elles l'ignorent. Moïse nous l'apprend : C'est le pain, c'est la nourriture que Dieu a donnée à l'âme en produisant sa parole et son Verbe. Car le pain qu'il nous a donné à manger, c'est cette parole[2]... Dieu l'a proclamé : L'homme fait à l'image ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. »

Tout commentaire affaiblirait la clarté de ces textes, qui nous montrent dans le pain céleste, réservé sur terre aux âmes éprises de Dieu, promis après cette vie

[1] Rapprochez ce passage de celui où Hénoch dit que le Mystérieux est la source de sagesse où viennent s'abreuver seulement les âmes auxquelles Dieu a résolu de dévoiler ses secrets. Voici le texte de Philon : Ὁρᾷς τῆς ψυχῆς τροφὴν οἵα ἐστι; Λόγος Θεοῦ συνεχὴς, ἐοικὼς δρόσῳ, κύκλῳ πᾶταν περιειληφὼς, καὶ μηδὲν μέρος ἀμέτοχον αὑτοῦ ἐῶν · φαίνεται δὲ οὐ πανταχοῦ ὁ Λόγος οὗτος, ἀλλ' ἐπ' ἐρήμου παθῶν καὶ κακιῶν. (Livre II des *Allégories de la loi*, page 68; édition de Genève.)

[2] Οὗτος ἐστιν ὁ ἄρτος, ἡ τροφὴ ἣν ἔδωκεν ὁ Θεὸς τῇ ψυχῇ, προσενέγκασθαι τὸ ἑαυτοῦ ῥῆμα καὶ τὸν ἑαυτοῦ Λόγον. Οὗτος γὰρ ὁ ἄρτος ὃν δέδωκεν ἡμῖν φαγεῖν, τοῦτο τὸ ῥῆμα. (Livre II des *Allégories de la loi*, page 68; édition de Genève.)

aux élus comme la plus précieuse récompense et la plus ineffable des voluptés, le Verbe de Dieu. Le vers sibyllin, qui fait allusion au pain céleste des saints du paradis, a donc pu être écrit par un Juif alexandrin, sinon antérieur à Philon, du moins contemporain de ce philosophe. Ce vers ne constitue pas la preuve du christianisme du sibylliste.

En résumé, si l'on ne peut avec certitude fixer la date à laquelle se rapportent les fragments divers du *Proœmium*, on peut du moins soutenir qu'ils ne contiennent aucun indice de nature à abaisser cette date en deçà de l'ère chrétienne.

Le quatrième livre des Oracles Sibyllins est daté de l'an 80, par les allusions qu'il contient à la prise de Jérusalem, à la ruine du Temple et à l'éruption du Vésuve. C'est un oracle complet et bien conservé. Il nous semble un peu long : il compte, en effet, près de deux cents vers. En voici l'analyse.

« Écoutez, nations d'Europe et d'Asie, les prédictions inspirées, non par le faux dieu Phébus, mais par le Grand Dieu, qui n'habite point dans les demeures que nous construisons, qui voit tout, a créé tout, etc...

« Il y aura une race d'hommes saints, détestant les temples, priant avant de boire et de manger, fuyant l'avarice, l'adultère, le vice contre nature. Les hommes pourtant les haïront, les poursuivront de leurs railleries, les accableront d'outrages. Mais un jour viendra où Dieu, jugeant la terre, punira leurs persécuteurs et les comblera de ses biens. Cela arrivera dans le dixième âge. Je vais dévoiler la suite des événements à partir du premier âge. »

Ici se place une énumération d'empires. Les Assyriens

comptent pour six âges ; les Mèdes pour deux ; puis, viennent les Perses. La guerre de Troie, les guerres Médiques, les désastres des villes de Sicile et d'Italie sont mentionnés rapidement. Le dixième âge commence avec la domination des Macédoniens. A celle-ci succédera l'empire de Rome.

« Jérusalem sera assiégée par les Latins; elle sera prise et le temple détruit. Une éruption volcanique épouvantera l'Italie. Une grande guerre désolera les peuples de l'Occident lorsqu'un prince méchant, échappé de Rome, reviendra en Italie l'épée à la main. Antioche est détruite ; l'île de Chypre s'abîme dans les flots ; les villes de la Carie sont ravagées par la famine ; les richesses que Rome avait enlevées à l'Asie lui sont rendues. Enfin, quand la mesure des crimes de l'humanité sera comblée, quand l'audace et le mensonge ne connaîtront plus de frein, Dieu irrité livrera la terre aux flammes.

« Ah! malheureux humains, convertissez-vous ; laissez là les guerres homicides, purifiez-vous dans les fleuves, et levez vers le ciel des mains chastes et suppliantes. Dieu se laissera toucher à vos prières. Des glaives flamboyants autour du soleil levant, un bruit formidable de trompettes, de vastes mugissements souterrains, tels seront les signes précurseurs de la catastrophe suprême. La terre périra dans un immense embrasement. Puis, Dieu tirera l'humanité entière de cette cendre ; il rendra aux morts leur corps ; et tous seront soumis au jugement qui décidera de leur sort, précipitera les méchants dans les profondeurs de la terre et les ténèbres du Tartare, et assurera aux bons une félicité parfaite. Heureux l'homme qui jouira de cette béatitude ! »

Tel est, en substance, le plus ancien des oracles chrétiens, selon M. Alexandre. Nous y voyons, quant

à nous, le dernier des oracles judéo-alexandrins. Les prétendues traces de christianisme que M. Alexandre y relève sont au nombre de trois.

1° Le sibylliste (vers 24-30) fait l'éloge des saints qui adorent le grand Dieu, prient avant le repas et se détournent avec horreur des temples. Ces saints ne sauraient être autres que les disciples de Jésus, dit M. Alexandre. Mais nous savons que les Esséniens et les Thérapeutes pratiquèrent avant les chrétiens l'usage de prier avant de manger et de boire ; nous savons qu'ils n'étaient pas partisans du sacrifice sanglant et qu'ils n'attribuaient point au temple l'importance traditionnelle.

2° Aux vers 117 et suivants, il est fait mention de la fuite de Néron en Asie et de son retour prochain en Italie. Cette légende est, dit-on, chrétienne. Sans doute ; mais elle n'est pas exclusivement propre aux chrétiens. Ceux-ci l'adaptèrent à la personne de l'antechrist. Si Néron nous était présenté par l'oracle sous les traits de l'antechrist, on ne pourrait réfuter l'opinion de M. Alexandre ; mais la croyance du sibylliste, à savoir que Néron, supposé mort, se tenait caché dans le royaume des Parthes, était alors partagée par beaucoup de gens étrangers au judaïsme et au christianisme.

3° Le vers 164 invite les Gentils à se convertir, à se purifier *en se lavant le corps entier dans les fleuves*. N'est-ce pas là, dit-on encore, une allusion au baptême chrétien ? N'est-ce pas là, répondrons-nous, une allusion au baptême pratiqué par des sectes juives antérieures au christianisme ?

Pas plus dans ce livre que dans le *Proœmium* nous ne voyons des doctrines ou des croyances propres au christianisme. Au contraire, nous constatons que le Messie est complétement absent de l'oracle; il ne figure ni dans les combats qui soumettent la terre révoltée, ni dans le jugement suprême qui sépare les justes des impies. Il serait vraiment étrange que le sibylliste, qui songe au baptême et aux rites religieux du repas, oublie de mettre en scène, dans la catastrophe suprême, Jésus ressuscité, venant sur les nuées du ciel juger les vivants et les morts.

A notre avis, le livre IV appartient à cette époque de transition entre le judaïsme et le christianisme, qui commence en l'an 65 avec la prédication de saint Marc à Alexandrie, et se prolonge jusque vers l'an 90. L'auteur de ce livre n'est pas encore chrétien. Qui sait s'il ne le devint pas?

Les notes qui accompagnent notre traduction de ce livre, et auxquelles nous renvoyons le lecteur, mettront en lumière toutes les questions soulevées par cet intéressant document; on y verra notamment de quelle manière les sibyllistes mêlaient à leurs propres prédictions des lambeaux de vers érythréens[1], devenus populaires, et réussissaient de la sorte à donner de l'autorité à leurs chants. On y signalera un indice curieux qui confirme la conjecture émise sur l'origine de plusieurs oracles sibyllins, et les présente comme l'œuvre des Thérapeutes. On trouvera aussi ailleurs dans nos commentaires les

[1] Ces vers consistent généralement en prédictions courtes sur diverses villes grecques d'Asie Mineure ou d'Italie, et sur les îles.

raisons qui nous ont fait admettre parmi les oracles judéo-alexandrins antérieurs au christianisme deux passages du paragraphe 1 du livre III[1].

[1] Il nous paraît que le paragraphe III du troisième livre contient aussi un grand nombre de vers érythréens, jetés pêle-mêle avec des oracles juifs de diverses époques, et dont plusieurs semblent avoir été composés après la destruction du temple de Jérusalem. L'allusion à l'empereur Hadrien (vers 388-400), que M. Alexandre croit y reconnaître, est contestable, et nous aurions pu, à la rigueur, si le paragraphe avait plus d'intérêt, le comprendre dans notre traduction.

CHAPITRE XIII

CARACTÈRES PROPRES DU PROPHÉTISME EN PALESTINE ET A ALEXANDRIE

Il s'agit ici uniquement (il est à peine besoin de le faire remarquer) du prophétisme apocryphe, de celui du livre d'Hénoch et des sibyllistes alexandrins.

Les oracles sibyllins, que l'on peut revendiquer pour le cycle judéo-alexandrin, sont contenus dans le *Proœmium*, dans le livre IV et dans les quatre paragraphes du troisième livre. Évidemment, ce livre renferme ce qui nous a été conservé de plus ancien dans la littérature des sibyllistes. Le compilateur du cinquième siècle, auquel nous devons la plus grande partie de la collection, a dû suivre des indications certaines en rapprochant, comme il l'a fait, dans le même livre tous ces débris.

Précieux débris pourtant, qui, malgré leur état d'incohérence et d'extrême mutilation, et grâce aux efforts persévérants de la critique, nous ont laissé pénétrer la raison de leur origine, le secret de leur autorité, les procédés de leur composition, le sens et la portée des menaces ou des promesses qu'ils proclament; pré-

cieux débris, qui nous ont permis de reconstituer une page presque effacée de l'histoire du judaïsme, et de montrer une fois de plus que la grande pensée qui a soutenu et inspiré le peuple saint dans son œuvre providentielle, qui l'a conduit, en dépit de son abjection apparente, de sa misère et de sa faiblesse, à la conquête du monde, c'est cette belle vision du Messie, vision surhumaine, disent les philosophes[1], vision divine, disent les prophètes.

Elle donna lieu à plus d'un mirage, à plus d'une déception. On reste surpris et confondu, après tant de défaillances et d'erreurs, de retrouver, toujours plus vivace, l'antique tradition au sein de ce petit peuple. Les regards attachés sur cette lueur céleste, dont l'éclat augmente sans cesse, Israël marche, à travers les obstacles et les périls, les pieds dans les ténèbres, la tête dans la lumière, le cœur rempli d'un invincible espoir, vers le but suprême assigné par Dieu à ses destinées.

Rien de plus grand et de plus merveilleux dans l'histoire que ce drame où Israël est le principal acteur, autour duquel gravitent les religions, les philosophies, toutes les aspirations et les énergies morales des peuples, jusqu'au jour où le Fils de l'Homme, suivant les antiques promesses, renouvelle le ciel et la terre, et fonde le royaume de Dieu, en établissant, parmi les hommes régénérés, la religion de la charité, de la justice et de la paix.

Rien de plus palpitant et de plus admirable que

[1] C'est l'expression de Philon, comme on l'a vu dans le passage cité plus haut.

cette heure solennelle qui précède la venue du Sauveur. La conscience de l'humanité s'est concentrée dans l'âme du peuple saint. L'attente d'Israël grandit d'instant en instant; sa marche s'accélère; les battements de son cœur se précipitent. Pourtant, la voix des véritables prophètes s'est depuis longtemps éteinte; mais les fils d'Abraham, fidèles aux souvenirs et à l'espoir qu'évoque cette voix respectée, poursuivent la route tracée par Dieu, en l'arrosant de leurs sueurs, de leurs larmes et de leur sang.

Un important phénomène s'opère. La race élue se dédouble. Une partie reste fermement attachée au sol de Chanaan, tandis qu'une autre partie, la plus nombreuse et la plus active, se disperse dans le monde. A chacune est dévolue sa part dans la mission d'Israël. Les tribus palestiniennes sont comme le réservoir où s'alimentent l'espérance et les forces des tribus dispersées; celles-ci, à leur tour, par une élaboration lente et continue, transforment et rendent assimilable aux nations la pensée dont Israël a reçu le dépôt sacré afin de le faire fructifier. Le judaïsme s'offre alors à nous sous deux aspects différents, qui se complètent et forment un système organique. Il ressemble à un arbre vigoureux, que les tempêtes n'ont pu détruire; son tronc, c'est-à-dire le groupe palestinien, bien que meurtri et courbé jusqu'à ramper, enfonce encore dans le sol paternel de profondes racines; ses rameaux, c'est-à-dire le groupe colonial, s'étendent par toute la terre. Et de même qu'au printemps la sève nourricière monte, par les vaisseaux, du tronc aux rameaux les plus lointains et jusqu'aux dernières feuilles, ainsi,

chaque année, Israël vient à cette source inépuisable de la terre sainte demander la fraîcheur, l'ombre et de nouvelles forces pour son labeur.

Le travail de chaque groupe a ses caractères, ses tendances, ses résultats propres, en rapport avec son milieu et les circonstances au milieu desquelles il se meut et agit. Une comparaison, même sommaire, du livre d'Hénoch et des chants sibyllins va nous révéler ces différences et nous en expliquer la raison.

Sur la terre sainte, où les échos retentissent encore de la voix des anciens prophètes, dans les âpres solitudes de la Judée, au fond des grottes taillées dans les escarpements qui bordent le torrent de Cédron, le nouveau prophétisme palestinien, placé entre la méditation solitaire et le spectacle émouvant de la patrie déchirée par la persécution ou par les luttes intestines, imprime à la foi nationale et à l'attente séculaire une physionomie spéciale. En développant la légende messianique, il accentue certains côtés, il atténue les autres. Ce développement et ces modifications portent sur trois points : 1° le Messie se substitue peu à peu dans les événements eschatologiques à Jéhovah, dont il est le ministre et le Fils. 2° La légende messianique est rattachée à deux conceptions philosophiques, l'une, qui place à côté de Dieu un second lui-même, Verbe ou Démiurge créateur, l'autre, qui harmonise les destinées du peuple élu avec celles du genre humain tout entier, et découvre dans le drame suprême de la fin du monde l'accomplissement du plan divin et la réalisation des vues de l'Éternel sur tous les peuples. Il résulte de

ce double raccord, opéré sur l'antique tradition, un relief progressif pour le caractère du principal personnage qui y figure. Le Messie, le Fils de David, n'est plus un simple restaurateur de la dynastie et de la puissance nationales, c'est le Verbe de l'Éternel, c'est le Juge tout-puissant, c'est le Fils de l'Homme, assis à la droite de Jéhovah et réservé par lui pour l'accomplissement de ses desseins sur la race d'Adam. 3° Un détail nouveau, très-important, la résurrection des morts, apparaît dans les tableaux de la fin du monde.

Il convient de séparer, dans ce développement, ce qui est d'origine palestinienne de ce qui est d'origine alexandrine ou coloniale. Une chose paraît appartenir en propre à la Judée, c'est le dogme de la résurrection. Il est né, selon toute apparence, de la persécution des Séleucides et semble sorti des monastères esséniens. Ces monastères furent, durant les deux siècles qui précèdent notre ère, le centre des résistances les plus fortes et les plus passionnées contre l'étranger profanateur. Ils furent le foyer d'où rayonna sur le peuple l'enthousiasme qui suscite et soutient les martyrs. Ils furent enfin l'école, ouverte dans une certaine mesure aux influences du dehors, au sein de laquelle s'acheva la dernière évolution du judaïsme s'acheminant vers le christianisme.

Dans le reste du développement de la légende messianique en Palestine, nous croyons apercevoir des traces non équivoques de l'influence du mouvement alexandrin. Alexandrie, nous l'avons vu, avait reçu de Palestine certaines tendances qui se développèrent

rapidement au contact de la Grèce. L'idée de Dieu fut travaillée et retournée en tous sens par l'École alexandrine avec une ardeur et une subtilité qui risquaient bien de blesser parfois le dogme fondamental de l'Unité de l'Être, et qui prouvaient que l'extrême simplicité de l'ancienne conception moysiaque semblait un peu sèche et peut-être insuffisante aux Juifs hellénisés. De ce travail, que résume la vaste théodicée de Philon[1], surgit un système à la fois théologique et philosophique, qui maintient le dogme de l'Unité de Dieu, tout en peuplant de Verbes, de Puissances, de Vertus, d'Ames sans corps, les distances infinies qui séparent la terre du Créateur, distances laissées vides et solitaires par le vieux monothéisme hébreu. Dans ce système, les Verbes et les Puissances sont hiérarchisés; le premier des Verbes, le plus ancien des Anges, la manifestation primordiale de la Toute-Puissance, qui contient toutes les autres en germe, se nomme la Sagesse, la Parole, l'Esprit, selon qu'on le considère sous tel ou tel aspect. Il est, nous l'avons déjà dit, Sagesse dans ses rapports avec l'entendement humain; il est Parole ou Verbe dans l'acte qui crée l'univers; il est Esprit et Vie dans l'acte qui conserve et anime à tout instant la création.

En même temps que s'élaborait cette conception métaphysique, une grande idée morale dont le germe avait été déposé depuis longtemps dans l'esprit et dans le cœur d'Israël par les prophètes[2], se dévelop-

[1] Nous l'étudierons dans un prochain volume, déjà en préparation.

[2] Écoutez Isaïe : « Que l'étranger qui s'attache à l'Éternel ne dise

pait peu à peu au sein des groupes les plus avancés du judaïsme, surtout au sein des groupes coloniaux. Or Alexandrie était le plus libéral et le plus puissant de tous. Cette idée, qui, en se développant et se généralisant, devint en quelque sorte l'aurore du christianisme, consiste à concevoir Israël, non plus dans l'isolement du sacerdoce, mais dans l'expansion de l'apostolat. Dès lors, Dieu n'est plus aperçu comme le Père d'un seul peuple, à la gloire et à la vengeance duquel il immole impitoyablement les nations; il est le Père du genre humain tout entier; il lui ouvre les bras en l'appelant à la lumière, en l'invitant au repentir, en lui offrant de l'associer à la félicité de la race élue. Israël, par suite, devient l'instrument providentiel moins des châtiments du ciel que de son pardon. Il fallut sans doute beaucoup de temps et d'efforts pour que cette idée se manifestât dans sa plénitude. Elle apparaît progressive et de plus en plus ferme dans la doctrine de Philon, du livre d'Hénoch et des chants sibyllins; elle ne se réalise entièrement que par la prédication de l'Évangile.

D'une part l'identification du Messie au Verbe, d'autre part le rôle du Messie hébraïque étendu à l'humanité et effectuant l'accomplissement des éternels desseins de Dieu sur sa créature, tels sont les deux faits considérables qui achèvent de caractériser

pas : L'Éternel me séparera de son peuple... Les étrangers qui s'attacheront à l'Éternel pour le servir, pour aimer le nom de l'Éternel, pour être ses serviteurs... je les amènerai sur ma montagne sainte, et je les réjouirai dans ma maison de prière; leurs holocaustes et leurs sacrifices seront agréés sur mon autel; car ma maison sera appelée une maison de prière pour tous les peuples (ch. LVI, v. 3-8). »

la conception messianique moderne des Palestiniens. Ces deux faits expriment clairement, à notre avis, la réaction de l'école philosophique des Juifs alexandrins sur l'école prophétique de Judée, dont le livre d'Hénoch nous a conservé les enseignements.

Les traités de Philon qui nous montrent la doctrine du Verbe et des Puissances arrivée à un épanouissement complet, indice d'un long travail antérieur; les nobles aspirations que ces écrits dénotent vers la transformation d'Israël en initiateur et médiateur du genre humain; les efforts persévérants qu'ils attestent dans le but de faire de la loi du Sinaï la règle et l'idéal de la philosophie; tout cela prouve d'abord, et sans aller plus avant, que notre explication s'appuie sur un ensemble de faits incontestables, certains. Ceux qui expliquent la présence des idées en question dans les prophéties d'Hénoch par des additions postérieures et chrétiennes, se sont perdus dans l'hypothèse et l'arbitraire pour avoir méconnu ou ignoré la valeur de l'école juive d'Alexandrie et sa place chronologique.

On conçoit facilement d'ailleurs la manière dont l'influence de cette école s'est exercée. Les Thérapeutes du lac Maria se présentent comme les intermédiaires naturels entre les philosophes des bords du Nil et les cénobites du Cédron. Les théories d'Aristobule et de Philon, d'aspect trop profane et d'allures trop libres, ont subi une sorte de stage dans les monastères juifs de l'Égypte, avant d'acquérir droit de cité chez les Esséniens. Si les philosophes ont ainsi concouru à l'œuvre prophétique du monachisme, ils

paraissent, en retour, avoir reçu du monachisme les principes de l'exégèse qu'ils ont appliquée à l'interprétation des Livres Saints.

Tel est, à nos yeux, le sens du prophétisme palestinien dans le livre d'Hénoch; telle est l'origine des caractères qu'il revêt et qui dénotent, par le dogme de la résurrection, l'influence des persécutions, et, par l'identification du Messie au Verbe, l'influence de la philosophie alexandrine. Cette dernière influence s'exerça, croyons-nous, avec vigueur vers le début du siècle qui précède la naissance de Jésus-Christ; mais elle n'eut son plein effet que deux cents ans après, à l'époque où l'on place la rédaction du quatrième évangile.

On sera surpris sans doute de trouver le côté philosophique moins développé dans le prophétisme alexandrin. En y réfléchissant on remonte à une série de faits qui rendent compte de cette bizarrerie apparente. Une remarque préalable à faire, c'est qu'en l'état où nous sont parvenus les oracles sibyllins du troisième livre, il serait téméraire de prétendre apprécier la doctrine des sibyllistes dans son ensemble et d'une manière définitive. Comment, en effet, émettre sur une doctrine, que nous connaissons si imparfaitement, un jugement équitable et solide? Sous le bénéfice de cette restriction, nous croyons à propos de présenter les observations suivantes sur les caractères du prophétisme alexandrin.

La doctrine du Verbe ou *Logos* acheva de s'affermir, de se compléter et de se répandre dans le monde hébraïque, durant les cinquante ans qui pré-

cèdent l'ère chrétienne. On comprend aisément qu'elle ne paraisse point dans nos oracles, qui sont de beaucoup antérieurs à cette époque, à l'exception de deux courts fragments du troisième livre, et du livre quatrième[1].

Le prophétisme alexandrin a encore ceci de particulier : il ne se développe que par le côté extérieur ; il reste stationnaire par le côté intérieur, celui de la doctrine, lequel, au contraire, se modifie et progresse en Palestine. Pour ce qui est de l'idée messianique, du jugement de Dieu, de la prospérité finale promise à Israël, le prophétisme alexandrin s'immobilise et s'enferme dans la légende archaïque. Elle suffisait d'ailleurs au but à atteindre ; le sibylliste n'avait pas à satisfaire chez les Grecs, auxquels il s'adressait, le besoin que les Palestiniens éprouvaient de creuser, d'orner, de spiritualiser, d'étendre la légende nationale. Le seul progrès à constater dans les oracles alexandrins est celui qui nous montre les sibyllistes s'attaquant à l'idolâtrie avec une audace croissante. Tout d'abord, ils semblent pactiser avec le paganisme ; ils parlent avec certains égards des dieux de l'Olympe, et s'efforcent de les faire entrer dans l'histoire ; ils désignent Israël au respect des autres nations, avec des expressions ambiguës ou vagues ; ils recommandent avec mystère le culte d'un grand dieu. Peu s'en faut qu'ils ne se proclament les favoris d'Apollon ;

[1] La doctrine du *Logos* créateur se montre dans un vers du § 1 du Livre III. Ce serait là, suivant nous, un indice chronologique de nature à abaisser la date de composition de ce fragment jusque vers la seconde moitié du siècle qui précède notre ère.

mais, ce qui revient au même pour le résultat, ils introduisent dans leur poésie des lambeaux de vers érythréens connus. Avec le temps, leur ton se hausse peu à peu ; ils critiquent, en termes indignés, le culte divin rendu à des hommes; ils réprimandent et menacent. L'ancienne réserve leur pèse ; on dirait qu'ils se sentent plus forts; l'orgueil national a peine à se contenir : ils voudraient proclamer qu'ils sont de la race d'Abraham. Ils célèbrent ouvertement leur peuple, et offrent sans détour à la vénération du genre humain le Dieu qu'on adore à Jérusalem. A la fin, il leur arrivera de déchirer tous les voiles, de rejeter même le masque de l'antique sibylle d'Erythrée, et de s'écrier : « Ce ne sont pas ici les oracles du menteur Phœbus ; ce sont les prophéties du Grand Dieu ! » Il leur arrivera aussi de produire hardiment un dogme, celui de la résurrection des morts, tenu secret jusque-là, de peur de compromettre, sans doute, le crédit des oracles auprès des Grecs.

Quant à la doctrine, le prophétisme alexandrin, pour les raisons que nous venons d'exposer, reste immobile, semblable à lui-même et tel qu'il a dû se produire aussitôt après le moment où la colonie se détacha de la terre sainte. La conception messianique des sibylles est plus voisine de celle des anciens Voyants; la personne du Roi céleste n'y apparaît que par intervalles ; la figure de Jéhovah y domine, et parfois le rôle d'Israël se substitue à celui du Messie.

Tout cela nous semble en rapport avec les circonstances générales que nous connaissons. Enlevé aux loisirs de la vie orientale, absorbé et modifié par

les tracas du négoce et le souci des affaires, froissé, à toute heure, au contact des Grecs qui le dédaignent, le haïssent ou le frappent, l'Israélite de la dispersion traduit ses aspirations et ses souffrances dans la légende qu'il adopte. A Alexandrie, il est devenu ambitieux de pouvoir et de richesses. Le Messie qu'il rêve a des traits moins mystiques que celui de Palestine. Il commande des armées, conclut des traités, livre des batailles, et ce n'est qu'à la fin qu'il se transforme en un être supérieur à l'humanité.

Cela ne veut pas dire que le côté mystique eut peu de part au mouvement alexandrin. C'est le contraire qui serait vrai. L'élément moral et élevé de la conception messianique, que nous remarquons dans le livre d'Hénoch, bien qu'il provienne en grande partie d'Alexandrie, est absent des oracles sibyllins, parce que ce qui était confondu ou rapproché en Palestine était séparé dans le judaïsme égyptien. En Palestine, le poëte et le philosophe s'absorbent dans le prophète ; à Alexandrie, le sibylliste et le philosophe s'isolent. Là, c'est dans la philosophie qu'il nous faudra chercher l'élément moral dont nous parlons ; nous l'y trouverons traité avec une éloquence magnifique, avec une profondeur de vues, une ardeur de conviction, une chaleur de sentiment, un art enfin qui émeuvent, entraînent et étonnent.

La différence essentielle, jusqu'ici inaperçue, entre la conception messianique des deux groupes juifs contemporains, c'est l'absence générale du dogme de la résurrection chez les Alexandrins avant le chrisnisme. Nulle part dans les Oracles antérieurs au

livre IV, nulle part dans les livres de Philon on n'y trouvera même la plus légère allusion. Or nous savons que ce dogme se répandit en Palestine vers le commencement du second siècle avant notre ère; la plupart des sibyllistes et des philosophes d'Alexandrie l'ont donc connu; et cependant ils ne l'ont mentionné ni pour l'affirmer, ni pour le nier. Faut-il voir dans cette réserve un désaveu tacite ou bien un acquiescement secret?

Poser la question en ces termes, ce serait, croyons-nous, la déplacer. Il nous paraît que pour les Alexandrins il n'y avait pas nécessité de se prononcer sur la valeur d'une opinion qui s'était produite sous l'action d'événements particuliers à la Palestine et dans l'effervescence causée par une terrible persécution. Cette opinion, lorsque les circonstances d'où elle était née furent passées, avait dû perdre du terrain, même parmi les pharisiens et le peuple, et n'avait persisté que dans l'enseignement ésotérique de la secte essénienne. La foi dans l'immortalité de l'âme et l'espoir d'une récompense après la mort paraissaient suffisants à Philon et à son école pour inspirer à tout bon israélite les plus grands dévouements et la plus héroïque constance dans la défense des lois divines.

La croyance à la résurrection n'avait donc pas les mêmes raisons d'être à Alexandrie et en Palestine. Mais, de plus, l'affirmation de cette croyance, qui réveillait en Judée les souvenirs glorieux et sanglants d'une époque peu éloignée, et à cause de cela pouvait jouir encore de quelque faveur dans ce pays, une pareille affirmation, outre qu'elle n'était pas nécessaire

aux sibyllistes alexandrins pour le développement de leur pensée, eût rendu leur tâche impossible au début. Un Grec pouvait bien admettre qu'une divinité protégeât un peuple, qu'elle eût plus de puissance que les autres dieux et leur infligeât des défaites. Il pouvait admettre aussi que les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les pestes, la famine, les guerres étaient des fléaux envoyés du ciel et des indices de la colère d'une divinité, qu'il fallait apaiser par un culte approprié. Son imagination pouvait lui représenter les éléments bouleversés par la main puissante d'un dieu, la terre dévorée par le feu vomi de ses propres entrailles, le ciel ébranlé croulant sur la terre embrasée, tout cela pour satisfaire le courroux de ce dieu et venger ses adorateurs. Le Grec n'ignorait pas, sans doute, l'enseignement des prêtres égyptiens, qui affirmaient que, dans un avenir lointain, l'âme du défunt reviendrait animer sa dépouille. Cette croyance qu'il ne partageait point, il la comprenait jusqu'à un certain point, en voyant les soins minutieux pris pour la conservation indéfinie des corps. Il doutait certes de cette résurrection future ; il en voyait du moins les éléments préparés.

Mais aurait-il compris que le pouvoir d'un dieu allât jusqu'à rendre la vie à des cadavres sans sépulture, dévorés par les bêtes féroces ou les poissons, consumés par les flammes ou livrés à la décomposition naturelle? Le christianisme était seul capable d'opérer ce miracle de foi. Les juifs alexandrins ou bien reculèrent devant cette difficulté, la jugeant insurmontable, et de nature à démasquer la supercherie

qui leur faisait emprunter le nom des sibylles, ou bien ne se préoccupèrent point de répandre une croyance moins commune qu'on ne l'a cru au sein du judaïsme.

Ce qui rend la première conjecture très-vraisemblable et tend à montrer que les Alexandrins éprouvaient généralement peu de répugnance pour le dogme de la résurrection, qu'enfin ils le dissimulaient comme un mystère trop élevé pour les gentils et capable de les scandaliser sans profit, c'est le fait suivant sur lequel nous voulons attirer spécialement l'attention : la résurrection des morts est mentionnée dans un seul oracle alexandrin, celui du livre IV, le dernier de notre cycle, écrit à une époque où le prosélytisme d'Israël, s'affirmant avec une audace et une énergie croissantes, commençait à soulever les voiles qui l'avaient jusqu'alors recouvert et protégé, et déchirait même le masque de l'antique sibylle d'Érythrée. Nous demandons maintenant aux gens de bonne foi si l'absence d'un dogme aussi important dans les oracles n'est pas la meilleure preuve qu'ils n'ont pas été interpolés par les chrétiens. N'est-il pas évident, en effet, que si les interpolations supposées avaient eu lieu, elles n'auraient pas manqué d'introduire dans les prédictions eschatologiques ce trait si saisissant, le plus prodigieux peut-être des miracles qui, d'après la croyance chrétienne, marqueront la fin des temps ?

Pour conclure nous dirons :

Il y a en toutes ces choses une grande complexité d'idées et une nombreuse variété de faits. Il faut distinguer avec soin le temps et le lieu, quand il s'agit

d'apprécier un événement ou une doctrine dans le double mouvement qui agite à la même époque le judaïsme d'Égypte et de Palestine. Ici et là, nous voyons le prophétisme et la philosophie se développer avec des allures diverses. Ces deux choses, à Alexandrie, s'isolent et ont chacune leur vie propre. Pendant que le prophétisme s'immobilise dans la forme archaïque, la philosophie marche à grands pas et découvre à chaque instant de nouveaux horizons. A Jérusalem, dans le pays des Esséniens surtout, le prophétisme et la philosophie sont réunis dans les mêmes mains ; le Voyant et le Sage se confondent dans le Cénobite. Aussi, les deux éléments qu'ils représentent mêlent-ils les espérances de la grande légende nationale aux conceptions métaphysiques des écoles. En Judée, l'élément philosophique semble s'inspirer surtout de la sagesse alexandrine, et, trouvant des conditions favorables, il agit directement sur l'élément prophétique. De cette circonstance et de cette action il résulte ceci, qui est capital : l'identification du Messie national et du *Logos* alexandrin. Cette identification devait se faire en Palestine, où les prophètes-philosophes joignaient à la théosophie la préoccupation des idées messianiques, et non à Alexandrie, où l'oracle sibyllin était condamné à s'immobiliser dans une forme étroite destinée aux Grecs, où enfin les philosophes étaient trop disposés à atténuer les événements de l'ère messianique pour songer à rapprocher la figure du massiahk des prophètes de la conception du Verbe. Le Verbe constitue la part d'Alexandrie dans cette élaboration com-

mune. Le Messie-Verbe représente la part de la Palestine. C'est ainsi que la métropole et les colonies, par une sorte de rayonnement intellectuel accompli entre elles, donnent et reçoivent tour à tour quelque chose. Les deux courants se touchent et réagissent l'un sur l'autre sans s'absorber ou se confondre ; ils se complètent sans se suppléer; ils ont l'un et l'autre un préchristianisme, spécial et analogue à la fois. Ce préchristianisme, nous ne saurions trop le redire, est le dernier terme de l'évolution du judaïsme vers la rénovation chrétienne. Il ne peut être assimilé au christianisme; il en diffère notablement soit par la manière de concevoir le Messie, soit par l'absence du dogme capital de la résurrection des morts.

Le moyen âge eut raison de rapprocher avec une sorte d'obstination, née d'un pressentiment profond ou d'une tradition à demi effacée, les prophéties des Livres Saints des prédictions sibyllines, supposées, à tort, d'origine païenne. Sous l'empire de ce pressentiment ou de cette tradition, que la science aujourd'hui justifie ou retrouve, l'auteur de la magnifique prose de l'Office des Morts a pu associer David à la sibylle, afin de porter témoignage des grands événements qui doivent précéder ou accompagner les assises solennelles de la fin du monde :

Dies iræ, dies illa,
Solvet sæclum in favilla.
Teste David cum Sibylla [1].

[1] Les livres de piété traduisent ainsi le dernier vers : « Témoin les oracles du ciel et ceux de l'enfer. » Il faudrait changer cela, et s'en tenir à l'expression du texte. Il n'y a certainement rien de l'enfer dans les chants sibyllins qui nous sont parvenus.

CHAPITRE XIV

L'ÉVANGILE A ALEXANDRIE

Jetons maintenant un regard en arrière ; essayons de dégager des faits leurs conséquences et leur signification.

Nous avons vu que le mouvement judéo-alexandrin prend sa source dans le mouvement palestinien contemporain de la domination des Séleucides, qu'il en développe rapidement les doctrines philosophiques et les tendances humanitaires. Ce qui n'est qu'un germe en Judée devient presque aussitôt tige, fleur et fruit sur les bords du Nil. L'idée de conquérir la terre au vrai Dieu, de faire d'Israël le peuple-prêtre et le peuple-roi de l'humanité, grandit tout à coup et enfante chez les Hébreux dispersés un prosélytisme multiple et efficace. Les oracles sibyllins attestent la préoccupation puissante des légendes messianiques dans le groupe alexandrin, et la conviction que les temps annoncés par les prophètes pour la punition des idolâtres et la glorification de la race d'Abraham, que ces temps sont proches. Cette préoccupation est atténuée dans les écrits des philo-

sophes, mais elle se fait jour avec une grande force dans les oracles, qui expriment plus exactement que les traités d'Aristobule ou de Philon la pensée intime et générale du peuple juif d'Alexandrie.

Après cela, il n'est pas difficile de comprendre avec quels tressaillements de joie et d'enthousiasme fut accueillie dans la grande cité égyptienne la Bonne Nouvelle, l'annonce que l'ère messianique commençait en Judée, que le Fils de l'Homme s'était manifesté aux élus, qu'il avait été livré au dernier supplice par des Israélites criminels et aveuglés, mais qu'il venait d'inaugurer la résurrection des morts. Les témoins de ce miracle ne manquaient pas. Ils s'en allaient partout, pour obéir à l'ordre de Jésus, attestant ce qu'ils avaient vu et répétant les promesses que leur avait faites le Fils de l'Homme touchant le prochain établissement du règne de Dieu.

Nous n'allons pas jusqu'à prétendre que l'évangile du Crucifié ne rencontra pas d'incrédules dans la ville des Lagides; loin de là, il est vraisemblable qu'il fallut aux Alexandrins vaincre plus d'une répugnance et faire plus d'un effort pour se résigner à admettre un messie honni, outragé par le supplice des esclaves. Mais nous croyons aussi, malgré le silence des écrits, trop peu nombreux, que l'âge apostolique nous a légués, que la meilleure part des énergies du mouvement alexandrin se mit au service de la prédication évangélique et s'absorba dans le travail de la rénovation chrétienne. Pour le démontrer, nous nous appuyons sur deux séries de faits considérables et certains, l'une antérieure, l'autre postérieure à la nais-

sance de Jésus, et qui sont comme les prémisses et la conséquence de cette rénovation.

Les faits de la première série nous sont connus. Ils se résument dans l'active propagande que les Juifs alexandrins exercèrent au milieu des gentils par la philosophie, par la poésie, par le prophétisme. Durant trois siècles environ, avec le concours des colonies israélites répandues en Asie Mineure, dans les îles, en Grèce, en Italie, en Afrique, les Alexandrins travaillèrent avec habileté et prudence à manifester le vrai Dieu, dans le but de hâter l'arrivée du jour heureux où le Très-Haut enverrait le Fils de l'Homme, le Messie libérateur, destiné à affranchir la terre du joug de l'idolâtrie et à glorifier Israël. Nous tirons de là cette conclusion que toutes les doctrines et les aspirations du groupe alexandrin étaient tournées vers la glorieuse figure du Messie, et que l'annonce de la résurrection de Jésus, *le premier-né d'entre les morts*, dut produire une forte commotion à Alexandrie, et tout au moins y provoquer des débats passionnés qui retentirent dans toutes les synagogues de la nation hellénisée.

Les faits de la seconde série sortent de notre cadre ; nous nous contenterons de les indiquer très-sommairement : 1° Quand on compare la conception du Verbe divin, telle qu'elle apparaît dans l'Évangile, les Épîtres et les écrits de l'âge apostolique, avec la doctrine du *Logos*, telle qu'elle est développée dans les beaux traités de Philon, on constate entre elles des analogies ou même des similitudes incontestables. 2° Quand on étudie l'apologétique chrétienne des trois premiers

siècles, on reconnaît qu'elle prend pour modèles ou qu'elle reproduit simplement les écrits du même genre de l'école juive d'Alexandrie. 3° Il existe dans cette école une importante tradition, relative à l'interprétation des noms des personnages de l'Écriture. Sur cette interprétation des noms propres repose la conception des types moraux que ces personnages représentent; c'est un élément très-important de l'exégèse des Livres Saints. Nous le voyons passer presque sans modification dans l'enseignement des premiers Pères. Origène se borne à compléter le traité de Philon sur l'*Interprétation des noms*, en y ajoutant ce qui concerne les livres du Nouveau Testament. 4° L'école judéo-alexandrine possède pour le commentaire de la Bible un vaste système d'allégories : on pourrait prouver que presque toutes ces allégories ont été utilisées par les Pères, qui, le plus souvent, ont omis d'en mentionner la source. 5° Sans multiplier les indications de ce genre, nous nous arrêterons à celle-ci, qui nous paraît décisive : Eusèbe, un évêque du quatrième siècle, signale dans les cérémonies, les rites, la doctrine des moines juifs alexandrins, les Thérapeutes, des détails qui se retrouvent très-exactement dans l'Église chrétienne et ne se trouvent que là.

Voilà des faits précis, importants, d'où nous pouvons tirer cette deuxième conclusion que la théodicée, la métaphysique, l'exégèse, le monachisme des Juifs alexandrins sont devenus choses chrétiennes. Ce qui revient à dire, comme nous l'avancions tout à l'heure, que le mouvement philosophique et religieux d'Alexandrie s'est absorbé, sinon en totalité, du

moins en très-grande partie, dans le christianisme.

Il nous semble donc établi, d'une part, que le mouvement alexandrin avait préparé un terrain favorable à la propagation du christianisme, et, d'autre part, que ce mouvement fournit à la religion nouvelle un ensemble imposant de doctrines et même d'institutions. Nous demandons si ces deux conclusions n'en autorisent pas une troisième, intermédiaire, qui réunit le point de départ et d'arrivée, et qui consiste à admettre qu'Alexandrie joua dans la prédication de l'Évangile, et dès la première heure, un rôle éminent, dont l'histoire ecclésiastique n'a pas gardé le souvenir, et dont nous trouvons pourtant une trace fugitive dans les *Actes des Apôtres*, en la personne de l'alexandrin Apollos.

Aussi, nous ne doutons pas que l'Église fondée à Alexandrie par saint Marc, peu après l'an 65, ne soit promptement arrivée à un haut degré de prospérité et d'éclat. Nous ne doutons pas que les couvents des Thérapeutes, qui donnèrent peut-être les premiers le signal de la conversion à la foi nouvelle, n'aient servi de berceau au monachisme chrétien. L'histoire d'ailleurs nous le montre, à peine un siècle après, florissant dans les mêmes lieux, aux bords du lac Maria, sur le mont de Nitrie. Nous ne doutons pas enfin que les sibyllistes chrétiens n'aient continué à Alexandrie l'œuvre de leurs devanciers juifs et n'aient essayé de faire servir leurs oracles à la propagation de l'Évangile.

Ici, du reste, nous reprenons terre, pour ainsi dire, et les faits confirment l'induction. Les douze livres

de la collection sont, pour les cinq sixièmes environ, composés d'écrits chrétiens, dont les premiers sont presque contemporains du livre IV. Leur étude serait fructueuse pour l'histoire ecclésiastique des trois premiers siècles, surtout pour l'histoire des hérésies.

La production des oracles sibyllins, déjà sollicitée par la recherche de l'an 75, fut ravivée peut-être par les nombreuses conversions que les Apôtres opérèrent à Alexandrie. Les nouveaux oracles firent une vive impression sur les païens. Conformément aux traditions du gouvernement romain, et sur les instances des prêtres et des augures, Antonin le Pieux rendit, en 143, un édit qui défendait *sous peine de mort* la possession et la lecture des livres sibyllins dans l'empire. Saint Justin martyr répondit courageusement à l'empereur : « Non-seulement ces livres, nous les lisons sans crainte, mais, comme vous le voyez, à vous aussi nous les apportons à examiner ; car nous savons par expérience qu'il arrivera que ces choses, qui sont agréables à tout le monde, seront mises en évidence. Si nous amenons peu de personnes à notre sentiment, nous ne retirerons pas moins de notre conduite un grand profit, parce que nous recevrons la récompense du bon laboureur [1]. »

Constantin, grand admirateur des poésies sibyllines, dans lesquelles il voyait le Christ annoncé par les prophétesses des païens, révoque, en 325, l'édit d'Antonin, et donne à tous le libre accès de la collection des oracles d'État conservés au Capitole. Cette

[1] Justin., *Apolog. II^a ad Anton. Pium.*

mesure était sans doute instamment réclamée par les chrétiens, lesquels, étant de bonne foi, et jugeant des oracles secrets par ceux qu'ils lisaient dans la circulation, espéraient mettre ainsi la main sur des trésors prophétiques dont la divulgation achèverait de confondre les païens. Que résulta-t-il de cette recherche? Une grande déception. On ne trouva dans les coffres d'or d'Apollon Palatin que des *sorts* qui célébraient Zeus, Aphrodite, Héra, Déméter, Héraclès; peut-être on y trouva aussi quelques morceaux alexandrins déjà connus; rien de nouveau ou d'édifiant. A partir de ce moment, les oracles des sibylles commencèrent à perdre de leur autorité parmi les chrétiens.

Dans la rage qui le poussait à paralyser tous les moyens d'action du christianisme, l'empereur apostat Julien fit rechercher avec le plus grand soin les volumes d'oracles sibyllins en circulation, afin de les détruire. L'an 363, le feu prit, la nuit, au temple d'Apollon Palatin; les oracles furent retrouvés intacts dans les décombres de l'édifice incendié. Les chrétiens accusèrent l'empereur d'avoir fait allumer l'incendie, avec l'intention de proscrire du paganisme romain le culte des oracles sibyllins et de détruire ainsi dans le peuple leur autorité, qui profitait au christianisme.

Vers le milieu du quatrième siècle, on eut de part et d'autre, dans le monde chrétien et dans le camp païen, un pressentiment vague qu'il existait deux sibylles, et chacun des combattants en présence essaya d'anéantir les oracles de son ennemi. On peut être assuré que ce n'étaient pas les oracles qui recomman-

daient des sacrifices à Jupiter ou à Apollon que Julien recherchait avec tant d'ardeur pour les supprimer. L'accusation portée contre lui par les chrétiens d'avoir voulu brûler dans ce but le temple du Capitole, pourrait retomber sur eux sans invraisemblance. Ce furent les chrétiens, en effet, qui, peu d'années après, par les mains de Stilicon, détruisirent la collection restaurée. L'ordre fut donné par deux empereurs chrétiens, Honorius et Arcadius. Ces livres, disait-on, favorisaient et entretenaient la superstition chez les païens; au lieu de rechercher dans ces livres les témoignages rendus au Christ et à sa religion, les païens s'obstinaient à n'y voir que l'avenir révélé par leurs dieux et leurs prophètes, et tiraient de là des prétextes pour persévérer dans l'erreur et dans le mal.

Ces plaintes prouvent que si certains oracles fournissaient des arguments aux chrétiens, il y en avait d'autres manifestement favorables aux divinités du paganisme; elles prouvent qu'au commencement du cinquième siècle, la totalité des antiques vers érythréens n'était pas encore perdue; mais aussi elles nous annoncent leur destruction imminente. Entre la sibylle judéo-chrétienne et l'antique sibylle grecque s'élève une guerre d'extermination qui aura pour effet d'effacer jusqu'aux moindres vestiges d'une classe entière de monuments. Notre collection, qui se forma alors, si précieuse qu'elle soit, ne saurait nous consoler de cette perte irréparable.

TROISIÈME SECTION

LES CHANTS

DE

LA SIBYLLE HÉBRAÏQUE

AVANT LE CHRISTIANISME

I

SUR LES DOUZE LIVRES DE LA COLLECTION DES ORACLES SIBYLLINS

Dans un travail qui n'est pas d'érudition pure, nous n'avons pu aborder tous les détails de la discussion que soulèvent l'âge et la provenance des diverses parties de la collection des oracles sibyllins, éditée par M. Ch. Alexandre. Il a fallu nous contenter d'indiquer sommairement les résultats de notre étude sur les oracles les plus anciens. Nous allons compléter ce que nous avons déjà dit par un coup d'œil rapide jeté sur l'ensemble de la collection. Nous espérons réussir

de la sorte à introduire quelque ordre dans ce chaos, et à établir des catégories générales fondées sur la chronologie.

Le premier livre et le second sont manifestement chrétiens. Ils paraissent avoir été écrits vers le milieu du troisième siècle de notre ère. Le second a conservé des traces des erreurs d'Origène ; il parle des persécutions infligées aux chrétiens à l'époque où nous supposons qu'il fut publié.

Le troisième livre, le plus important de tous, est très-complexe.

Le paragraphe 1 offre trois parties distinctes. La première (vers 1 à 45) paraît à M. Alexandre une interpolation du compilateur ; c'est un résumé où nous retrouvons exactement reproduits tous les traits de la définition du Dieu Unique, du Grand Roi, telle qu'elle existe dans le *Proœmium* et ailleurs. Nous avons omis ce passage dans notre traduction. La seconde partie est contenue dans les quinze vers suivants. Ces vers pourraient bien avoir formé un oracle complet, écrit vers la fin de la république romaine, à l'époque des luttes des triumvirs. Ils viennent, dans notre traduction, à la suite du *Proœmium*. La troisième partie (vers 63 à 96), dans laquelle nous ne voyons, contrairement à l'opinion de M. Alexandre, aucune trace certaine de christanisme, a pu être écrite dans les trente premières années du premier siècle de notre ère. Elle parle de Bélial, comme du chef des rois ligués contre le Messie, et elle nous le montre sortant de Samarie, la cité juive schismatique. Ce Bélial, auquel il est fait allusion dans l'Évan-

gile, qui doit étonner et tromper les hommes par les prodiges qu'il accomplira, changea, un peu plus tard, de figure, quand on l'eut identifié à Néron, disparu et supposé vivant chez les Parthes, attendant l'heure propice pour revenir en Italie et ressaisir le pouvoir. Les chrétiens, comme les Juifs, adaptèrent la légende de Néron à celle du faux prophète, adversaire du Messie, qu'ils appellaient Antechrist. L'oracle relatif à Bélial est compris dans notre traduction.

Les paragraphes 2 et 4 nous semblent renfermer les plus anciens oracles. Sans adopter l'opinion de M. Alexandre, qui les suppose tous de la même main et les présente comme un poëme composé vers l'an 169 avant notre ère, nous reconnaissons que certains oracles portent, en effet, cette date, mais nous croyons qu'il n'y a pas lieu de se prononcer sur l'âge des autres ; ils peuvent être antérieurs de plus d'un demi-siècle ou postérieurs de plus de cent-cinquante ans aux oracles datés.

Le paragraphe 3 (vers 295 à 488) n'est pas plus homogène que ceux dont nous venons de parler. Il contient des parties où l'on a cru saisir des allusions au règne d'Hadrien et à la destruction du temple ; il en contient d'autres, d'une époque indéterminée, sans lien nécessaire entre elles et avec les parties datées, qui prédisent des désastres à une foule de villes et de contrées. Nous retrouverons ces prédictions, à peu près identiques, dans le livre IV. Elles paraissent pour la plupart tirées textuellement des véritables oracles érythréens. Par ces emprunts, mêlés aux choses nouvelles qu'ils voulaient propager parmi les Grecs, les

sibyllistes juifs tâchaient de donner à leurs prophéties et à leurs menaces l'autorité qui s'attachait aux vers provenant des antiques sanctuaires de l'Ionie.

C'est à tort, suivant nous, que les critiques et les commentateurs ont presque toujours obéi à la prétendue nécessité de ranger parmi les oracles chrétiens tous ceux qui parlent d'événements contemporains des premiers siècles de notre ère. Il n'est ni impossible ni invraisemblable que des Juifs alexandrins non christianisés aient continué à composer des oracles sibyllins. Nous ne traduisons que les chants de la sibylle hébraïque, antérieure au christianisme ; et nous adoptons pour limite l'an 80 de notre ère, époque où l'église d'Alexandrie prit réellement son essor. Si le paragraphe 3 du livre III ne figure pas dans notre traduction, bien qu'il appartienne à la sibylle hébraïque et qu'il paraisse en très-grande partie antérieur à l'an 80, c'est parce qu'il fait double emploi avec le livre IV et qu'il n'offrirait au lecteur que de fastidieuses répétitions.

Le livre IV, écrit vers l'an 80 de notre ère, est l'œuvre d'un Juif alexandrin, non converti au christianisme. L'auteur y fait allusion aux Esséniens, aux Thérapeutes et aux sectes juives baptistes. Il clôt la série des oracles que nous appelons pré-chrétiens et termine notre traduction.

Le livre V, le paragraphe 1 (du vers 1 au vers 216) du livre VIII, les livres XI, XII, XIII et XIV forment une deuxième série d'oracles, écrits par des Juifs, probablement des Juifs alexandrins, dans l'intervalle compris entre la fin du premier siècle et celle du troi-

sième siècle. Nous les excluons de notre travail, d'abord parce qu'ils ne nous n'apprendraient rien de nouveau sur les doctrines eschatologiques des Hébreux, ensuite parce qu'ils n'appartiennent pas aux précurseurs du christianisme.

Il y a donc trois catégories d'oracles dans la collection.

La première catégorie (que l'on trouvera ici traduite dans notre langue pour la première fois, sauf un passage contesté et d'ailleurs très-secondaire) comprend le *Proœmium* entier, plusieurs morceaux du paragraphe 1, les paragraphes 2, 3 et 4 du livre III, enfin le livre IV.

La seconde catégorie comprend les chants de la sibylle hébraïque postérieure au christianisme ; ils sont contenus dans le livre V, dans le paragraphe 1 du livre VIII, dans les livres XI, XII, XIII et XIV.

La troisième catégorie comprend les oracles écrits le plus souvent par des chrétiens judaïsants d'Alexandrie jusqu'à la fin du troisième siècle : ils sont contenus dans les livres I, II, VI, VII et dans les paragraphes 2 et 3 du livre VIII, qui furent peut-être anciennement les livres IX et X, dont les numéros manquent dans la collection.

II

LE PROŒMIUM DES ORACLES SIBYLLINS

* * *

Hommes mortels, faits de chair, et qui n'êtes rien, pourquoi vous enorgueillir et ne pas faire attention au but de la vie ? Vous ne redoutez ni ne craignez Dieu, votre surveillant, le Très-Haut, qui connaît et voit tout, qui est présent partout, qui a créé et qui nourrit tous les êtres, qui a mis en eux son doux Esprit et a fait de lui le guide de tous les mortels [1].

Unique est Dieu ; seul il règne ; il est très-grand ; il n'a pas été engendré ; il est maître de toute chose. Invisible lui-même, seul il voit tout. Aucune chair

[1] Les passages que nous séparons par des astérisques appartiennent, suivant nous, à des oracles distincts. Ceux que nous séparons par un trait peuvent être considérés, soit comme des débris du même oracle, soit parfois comme de petits oracles complets. Il a dû exister dans les recueils de vers sibyllins beaucoup de sentences ou de prédictions très-courtes, renfermées dans deux, trois, cinq, dix vers, consacrées à annoncer des désastres, à désigner par des attributs telle ou telle divinité, et à la recommander à la vénération des hommes.

mortelle ne peut le voir [1]. Car quelle chair pourrait de ses yeux contempler le Dieu sur-céleste, véritable, immortel, qui habite le pôle? Hommes, race engen-

[1] Le premier livre *Sur la Monarchie,* de Philon, nous offre un passage, qui est une sorte de commentaire philosophique de ces vers. Le philosophe dit : « Il n'y a qu'un Dieu, père et créateur de toutes choses. Il commande à toutes ses créatures; son autorité est sans partage ; elle est constante, indéfectible... Il a été dit que ceux-là vivent qui s'attachent au vrai Dieu. Et n'est-ce pas, en effet, la vie la plus heureuse que celle qui consiste à honorer le premier auteur de toute chose, de préférence aux serviteurs qui font cortége à ce Grand Roi ? En ce qui concerne Dieu, les deux plus graves questions à résoudre, pour tout esprit qui veut remonter aux principes, sont : la première, si Dieu est Un (ce qui est nié par certains impies); la seconde, quel est Dieu. L'une se résout assez aisément; l'autre, au contraire, offre des difficultés à peu près insurmontables.

« L'ouvrier se connaît d'ordinaire à l'œuvre. A la vue d'un tableau ou d'une statue, il n'est personne qui aussitôt ne comprenne l'existence du peintre ou du sculpteur. Quand on examine des vêtements, des vaisseaux, des maisons, on songe de suite au tailleur, au charpentier, au maçon. Si vous entrez dans une ville bien gouvernée, jouissant de bonnes lois, vous vous persuadez qu'elle est administrée par de bons magistrats. De même, et à bien plus forte raison, la pensée d'un père, d'un créateur, d'un chef, vient à l'esprit de celui qui, arrivant dans la vraie grande cité qu'on nomme le monde, voit à la surface de la terre les monts et les plaines, les plantes et les animaux, les cours d'eau torrentiels ou continus, les guérets, les plages, remarque la bonne température de l'air, les changements annuels et périodiques qui produisent les saisons, puis admire le soleil et la lune présidant au jour et à la nuit, et les autres astres fixes ou errants, et les mouvements rhythmés et circulaires du ciel entier. Or aucun ouvrage agencé ne se produit spontanément, et le monde est merveilleusement agencé; il révèle l'art d'un excellent et parfait ouvrier. C'est ainsi que nous arrivons à saisir la pensée de l'existence d'un Dieu.

« Il est beaucoup plus difficile de dire quel est Dieu. Moïse ayant prié le Seigneur de se montrer à lui, Dieu approuve le désir, mais déclare qu'aucune créature ne peut le satisfaire. Moïse insiste et demande à voir *la gloire de Dieu,* c'est-à-dire les Puissances qui lui font cortége. Elles sont, d'ailleurs, accessibles à l'intellect seul; leur essence est incompréhensible. On peut toutefois apercevoir comme l'empreinte et l'image de leurs énergies dans les objets qui composent le monde, objets auxquels elles ont donné la forme. Ainsi l'intel-

drée et vouée à la mort, composés d'os, de vaisseaux et de chairs, vous ne pouvez pas même regarder en face les rayons du soleil!

Vénérez celui qui est le seul chef du monde, qui, seul, dans les siècles des siècles, n'est pas engendré, commande à l'univers, et à tous les mortels distribue l'intelligence dans la commune lumière! Vous recevrez le juste châtiment de votre malice, vous qui, ayant négligé de glorifier le Dieu véritable, éternel, et de lui sacrifier de saintes hécatombes, avez offert des victimes aux démons qui sont dans l'hadès[1].

* * *

Vous qui marchez dans l'orgueil et la folie, et qui, abandonnant le droit chemin, vous perdez à travers les épines et les rochers, mortels, pourquoi vous égarer ainsi? Arrêtez, insensés, qui tournoyez dans la nuit ténébreuse et noire ; laissez l'ombre de la nuit, et recevez la lumière. Voilà qu'il s'est manifesté à tous dans sa vérité. Venez! Ne poursuivez plus sans cesse l'ombre et les ténèbres. Voilà que la douce lumière

ligence humaine ne peut atteindre aux hauteurs incommensurables où habite Dieu; elle parvient seulement à entrevoir *la gloire de Dieu*, c'est-à-dire les Puissances divines à travers le spectacle du monde. »

[1] Nous trouvons ici une allusion claire à l'opinion exprimée dans le livre d'Hénoch, que les dieux des nations, appelés aussi dans la poésie eschatologique les Rois des Nations, sont ces anges déchus qui ont perverti le genre humain dans les premiers âges, lui ont appris à se révolter contre Dieu, et se sont fait adorer comme des dieux par les hommes égarés. Or ces anges ont été précipités dans l'Hadès ou Scheol par la milice céleste avant le déluge.

du soleil brille en haut. Placez la sagesse dans vos cœurs, et apprenez à la connaître.

Unique est Dieu. C'est lui qui envoie la pluie, les vents, les tremblements de terre, les éclairs, les famines, les pestes, les tristes soucis, les neiges et les glaces. Mais pourquoi dire chaque chose en détail ? Il régit le ciel, il gouverne la terre, il est[1]... .

..... S'il était vrai que les dieux naissent et demeurent immortels, les dieux deviendraient plus nombreux que les hommes ; il ne resterait plus aux mortels de lieu où habiter[2]... Et, si tout ce qui naît est périssable, Dieu ne peut être formé des éléments provenant d'un homme et d'une femme. Non ! Dieu est seul, unique, supérieur à tout. Il a fait le ciel, le soleil, les astres, la lune, la terre, qui produit les fruits ; il a fait les vagues de l'eau des mers, les monts élevés, les sources intarissables. Il a aussi engendré l'innombrable multitude des êtres aquatiques. Il nourrit les reptiles, qui se meuvent sur la terre, les oiseaux au chant harmonieux, au gracieux ramage, et qui, rapides, avec un bruit aigu, fendent l'air de leurs ailes.

[1] Ce beau vers, qui s'inspire à la fois des descriptions des prophètes et de la grande définition de Moïse (*Je suis Celui qui suis*), mérite d'être retenu :

Οὐρανοῦ ἡγεῖται, γαίης κρατεῖ, αὐτὸς ὑπάρχει.

[2] Il y a ici une lacune évidente. Le sibylliste démontrait dans ce passage, par des arguments philosophiques, l'impossibilité d'admettre l'existence de plusieurs dieux, et la multiplication de leur race conformément aux traditions de la mythologie grecque.

Il a mis dans les vallons des montagnes la race farouche des bêtes sauvages. A nous, mortels, il a soumis tous les animaux. Il a établi chef de tous l'homme, d'origine divine ; il lui a soumis[1] les êtres dans leur immense diversité, même ceux qui sont inconnus. Car quelle chair mortelle peut connaître toutes les créatures? Seul il les connaît, Celui qui les a faites au commencement, le Créateur impérissable, éternel, habitant l'éther, versant sur les bons les torrents de sa munificence et de ses bienfaits, et aux méchants et aux injustes suscitant, dans sa colère et son courroux, la guerre, la famine et les souffrances qui font répandre des larmes...

* * *

Hommes, pourquoi vous élancer dans les vanités de votre orgueil? Rougissez bien plutôt de faire des dieux avec des chats et des brutes! N'est-ce pas un fol aveuglement qui vous enlève le sens et vous empêche de voir que vos dieux dérobent les plats et volent les vases? Au lieu d'habiter les magnificences du pôle d'or, ils sont rongés par la rouille et enlacés dans le tissu serré de l'araignée. Insensés, vous vous prosternez devant des serpents, des chiens, des chats ! Vous adorez des oiseaux, des bêtes qui rampent sur la terre, des figures de pierre, des images fabriquées de vos propres mains, et même les amas de pierre qui sont sur les chemins. Vous adorez ces choses et beaucoup d'autres qui sont vaines, et qu'il

[1] On sent dans cette phrase le redoublement de la pensée, imposé aux Juifs par le parallélisme de la forme poétique en hébreu.

est honteux de nommer[1]. Ces dieux font des dupes des mortels égarés ; de leur bouche découle un venin qui donne la mort. Devant Celui à qui appartiennent la vie et la splendeur de l'éternelle lumière, qui verse aux hommes une joie plus douce que le doux miel, devant lui seul il faut courber la tête, et s'ouvrir un chemin avec les hommes pieux à travers les siècles. Mais vous l'avez abandonné ; vous avez épuisé la coupe remplie de la justice céleste, coupe lourde, profonde, débordant d'un vin pur et sans mélange ; vous êtes tous restés dans votre aveuglement. Et vous ne voulez pas secouer le sommeil de l'ivresse, revenir à un sentiment sage et reconnaître le Dieu-Roi, qui veille sur toute chose. C'est pourquoi un orage de feu ardent descendra sur vous ; vous serez sans cesse et pour l'éternité consumés par des flammes. Alors vous songerez avec honte à vos idoles menteuses et impuissantes. Mais ceux qui honorent le Dieu véritable, éternel, auront la vie en héritage, et durant l'éternité ils habiteront les vergers fleuris du Paradis et se nourriront du doux pain du ciel étoilé.

[1] Comparez ce passage, qui s'adresse évidemment au culte des Égyptiens, avec le passage de la *Vie contemplative*, où Philon, presque dans les mêmes termes, flétrit la religion pharaonique et parle aussi des dieux qu'*il est honteux de nommer*.

III

LE TROISIÈME LIVRE DES ORACLES SIBYLLINS (§ I).

* * *

Quand Rome règnera sur l'Égypte, absorbant tout dans un empire unique, alors se lèvera sur les hommes la grande royauté du Roi immortel. Il viendra un prince chaste, dont le sceptre s'étendra sur toute la terre, dans tous les siècles, à travers le cours des âges. Et alors la fureur des hommes du Latium s'exercera implacable. Trois personnages détruiront Rome par une lamentable destinée. Tous les hommes périront dans leurs propres demeures, lorsqu'un torrent de feu se précipitera du ciel.

Malheur à moi, misérable, lorsque, en ce jour fatal, surviendra le jugement du Dieu immortel, du Grand Roi.

Et maintenant, villes, bâtissez-vous, embellissez-vous de temples, de stades, de places, de statues d'or, d'argent et de marbre, pour atteindre ce jour funeste. Ce jour viendra, quand une odeur de soufre se répandra sur tous les hommes..... Je vais dire en dé-

tail chaque désastre et dans quelles villes ces désastres surviendront aux hommes[1].....

* * *

De chez les Sébasténiens[2] sortira Béliar. Il fera sentir son pouvoir aux montagnes élevées, à la mer, au soleil grand et flamboyant, à la lune brillante, aux morts eux-mêmes[3]. Il fera mille prodiges devant les hommes. Ce ne sera pas la droiture, mais l'erreur, qui

[1] On peut conclure de ces derniers mots que nous avons là un commencement d'oracle, dont le milieu et la fin ou bien manquent, ou bien sont noyés dans la collection. A en juger par ce fragment, l'oracle paraît avoir été écrit au moment où l'Égypte allait être réduite en province romaine. La lutte d'Octave et d'Antoine n'était pas encore terminée; elle épouvantait le monde, et présageait aux hommes les plus terribles catastrophes. On peut sans témérité supposer qu'après ce début le sibylliste avait placé une énumération plus ou moins longue de villes ruinées par la guerre, la famine, la sécheresse, les inondations ou les tremblements de terre, analogue à celle du paragraphe 3 de ce livre ou à celle du livre IV. Cette énumération était sans doute empruntée en partie, comme on verra plus loin, à d'antiques vers érythréens. L'oracle se terminait peut-être par le tableau de la conflagration de la terre, du jugement du genre humain, et de la glorification d'Israël dans le règne de Dieu. On peut adopter aussi une autre hypothèse, voir dans ce morceau un oracle complet, et dans les mots : « Je vais dire en détail, etc., » une suture destinée à joindre ce passage aux vers suivants.

[2] Il s'agit de Samarie, qui prit, sous les premiers Césars, le nom de *Sevastè* (*Augusta*). Il ressort de là une indication chronologique, qui montre que ce morceau n'a pu être écrit guère avant l'an 40 ou 50 de notre ère. Il en ressort aussi une indication relative à l'origine et à la croyance du sibylliste : il n'y a qu'un juif à qui il ait pu plaire, conformément à la tradition rabbinique, de faire naître Bélial dans les murs de Samarie schismatique; un chrétien, même judaïsant, n'aurait pas témoigné, ce semble, tant de haine à cette ville.

[3] On pourrait à la rigueur voir ici une allusion fugitive à la résurrection. En tout cas, il faut remarquer que nous avons affaire à un oracle placé presque sur l'extrême limite du cycle judéo-alexandrin, comme le livre IV.

sera en lui. Il entraînera dans cette erreur beaucoup de mortels, des Hébreux fidèles appartenant à la race choisie, et d'autres hommes étrangers à la Loi, qui n'ont jamais encore entendu parler de Dieu. Lorsque s'accompliront les menaces du Grand Dieu, un puissant embrasement submergera la terre de ses vagues et dévorera Béliar et tous les hommes superbes qui avaient mis leur foi en lui [1].

..... Et alors le monde sera de toutes parts soumis au commandement et au sceptre d'une femme. Ensuite, quand la Veuve [2] aura régné sur tout le monde, quand elle aura jeté l'or et l'argent dans l'onde salée, quand elle aura jeté à la mer l'airain et le fer des hommes qui ne durent qu'un jour, alors tous les éléments retomberont dans le chaos, et Dieu, qui habite

[1] C'est-à-dire les rois ligués avec lui contre le Messie. Il est possible que le fragment se termine ici, et que le passage suivant appartienne à un autre oracle.

[2] Quelle est cette femme, *cette veuve*, à laquelle le prophète promet l'empire du monde? Ewald (*Dissert.*, p. 75 et suiv.) soutient que c'est Julia Domna, veuve de l'empereur Septime-Sévère, mère de Géta et de Caracalla. On pourrait y reconnaître aussi Cléopâtre, alors que sa fortune était liée à celle d'Antoine, qui disputait à Octave l'empire du monde. M. Alexandre cherche l'explication de cette énigme dans l'Apocalypse, sans se rendre un compte suffisant de ce fait, que l'Apocalypse reproduit plus d'une croyance ayant cours parmi les Juifs au premier siècle et même avant. L'Apocalypse désigne Rome par *la femme*, et nous sommes disposés à reconnaître aussi Rome dans cette *femme* (*veuve de rois*), dont parle notre sibylliste. Mais, à notre avis, cela ne prouve pas que le poëte alexandrin ait copié l'auteur de l'Apocalypse ; ils ont pu l'un et l'autre s'ignorer et vivre à plus d'un siècle d'intervalle, et puiser cette même désignation dans des écrits hébraïques contemporains du livre d'Hénoch ou de très-peu postérieurs à cette composition.

l'éther, roulera le ciel comme on roule un volume[1]. Le pôle entier aux mille formes[2] tombera sur la terre divine et dans la mer ; un jet intarissable de feu impétueux détruira la terre, la mer, le pôle céleste et le jour, et fondra la création en une masse unique pour la purifier. Il n'y aura plus de globes lumineux au firmament, plus de nuits, plus d'aurore, plus de jour rempli de soucis, plus de printemps, d'été, d'hiver, d'automne. Et alors surviendra le jugement du Grand Dieu, au milieu du grand siècle, lorsque toutes ces choses seront accomplies[3]. . . . . .

. . . . . .

Ondes sur lesquelles l'homme navigue, surface entière de la terre, depuis le lieu où le soleil se lève jusqu'au point où il disparaît, tout obéira à Dieu entrant de nouveau dans le monde[4], car, le premier, il a connu sa puissance !

[1] Expression tirée des Livres Saints.

[2] Ces *formes* sont les constellations auxquelles les anciens avaient prêté des origines mythologiques. Par pôle, le sibylliste ne désigne pas les points par lesquels passe l'axe du monde, mais simplement la voûte du ciel, et plus spécialement parfois la partie supposée la plus haute de cette voûte, c'est-à-dire le zénith.

[3] Les manuscrits signalent ici une lacune. M. Alexandre voit dans la chute d'un vers : Ὅταν τάδε πάντα γένηται, une expression prise de l'Évangile de saint Matthieu (ch. v, vers. 18, et ch. xxiv, vers. 6), qui dit : Μέχρι πάντα γένηται. C'est attribuer beaucoup d'importance à une coïncidence si légère, et d'ailleurs si naturelle, que de voir là un signe du christianisme de l'auteur.

[4] Le grec dit :

Πάνθ' ὑπακούσονται κόσμον πάλιν εἰσανιόντι

« Tout obéira à celui qui viendra de nouveau dans le monde. » Nous n'avons pas à nous étonner que les rédacteurs des manuscrits, préoccupés de justifier les prédictions sibyllines, interprètent ce pas-

sage par une claire allusion au retour de Jésus-Christ. Mais M. Alexandre devait-il se laisser aller à cette opinion, sans constater du moins qu'il y a une autre manière, tout aussi plausible, de comprendre ce vers? Nous allons voir, en effet, dans les vers suivants, que Dieu, après avoir purifié par le feu le monde entier, procédera à une création nouvelle. N'est-ce pas à cet univers que le sibylliste fait allusion quand il nous montre le Tout-Puissant entrant une seconde fois dans un monde docile et soumis à sa loi, bien différent de ce monde pervers et révolté qu'il a détruit dans sa colère?

IV

LE TROISIÈME LIVRE DES ORACLES SIBYLLINS (§ 11[1]).

* * *

... Mais[2], lorsque s'accompliront les menaces que le Grand Dieu avait proférées contre ces mortels qui bâtirent une tour dans le pays assyrien (ils parlaient tous la même langue et voulaient escalader le ciel étoilé...) Aussitôt l'Immortel imposa aux vents une grande loi fatale; et, de suite, les vents renversèrent la tour, qui était d'une immense hauteur, et suscitèrent des querelles entre les mortels. C'est pourquoi les mortels donnèrent à la ville le nom de Babylone.

Quand la tour fut tombée, et que les langues des hommes s'altérèrent en mille sons divers, la terre entière se remplit de mortels, et les rois se la parta-

[1] On ne trouvera ici que les notes strictement nécessaires à l'éclaircissement du texte. Pour tout ce qui concerne les difficultés de lecture ou les comparaisons avec les auteurs sacrés ou profanes, il faudra avoir recours à l'édition de M. Alexandre, et surtout aux savantes dissertations de ses *Excursus*.

[2] Il est évident que le début de l'oracle nous manque; cette première phrase est tronquée. On rencontrera plus loin une allusion au récit absent du déluge.

gèrent. Alors ce fut le dixième âge[1] des hommes à la voix articulée, depuis le cataclysme survenu sur les premiers humains. Alors régnèrent Kronos, Titan et Japet, que les hommes appelèrent les puissants enfants de la terre et du ciel, employant pour les désigner les noms de la Terre et du Ciel, parce qu'ils étaient les plus puissants des hommes à la voix articulée. Il y eut trois parts de la terre, chacune pour le lot de chacun. Et chacun régna sur sa part, et ils ne se livrèrent point de combats : car leur père, sous la foi des serments, leur avait fait des parts équitables. Mais quand vint le temps où la mort mit un terme à la vieillesse de leur père, ils violèrent outrageusement les serments, et se disputèrent entre eux pour savoir qui aurait seul les honneurs de la royauté et commanderait à tous les mortels.

Kronos et Titan combattirent l'un contre l'autre. Rhée et la Terre, Aphrodite qui aime les couronnes, Déméter, Hestia et Dioné à la belle chevelure les firent rentrer en amitié et unirent par le même traité tous les rois, les frères, les proches, et les autres hommes issus du même sang. Il fut décidé que le roi Kronos régnerait sur tous, parce qu'il l'emportait par l'âge et par la beauté. Titan exigea de Kronos de grands serments, suivant lesquels il ne nourrirait point d'enfant mâle, afin qu'il pût régner lui-même lorsque la vieillesse et le destin mettraient fin aux jours de Kronos[2].

[1] L'oracle contenait certainement l'histoire du genre humain distribué en dix âges, comme le livre IV. Nous arrivons brusquement au dernier âge sans qu'on nous ait même prévenus de la division établie.

[2] Cette légende est tirée de la théogonie d'Hésiode.

C'est pourquoi, lorsque Rhée enfantait, les Titans se tenaient auprès d'elle et mettaient en pièces tous les enfants mâles, ne laissant à nourrir à la mère que les enfants du sexe féminin. Mais, lorsque à son troisième enfantement l'auguste Rhée eut mis au monde pour la première fois une fille, Hêra, les Titans, hommes cruels, après avoir vu de leurs yeux que c'était une fille, se retirèrent. Et Rhée enfanta ensuite un enfant mâle qu'elle envoya vite en secret, pour y être élevé, en Phrygie, sous la garde de trois hommes de Crète liés par serment[1]. Et on le nomma Zeus[2], parce qu'il avait été ainsi *envoyé*.

De la même manière elle envoya secrètement Poseidon. Une troisième fois, Rhée, la plus divine des femmes, mit au jour Pluton; elle passait alors à Dodone d'où s'écoulent les sources fraîches du fleuve Europus[3], dont l'onde mêlée à celle du Penée s'écoule dans la mer sous le nom du Styx.

Les Titans ayant entendu dire qu'il existait des fils nés secrètement de l'union de Kronos et de Rhée, Titan rassembla ses soixante fils, chargea de liens Kro-

[1] Il est certain que le sibylliste ne s'est pas borné à reproduire la mythologie d'Hésiode, mais qu'il a fait des emprunts à d'autres traditions. Celle-ci, qui place l'éducation de Jupiter en Phrygie, paraît d'origine asiatique plutôt que de provenance hellénique; on suppose qu'elle vient du mont Ida. Ne serait-ce pas là un indice de l'origine véritablement sibylline et érythréenne de ce passage? Suivant la légende purement grecque, c'est en Crète que Zeus fut élevé.

[2] Les Grecs expliquaient par la chaleur du feu céleste, ou mieux encore par le mot *vie*, ζωή, le nom de Jupiter, Ζεύς ou Ζήν. Les philologues modernes ont rapproché l'accusatif Διά de la racine sanscrite *dew*, signifiant *lumière*. En tout cas, l'étymologie du sibylliste (διαπέμπω) est la moins acceptable de toutes.

[3] Les anciens éditeurs ont écrit Eurotas; nous maintenons la leçon des manuscrits. Il s'agit ici de Dodone de Thessalie.

nos et Rhée son épouse, les cacha dans la terre et les garda enchaînés. Les fils du puissant Kronos, ayant appris cela, allumèrent une grande guerre ; il en résulta un trouble immense. Telle fut l'origine de la guerre entre tous les mortels. Ce fut la première origine de la guerre parmi les mortels[1]...

Et alors Dieu perdit les Titans ; et toute la descendance des Titans et de Kronos périt... Après cela, dans le cours des temps, surgit le royaume d'Égypte ; puis surgirent ceux des Perses, des Mèdes, des Éthiopiens, de Babylone l'assyrienne[2], ensuite celui des Macédoniens, de nouveau celui d'Égypte, puis celui de Rome[3]...

* * *

... Et alors la parole du Grand Dieu vola dans ma poitrine ; elle m'ordonna de prophétiser par toute la terre, et d'enseigner aux rois les choses futures. Le Dieu Seul m'inspire de dévoiler tout d'abord toutes les royautés humaines qui surgiront[4]

La première, la maison de Salomon commandera à

[1] Ici se trouve une lacune que le compilateur a remplie par une énumération des empires.

[2] Le sibylliste confond à tort Babylone et l'Assyrie.

[3] Nous croyons que l'énumération des empires a été placée là par le compilateur, sans motif autre que la nécessité de relier ce morceau au suivant. L'oracle devrait se terminer par la louange, plus ou moins voilée, des Juifs, et l'invitation de se convertir à leur Dieu, sous peine d'encourir les plus terribles châtiments.

[4] Nous avons ici vraisemblablement le début d'un oracle. Il nous semble difficile d'y voir la continuation de ce qui précède. Le sibylliste non-seulement se répéterait, mais encore se contredirait. Nous sommes en présence d'une nouvelle perspective historique, qui n'a rien de commun avec la précédente.

la Phénicie, à l'Asie, aux Iles, aux nations des Pamphyliens, des Perses, des Phrygiens, des Cariens, des Mysiens et des Lydiens, qui ont de l'or en abondance[1]. Ensuite régneront les Grecs superbes et cruels; le peuple de Macédoine régnera au loin sur divers pays et suscitera aux mortels la redoutable tempête de la guerre. Mais le Dieu céleste le déracinera jusque dans ses fondements.

Alors sera le commencement d'une autre puissance, blanche et à plusieurs têtes, venue de la mer d'occident. Elle régnera sur beaucoup de contrées, elle ébranlera beaucoup de peuples; elle épouvantera tous les rois ; elle arrachera une grande quantité d'or et d'argent d'un grand nombre de villes. Il y aura de nouveau sur la terre divine de l'or et puis encore de l'argent et du luxe. Ils opprimeront les mortels. Ces hommes tomberont lorsqu'ils auront régné avec un excès de faste et d'iniquité. En eux résidera le génie de l'impiété; le mâle se rapprochera du mâle; ils

[1] Cette histoire, nous le répétons, ne concorde point avec la précédente. La race israélite y joue un rôle prépondérant qui n'est conforme ni à la réalité des faits historiques, ni à l'exposition de l'oracle que nous venons de lire. Les Juifs sont même assez ouvertement désignés par les mots : *Maison de Salomon*. C'est là, nous en aurons plus d'une preuve dans la suite, un signe à peu près certain que ce morceau est d'une date relativement récente. D'ailleurs, on ne retrouve point ici la pensée de cet ancien sibylliste, occupé à recueillir les traditions helléniques, et même empressé à couvrir d'épithètes flatteuses, empruntées, soit aux antiques vers érythréens, soit aux poésies homériques, les personnages divins de l'Olympe. Ce n'est plus la même langue; on y sent de plus près le souffle de l'inspiration biblique. La phrase est courte et hachée; l'expression redondante est calquée exactement sur le parallélisme de la poésie hébraïque; l'image est hardie, violente, et respire souvent le plus pur syriacisme.

placeront des enfants dans de honteux lieux de débauche. Et il y aura dans ces jours une grande tribulation parmi les hommes. Ce peuple bouleversera tout, brisera tout; dévoré par la soif exécrable de l'or[1] et par l'amour d'un gain sordide, il mettra le comble aux calamités dans beaucoup de contrées, surtout en Macédoine. Il excitera à la haine, et pratiquera toute sorte de fraudes, jusqu'au septième règne d'un roi d'Égypte qui sera de race grecque. Et alors le peuple

[1] Il faut faire attention à cette peinture des Romains; elle est caractéristique. On trouve dans les oracles sibyllins deux manières différentes d'apprécier les Romains et d'en parler, et chacune d'elles porte en soi une indication chronologique. Tant que le temple n'a pas été détruit, le Juif se borne à flétrir l'avarice immonde, la soif exécrable de l'or qui pousse les hommes du Latium à la conquête du monde. La haine qu'il ressent contre Rome a un double aspect; elle est politique et religieuse; c'est le sentiment du vaincu maudissant le maître, ou la vertueuse indignation de l'austère disciple de Moïse jetant l'anathème au païen aux mœurs dissolues. Deux mots, *avare* et *impie*, résument l'idée que le fils d'Abraham se fait alors de la race romaine. Après la destruction du temple et le sac de la ville sainte, quelque chose de nouveau s'ajoute à ces sentiments et les domine, c'est le souvenir de l'immense attentat commis contre Dieu. Cet attentat n'inspire plus seulement au Juif de la colère et de la haine, mais encore et surtout de l'horreur. Chez les sibyllistes de la fin du premier siècle et des deux siècles suivants, tout s'efface ou s'atténue en présence du crime monstrueux consommé en l'année 70. L'avarice, l'idolâtrie, la rapine, l'oppression, la corruption, ne sont plus que les causes secondaires de la future destruction du monde; la cause principale des châtiments célestes, c'est l'audace criminelle qui a porté les hommes à lever leurs mains contre la maison de Dieu.

Cet oracle est donc antérieur à la destruction du temple. Une indication précise, qu'on lira plus loin, place la date de sa composition sous le règne de Ptolémée Philométor. Nous inclinons à penser que l'oracle précédent est plus ancien encore, à cause des concessions plus grandes qui sont faites à l'hellénisme et du ton extrêmement discret que le sibylliste prend pour parler des dieux grecs.

La doctrine qui nous montre dans l'avarice la source de l'iniquité et de tous les maux qui ont désolé la terre, se trouve très-expressément dans les écrits de Philon.

du Grand Dieu sera de nouveau puissant ; il sera pour tous les mortels le conducteur de la vie[1]...

* * *

Mais pourquoi Dieu m'a-t-il mis dans l'esprit de dire quels désastres viendront fondre d'abord, ensuite, enfin sur tous les hommes, et quelle sera l'origine de ces désastres ?...

... D'abord Dieu perdra les Titans[2]... Les fils du puissant Kronos seront punis pour avoir enchaîné Kronos et leur vénérable mère. De nouveau, pour la seconde fois régneront sur les Grecs des tyrans, des rois superbes, insolents, impurs, adultères et coupables de toutes sortes de méchancetés. Il n'y aura plus pour les mortels de cessation de la guerre. Tous les Phrygiens, nation illustre, périront ; en ce jour, le désastre s'abattra sur Troie ; puis il fondra sur les Perses, sur les Assyriens, sur toute l'Égypte, la Libye, les Éthiopiens, les Cariens, les Pamphyliens, sur tous

[1] Βίου καθοδηγοί, *Chefs conducteurs de la vie.* Les *Actes des Apôtres* (III, 15) donnent au Messie un titre analogue, Ἀρχηγὸς τῆς ζωῆς, ce qui n'a rien de surprenant, puisque Israël est pris ici dans son rôle messianique. L'oracle nous paraîtrait assez complet, s'il invitait les gentils à la conversion, et s'il parlait des châtiments suprêmes.

[2] Nous voyons dans le passage : « *Mais pourquoi Dieu*, etc., » une suture du compilateur. Ensuite revient le vers, que nous avons déjà trouvé vers la fin du récit relatif aux luttes des Titans contre Jupiter. Puis nous lisons un vers isolé, qui devait sans doute terminer le récit de la lutte entre Saturne et ses fils, punis à leur tour, comme les Titans. Le sibylliste entre alors dans l'histoire proprement dite avec la guerre de Troie. Mais par malheur nous nous retrouvons en face d'une énumération de peuples châtiés, énumération extrêmement vague, indice du désordre de la compilation et de l'embarras du compilateur.

les mortels[1]... Mais pourquoi énumérer chaque chose? Lorsqu'un premier fléau aura pris fin, il en surviendra un autre sur les hommes... Je vais célébrer les premiers événements...

* * *

... Le désastre s'abattra sur les hommes pieux qui habitent autour du grand temple de Salomon, et qui sont les fils d'hommes justes. Cependant je célébrerai leur race, l'origine de leurs ancêtres, leur peuple tout entier. Mortel à l'esprit plein d'artifices et de ruses ingénieuses, médite mes paroles[2].

Il est une cité... dans la contrée... d'où surgira une race d'hommes très-justes[3]. Leurs pensées sont tou-

[1] Ces vers sont formés de lambeaux sans suite.

[2] Nous avons là le début d'un oracle très-important, qui cherche à relever les Juifs aux yeux des Grecs, en célébrant leurs mœurs, leurs lois, leurs pratiques religieuses, et la protection dont le Grand Dieu les a toujours couverts.

[3] Ce passage est altéré. Le vers 218 n'a conservé que les mots suivants qui soient certains :

Ἔστι πόλις... κατὰ χθονός...

Les manuscrits donnent à ce vers pour terminaison, soit : Οὖρ Χαλδαίων; soit : Εὐρυάγυια. La lacune du milieu ne peut être comblée que par des conjectures. M. Alexandre propose de lire : Καμάρινη, nom de la ville où serait né Abraham, d'après une tradition rapportée par Eupolemus, dans Eusèbe. En sorte que nous aurions le vers ainsi restitué :

Ἔστι πόλις Καμάρινα κατὰ χθονὸς Οὖρ Χαλδαίων.

« Il est une ville, Camarina, dans la contrée d'Ur des Chaldéens. »

Mais nous ne saurions trop répéter que cette restitution est entièrement conjecturale, et appuyée sur des hypothèses tenant très-indirectement au sens des passages.

Le vers suivant est ainsi conçu :

Ἐξ ἧς μοι γένος ἔστὶ δικαιοτάτων ἀνθρώπων.

Ce qui signifie, à le traduire littéralement : « De ce pays il me surgit

jours bonnes, leurs actes sont excellents. Ils n'ont nul souci de la course circulaire du soleil ou de la lune, ni des phénomènes, réputés prodiges, qui s'accomplissent sur la terre, ni des profondeurs de la mer azurée que l'on nomme océan, ni des présages tirés des éternuements ou du vol des oiseaux, ni des prédictions, ni des filtres, ni des incantations, ni des impostures ou des fables insensées des ventriloques, ni des prophéties que les Chaldéens empruntent à l'astrologie. Ils n'observent pas les astres. Car tout cela n'est qu'erreur ; et les recherches auxquelles se

une race d'hommes très-justes, » et non, comme le prétend M. l'abbé Thomas Blanc (*Chant de la sibylle hébraïque*. Paris, in-8°, 1869), « ... d'où je suis sorti et d'où est sortie la race d'hommes très-justes. » A la rigueur, on peut arriver à ce sens, mais à la condition de construire une phrase très-bizarre et peu en rapport avec le génie si analytique et si clair de la langue grecque, c'est-à-dire en mettant une virgule après ἔστι :

Ἐξ ἧς μοι γένος ἐστὶ, δικαιοτάτων ἀνθρώπων.

Quoi qu'il en soit, on voit par quelles restitutions hasardées et par quelles subtilités, frisant la violence, on parvient à trouver dans ce passage la mention de l'origine juive du sibylliste, et la désignation ouverte de la race d'Abraham. A notre avis, ce qui rend toute cette leçon suspecte, c'est précisément le résultat auquel elle conduit. Il nous paraît beaucoup plus admissible de supposer que les sibyllistes gardaient constamment la préoccupation de ne point déposer leur masque en présence des Grecs ; ils étaient sans doute contraints parfois de désigner, pour les glorifier, les fils d'Israël ; mais c'était avec des circonlocutions ambiguës. Ils faisaient de même pour le Grand Dieu, le Grand Roi. Qu'on réfléchisse enfin que leurs recommandations, leurs menaces, leur système historique, perdaient toute valeur, du moment où l'origine hébraïque de l'auteur se trahissait, et on comprendra la nécessité où ils étaient de garder là-dessus la réserve la plus absolue, et combien est grossièrement visible l'interpolation que l'on trouvera plus loin, dans laquelle le sibylliste est censé se déclarer la bru du patriarche Noé. Cette addition ne peut être que l'œuvre d'un faussaire qui n'avait pas la moindre idée des conditions dans lesquelles se mouvait la littérature prophétique des Juifs alexandrins.

livrent chaque jour des hommes insensés ne sont qu'un vain exercice de l'esprit sur une œuvre mauvaise ; elles enseignent le mensonge aux vils humains. De là sont venus aux mortels sur la terre une foule de maux, pour avoir abandonné le droit chemin et les œuvres de justice[1].

[1] M. Alexandre fait remarquer que cela a dû être écrit à une époque où les esprits des Juifs étaient tout à fait éloignés des études astronomiques et astrologiques qui les rendirent célèbres au temps d'Auguste et de Tibère; ce qui est, ajoute-t-il, une grande preuve de l'antiquité de ce chant.

La preuve n'est pas aussi décisive que M. Alexandre semble le penser. Nous trouvons dans Philon, contemporain d'Auguste et de Tibère, des traces non équivoques du mépris que l'école philosophique des Juifs alexandrins professait pour la magie des Chaldéens. Notre auteur (*Vit. Mos.*, I) affirme qu'au moment précis où l'esprit divin visita le mage Balaam, et lui arracha les paroles qui bénirent Israël, au lieu des malédictions qu'on lui demandait, la science fausse du mage fut chassée temporairement. Dans l'exégèse de notre philosophe, la Chaldée représente les recherches astronomiques et ce genre d'idolâtrie « qui honore la créature de préférence au Créateur, le monde de préférence à Dieu, et qui, au lieu d'y reconnaître l'œuvre du Tout-Puissant, le confond avec Dieu lui-même. » (*De congressu quærendæ eruditionis gratia.*) Ailleurs, Philon reproche aux Chaldéens d'avoir confondu Dieu avec le monde ou avec l'âme de l'univers, et de l'avoir consacré sous le nom du Destin ou de la Fatalité. « De la sorte, dit-il, ils ont rempli la vie humaine d'impiété, en répandant l'opinion qu'il n'y a pas d'autre cause des choses que ce que nous voyons; et que c'est le cours du soleil, de la lune et des autres astres qui dispense les biens et les maux dans le monde. » (*De migrat. Abraham.*)

On voit par là que, même à l'époque dont parle M. Alexandre, la science astronomique des Chaldéens était considérée chez les Juifs alexandrins les plus instruits comme la source d'une sorte d'idolâtrie très-répandue, le sabéisme. Néanmoins, les philosophes alexandrins reconnaissaient que la science astronomique en elle-même n'est point blâmable, pourvu qu'on ne la détourne point de son but, qui est de découvrir la beauté des spectacles de la nature, les liens harmonieux qui rattachent la terre au ciel, et font de l'univers un ensemble merveilleusement organisé (Philon, *De legib. spec.*); ils protestaient seulement contre l'abus qu'on en peut faire, en méconnaissant le créateur de ces merveilles et l'ordonnateur de cette harmonie; ils

Ces hommes au contraire ont souci de la justice et de la vertu. Chez eux on ne connaît point l'avarice, qui engendre mille maux aux mortels, la guerre et la famine cruelle. Toutes choses sont réparties entre eux avec une juste mesure dans les champs et dans les villes ; ils ne se livrent pas entre eux à des larcins nocturnes ; ils ne s'entre-volent pas les troupeaux de bœufs, de brebis ou de chèvres. Le voisin n'arrache pas la borne du champ de son voisin ; l'homme opulent ne moleste pas le pauvre et n'opprime pas la veuve ; au contraire, il leur vient en aide par des dons continuels de froment, de vin et d'huile. Toujours l'homme fortuné donne une part de la moisson à ceux

s'élevaient surtout avec force contre cette autre magie, « inventée par les charlatans de carrefour pour tromper les esclaves ou occuper l'oisiveté des femmes, procédant par des philtres et des incantations, prétendant changer la haine en amour et l'amour en haine, et semant dans les âmes les illusions les plus funestes. » Κακοτεχνία, ἣν μεναγύρται καὶ βωμολόχοι μετίασι· καὶ γυναικῶν καὶ ἀνδραπόδων τὸ φαυλότατα, περιμάττειν καὶ καθαίρειν κατεπαγγελλόμενα, καὶ στέργοντας μὲν εἰς ἀνήκεστον τὴν ἔχθραν, μισοῦντας δ' εἰς ὑπερβάλλουσαν εὔνοιαν ἄξειν, ὑπισχνούμενα φίλτροις καὶ ἐπῳδαῖς τισίν· εἶτα τοὺς ἁπλάστοις καὶ ἀκακωτάτοις ἤθεσι χρωμένους ἀπατᾷ καὶ ἀγκιστρεύεται, μέχρις ἂν τὰς μεγίστας προσλάβοι συμφοράς, δι' ἃς οἰκείων καὶ συγγενειῶν ὁμιλοι μεγάλοι καὶ πολυάνθρωποι κατὰ μικρὸν ὑπορρέοντες ἀψορρητὶ ταχέως ἐξερθάρησαν. (*De spec. legib.*) Ce langage, comme on voit, n'est pas très-différent de celui de l'oracle.

Il est vrai que le sibylliste va plus loin, et frappe d'une réprobation générale tout ce qui tient à la science des astres ; mais si on veut bien songer que le sibylliste doit naturellement témoigner plus d'intolérance que le philosophe sur les points qui intéressent les croyances religieuses d'Israël, on se rendra compte de la différence qui existe entre la doctrine des oracles et celle des philosophes, sans trouver ici la marque de la haute antiquité du chant sibyllin. Nous croyons enfin que si les pratiques d'astrologie et de magie, condamnées également par la tradition et par la loi, s'introduisirent chez les Hébreux, elles n'y firent point de très-grands progrès, même aux temps d'Auguste et de Tibère.

du peuple qui ne possèdent rien ou qui sont indigents. Ils accomplissent ainsi la parole du Grand Dieu, inscrite dans les chants de la loi[1]. Car le Dieu du ciel a fait la terre commune à tous.

Quand ce peuple, formé de douze tribus, quittera l'Égypte et voyagera heureusement sous des chefs envoyés de Dieu, son voyage sera guidé, la nuit, par une colonne flamboyante, et, durant tout le jour, par une colonne de nuages. Dieu établira sur lui, pour guide, un grand homme, Moïse, qu'une reine ayant trouvé, emporta par pitié, qu'elle éleva et appela son fils. Lorsque ce chef fut arrivé, avec le peuple que Dieu tira d'Égypte, vers le mont Sina, Dieu lui transmit la loi descendue du ciel, écrivant sur deux tables toutes les choses justes qu'il prescrivit de pratiquer. Et, si quelqu'un viole ces commandements, il sera puni, soit par la loi, soit par les mains des mortels, ou, s'il échappe aux regards des mortels, par la souveraine justice... [Car le Dieu du ciel a fait la terre commune à tous; il a placé dans toutes les poitrines un bon Esprit[2]]..... A eux seuls le fertile guéret rend, pour un grain qu'on lui confie, jusqu'à cent tiges; c'est la mesure de Dieu !...

Et pourtant, eux aussi, le malheur les visitera ; ils

[1] Cet admirable précepte de l'aumône, source des plus beaux sentiments de charité fraternelle pratiqués, et, en quelque sorte, vulgarisés par le christianisme, est le point culminant de la législation du Sinaï, et ce qui nous la montre supérieure à toutes les législations humaines.

[2] Cette répétition de deux vers que nous avons lus plus haut et l'incohérence marquée des pensées semblent nous avertir que nous sommes ici en présence d'un passage mutilé, ou que nous avons affaire à des vers interpolés par le compilateur.

n'éviteront pas la peste. Toi aussi, abandonnant les parvis magnifiques, tu fuiras, lorsque l'heure sera venue pour toi de quitter la contrée sainte. Tu seras emmené chez les Assyriens; tes jeunes enfants et tes femmes tu les verras servir des hommes barbares; tous tes biens, toutes tes richesses périront. Toute la terre, toute la mer, seront pleines de toi [1], et tout homme aura tes usages en horreur. Ton pays entier sera désert; l'autel aussi sera désert; et le temple du Grand Dieu et les longues murailles, tout tombera à terre, parce que tu n'as point placé dans ta pensée la sainte loi du Dieu immortel, parce que, dans ton égarement, tu as servi d'indignes idoles, et que, perdant la crainte de l'Immortel, père des dieux et de tous les hommes [2], tu lui as refusé l'honneur que tu rendais aux idoles des mortels. A cause de cela, pendant sept décades d'années [3] ta terre fertile en fruits sera tout entière déserte, ainsi que les admirables parvis. Mais une heureuse fin, une gloire immense, te sont réservées, selon ce que t'a annoncé le Dieu immortel. Mais toi, persévère dans ta foi aux saintes

[1] Énergique expression pour signifier la dispersion du peuple israélite dans tous les pays du monde.

[2] Ἀθάνατον γενετῆρα θεῶν πάντων τ' ἀνθρώπων.

Telle est la leçon que nous adoptons avec M. Alexandre, d'après les manuscrits, en admettant que le sibylliste, entraîné par les nécessités de l'imitation, a pu donner au Grand Dieu cette qualification, réservée à Jupiter dans les vers érythréens. Mais nous adoptons cette leçon par respect pour les manuscrits, et malgré le désir que nous éprouvons de corriger ainsi ce vers :

Ἀθάνατον γενετῆρα θεὸν πάντων ἀνθρώπων.

« Le Dieu, père immortel de tous les hommes. »

[3] Les soixante-dix ans de la captivité.

lois du Grand Dieu, jusqu'au jour où, redressant tes genoux courbés, il t'élèvera vers la lumière. Et alors Dieu enverra du ciel un roi qui jugera chaque homme dans le sang et dans la flamme du feu[1]. . . . .

. . . . . .

.....Il est une tribu royale, dont la race ne périra point[2]; dans le cours des âges, cette race régnera et commencera à relever les nouveaux parvis de Dieu. Et tous les rois des Perses donneront leur concours, en envoyant de l'or, de l'airain et du fer bien travaillé. Car Dieu lui-même enverra, pendant la nuit, un songe saint. Et alors le temple sera de nouveau tel qu'il était autrefois[3] . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

[1] Ce roi, *envoyé du ciel, devant juger chaque homme dans le sang et le feu,* ou, suivant l'expression évangélique, *apportant le baptême* (purification) *du sang et du feu,* ne saurait être Cyrus, comme le veut M. Alexandre, c'est le Messie, parfaitement caractérisé par sa puissance de juge suprême et par l'allusion claire à la catastrophe qui détruira la terre par *le feu,* catastrophe précédée de *luttes sanglantes,* où les rois des nations, ligués contre le Messie, seront vaincus, et leurs armées exterminées. Ceux qui veulent qu'il s'agisse ici de Cyrus auront assurément quelque peine à nous persuader que *l'heureuse fin* (ἀγαθοῖο τέλος) et *la gloire immense* (δόξα μεγίστη) dont il est question sont des allusions à la modeste restauration de Zorobabel; que ce jugement étendu à *toute l'humanité* (Κρινεῖ δ' ἄνδρα ἕκαστον) désigne les victoires de Cyrus, qui ne dépassèrent point l'Asie.

Après cette promesse du libérateur, le sibylliste reprend le cours des événements, et nous montre le retour de la captivité et le temple reconstruit par Esdras (de la tribu de Juda et de la race de David), avec le concours de Cyrus, averti en songe par Dieu.

[2] Jérémie avait dit, de même : « Il ne manquera jamais à David un homme assis sur le trône d'Israël (XXXIII, 17). »

[3] La fin de l'oracle manque. Elle était sans doute consacrée à raconter brièvement les événements survenus depuis la fin de la capti-

tivité jusqu'aux temps où écrivait le sibylliste, à prédire les prodiges qui devaient annoncer ou accompagner la venue du Messie, ses luttes, son triomphe, le châtiment des idolâtres et le jugement universel. Nous ne trouvons dans ce morceau aucun indice chronologique direct, qui nous permette de former une conjecture vraisemblable et fondée sur la date de sa composition. Nous pensons toutefois qu'il appartient à la période la plus récente du cycle judéo-alexandrin qui nous occupe, par cette raison qu'il recommande et célèbre ouvertement les Juifs et leur religion.

V

LE TROISIÈME LIVRE DES ORACLES SIBYLLINS (§ IV [1]).

* * *

Mon esprit se reposait après le chant divin, quand de nouveau la parole du Grand Dieu descendit dans ma poitrine et m'ordonna de prophétiser sur la terre...

Malheur! malheur! sur la race des Phéniciens, hommes et femmes, et sur toutes les villes du littoral; aucune d'entre vous ne restera à la lumière du soleil dans la commune lumière. Nul de ceux qui partici-

[1] Nous passons par-dessus les deux cents vers du paragraphe 3, que M. Alexandre suppose écrit au temps des Antonins, pendant le règne d'Hadrien, et interpolé dans ce livre par l'auteur du livre cinquième. M. Ewald croit que ce paragraphe 3 est contemporain du paragraphe 2, et il abaisse la date de leur composition d'une cinquantaine d'années, c'est-à-dire jusque vers l'an 124 avant Jésus-Christ. A notre avis, la discussion qui s'est établie entre M. Ewald et M. Alexandre à ce sujet (voy. la préface de l'édition des *Oracul. sibyllin.* d'Alexandre de 1869), n'a pas de fondement. Le paragraphe 3 est composé, comme le précédent, de fragments assez courts, divers d'âge et nullement de la même main. Les uns n'offrent aucun indice qui permette d'en fixer la date, et peuvent être réputés très-anciens; les autres nous paraissent être, soit du temps de Marius et de Sylla, soit du temps des Antonins.

pent à la vie, aucune tribu ne subsisteront, à cause de leur langue injuste, à cause de la vie déréglée et impure qu'ils ont tous menée, en ouvrant leur bouche impure[1]. Ils ont proféré d'horribles discours, pleins de mensonge et d'injustice; ils se sont posés en adversaires de Dieu, le Grand Roi; ils ont ouvert leur bouche menteuse et obscène. C'est pourquoi Dieu les domptera sur toute la terre par des fléaux prodigieux et leur enverra un affreux destin, brûlant depuis les fondements leurs villes et leurs nombreux édifices.

—

Malheur, malheur à toi, Crète, condamnée à mille douleurs ! Un fléau fondra sur toi, fléau terrible, qui te détruira pour jamais. Toute la terre te verra de nouveau fumante; le feu ne te lâchera point à travers les âges; tu seras brûlée.

—

Malheur, malheur à toi, Thrace ! Tu viendras sous le joug de la servitude, quand les Galates, mêlés aux Dardanides, s'élanceront sur la Grèce pour la ravager; le malheur sera sur toi. Tu communiqueras à une terre étrangère le fléau que tu auras reçu.

—

Malheur, malheur à Gog, à tous ceux de sa suite et aussi à Magog, aux Marses et aux Daces. Combien de funestes destinées t'attendent, ainsi que les fils des Lyciens, des Mysiens, des Phrygiens. Beaucoup de

[1] Ces répétitions sentent le parallélisme de la poésie sacrée des Hébreux.

peuples succomberont parmi les Pamphyliens, les Lydiens, les Maures, les Éthiopiens, les Cappadociens, les Arabes et les nations au langage barbare[1]...

..... Mais pourquoi énoncer chaque désastre? A tous les peuples qui habitent la terre le Très-Haut enverra de terribles fléaux.....

* * *

..... Quand un peuple extrêmement barbare marchera sur les Grecs et fera tomber la tête de beaucoup d'hommes éminents, il pillera beaucoup de grasses brebis, des troupeaux de chevaux, de mulets et de bœufs aux vastes mugissements. Sans frein ni loi, ces dévastateurs livreront au feu les palais bien construits; ils emmèneront par force, dans une autre terre, beaucoup d'individus réduits en esclavage. Les enfants, les

[1] Tous ces oracles similaires contiennent des prédictions vagues et faites au hasard, comme l'a remarqué M. Alexandre. Les désastres de la Crète ne répondent à rien de ce que l'histoire nous apprend. Ce qui est dit de la Thrace et de l'invasion en Grèce des Galates, mêlés aux peuples du Bosphore, ne se rattache à aucun événement qui nous soit connu. Puis, vient la menace ordinaire des prophètes juifs contre Gog et Magog, c'est-à-dire contre les nations scythiques, établies au nord de l'Asie, vers le Caucase et le Pont-Euxin, dont les antiques excursions dans l'Asie Mineure et jusque dans la Syrie, avaient laissé en Palestine de terribles souvenirs. Gog et Magog, dans le livre d'Hénoch, sont représentés comme devant intervenir dans la lutte suprême contre le Messie; ils sont nommés à la tête des peuples ligués qui viennent assiéger Jérusalem, et que Dieu frappe sous les murs de la ville sainte.

Après la mention de Gog et de Magog, nous trouvons une énumération de peuples analogue à celle qui est contenue dans un passage précédent. Rien ne manque à l'analogie, pas même cette réflexion énoncée dans les mêmes termes : « Mais pourquoi énumérer chaque désastre?... » Le compilateur aurait-il placé en ces endroits deux variantes du même oracle ?

femmes à la ceinture profonde, arrachées du lit conjugal, tombant suppliantes sur leurs faibles genoux, ils[1] les verront enchaînées par des peuples au langage barbare, et souffrant sans cesse tout outrage; et il n'y aura point pour eux un défenseur qui amoindrisse les maux de la guerre et protége leur vie. Ils verront les ennemis prendre leurs biens et toutes leurs richesses. Un tremblement agitera leurs genoux. Cent fuiront; un seul les fera périr, quand cinq pourraient porter le désordre dans l'armée[2]. Mais ils se plongeront honteusement entre eux dans des guerres et des tumultes terribles, apportant à leurs ennemis la joie et aux Grecs le deuil[3].

Le joug de la servitude sera sur toute la Grèce. De toutes parts et pareillement la guerre et la famine seront sur les mortels. En haut, Dieu rendra d'airain le grand ciel sur la terre entière laissée sans pluie et devenue de fer. Et alors tous les mortels se lamente-

[1] Le sibylliste parle maintenant des vaincus.

[2] Allusion à ce passage du Deutéronome: Πῶς διάξεται εἷς χιλίους, καὶ δύο μετακινήσουσι μυριάδας (XXII, 30); « Pourquoi un seul en poursuit-il mille, et deux en vainquent-ils dix mille? »

[3] Cet oracle est curieux : il mêle aux pensées et aux expressions des prophètes hébreux l'imitation la plus fidèle du langage des anciens vers érythréens, très-rapproché, comme on sait, de la poésie homérique. Ce fragment commence une série de morceaux qui concernent spécialement la Grèce; le compilateur paraît les avoir recueillis sans se préoccuper ou de les classer ou de les coudre. Les faits dont il s'agit ici sont tellement vagues, qu'on ne peut les rattacher à une guerre déterminée. On voit bien qu'il s'agit des luttes de la Grèce et de la Macédoine contre les Romains. Il faut en dire autant du passage suivant, qui semble une répétition de ce qu'on vient de lire. Il y a autant de raisons pour le réunir aux vers précédents que pour l'en séparer.

ront terriblement, à cause de leurs champs stériles et incultes et du feu allumé sur la terre. Et Celui qui a créé le ciel et la terre suscitera un grand deuil. Le tiers de toute l'humanité survivra.....

* * *

..... O Grèce [1], pourquoi as-tu mis ta foi en des hommes, en des princes mortels, qui ne peuvent échapper au destin de la mort? Pourquoi offres-tu de vains présents à des morts [2], et sacrifies-tu à des idoles? Qui t'a mis cette erreur dans l'esprit? Qui t'a poussée à agir ainsi et à quitter la face du Grand Dieu [3] ? Ré-

[1] Nous considérons ce morceau comme l'un des plus anciens, des plus importants et des moins mutilés des oracles sibyllins d'Alexandrie. La langue est remarquable; les pensées s'enchaînent bien; le plan de l'oracle apparaît nettement. Le prophète invite d'abord la Grèce à abandonner le vain culte des idoles, qui attirera sur elle le courroux du Grand Dieu. Il y a un moyen d'apaiser ce courroux, c'est de porter des victimes dans le temple de ce Dieu; mais la Grèce, suivant les desseins mystérieux du Très-Haut, n'y aura recours qu'après avoir subi les plus terribles calamités et le joug d'un peuple dur et cruel. Le Grand Dieu frappera les nations idolâtres et corrompues qui ont méconnu son saint peuple et ses vertus. Les nations reconnaîtront leur erreur sous le règne du septième Lagide, et se convertiront au vrai Dieu, qui les comblera de biens.

[2] Le sibylliste fait allusion au culte des demi-dieux et des héros auxquels les païens rendaient les honneurs divins après leur mort. On peut aussi admettre qu'il parle des dieux eux-mêmes, car, suivant la doctrine d'Evhémère, qui paraît avoir été acceptée par beaucoup de Juifs alexandrins, notamment par Philon (voy. la *Légation à Caius*, dans nos *Écrits historiques*, etc.), les dieux sont des personnes humaines que la reconnaissance ou l'admiration de peuples ignorants ont divinisées.

[3] Remarquez que le sibylliste, conformément aux traditions bibliques, présente l'idolâtrie comme ayant été précédée par le culte et la connaissance du vrai Dieu. La Grèce n'a pas toujours été idolâtre; *elle a quitté* la face du Grand Dieu à une époque déterminée et connue, et à l'instigation de princes orgueilleux qui ont voulu se faire adorer de leurs peuples même après leur mort.

vère le nom du Père de toute chose, qu'il ne te soit plus inconnu! Il y a quinze cents ans[1] que des rois superbes ont régné sur les Grecs, qui introduisirent parmi les mortels les premiers maux, les corrompirent par le culte de nombreuses idoles de dieux ayant subi la mort, et vous remplirent ainsi l'esprit de choses vaines. Mais, quand la colère du Grand Dieu sera sur vous, alors vous reconnaîtrez la face du Grand Dieu. Toutes les âmes humaines, avec de grands gémissements, levant leurs mains vers le vaste ciel, commenceront à invoquer le Grand Roi et sa protection, et à chercher qui pourra les délivrer de sa grande colère.

Eh bien! apprends ceci et grave dans ton esprit tous les maux qui surviendront dans le cours des ans. La Grèce, qui a offert vainement en sacrifice les bœufs et les taureaux aux vastes mugissements, évitera les malheurs de la guerre, la terreur et la peste, et secouera de nouveau le joug de la servitude, quand elle offrira en holocauste ses victimes au temple du Grand Dieu. Mais il existera une race d'hommes impies jusqu'à ce que prenne fin ce funeste destin. Car vous ne sacrifierez pas à Dieu tant que ne seront pas accomplies toutes les choses que le Dieu Seul veut voir accomplir. C'est une nécessité invincible.

La sainte race des hommes pieux existera de nouveau[2]. Ces hommes, soumis aux volontés et aux desseins du Très-Haut, honorent le temple du Grand Dieu

[1] Ces quinze cents ans nous ramènent à environ 1655 avant Jésus-Christ, au temps des patriarches, lorsque Joseph gouvernait l'Égypte, et quelque temps avant le règne de Cécrops à Athènes.

[2] C'est-à-dire : *brillera d'un nouvel éclat.*

par des libations, des viandes brûlées, de saintes hécatombes, des sacrifices de taureaux bien nourris. Ils offrent en saint holocauste[1] sur le grand autel les gras troupeaux de béliers choisis, de premiers-nés des brebis et d'agneaux. Vivant dans la justice et dans l'observance de la loi du Très-Haut, heureux, ils habiteront leurs villes et leurs grasses campagnes. Exaltés par l'Immortel, devenus prophètes du genre humain, ils lui apporteront une grande joie[2]. A eux seuls le Grand Dieu a donné la sagesse, la foi et de bonnes pensées dans leur cœur. Préservés de vaines erreurs, ils ne révèrent point les simulacres des dieux,

[1] Les Juifs faisaient aux païens un reproche de ne pas brûler entièrement sur leurs autels les victimes, et considéraient comme un manque de respect envers la Divinité l'action de réserver soit au peuple, soit aux prêtres une portion des viandes du sacrifice. (Voy. nos *Écrits historiques* de Philon, p. 383 et 384.)

[2] On remarquera que cet oracle ne fait aucune mention du Messie; c'est la nation israélite qui se trouve, dans le règne de Dieu, transformée en un peuple de prophètes et de rois du genre humain. En cet endroit, le texte offre une lacune; mais cette altération n'enlève rien à la précision des deux vers qui nous montrent *les Hébreux exaltés, prophètes, rois et bienfaiteurs de tous les mortels* :

Αὐτοὶ δ' ὑψωθέντες ὑπ' Ἀθανάτοιο προφῆται
..... καὶ μέγα χάρμα βροτοῖς πάντεσσι φέροντες.

Nous trouverons plus loin un oracle avec la même donnée; ce qui prouve que dans l'ensemble des croyances eschatologiques des Juifs, il y en avait qui accentuaient le rôle du Messie, d'autres qui l'amoindrissaient, d'autres enfin qui le supprimaient tout à fait. Cette suppression s'explique d'ailleurs aisément. Les poëtes orientaux et les prophètes d'Israël avaient l'habitude de résumer et de dramatiser des groupes d'événements, en les représentant par des personnages qui étaient ainsi de véritables mythes. Quelques sibyllistes ont pu croire que le Messie, ce Roi pacificateur et libérateur, était un mythe de ce genre, symbolisant les luttes d'Israël contre les nations idolâtres, et son triomphe définitif sur elles. En substituant le peuple saint au Fils de l'Homme, ils n'ont fait, à leur point de vue, qu'interpréter les anciennes prophéties.

ouvrages fabriqués par les hommes, avec l'or, l'airain, l'argent, l'ivoire, le bois, la pierre, l'argile, ouvrages peints de vermillon, représentant des formes d'animaux et tout ce que les mortels, dans leur fol égarement, adorent. Mais ils lèvent vers le ciel leurs mains pures, que le matin, au sortir de leurs couches, ils purifient toujours dans l'eau ; ils honorent Dieu, qui est toujours grand et immortel, et ensuite leurs parents ; en outre, plus que tous les hommes, ils se souviennent de la sainteté du lit nuptial. Ils ne se livrent pas à d'impurs rapprochements avec de jeunes garçons, comme les Phéniciens, les Égyptiens, les Latins, les Grecs, et beaucoup d'autres peuples tels que les Perses, les Galates, tous les Asiatiques enfin, qui violent et transgressent les chastes lois du Dieu immortel.

A cause de cela, l'Immortel enverra à tous les mortels des malheurs, la famine, les douleurs, les gémissements, la guerre, la peste et les souffrances qui font verser des larmes. Car ils n'ont pas voulu honorer saintement le Père immortel de tous les hommes ; ils ont honoré des idoles et vénéré les ouvrages de leurs propres mains. Les mortels eux-mêmes les renverseront ces idoles, et, par honte, les cacheront dans les fentes des rochers, lorsqu'un nouveau roi d'Égyte régnera sur ce pays ; il sera compté le septième de la dynastie grecque fondée par les Macédoniens, hommes vaillants.

Il viendra d'Asie un grand roi, aigle ardent, qui couvrira toute la terre, de fantassins et de cavaliers ; il brisera tout ; remplira tout de maux, et renversera

le royaume d'Égypte; puis, ayant pris toutes les richesses, il s'éloigne sur les vastes plaines de la mer[1].

Et alors devant le Grand Dieu, le Roi Immortel, ils fléchiront le genou blanc[2] sur un sol fertile; les ouvrages fabriqués de main d'homme tomberont tous dans la flamme du feu. Et alors Dieu donnera aux hommes une grande félicité; car la terre, les arbres, les immenses troupeaux de brebis fourniront aux hommes des fruits véritables, du vin, du miel doux, du lait blanc et du froment, qui est le meilleur de tous les fruits pour les mortels...

* * *

... Mais toi, sans différer, homme versatile et pervers[3], reviens de ton erreur, apaise Dieu. Sacrifie à Dieu, dans le cours des heures, des hécatombes de taureaux, d'agneaux premiers-nés et de chèvres. Apaise le Dieu immortel, pour qu'il ait pitié de toi. Car lui seul est Dieu et il n'y en a point d'autre[4].

[1] Il n'est pas douteux, dit M. Alexandre, que par ce septième roi il faut entendre Ptolémée Philométor (180 av. J. C.). Or, comme le sibylliste assigne faussement à cette époque la fin de l'idolâtrie, l'oracle a dû être écrit pendant que ce prince régnait encore. La conversion de l'Égypte au vrai Dieu avait été déjà prédite par Isaïe (XIX, 19). Le poëte fait allusion ici non à la première expédition d'Antiochus-Épiphane en Egypte (179 av. J. C.), mais à la seconde, dans laquelle, avant d'arriver à Alexandrie, il rencontra des légions romaines qui le firent rebrousser chemin. Il retourna chez lui par terre et non par mer.

[2] Nous traduisons littéralement l'expression grecque, qui nous paraît faire allusion à la purification du genre humain.

[3] Nous avons déjà trouvé plus haut ce vers; sa présence ici nous semble signaler un nouveau fragment. Il est composé, comme on va voir, d'une série de vers déjà connus et sans lien.

[4] Ce vers, qui revient pour la troisième fois, est pris du Deutéronome : Κύριος ὁ Θεὸς σοῦ αὐτὸς Θεὸς ἔστιν, καὶ οὐκ ἔστιν ἄλλος πλὴν αὐτοῦ.

Honore la justice, et n'opprime personne. Car l'Immortel ordonne ces choses aux mortels infortunés...

* * *

...Mais toi, évite le courroux du Grand Dieu, quand la peste viendra fondre sur tous les mortels. Ils seront frappés d'épouvantables châtiments; le roi prendra le roi et s'emparera de son pays; les nations détruiront les nations, et les souverains détruiront les peuples. Tous les princes s'enfuiront dans une autre contrée, et les pays changeront d'habitants...

* * *

...Une puissance barbare ravagera toute la Grèce[1], et exprimera de cette terre fertile sa richesse. Il s'élèvera entre eux une querelle dans un pays étranger, à cause de l'or et de l'argent (car la mauvaise avarice régnera sur les cités)[2]. Et tous resteront sans sépulture, et les vautours et les bêtes sauvages de la terre se repaîtront de leurs chairs. Lorsque ces choses se-

[1] Il s'agit ici sans doute des guerres des Romains contre la Macédoine et la Grèce. Nous avons là le début d'un nouveau fragment, analogue à plusieurs de ceux qui précèdent.

[2] Nous n'essayerons pas de rattacher à des événements historiques cette suite de prédictions confuses et malheureusement mutilées; cependant, il semble que *la puissance barbare*, dont il a déjà été question, ne saurait être autre que Rome. Le sibylliste aurait écrit ces vers alors que les guerres civiles entre Marius et Sylla étaient allumées ou sur le point d'éclater. On est, du moins, tenté d'interpréter de la sorte ce qu'il dit de la querelle qui s'élève entre les vainqueurs pour le partage du butin conquis. Mais la mention d'une terre étrangère, qui paraît être le théâtre de la lutte intestine, fait plutôt songer aux rivalités de César et de Pompée. C'est pourquoi nous inclinons à placer la date de composition de cet oracle à l'époque de ces rivalités, environ un demi-siècle avant la naissance de Jésus-Christ.

ront accomplies, la terre immense absorbera les débris des morts; elle restera tout entière sans semence et sans culture, proclamant, l'infortunée, les abominations des hommes criminels, jusqu'à ce que, après une longue série d'années[1], elle rende les boucliers, les écus, les javelots et toutes sortes d'armes. On ne coupera plus le bois du chêne pour alimenter le feu[2].

Et alors Dieu enverra du soleil[3] un roi qui fera cesser sur toute la terre la guerre funeste; il tuera les uns et imposera aux autres des serments de fidélité. Il ne fera point tout cela de son propre dessein, mais pour obéir aux ordres sages du Grand Dieu[4]. Et

[1] La prophétie ne concorde pas ici avec ce qui a été déclaré plus haut, à savoir, que ce sera sous le règne de Ptolémée Philométor qu'aura lieu la conversion des gentils et que commencera le règne de Dieu; l'oracle affirme que ce sera dans un lointain avenir, *après une longue série d'années*, que la venue du roi libérateur sera signalée par ce fait qu'on brûlera les engins de guerre.

[2] D'après une légende hébraïque, relative aux temps messianiques, ces temps devaient être précédés par une grande victoire des Juifs sur les nations, victoire telle qu'on pourrait brûler pendant sept années le bois des lances et des javelots des ennemis exterminés. C'est à cette légende que ce passage fait allusion. Le lecteur a pu se convaincre déjà plus d'une fois que tout n'est pas concordant dans l'ensemble des traditions messianiques; ce n'est pas seulement l'ordre et la succession, mais encore la nature des faits, qu'on éprouve parfois un embarras invincible à déterminer. Il n'en pouvait être autrement : les légendes qui se forment peu à peu et, pour ainsi dire, membre à membre dans le cerveau des peuples, offrent toujours des incohérences et des contradictions de détail.

[3] C'est-à-dire de l'Orient.

[4] Gfroerer renvoie ici aux passages analogues du IV^e^ Évangile, dans lesquels il est dit de Jésus-Christ, Messie d'Israël et Fils de Dieu, qu'il ne peut rien sans son Père : Οὐ δύναται ὁ υἱὸς ποιεῖν ἀφ'ἑαυτοῦ οὐδέν. Cela montre que les sibyllistes et les évangélistes se sont rencontrés dans le choix qu'ils ont fait des traits de la figure du Messie national.

le peuple du Grand Dieu sera comblé de magnificences et de richesses, d'or, d'argent et de luxueuse pourpre; la terre fertile et la mer seront remplies de biens.

Et les rois commenceront à s'irriter les uns les autres, méditant le mal dans leur cœur. L'envie est funeste aux infortunés mortels.

De nouveau[1] les rois des nations en troupes serrées se rueront sur cette contrée[2], préparant leur propre ruine. Ils voudront, en effet, détruire les parvis et les hommes excellents du Grand Dieu. Quand ils seront venus dans la contrée, ces rois pervers sacrifieront en cercle autour de la ville, chacun ayant son trône et son peuple incrédule[3]. Et Dieu de sa grande voix parlera à tout ce peuple ignorant, insensé. Et le jugement du Grand Dieu sera sur eux; tous périront sous la main de l'Immortel...

[1] Le prophète fait allusion aux guerres précédentes qui ont désolé la Palestine; cette invasion sera le suprême effort des nations idolâtres contre la nation sainte (*ἱερὸν γένος*) des hommes pieux (*εὐσεβεῖς ἄνδρες*).

[2] La terre sainte.

[3] Le texte des oracles sibyllins est ainsi conçu :

> Θύσουσι κύκλῳ πόλεως μιαροὶ βασιλῆες,
> Τὸν θρόνον αὐτοῦ ἕκαστος ἔχων καὶ λαὸν ἀπειθῆ.

Le texte de Jérémie des Septante, qui semble avoir inspiré directement ce passage, est à rapprocher de ces deux vers; la comparaison fournit une preuve de plus de l'origine hébraïque de l'oracle : *Διότι ἰδοὺ ἐγὼ συγκαλῶ πᾶσας τὰς βασιλείας τῆς γῆς ἀπὸ βορρᾶ. Καὶ ἥξουσι, καὶ θήσουσιν ἕκαστος τὸν θρόνον αὐτοῦ ἐπὶ τὰ πρόθυρα τῶν πυλῶν Ἰερουσαλὴμ, καὶ ἐπὶ πάντα τὰ τείχη τὰ κύκλῳ αὐτῆς, καὶ ἐπὶ πᾶσας τὰς πόλεις Ἰούδα*... « C'est pourquoi j'assemblerai toutes les royautés de la terre du côté du Nord. Et elles viendront; et chacune d'elles placera son trône à l'entrée des portes de Jérusalem, et tout autour de ses remparts, et autour de toutes les villes de Juda... »

* * *

... Du Ciel tomberont sur la terre des glaives de feu; des torches immenses tomberont aussi et flamboieront au milieu des hommes[1].

La terre, qui produit tout, sera, dans ces jours, secouée par la main de l'Immortel. Les poissons de la mer, toutes les bêtes de la terre, les familles innombrables des oiseaux, toutes les âmes des hommes, toutes les mers frissonneront sous la face de l'Immortel; et il y aura épouvante. Il brisera les sommets escarpés et les hauteurs des montagnes énormes, et le noir Érèbe apparaîtra à tous les regards. Au haut des airs, les grottes dans les montagnes élevées seront pleines de cadavres; les rochers dégoutteront de sang et formeront des torrents qui inonderont la plaine. Les remparts solidement construits tomberont tous à terre, laissant les hommes infortunés sans défense, parce qu'ils ont méconnu la loi et le jugement du Grand Dieu, et parce que dans votre égarement vous vous êtes tous précipités, brandissant vos lances, contre le saint Lieu[2]. Et Dieu les jugera tous par la guerre, par le glaive, par le feu, par une pluie qui submergera tout[3]. Dieu fera tomber du ciel une

[1] Nous avons expliqué déjà les raisons qui nous font admettre que le fragment commençant par les mots *Du ciel tomberont...*, pourrait bien être une interpolation et provenir d'un oracle moins ancien. Ce passage est à rapprocher du chapitre LXVI d Isaïe.

[2] Faut-il entendre cela de la destruction du temple par les Assyriens, de sa profanation par Antiochus et plus tard par Pompée, ou de sa destruction par Titus? Il est impossible de le dire avec certitude. Si on admet qu'il s'agit du dernier événement, ce sera une preuve de l'interpolation de ce passage.

[3] C'est une nouveauté dans les croyances eschatologiques des Juifs

pluie de pierres et une grêle abondante et terrible. La mort sera sur les quadrupèdes. Et alors ils reconnaîtront le Dieu immortel, qui accomplit ces choses. La plainte et la clameur des hommes exterminés s'élèveront de la terre immense ; puis tous, muets, resteront étendus, baignés dans le sang. Et la terre boira le sang des hommes exterminés ; les bêtes féroces se rassasieront de leurs chairs...

—

Le Dieu Grand, Éternel m'a dit de prophétiser tout cela. Et ces choses ne resteront pas sans être accomplies. Car ce qu'il a une fois résolu dans sa pensée ne peut pas ne point s'accomplir. Véridique est l'Esprit de Dieu dans le monde[1]...

—

... De nouveau[2], les fils du Grand Dieu vivront tous paisiblement autour du temple, se réjouissant des dons du Créateur, du Juge équitable, du Monarque. Car seul il les défendra ; et, les protégeant fortement, il les environnera d'un feu brillant comme d'un mur. Ils seront à l'abri de la guerre dans les villes et dans les campagnes. La main de la guerre funeste sera loin d'eux. L'Immortel combattra pour eux ; le bras du Saint les couvrira. Et alors toutes les îles et les villes diront :

que ce second déluge. Nous savons que l'opinion commune attendait une purification par le feu et non par l'eau.

[1] Nous avons dans ces quatre vers une terminaison d'oracle qui ne paraît pas ici à sa place, car elle sépare assez mal à propos deux morceaux que l'on serait tenté de rejoindre.

[2] C'est-à-dire que la prospérité passée renaîtra. Nous ne trouvons aucune raison grave d'isoler ce passage ou de le réunir à ce qui précède.

« Combien l'Immortel aime ces hommes! En toute occasion il combat avec eux et leur vient en aide ainsi que le ciel, la lune et le soleil envoyé par Dieu. »

En ces jours, la terre, qui produit tout, sera secouée[1].

Et de leurs bouches sortiront de doux chants : « Venez, tombons tous sur le sol, prions le Roi immortel, le Dieu Grand et Très-Haut. Envoyons des offrandes à son temple, puisqu'il est l'Unique Souverain. Tous, proclamons la loi du Dieu Très-Haut, qui est de toutes les lois de la terre la plus juste. Nous nous étions égarés loin du sentier de l'Immortel et, dans notre folie, nous adorions les images en bois, fabriquées par nos mains, les images d'hommes morts... »

Les ames des hommes devenus fidèles s'écrieront[2] :

« Venez ! avec le peuple de Dieu tombons sur notre face; célébrons par des chants le Dieu créateur dans nos maisons. Recueillons par toute la terre les armes des ennemis, pendant une période de sept années, les boucliers, les javelots, les casques, toutes sortes d'armes, une multitude de flèches et d'injustes traits : car on ne coupera plus du bois du chêne pour alimenter la flamme du feu[3].

[1] Ou bien le compilateur a commis un *lapsus calami*, en reproduisant en cet endroit ce vers qui rompt le sens, ou bien ce vers indique le commencement d'un fragment analogue au précédent, et pour cette raison mis à sa suite.

[2] Ne faut-il pas voir ici le début d'un troisième fragment pareil aux précédents?

[3] Nous retrouvons là une nouvelle allusion, plus précise, à la légende des lances brûlées pendant sept années par les Juifs avant l'ère messianique. Lactance (*Instit. Div.*, VII, 26) a évidemment dans la pensée

* * *

Ah! Grèce infortunée, dépose tes pensées d'orgueil. Si tu as souci de toi-même, prie l'Immortel au grand cœur. Envoie dans cette ville le peuple irrésolu qui est originaire de la grande terre sainte. N'agite pas Camarina : mieux vaut que Camarina ne soit pas agitée. Ne tire point le léopard de son repos, de peur de t'attirer quelque malheur. Modère-toi ; ne garde pas dans ton sein l'audace orgueilleuse et cruelle qui te pousse à cette terrible lutte. Sers le Grand Dieu, afin d'avoir part à ses bienfaits quand prendra fin ce jour funeste[1]...

ce passage, quand il dit, parlant du début du règne messianique : « Alors, pendant sept années entières, les forêts demeureront intactes; on ne coupera point de bois sur les montagnes; mais on brûlera les armes des nations; il n'y aura plus de guerre; la paix et un repos éternel régneront. » Ézéchiel est le premier qui ait parlé de cette tradition. Il le fait en ces termes : « Et les habitants sortiront des villes d'Israël; ils brûleront et consumeront les armes, les boucliers, les lances, les arcs et les flèches, les piques et les pieux, et ils les consumeront par le feu pendant sept ans. Ils n'apporteront point de bois du milieu des champs; ils n'en abattront pas dans les forêts, parce qu'ils brûleront les armes... » (Ézéch., xxxix, 9, 10.)

[1] Ce morceau pourrait bien être un oracle à peu près complet. En tout cas, il est obscur. Le passage que nous traduisons par : « Envoie dans cette ville le peuple irrésolu..., » doit être altéré. Nous ne discuterons pas les explications généralement admises de ces allusions ambiguës, d'après lesquelles le *peuple irrésolu* serait Israël dispersé; *Camarina*, marécage de Sicile, représenterait la nation juive. Le *léopard dormant*, auquel la nation est comparée, et dont *il ne faut pas troubler le repos*, sous peine de s'exposer aux plus grands périls, ne peut être que Juda, dont les Livres Saints parlent en termes tout à fait semblables dans la prédiction du mage Balaam : Ἀναπαύσεται κατακλιθεὶς ὡς λέων, ἢ σκύμνος λέοντος, μάλα καταφρονητικῶς, ἀδεῶς οὐδένα, φόβον τοῖς ἄλλοις ἐνειργασμένος. Ἄθλιος ὃς ἂν αὐτὸν παρακινήσας ἐγείρῃ. — « Il se reposera couché comme un lion, ou comme un lionceau, plein d'un dédain superbe, ne craignant personne, inspirant aux autres la crainte. Malheur à qui, l'ayant secoué, le réveille-

* * *

... Le jugement du Dieu immortel viendra sur les mortels... il viendra aussi sur les hommes vertueux, suivant l'ordre du Grand Dieu[1]...

... La terre[2], qui produit tout, donnera aux mortels d'excellents fruits, du froment, du vin et de l'huile. Du ciel coulera le doux breuvage du doux miel; les arbres prodigueront leurs fruits; les gras troupeaux de bœufs, de brebis et de chèvres se multiplieront à l'infini. Il fera jaillir[3] des sources agréables de lait blanc comme la neige. Les villes regorgeront de biens; les champs seront fertiles. Plus de glaive, plus de tumulte sur la terre; plus de ces tressaillements profonds qui secouent le sol gémissant; plus de guerre, plus de sécheresse, plus de famine, plus de grêle malfaisante et meurtrière pour les fruits. Une grande paix règnera sur toute la terre; le roi gardera amitié au roi jusqu'à la fin des siècles; l'Immortel dans

rait! » (Voyez Philon, *De vit. Mosis*, I.) Nous serions disposé à admettre que l'oracle, dans la pensée du sibylliste, avait pour but d'écarter des Juifs les persécutions que les Grecs leur infligeaient trop souvent. Peut-être aussi a-t il été écrit au moment où quelque expédition des Séleucides ou des Romains s'avançait contre la Judée. Plusieurs commentateurs, frappés de l'invitation adressée aux Grecs de laisser partir les Juifs hellénistes pour la Terre Sainte, ont cru que le sibylliste prévoyait un soulèvement général des Juifs dans le monde entier pour délivrer la Palestine, et y ont vu une allusion aux guerres des Macchabées.

[1] Ces deux vers sont manifestement égarés ici.

[2] C'est un morceau analogue à celui que nous avons rencontré plus haut sur la félicité du règne mécanique; il est plus développé.

[3] *Il*, c'est Dieu. Comparez ces détails et ceux qui suivent à la description que Philon donne du règne messianique.

le ciel étoilé donnera aux hommes par toute la terre une loi commune, qui enseignera ce qu'il faut faire aux infortunés mortels...

Car lui seul est Dieu, et il n'y en a point d'autre...

... Et il chatiera par le feu l'audace méchante des hommes[1]...

* * *

... Gravez mes pensées dans vos cœurs. Fuyez l'iniquité et le vol. Sers le Vivant. Évite l'adultère, et l'impur commerce avec les mâles ; élève tes enfants, ta propre race, et ne les tue point. Car l'Immortel se courroucera contre ceux qui commettront ces crimes...

* * *

... Et alors[2] surgira un royaume, qui durera éternellement et s'étendra sur l'humanité entière. Celui

[1] Le texte offre en cet endroit un notable désordre; ce ne sont plus que des pensées courtes et sans suite, ou des sentences vagues, susceptibles d'être introduites partout. Puis, nous allons voir revenir les descriptions, toujours similaires, de la prospérité finale. Le précepte relatif au respect de la vie des enfants est curieux; l'infanticide, aux yeux du sibylliste, devait être une pratique ordinaire aux païens. Est-ce une allusion aux lois de Sparte, qui permettaient de jeter au gouffre les enfants chétifs ou contrefaits; est-ce un reproche adressé spécialement aux Égyptiens?

[2] L'incohérence devient manifeste si l'on rapproche ces mots de ceux qui terminent le fragment précédent. Cet oracle, analogue à deux ou trois morceaux que nous venons de lire, efface la personne du Messie, et y substitue le rôle du peuple israélite dans le règne de Dieu. C'est la seconde fois que nous avons à signaler cette particularité dans les vers sibyllins. Nous ne reviendrons pas sur l'explication du passage qui nous montre dans le temple le Fils du Grand Dieu.

qui a donné aux hommes pieux une loi sainte, leur a promis à tous de leur ouvrir la terre, le monde, les portes des bienheureux, toutes les délices, l'esprit immortel et l'éternelle félicité. De toute la terre on portera de l'encens et des présents à la maison du Grand Dieu; et il n'y aura pas d'autre maison à vénérer pour les générations humaines à venir que celle que Dieu a donnée au respect des hommes fidèles. Les mortels l'appelleront le Fils du Grand Dieu.

Tous les sentiers de la plaine, les rochers escarpés, les hautes montagnes, les flots furieux de la mer seront faciles à parcourir dans ces jours. Une paix et une félicité profondes régneront sur la terre. Les prophètes du Grand Dieu supprimeront le glaive[1]; car ils seront les juges et les rois équitables des mortels. Les hommes jouiront de richesses qui ne seront pas acquises par l'injustice[2]. Ce sera la judicature et la magistrature du Grand Dieu.

Réjouis-toi, jeune fille, tressaille d'allégresse; c'est une félicité éternelle que t'a donnée Celui qui a créé le ciel et la terre. Il habitera en toi; à toi appartiendra l'immortelle lumière. Les loups mêlés aux agneaux mangent l'herbe sur les montagnes; les léopards et les chevreaux paîtront ensemble; les ours vagabonds seront parqués avec les génisses. Le lion carnassier mange la paille de la crèche comme le bœuf; et de tendres enfants les conduisent enchaînés. Il[3] fera ramper inoffensive la bête féroce sur le sol. Les

[1] C'est-à-dire: « Les Israélites feront régner la paix dans le monde. »
[2] Même doctrine dans Philon, qui affirme que le souci des richesses engendre l'iniquité.
[3] Dieu.

dragons dormiront avec les enfants sans leur nuire : car la main de Dieu sera sur eux[1].

* * *

Je te dirai un signe évident qui te fera connaître quand la fin de toutes choses doit survenir sur la terre. Lorsque dans le ciel étoilé des nuits on verra des glaives, après le soir ou avant l'aurore; lorsque des pluies de poussière fondront du ciel sur toute la terre ; lorsque, la clarté du soleil s'éteignant au midi dans le firmament, les rayons de la lune apparaîtront, et que cet astre, revenu en arrière, éclairera la terre; lorsque se produira le signe des rochers dégouttants de sang ; quand vous verrez dans les nuages un combat de fantassins et de cavaliers, et dans l'air des vapeurs pareilles à la représentation d'une chasse de bêtes féroces ; c'est qu'alors le Dieu qui habite le ciel va mettre fin à la guerre. Mais il faut que tous les hommes sacrifient au Grand Roi[2].

[1] Ce passage est emprunté à Zacharie et à Isaïe : « Chante et réjouis-toi, fille de Sion, loue le Seigneur, car voilà que je viens et j'habiterai au milieu de toi, dit le Seigneur. » (Zach., II, 10.) « Sous son règne, le loup habitera avec l'agneau, le léopard reposera auprès du chevreau; la génisse, le lion, la brebis, se joueront ensemble, et un petit enfant suffira pour les conduire. » (Isaïe, XI, 6.) Il est incontestable que ce passage offre plus d'une analogie avec la quatrième églogue de Virgile. L'illustre poëte a-t-il traduit le chant sibyllin ? La chose est possible. Mais il est possible aussi, et M. Alexandre incline à cette opinion, bien qu'elle admette une coïncidence vraiment merveilleuse, que Virgile ait tiré de son propre fonds ces gracieuses images.

[2] Nous avons ici une sorte de variante d'un passage précédent. Les visions de combat dans le ciel dont il est question ici sont décrites en termes pareils au livre II, chapitre V des Macchabées : « Il arriva que par toute la ville de Jérusalem, pendant quarante

* * *

Voila ce que je te prédis après avoir, dans mon délire prophétique, quitté les longs murs de Babylone en Assyrie et annoncé à tous les mortels le feu envoyé sur la Grèce et les châtiments de Dieu. Ainsi j'ai prophétisé aux mortels les oracles divins. Les mortels diront faussement que je suis originaire d'une autre patrie, en Grèce, d'Érythrée ; ils diront que, moi Sibylle, j'ai eu pour mère Circé et pour père Gnostos, que je suis délirante et mensongère. Mais quand tout sera accompli, alors vous vous souviendrez de moi, et nul ne m'appellera plus délirante, mais la grande prophétesse de Dieu[1].

jours, on vit dans les airs des cavaliers courant çà et là avec des habits blancs, des cohortes armées de lances, des courses de chars serrés en rangs, des attaques, des mouvements de boucliers, des foules d'hommes casque en tête, l'épée nue, des armes d'or et des cuirasses resplendissantes. » Ces étranges apparitions eurent lieu à Jérusalem, lors de la persécution d'Antiochus, vers l'époque où furent composés les plus anciens de nos oracles. Le sibylliste indique à la fin qu'avant les signes précurseurs de la catastrophe suprême, *tous les hommes* se convertiront au vrai Dieu, et lui offriront des sacrifices.

[1] Nous avons donné les raisons qui nous portent à croire que ce passage, plutôt fait pour éveiller que pour endormir les soupçons des Grecs, a été ajouté aux anciens oracles alexandrins à une époque postérieure à la naissance de Jésus-Christ, et alors que les conditions et les nécessités de l'ancienne prophétie pseudo-érythréenne n'existaient plus.

Il est certain que du temps de Lactance cet oracle faisait partie des vers répudiés érythréens. Cet auteur, en effet, dit « que la sibylle d'Érythrée a mis son vrai nom dans son poëme, et a prédit qu'on l'appellerait érythréenne, bien qu'elle fût née à Babylone. — *Erythræa, quæ et nomen suum verum carmini inseruit, et Erythræam se nominatam iri prælocuta est, cum esset orta Babylone.* » (Inst. Div., I, 6.)

Quant au morceau qui termine le livre III, c'est une supercherie des plus grossières. Nous ne le jugeons pas digne de figurer parmi

les oracles des sibyllistes alexandrins. M. Alexandre n'a pas hésité à reconnaître dans ce morceau les traces évidentes d'une interpolation. En voici la traduction :

« Celui qui m'a montré ce qui est d'abord arrivé à mes pères, et tout ce qui s'est passé au commencement, c'est Dieu. Tous les événements survenus ensuite, Dieu me les a mis devant les yeux, pour prophétiser l'avenir et le passé, et les révéler aux mortels. Lorsque le monde était submergé par les eaux, et qu'un seul homme juste fut choisi, et navigua sur les ondes avec des bêtes féroces et des oiseaux, dans une maison coupée dans la forêt, afin que le monde fût repeuplé, j'étais sa bru, j'étais sortie de son sang. C'est à lui que les premiers événements sont arrivés, et que tous les événements suprêmes ont été dévoilés. Ainsi, regarde comme vrai tout ce qui est sorti de ma bouche. »

Cette mention du patriarche Noé n'est pas aussi étrange qu'elle le semble de prime abord. Nous savons qu'une partie du livre d'Hénoch est placée sous l'autorité de Noé. Il est évident que l'auteur de ces derniers vers a voulu imiter ce procédé. Mais, je le répète, si le patriarche était une autorité pour les Juifs, il n'en était pas une pour les Gentils. La supercherie ne nous paraît point avoir été commise par les sibyllistes judéo-alexandrins, d'ordinaire plus mesurés; mais plutôt par quelque chrétien, préoccupé de recommander les oracles autant à ses coreligionnaires qu'aux païens, et ne se rendant pas un compte exact des circonstances au milieu desquelles s'étaient produits ces oracles. Le secret et le mystère dont le Juif aimait à s'envelopper pesaient au chrétien, impatient de prédication ouverte et de prosélytisme au grand jour.

VI

LE QUATRIÈME LIVRE DES ORACLES SIBYLLINS

Écoute, peuple de l'orgueilleuse Asie et de l'Europe, ce que ma bouche sonore, grande et véridique va prédire. Ce n'est pas du menteur Phébus que je profère les oracles, Phébus, que des hommes insensés ont appelé dieu, et auquel ils ont faussement attribué la connaissance de l'avenir[2]. Ce sont ici les oracles du

[1] On trouvera ici un oracle un peu plus long (191 vers), mais conservé sans lacune, du moins sans lacune apparente; il a été composé vers l'an 80 de notre ère, à une époque où l'Église d'Alexandrie était fondée, mais n'avait pas absorbé la colonie juive de cette ville.

[2] On s'étonnera, non sans motif, qu'Apollon soit ainsi maltraité par un prophète qui aurait plutôt besoin de s'abriter sous son autorité, ou du moins, sans lui adresser des louanges expresses, de laisser croire qu'il est inspiré par lui. Mais nous savons que le prophétisme des juifs alexandrins, d'abord timide et très-circonspect à l'égard des divinités païennes, prit des allures de plus en plus décidées, et à la fin des attitudes agressives. Cette agression, ces définitions extrêmement transparentes de la Divinité adorée par les Hébreux à Jérusalem (car ce fait qu'ils proscrivaient absolument toute image dans leur culte avait vivement frappé les Grecs, et c'était une des particularités les plus connues de la religion juive), sont des caractères de la poésie sibylline des temps qui suivent ou précèdent immédiatement l'ère chrétienne. Or, l'oracle contenu dans le livre IV a été écrit vers la

Grand Dieu, de Celui que les mains des hommes n'ont pas fabriqué, et qui ne ressemble pas aux muettes images taillées dans la pierre. Il n'a pas pour demeure la pierre façonnée en temple, pierre sourde, sans voix, source de mille maux pour les mortels[1]. Il est Celui qu'on ne peut voir de la terre, que l'œil des mortels ne peut mesurer, que leur main ne peut revêtir d'une forme; Celui qui d'un seul regard voit tout et que nul ne voit lui-même; Celui auquel appartiennent la nuit obscure, le jour, le soleil, les astres, la lune, la mer poissonneuse, la terre, les fleuves, les sources intarissables, les êtres créés pour la vie, et les pluies qui produisent la moisson dans les guérets et les fruits sur les arbres, le raisin et l'olive.

C'est lui qui aiguillonne au dedans mes esprits et m'ordonne d'annoncer exactement aux hommes ce qui est arrivé jusqu'à présent, ce qui arrivera plus tard, depuis le premier âge jusqu'au dixième. C'est lui-même qui annoncera tout ce qu'il doit ensuite accomplir. Et toi, peuple, écoute la Sibylle, laissant échapper la vérité de sa bouche sacrée.

fin du premier siècle. On ne s'écarterait pas beaucoup de la vérité, en posant en règle que plus un chant sibyllin d'Alexandrie est ancien, plus il est nuageux dans son indication du vrai Dieu, discret et mesuré dans l'éloge des Israélites, et que plus on se rapproche de l'époque où nous sommes parvenus, plus ces précautions sont négligées, plus les allusions s'éclaircissent, au point que le masque tombe tout à fait et laisse nettement apercevoir la figure du poëte juif. La mention de la résurrection, qu'on lira plus loin, achève de montrer qu'à l'époque où nous sommes parvenus, c'est-à-dire à la fin du cycle judéo-alexandrin, les sibyllistes ne craignaient plus de professer hautement les dogmes les plus mystérieux de leur foi.

[1] L'expression poétique transporte à la pierre du *naos* les funestes effets du culte rendu à l'idole.

Heureux seront sur la terre ceux des hommes qui aimeront le Grand Dieu, qui prieront avant de manger et de boire, et pratiqueront la piété, qui protesteront à la vue de tous les temples, à la vue des autels, vains amas de sourdes pierres, à la vue des images de bois et des figures fabriquées par la main des hommes, objets souillés du sang des êtres vivants et des quadrupèdes immolés[1]; qui ne regarderont qu'à la grande gloire du Dieu Unique; qui ne commettront point de meurtres odieux; qui ne s'attribueront point un gain illicite, tous actes qui sont exécrables. Ils ne porteront pas non plus de honteuses convoitises sur le lit d'autrui; ils n'auront point avec les mâles de commerce odieux et impur.

Mais les autres hommes, aimant l'impudicité, loin d'imiter leur genre de vie et leur piété, les poursuivront de leurs sarcasmes, de leurs railleries, de leurs murmures. Dans leur stupide folie, ils les accuseront faussement des œuvres de mal qu'ils accom-

[1] M. Alexandre voit dans ce passage un indice certain du christianisme du sibylliste. Nous jugeons inutile de revenir sur les remarques exposées plus haut. Rien ici ne désigne exclusivement et certainement les chrétiens. Sans doute, ils priaient avant de manger et de boire; mais les Thérapeutes et les Esséniens en faisaient autant. Ils n'étaient pas convaincus de la nécessité du temple; mais, cette doctrine, les moines juifs de Palestine et d'Égypte l'avaient professée avant eux. Ils avaient horreur du sacrifice sanglant; mais n'avons-nous pas vu que la table des Thérapeutes est pure de *mets sanglants*, et que les Esséniens proclament que le sacrifice le plus agréable à Dieu et le plus méritoire est la victoire remportée sur nos passions? La purification baptismale, à laquelle il sera fait allusion plus loin, n'est pas non plus un trait particulier au christianisme; diverses sectes juives la pratiquaient avant Jésus-Christ. En bonne logique, et en l'absence d'indices moins généraux et plus exprès, nous sommes donc obligés de voir dans ces mœurs et dans ces doctrines des choses purement judaïques.

plissent eux-mêmes [1]. Car c'est une race défiante que celle des mortels.

Mais, quand sera venue l'heure du jugement du monde et des mortels [2], jugement que Dieu lui-même accomplira, et qui, atteignant les impies et les hommes pieux, précipitera les impies dans les ténèbres et leur fera connaître toute l'étendue de leur impiété, alors les hommes pieux habiteront une campagne fertile, et l'Esprit de Dieu leur donnera et la vie et le bonheur.

Toutes ces choses s'accompliront au dixième âge.

Maintenant je vais dire ce qui arrivera à partir du premier âge.

D'abord, les Assyriens commanderont à tous les mortels. Leur puissance sera maîtresse du monde pendant six âges, à partir des temps où, le courroux du Dieu Céleste brisant les réservoirs des eaux, la mer [3] recouvrit la terre et détruisit les cités et les hommes.

Les Mèdes, ayant supprimé les Assyriens, se glori-

[1] On connaît les accusations dont les Grecs chargeaient les Juifs, et qui servirent souvent de prétextes aux violences les plus criminelles.

[2] On remarquera que la doctrine de l'oracle, en ce qui touche la résurrection et le règne messianique, est conforme à la doctrine de l'Église chrétienne; elle n'admet pas deux jugements, deux résurrections, et la royauté de mille ans qui devait, suivant l'opinion des hérétiques millénaires, précéder l'établissement définitif du règne de Dieu.

[3] Nous avons en cet endroit une explication physique du déluge, conforme à celle de la Genèse : c'est la mer, gonflée par les eaux *qui sont au-dessus* de la voûte du ciel, qui déborde et recouvre la terre. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que nous sommes en présence d'une succession d'empires, différente de celles que nous avons déjà rencontrées, et qui n'est pas beaucoup plus exacte qu'elles.

fieront sur leur trône. Deux âges seulement sont accordés à leur empire. Durant leur règne, il arrivera que les ténèbres de la nuit surviendront en plein jour, à midi. Les astres, et en particulier l'orbe de la lune, disparaîtront du ciel, et la terre, ébranlée par la secousse d'un grand tremblement, renversera beaucoup de villes et les ouvrages des hommes. Alors des profondeurs de la mer surgiront des îles[1].

Lorsque le grand Euphrate se remplira de sang, alors il y aura, entre les Mèdes et les Perses, une bataille terrible[2]. Les Mèdes, succombant sous la lance des Perses, s'enfuiront au delà des grandes eaux du Tigre. La puissance des Perses sera la plus grande du monde entier. Un seul âge leur sera accordé pour leur domination féconde en félicités.

On verra survenir les malheurs que les hommes

[1] Les traditions les plus anciennes de la Grèce parlaient d'îles sorties du sein des mers dans les temps primitifs, et citaient Délos et Rhodes. M. Alexandre accuse ces traditions de mensonge, et en voit l'origine dans les fables et les convenances de la mythologie. Rien, ajoute-t-il, n'est venu confirmer ces légendes : le sol des deux îles n'est point volcanique. Mais on sait qu'un soulèvement peut s'opérer sur un point de l'écorce du globe, sans que l'écorce soit fendue par la matière volcanique intérieure. En réalité, nous n'avons aucun moyen de contrôler la véracité des traditions relatives à la naissance de Délos et de Rhodes, et nous avons tout lieu de supposer que si les anciens Grecs n'avaient pas eu sous les yeux le phénomène de l'émersion ou de la submersion des îles, si du moins ils n'en avaient point trouvé le souvenir conservé parmi les peuples qui les précédèrent en Europe, ils ne l'auraient point inventé. Il est certain que l'île de Théra s'est formée à une époque reculée et voisine des âges héroïques. Les anciens auteurs, Pline, Sénèque, etc., rapportent que d'autres îles sont apparues dans la Méditerranée depuis les temps historiques.

[2] La bataille fut livrée non point sur l'Euphrate, mais près d'Ecbatane; ses conséquences ne furent point immédiates, et l'empire ne passa aux Perses qu'après la mort de Cyaxare et d'Astyage.

prient le ciel de leur épargner, les batailles, les massacres, les dissensions, les déroutes, les forteresses qui s'écroulent, les villes ruinées, lorsque la Grèce orgueilleuse naviguera sur le large Hellespont et portera le ravage chez les Phrygiens et en Asie[1].

Une famine affreuse fondra sur l'Égypte aux nombreux guérets ; pendant une période de vingt années, elle restera sans moissons, lorsque le Nil, qui nourrit les épis, cachera sous terre, en quelque autre lieu, ses ondes noires[2].

D'Asie un grand roi portera les armes contre la Grèce sur d'innombrables vaisseaux ; il foulera de ses pieds les routes humides de la mer profonde, et, coupant une montagne à la cime élevée, naviguera dans ses flancs ; l'illustre Asie le recevra dans sa fuite loin du théâtre de la guerre[3].

Un immense torrent de feu, sorti de l'Etna mugissant, brûlera toute l'infortunée Sicile[4]. La grande ville de Crotone s'abîmera dans des eaux profondes[5].

[1] Allusion à la guerre de Troie.

[2] S'agit-il de la famine dont Joseph conjura les effets par sa prévoyance? C'est un lieu commun de la poésie sibylline que les famines résultant de la disparition des eaux de tel ou tel fleuve.

[3] Il est facile de reconnaître dans ces vers la mention des principaux événements qui marquèrent la fameuse expédition de Xerxès contre les Grecs. Le Roi des Rois traversa l'Hellespont *à pied* sur un pont de bateaux; il fit *couper* le mont Athos pour éviter un détour à sa flotte; enfin il s'enfuit précipitamment en Asie après la défaite de ses troupes.

[4] Il est difficile de préciser la date des anciennes éruptions de l'Etna. Nous savons que, vers l'année 477 avant notre ère, à une époque rapprochée des guerres médiques, ce volcan ravagea le pays environnant. Cela résulte du témoignage de Pindare, confirmé par Thucydide (liv. III). Est-ce de cette éruption que l'oracle parle ou de celle qui eut lieu, peu après, durant la guerre du Péloponèse?

[5] L'histoire n'a gardé aucun souvenir de la catastrophe de Crotone.

Une querelle surgira dans la Grèce. Les habitants, remplis de fureur les uns contre les autres, ruineront beaucoup de villes, et, en combattant, feront périr un grand nombre d'hommes. L'issue de la querelle restera douteuse[1].

Quand viendra le temps du dixième âge de l'humanité, le joug de l'esclavage et la crainte seront sur les Perses. Alors les Macédoniens s'enorgueilleront du sceptre, et Thèbes sera prise d'une manière funeste. Les Cariens habiteront Tyr, et les Tyriens seront exterminés. Le sable des rivages couvrira Samos toute entière. Délos ne sera plus Délos[2]; elle disparaîtra

[1] On peut voir ici une mention de la guerre du Péloponèse.

[2] Il y a dans le vers un jeu de mots qui résulte de ce que en grec le nom de Délos (δῆλος) signifie, dans le langage ordinaire, *apparent*. Mot à mot on traduirait : « L'Apparente ne sera plus apparente. » On a des raisons certaines de croire que ce passage est tiré textuellement d'un oracle érythréen. Au commencement de la guerre du Péloponèse, en 431, il y eut, raconte Thucydide, un grand émoi, causé par des prodiges, et il circula sur ces prodiges une foule d'oracles annonçant des luttes entre les cités helléniques. Les termes dont se sert l'historien indiquent que ces prophéties, mises en circulation non-seulement dans les États intéressés mais encore dans les autres, étaient assez dans les habitudes des Grecs, puisqu'elles étaient l'œuvre de gens adonnés à ce genre de littérature. (Πολλὰ δὲ χρησμολόγοι ᾄδον ἔν τε ταῖς μέλλουσι πολεμήσειν καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις πόλεσιν.)

Sur ces entrefaites, un tremblement de terre survint à Délos, laquelle de souvenir d'homme n'avait jamais eu à subir ce fléau. (Πρότερον οὔπω σεισθεῖσα ἀφ' οὗ Ἕλληνες μέμνηνται.) Ce tremblement de terre, ajoute Thucydide, parut le signe précurseur des événements annoncés. Il est donc certain que l'oracle érythréen, qui parlait de la ruine de Délos par une catastrophe souterraine, fut composé vers la fin du cinquième siècle. Callimaque (*Hymn. in Del.*, 53) y fait allusion, et reproduit même le jeu de mots que nous avons ici dans le texte sibyllin. « C'est pourquoi, dit-il, désormais disparue (non apparente) le vaisseau flottera aux lieux ou tu t'élevais (Οὕνεκεν οὐκέτ' ἄδηλος ἐπέπλεες...). »

C'est donc un fait démontré et mis hors de contestation que les oracles juifs ont reproduit, pour donner de l'autorité à leurs pré-

sans laisser de trace. Babylone, grande à voir, petite à combattre, se perdra dans la funeste confiance que lui inspireront ses remparts. Les Macédoniens s'établiront à Bactres, et tous ceux de Bactres et de Suse s'enfuiront en Grèce.

Il arrivera, un jour, que le Pyrame aux flots argentés, prolongeant ses rives, parviendra jusqu'à l'île sacrée[1]. Sybaris et Cyzique[2] s'écrouleront, lorsque les cités seront ébranlées par les tremblements de la terre agitée. Sur Rhodes fondra un désastre suprême, immense[3].

La puissance ne restera pas toujours à la Macédoine. De l'Occident s'élèvra la grande guerre italique ; sous

dictions, des prophéties érythréennes. Il est très-probable que ces oracles empruntés intéressaient les villes d'Ionie, de la Hellade, de la Grande Grèce ou les îles. Nous croyons, en conséquence, que la prédiction relative à Samos, et qui contient aussi un jeu de mots, fondé sur la ressemblance du nom de Samos et du mot (Ἄμμος) qui signifie *sable*, figurait dans les oracles érythréens. Nous n'osons en dire autant du jeu de mots qui, ailleurs dans nos chants sibyllins, rapproche Ῥώμη (Rome) de ῥώμη (force et vitesse). L'oracle qui le contient doit être beaucoup plus récent, d'origine alexandrine, et composé à l'imitation des prédictions érythréennes.

[1] Strabon cite ces deux vers; mais, au lieu de « île, » il lit : « Chypre. » Cette prédiction, comme celles qui suivent sur Sybaris, Cyzique et Rhodes, provient, croyons-nous, des oracles érythréens.

[2] Dans le paragraphe 3 du troisième livre, Cyzique est menacée d'une inondation.

[3] Dans le passage précité (§ 3 du livre III), ce n'est pas un tremblement de terre, comme on pourrait le supposer d'après cet endroit, qui ravage Rhodes, c'est une guerre. Pausanias (*Corinth.*, 7) songeait à cet oracle quand il dit, à propos d'un grand tremblement de terre survenu à Rhodes : « Ainsi parut s'accomplir l'oracle de la sibylle relatif à Rhodes (Ὥστε καὶ λόγιον τετελέσθαι Σιβύλλῃ τὸ εἰς τὴν Ῥόδον ἔδοξεν). » Mais de quelle sibylle parlait-il? Probablement de la vraie, de la sibylle d'Ionie, et non de celle d'Alexandrie. Ce texte de Pausanias est un nouvel indice des emprunts de la sibylle hébraïque à la sibylle grecque.

elle, le monde, portant le joug de l'esclavage, servira les Italides. Carthage, la tour d'un assiégeant pliera ton genou vers le sol. Malheureuse Laodicée, un tremblement de terre t'affligera et fera de toi une ville nouvelle et magnifique[1]. Et toi, Corinthe infortunée, tu contempleras un jour ta chute. O belle Myra de Lycie, un sol bondissant s'attachera à toi ; entraînée par ses secousses, tu tomberas à terre, et tu souhaiteras de t'enfuir sur un autre sol, pareille à l'émigrant. Cela arrivera lorsqu'une onde noire, au milieu des tonnerres et des tremblements de terre, anéantira la race impie de Patares[2].

Arménie, une dure servitude t'est réservée. La funeste tempête de la guerre fondra aussi de l'Italie sur Solymes, et dévastera le grand temple de Dieu[3]. Lorsque, puisant leur confiance dans leur folie et outrageant la piété, ils auront accompli des meurtres abominables autour du temple, alors un grand roi, venu d'Italie, pareil à un esclave, s'enfuira ignoré, inconnu, au delà du cours de l'Euphrate, chargé de l'horreur du meurtre de sa mère, et de mille autres

[1] Sous Néron, Laodicée fut ravagée par un tremblement de terre (Tacite, *Annal.*, XIV, 27), en l'année 61 de notre ère, peu avant l'époque où nous plaçons la composition de cet oracle. L'illustre historien affirme, comme le sibylliste, la merveilleuse rapidité avec laquelle la cité se releva de ses ruines. Voyez dans l'*Antechrist* de M. Renan (p. 328 et suiv.) l'*énumération des fléaux* qui ravagèrent à cette époque l'Italie, la Grèce et l'Asie.

[2] Patares était une ville de Lycie, où il y avait un oracle d'Apollon célèbre. Il est fait mention de cet oracle, comme existant encore, dans le paragrahe 3 du livre III. (Voy. *Les derniers temps des Oracles*, par Gust. Wolff. Berlin, 1854.)

[3] Il s'agit de la guerre de Pompée et de la prise du temple qui la termina. Cet événement est présenté, en effet, comme antérieur à la chute de Néron.

forfaits consommés de ses mains criminelles[1]. Beaucoup, luttant pour le pouvoir, ensanglanteront le sol de Rome, après que ce prince se sera enfui dans la contrée des Parthes.

Un chef romain viendra en Syrie, qui, ayant livré le temple aux flammes, passera beaucoup d'habitants de Solymes au fil de l'épée, et ruinera la grande et magnifique contrée des Juifs[2].

Et alors un tremblement de terre ruinera en même temps Salamine et Paphos, lorsque une onde noire bouillonnera au-dessus de l'île de Chypre submergée.

Et quand des entrailles déchirées de la terre d'Italie une flamme s'élancera jusqu'au vaste ciel[3], consu-

[1] Néron était mort en présence de peu de personnes ; on pouvait croire que ses amis l'avaient sauvé, et qu'on avait produit le cadavre d'un homme substitué à l'empereur. « Les uns affirmaient qu'on n'avait pas trouvé le corps; d'autres disaient que la plaie qu'il s'était faite au cou, avait été bandée et guérie. Presque tous soutenaient que, à l'instigation de l'ambassadeur parthe à Rome, il s'était réfugié chez les Arsacides, ses alliés, ennemis éternels des Romains, ou auprès de ce roi d'Arménie, Tiridate, dont le voyage à Rome, en 66, avait été accompagné de fêtes magnifiques qui frappèrent le peuple. Là, il tramait la ruine de l'Empire. On allait bientôt le voir revenir à la tête des cavaliers de l'Orient pour torturer ceux qui l'avaient trahi. Ses partisans vivaient dans cette espérance ; déjà ils relevaient ses statues, et faisaient même courir des édits avec sa signature. Les chrétiens, au contraire, atrocement persécutés par l'empereur, et qui le considéraient comme un monstre, en entendant de pareils bruits, auxquels ils croyaient en tant que gens du peuple, étaient frappés de terreur. » (L'*Antechrist* de M. Renan, p. 318 et suiv.) Ils restèrent convaincus du retour prochain du monstre, et l'identifièrent au Bélial hébraïque, à l'ennemi du Messie, au puissant adversaire du Christ.

[2] Le sibylliste a ici en vue la guerre de Vespasien et de Titus.

[3] L'impression causée par l'éruption du Vésuve de l'an 79, dont il est question ici, fut immense et universelle. Dion Cassius (LXVI, 23) raconte que la cendre fut rejetée en telle quantité, qu'il en vint en Afrique, en Égypte et jusqu'en Syrie. Plutarque (*De Pyth. Orac.* et

mant beaucoup de villes, faisant périr les hommes et remplissant d'une cendre obscure l'immensité des airs ; quand des gouttes semblables à du vermillon tomberont du ciel, on reconnaîtra le courroux du Dieu Céleste, courroux causé par la perte de la nation innocente des hommes pieux.

Alors[1] sur l'Occident éclatera une lutte guerrière, et le fugitif de Rome, à la tête d'une grande armée, passera l'Euphrate, suivi de foules innombrables.

Infortunée Antioche, on ne te donnera plus le nom de ville ; ta folie te fait succomber sous les coups des guerriers d'Italie[2]. La famine et une bataille funeste ruineront aussi la Syrie.

Malheur, malheur à toi, Chypre infortunée ! Les flots de la vaste mer te recouvriront, après qu'une tempête horrible t'aura arrachée de tes fondements.

Une grande richesse viendra sur l'Asie ; c'est celle que Rome avait prise et placée dans ses opulents

De Ser. Numin. Vindict.) dit que les désastres survenus aux environs de Cumes et de Dicœarchia avaient été prédits par la sibylle très-anciennement. M. Alexandre admet que Plutarque parle de la sibylle grecque, mais croit qu'il prend pour ancien un oracle moderne. A notre avis, M. Alexandre accuse un peu légèrement d'erreur l'écrivain grec. Les oracles sibyllins antiques ont pu prédire que cette région de l'Italie, célèbre déjà par ses phénomènes volcaniques, serait un jour détruite ou ravagée par le feu souterrain. « En 63, Pompéi fut presque abîmée par un tremblement de terre. Le centre volcanique de la baie de Naples, au temps dont il s'agit, était vers Pouzzoles et Cumes. Le Vésuve, qui avait eu des éruptions aux époques préhistoriques, était encore silencieux; mais cette série de petits cratères qui constitue la région à l'ouest de Naples, et qu'on appelait les Champs Phlégréens, offrait partout la trace du feu. » (L'*Antechrist* de M. Renan, p. 330.)

[1] A partir de là, le sibylliste prédit au hasard; et la preuve, c'est qu'il annonce le retour de Néron.

[2] Nous préférons cette leçon à celle qui fait tomber Antioche sous les coups de ses propres guerriers.

édifices. Rome la rendra à l'Asie au double ; ce sera l'usure de la guerre [1].

Les villes des Cariens, qui dressent leurs superbes citadelles au bord des eaux du Méandre, périront par la famine, quand le Méandre cachera sous terre son eau profonde.

Quand la piété, la foi, la justice, seront bannies de parmi les hommes, qu'ils vivront dans une impiété sans frein, et qu'ils se livreront à des actes odieux et à tous les crimes ; quand personne n'aura plus souci des hommes pieux, lorsqu'au contraire, poussant l'aveuglement à l'extrême, ils les extermineront tous, prenant plaisir à les outrager et plongeant leurs mains dans le sang, alors on connaîtra que Dieu n'est plus patient, qu'il frémit de colère, et qu'il va anéantir toute la race des hommes dans un vaste embrasement.

Ah ! malheureux mortels, changez de conduite ; ne poussez pas à une colère sans bornes le Grand Dieu; laissez là les épées, les querelles, les massacres, les violences; purifiez-vous tout le corps dans les eaux intarissables des fleuves [2], puis, élevant vos mains

[1] Ce retour de la fortune qui venge l'Asie des victoires et des rapines de Rome, est prédit en plusieurs endroits des oracles sibyllins, et présenté comme l'un des événements qui annoncent la proximité de la fin du monde.

[2] Nous pensons avec M. Ewald, et contrairement à M. Alexandre, que la purification baptismale dont il sagit en ce passage est une chose purement juive, et qu'elle n'implique pas le christianisme du sibylliste. Non-seulement les ablutions jouent un rôle important dans les rites des Esséniens et probablement des Thérapeutes, mais nous savons qu'il exista en Palestine, avant la prédication de Jésus, des sectes de baptistes. Les disciples de saint Jean formèrent l'une de ces sectes ; et saint Paul, dans ses voyages, trouva une petite Église de juifs baptistes dans une ville d'Asie Mineure. M. Alexandre insiste : les chré-

vers l'éther, implorez le pardon de vos actes antérieurs, et guérissez par vos prières votre impiété funeste. Dieu aura repentir et ne vous perdra point ; sa colère s'apaisera, si vous cultivez[1] dans vos cœurs l'inestimable piété.

Mais, si vous ne m'obéissez pas, si, persistant dans vos mauvaises pensées, et, chérissant votre folie, vous faites la sourde oreille à tous ces avertissements, le

tiens *seuls*, dit-il, pratiquaient le baptême, en immergeant *le corps entier* (ὅλον δέμας), comme l'indique le vers sibyllin. Nous répondrons que saint Jean *baptisait* en plongeant ses disciples *dans le fleuve* du Jourdain, ce qui semble s'accorder bien exactement avec l'indication du sibylliste, et n'exclure aucune partie du corps de l'ablution. Enfin, rappelons que l'Évangile ne parle pas seulement du baptême de l'eau, mais du baptême de l'Esprit, du baptême du sang et du feu, ce qui porte à croire que l'idée de purification, souvent exprimée par Jésus, ne se produisit pas toujours sous la même forme, et laissa subsister quelque indécision, au point de vue de la pratique, parmi les premiers disciples. En effet, les deux principaux apôtres, saint Pierre et saint Paul, agissent à cet égard différemment : l'un baptise ; l'autre se vante de ne point se préoccuper de détails aussi secondaires. Nous en concluons que le baptême n'eut peut-être pas dans la dernière moitié du premier siècle toute l'importance qu'il acquit bientôt après, et que lui prêterait un peu prématurément le sibylliste prétendu chrétien. Il y a une considération plus décisive encore qui nous empêche de reconnaître ici le baptême chrétien, lequel n'a de vertu et d'efficacité qu'autant qu'il est administré par un fidèle du Christ. Ce caractère est aussi net que possible. Un auteur chrétien aurait donc dû, ce semble, écrire : « Laissez-vous purifier tout le corps dans les fleuves, » et non : « Purifiez-vous... »

[1] Ce passage est remarquable ; il contient deux expressions qui semblent avoir été fournies au poëte par une secrète préoccupation de la vie ascétique des Thérapeutes. « *Guérissez* par vos prières votre impiété, » dit-il, paraissant faire allusion à l'étymologie que Philon nous donne du mot Thérapeute (guérisseur). « *Cultivez* dans vos cœurs la piété, ajoute-t-il, se servant du mot ἀσκήσητε, qui rappelle les pieuses pratiques de la vie *ascétique*.

Sans doute, ce sont là des indices un peu vagues, mais non sans valeur, car ils concordent avec beaucoup d'autres, d'où l'on peut inférer que plus d'un oracle sibyllin d'Alexandrie est sorti des couvents des Thérapeutes.

feu descendra sur la terre. Voici quels signes l'annonceront. Au lever du soleil, on verra des glaives, on entendra des trompettes ; le monde entier entendra des grondements et des bruits formidables. Le feu consumera toute la terre ; il détruira toute la race des hommes, toutes les villes, les fleuves et la mer ; il brûlera tout et réduira le monde en une poussière noirâtre.

Lorsque toutes choses seront devenues cendre et poussière, et que Dieu aura éteint le vaste incendie qu'il avait allumé, Dieu, avec des os et de la cendre, formera de nouveau les hommes, et il rétablira les mortels comme ils étaient auparavant. Et alors sera le jugement, par lequel Dieu, jugeant le monde, rendra la justice. Ceux qui se sont égarés dans l'impiété, la terre se répandra de nouveau sur eux et les recouvrira ; ils seront précipités dans la profondeur de l'obscur Tartare et de la Géhenne, qu'entoure le Styx. Ceux qui auront pratiqué la piété revivront dans le monde impérissable et bienheureux du Grand Dieu Immortel, qui, en récompense de leur piété, leur donnera le souffle, la vie et la joie. Et tous alors se verront les regards attachés sur la douce et réjouissante lumière du soleil. Oh ! bienheureux l'homme qui vivra jusqu'à ce temps-là[1].

[1] La fin de l'oracle nous renseigne d'une manière précise sur l'ordre et la succession des événements de la période suprême. C'est sur l'humanité ressuscitée que Dieu rendra ses arrêts.

Il y a plusieurs points à noter dans ces derniers vers. Le bonheur des élus est déclaré éternel, mais le prophète ne dit pas expressément que le châtiment des méchants sera sans fin ; il ne parle pas non plus du genre des supplices qui leur seront infligés ; on peut supposer que leur punition consiste dans cette immersion au sein des

ténèbres, de même que la récompense des bons consiste dans la contemplation de Celui qui est la Lumière. En second lieu, le bonheur des justes nous est présenté comme opérant de l'un à l'autre une sorte de rayonnement, qui multiplie la félicité de chacun d'eux par les joies de tous les autres.

..... Πάντες δὲ τότ'εἰσόψονται ἑαυτούς
Νήδυμον ἠελίου τερπνὸν φάος εἰσορόωντες.

C'est une pensée très-délicate et digne d'être relevée. Mais ce qui nous frappe plus que tout le reste dans cet oracle prétendu chrétien, c'est l'absence complète de la figure messianique; l'atténuation du rôle dominateur et glorieux d'Israël; enfin, cette parole, qu'il faut noter dans la bouche d'un Juif s'adressant aux Gentils : « Dieu pardonnera à vos larmes et à vos prières! » Ce dernier trait ne trahit-il pas l'esprit large, j'allais dire presque chrétien, du monachisme judéo-alexandrin?

APPENDICE

Notre travail achevait de s'imprimer lorsqu'a paru l'*Histoire des idées messianiques* depuis Alexandre jusqu'à Hadrien, par M. Maurice Vernes[1]. On y trouvera sur le livre d'Hénoch l'étude la plus étendue qui ait été faite jusqu'à présent chez nous. Bien que nous ne partagions pas plusieurs des opinions de l'auteur sur l'âge et l'authenticité des diverses parties de ce livre, nous ne saurions méconnaître les qualités d'érudition solide qu'il a déployées dans ses recherches. Sans entrer dans la discussion de tous les points de ce problème délicat et complexe, nous nous bornerons à dire, après avoir pris connaissance des arguments de M. Vernes, que nous maintenons les remarques présentées par nous aux pages 218 et 219.

Avec MM. Colani, Nöldeke et Hilgenfeld, M. Vernes soutient que le deuxième livre d'Hénoch est sorti d'une Église chrétienne, à une époque qui ne saurait guère remonter plus haut que le commencement du second siècle de notre ère. Il en trouve la preuve dans les doctrines messianiques, parfaitement concordantes avec les idées des Églises

[1] Un vol. in-8, chez Sandoz et Fischbacher.

d'alors sur la personne et le retour glorieux de Jésus, qui sont développées dans cette partie ; l'expression *Fils de l'Homme*, si fréquente en ces passages, est pour M. Vernes une allusion très-transparente à la personne de Jésus, que la légende chrétienne faisait asseoir aux cieux à la droite de Dieu, attendant l'heure prochaine de venir juger les vivants et les morts. A cela nous répondons que Jésus ayant été reconnu par ses fidèles pour le Messie, il s'agit de savoir si les caractères messianiques qu'ils apercevaient en lui étaient conformes à la tradition juive, ou bien s'il existait dans les croyances chrétiennes des traits spéciaux étrangers à cette tradition. Si ces traits existent, il faut les désigner avec précision ; il faut surtout prouver qu'ils sont d'invention chrétienne. Cette preuve, à notre avis, n'a pas encore été faite. Ni la doctrine qui identifie le Messie au Verbe, ni celle qui représente le Christ comme le juge suprême, ni celle qui le nomme Fils de l'Homme, ni celle qui admet une seconde ère messianique après la première, et par conséquent le retour glorieux de Jésus, rien de tout cela ne nous paraît manquer dans les croyances israélites relatives au Messie et antérieures à Jésus.

Ainsi, nous admettons que l'identification du Messie au Verbe est antérieure au christianisme, parce qu'elle est dans la logique des idées, parce que le concours des circonstances la favorise, parce qu'elle est un résultat nécessaire de l'influence d'Alexandrie sur la Palestine, parce qu'on peut prévoir l'époque à laquelle cette influence a dû se produire (ce fut le moment où, avec Philon, la doctrine du *Logos* allait atteindre son complet épanouissement), parce qu'enfin toutes ces inductions, fondées sur l'ensemble des faits qui constituent l'histoire des idées de cette période du judaïsme, nous les voyons se vérifier dans les passages du livre d'Hénoch, qui nous montrent

la légende nationale et la conception métaphysique tendant l'une vers l'autre et prêtes à se rejoindre.

Que disent nos adversaires? Que les passages invoqués du livre d'Hénoch, sont précisément interpolés parce qu'ils accusent cette tendance, et par cette raison que ladite tendance existait dans les premières Églises chrétiennes. Mais n'existait-elle pas aussi dans le judaïsme depuis plus d'un siècle et demi? Nous ne cesserons de le répéter, là est la véritable question à résoudre; et de sa solution dépend l'opinion qu'on devra se faire sur l'âge et l'authenticité du deuxième livre d'Hénoch. Cette solution nous a été fournie par l'étude attentive et la comparaison de l'Essénisme et du mouvement judéo-alexandrin.

« Les passages incriminés d'Hénoch, nous écrit un hébraïsant distingué[1], sont conçus dans le même esprit que le reste du livre; ils ne contiennent pas une seule pensée qui ne soit empruntée à la Bible; *ils sont les conséquences du système entier;* ils forment en même temps le cadre du poëme; ils sont avec le reste des prophéties l'œuvre du même auteur. »

L'interpolation se démontre par des arguments de valeur différente, parmi lesquels celui qui invoque le vieil adage, *Is fecit cui prodest*, n'est pas le moins convaincant. Or cette ressource manque ici. Nous ne voyons pas bien clairement quel profit les chrétiens attendaient de cette fraude. Elle était pour le moins inutile. Cela ressort avec évidence du fait que les chrétiens ont exclu ces prophéties de leur canon, en les déclarant apocryphes.

Nous ne nions pas qu'il y ait eu des interpolations. Nous en avons signalé deux dans les oracles sibyllins du cycle judéo-alexandrin; elles sont naïves et nullement calcu-

[1] M. Joseph Halévy.

lées avec cet art et cette science que nos contemporains sont enclins à leur prêter ; elles sont, si l'on peut ainsi dire, locales et restreintes ; elles ne supposent point l'intention de falsifier d'une manière générale les documents. La preuve, c'est que ces documents ont gardé fidèlement, sur des points très-graves de doctrine, tels que la personne messianique et le dogme de la résurrection, des croyances absolument contraires à la foi de ceux qui auraient pu y introduire des interpolations.

On a abusé du système qui explique tout par des interpolations ; les critiques allemands l'ont élevé parfois à la hauteur d'une méthode. Séduits par l'énormité même du résultat poursuivi, et qui allait jusqu'à représenter la plus grande partie du legs intellectuel et historique de l'antiquité comme une immense supercherie, ils n'ont reculé devant aucune audace. Ces allégations, se produisant avec l'appareil pesant et formidable d'une science obscure, qui n'est trop souvent que la fausse monnaie de l'érudition, ont suscité quelque émoi dans le public lettré. La France, qui s'engoue aisément des nouveautés, a eu le tort de mettre à la mode ces lourdes fantaisies. Mais il est arrivé qu'en les dégageant de leurs nuages et en les rendant intelligibles, elle a mis à nu leur faiblesse. La réaction a été prompte. La France a autant de bon sens que de facilité pour l'enthousiasme. Le jour où elles ne seront plus soutenues par le talent littéraire de nos compatriotes, bien des étrangetés de la critique tudesque tomberont à plat, comme elles le méritent. Le temps n'est déjà plus où, grâce à l'acquiescement tacite ou exprimé de nos écrivains, la présomption générale était que la plupart des documents réputés antiques avaient une origine relativement récente ou présentaient des altérations nombreuses ; aujourd'hui, pour admettre l'interpolation, nous exigeons des preuves décisives, au lieu des indices vagues

dont on se contentait naguère. A tout prendre, cet effort du néo-pyrrhonisme allemand n'aura pas été inutile, s'il en résulte, comme nous l'espérons, un examen réellement scientifique des documents contestés, une épuration définitive de leurs doctrines, une foi solide et éclairée, qui, tout en réformant quelques détails de la tradition, en confirmera l'ensemble d'une manière éclatante.

Revenons à M. Vernes et à son livre. M. Vernes n'approfondit pas suffisamment l'importante question, qui consiste à déterminer le sens particulier et la valeur spéciale de l'idée messianique dans les divers milieux du judaïsme. Il dit bien que cette idée était frappée d'une défaveur marquée chez les Sadducéens, qu'elle revêtait chez les Pharisiens un caractère politique et violent, aboutissant parfois à un appel aux armes (p. 157 et 158, notes). Le livre d'Hénoch, dans lequel l'intérêt que les Juifs attachaient à la question messianique est reporté en grande partie sur les problèmes de la philosophie et les relations de l'homme avec Dieu, ce livre provient évidemment d'un milieu qui n'est ni sadducéen ni pharisien. Il n'y a que le groupe essénien, dont les tendances ascétiques et mystiques soient de nature à en rendre compte. Les Esséniens nous sont peu connus, dit M. Vernes. Ce que nous savons d'eux suffit-il à autoriser l'opinion qui reconnaît leur travail et leur influence dans les prophéties d'Hénoch? Oui, sans doute; sur ce point la réserve de M. Vernes nous semble exagérée.

« Chez les juifs alexandrins, ajoute M. Vernes, l'*idée vague* d'un triomphe d'Israël et de ses idées religieuses avait seule survécu au contact de la civilisation grecque, comme on peut s'en convaincre par l'examen des écrits de Philon. La personne du Messie est absente. » L'idée messianique n'est point vague à Alexandrie ; elle se produit même sous des traits d'une réalité un peu grossière.

Qu'est-ce que *ce roi venu du ciel, ce roi venu de l'Orient, ce prince chaste* dont nous parlent les sibyllistes, sinon le Messie? Il faut d'ailleurs distinguer à Alexandrie les croyances populaires de l'enseignement des philosophes. M. Vernes n'a pas fait cette distinction. Au surplus, pourrait-on affirmer que la personne du Messie est absente, même chez les philosophes alexandrins, quand on a lu le passage où Philon nous parle de cette *vision plus divine que ne le comporte la nature humaine*, qui ramènera Israël en Palestine?

Mieux inspiré que M. Colani, M. Vernes reconnaît que les Juifs admettaient la venue du Messie avant le jugement (p. 169, note 1); il explique comment il s'opéra dans la légende nationale un dédoublement à la fois du jugement et de l'ère messianique; il convient que Jésus a annoncé son retour glorieux.

En ce qui concerne les oracles sibyllins, M. Vernes attribue, comme nous, au cycle judéo-alexandrin, l'oracle qui nomme Bélial, l'adversaire du Messie. Il se débarrasse des hésitations de M. Reuss pour reconnaître encore avec nous le caractère purement juif du livre IV. M. Reuss avait dit: « Le caractère chrétien du poëme ne nous est pas démontré; il paraît appartenir à une sphère dans laquelle les espérances eschatologiques et la haine de la domination païenne constituaient l'essence de la religion, et cette sphère, à n'en pas douter, était située tout juste sur un terrain neutre et mitoyen, entre la synagogue et l'église[1]. » M. Vernes demande avec raison (p. 274) où se trouve cet étrange terrain mitoyen. « Aucune déclaration du livre IV, ajoute-t-il, n'est décidément chrétienne. On sait quelles étaient, vers l'an 80, les préoccupations messianiques des jeunes communautés chrétiennes. Or il

[1] *Les Sibylles chrétiennes* (*Nouvelle Revue de théologie*, de Strasbourg, tome VII, 1861).

n'y est nullement question du Messie. Ce trait, en l'absence de tout autre argument, nous semble décisif en faveur de l'origine judaïque du poëme. »

Nous allons compléter cet appendice par des notes destinées à expliquer ou corriger certains passages.

Voici d'abord ce qui concerne le livre d'Hénoch :

Pages 231 et 232, nous disons du dogme de la résurrection qu'il ne se dégage pas sans confusion des prophéties d'Hénoch; M. Joseph Halévy, consulté sur ce point, nous répond en exposant en ces termes ce qu'il considère comme la doctrine d'Hénoch :

« La résurrection des corps a pour but, d'une part, de récompenser les hommes pieux qui ont souffert pendant leur vie et n'ont point joui des biens de la terre comme le reste des humains; d'autre part, de punir dans leur corps les méchants qui ont vécu au milieu de jouissances défendues et qui ont fait souffrir leur prochain. Par conséquent, Israël entier, comme peuple-martyr, les rois et les princes païens, afin d'être châtiés dans la vallée de Josaphat et de servir de spectacle aux élus, prendront part à la résurrection. Les apostats israélites auront le sort des tyrans païens au service desquels ils s'étaient voués. Les gentils du loin, ceux qui n'ont ni connu ni persécuté Israël, restent dans le Schéol à l'état d'ombres sans souffrances et aussi sans jouissances. Après leur mort, les hommes saints habitent le ciel, mais sans le corps ; celui-ci reste dans le schéol, attendant l'heure de la résurrection. Les hommes médiocres, qui ne sont point parvenus à l'état de sainteté, attendent dans le schéol, corps et âme. Les méchants y subissent des peines préliminaires en attendant que leur sort soit définitivement réglé aux derniers jours. »

Page 233, ligne 27, au sujet de la succession des événements de la fin, M. Halévy distingue dans le livre d'Hénoch, l'ordre suivant :

1° Guerre contre les oppresseurs païens; 2° jugement et condamnation des anges rebelles, des rois païens leurs imitateurs et des israélites infidèles; 3° l'ancien temple souillé est remplacé par un nouveau temple, qui réunira dans son enceinte tout Israël et les peuples vaincus; 4° avénement et règne du Messie; 5° tout le genre humain parvient au comble de la vertu et devient semblable aux patriarches.

Page 236, ligne 9, au lieu de : *princes ou rois juifs*, lire : *princes ou rois des Juifs*. Il s'agit, en effet, de soixante-dix princes étrangers, préposés au gouvernement d'Israël, depuis la fin du royaume de Juda jusqu'à l'avénement du Messie.

Page 238, ligne 8, l'expression *Verbe*, qui se trouve dans ce passage, est le résultat, non d'une interpolation, mais, comme l'a très-justement remarqué M. Dilmann, d'un accident de lecture arrivé au traducteur éthiopien, qui avait sous les yeux la version grecque faite sur l'hébreu. Le veau blanc, dont il est question ici, se change en un animal qui s'appelle en hébreu *Rêm;* et le traducteur grec, soit qu'il ne connût point cet animal, soit qu'il voulût lui conserver le nom sémitique, écrivit à son tour *Rêm*. Le traducteur éthiopien, interprétant ce passage comme une allusion au Messie, et croyant à une erreur du copiste, au lieu de *Rêm*, qui n'offrait en grec aucun sens, lut *Rêma* (ῥῆμα, *Parole* ou *Verbe*). Il en est résulté l'altération conservée à tort dans notre traduction. Le passage doit être ainsi rétabli :

« Et je vis qu'il arriva un moment où toutes leurs espèces furent transformées; et tous devinrent des veaux

blancs; et le premier d'entre eux devint une licorne (rêm). La licorne est un animal très-fort qui a de grandes cornes noires sur sa tête... »

Page 8, ligne 2 de la note 4, au lieu de : *Liv. X*, lire : *Liv. IX*, 4.

Page 21, ligne 16, au lieu de : *les origines certaines ou probables du monachisme*, lire : *les origines certaines ou probables des doctrines et des rites du monachisme.*

Page 27, ligne 2 de la note 1, au lieu de : *il a été écrit*, lire : *il a été écrit, dit-on.*

Page 39, ligne 22, au lieu de : *le dédain des Juifs palestiniens*, lire : *le dédain de beaucoup de Juifs palestiniens.*

Page 75, à la fin de la ligne 6, ajouter : *et possédant déjà, durant l'époque préchrétienne, certaines tendances à l'archaïsme, qui seront signalées plus loin.*

Page 75, à la dernière ligne, après les mots : *vers l'Orient*, ajouter : *Cette posture est celle que les plus anciennes fresques des catacombes de Rome donnent au chrétien en prière.*

Page 108, ligne 16, au lieu de : *rassassiés par la chair*, lire : *rassassiés par la chère.*

Page 114, ligne 6, après les mots : *servir d'appui*, ajouter en note :

« La planche VII de la traduction française abrégée de la *Roma Sotterranea* de M. de Rossi (Librairie Académique de Didier) nous montre dans une peinture des catacombes romaines du deuxième siècle sept personnages prenant le repas eucharistique. Devant eux on voit le pain sacré et le poisson, symbole du Christ. Sous leurs coudes on re-

marque une disposition de la natte cubiculaire, parfaitement semblable à celle que Philon décrit en cet endroit ; la natte se relève de manière à former un bourrelet et un point d'appui par la partie supérieure du corps. »

Page 119, ligne 5, après le mot *hysope*, ajouter en note :

« Philon omet, sans doute, de nous dire que le rite des Thérapeutes, comme celui des Esséniens, exige que le pain soit béni avant d'être touché. Cette bénédiction est faite par le président du repas. Une fresque du deuxième siècle des catacombes romaines (*V.* la planche VIII, n° 3 de la traduction précitée de la *Roma Sotterranea* de M. de Rossi) figure la bénédiction ou consécration du pain. Le pain est posé sur un trépied, peut-être un autel, de chaque côté duquel se tient un personnage. Celui qui est à droite du spectateur est une femme, sans doute l'Église, représentée dans l'attitude rituelle de la prière, les mains étendues, *expansis manibus*. Celui qui est à gauche du spectateur représente un homme ; il étend la main droite sur le pain pour le consacrer, et ce mouvement découvre le bras, la poitrine, toute une moitié du corps, nus sous son *pallium*. Cette excessive simplicité de vêtements, dit M. de Rossi, était considérée par les anciens comme la marque des véritables philosophes, et à l'époque à laquelle appartient cette peinture, c'est-à-dire à un siècle environ de distance de Philon et des Thérapeutes, un simple pallium était devenu le costume habituel du clergé chrétien. N'y a-t-il pas ici une analogie nouvelle à signaler entre le vêtement des moines philosophes d'Alexandrie et celui des premiers prêtres chrétiens ? »

Page 122. Nos indications sur la bibliographie sibylline se bornent aux ouvrages récents, les seuls importants à connaître, parce qu'en enregistrant les résultats acquis ils

en ont obtenu de nouveaux. Voilà pourquoi nous n'avons cité ni Boissard, ni Blondel, ni Opsopée, ni Isaac Vossius, qui ont les premiers porté le flambeau de la science en ces obscures questions. Il existe un livre très-peu connu et rare, précieux surtout pour sa belle iconographie; il réunit sous une forme claire et sobre tous les témoignages des anciens relatifs aux dieux prophètes, à leur culte, à leurs prêtres, aux thaumaturges et aux sibylles. C'est un petit in-4° de 250 pages, imprimé à Genève en 1675, accompagné de cinquante gravures représentant les personnages que la connaissance de l'avenir a rendu célèbres. Il est intitulé : *Historia deorum fatidicorum, vatum, sibyllarum*, etc. L'auteur est P. Mussard.

Page 133, ligne 23, au lieu de : *Nous verrons plus loin*, lire : *On peut entendre dans le paragraphe III du troisième livre des oracles sibyllins.*

Page 139, ligne 2 de la note, au lieu de : *cite que*, lire : *dit que.*

Page 170, à l'avant-dernière ligne, après le mot : *Alexandrie*, ajouter cette note, qui nous est communiquée par M. Joseph Halévy :

« Isaïe (ch. xix, 19) s'exprime ainsi : « En ce même « temps, il y aura un autel à l'Éternel au milieu du pays « d'Égypte, et sur la frontière un monument à l'Éternel. « Ce sera pour l'Éternel des armées un signe et un témoi- « gnage dans le pays d'Égypte. » Le temple d'Onias fut construit sur l'autorité du prophète et avec le but de propagande indiqué par lui. Il ne paraît pas qu'on y ait jamais fait de sacrifices propitiatoires et obligatoires pour la nation entière. On y apportait seulement des offrandes d'un caractère votif et qui sont d'un ordre très-secondaire. Il n'est venu à l'idée de personne alors de remplacer le

temple de Jérusalem par un autre. *La Mischna considère le temple d'Onias comme orthodoxe et prescrit d'y accomplir les vœux.* La condamnation de ce temple a été prononcée très-tard (vers le troisième ou le quatrième siècle après Jésus-Christ) par quelques talmudistes babyloniens qui ne connaissaient point l'état de choses existant avant la destruction du temple par Titus. »

Page 173, à la fin de la dernière ligne, ajouter en note : « Les inscriptions relevées par M. Waddington en Asie Mineure nous révèlent l'existence de colonies juives inconnues jusqu'ici dans des villes de la Cappadoce et du Pont. »

Page 179, ligne 2, au lieu de : *deux siècles*, lire : *trois siècles.*

Page 182, ligne 8, au lieu de : *les Orphiques*, lire : *certaines parties des Orphiques.*

Page 199, ligne 13. Nous n'avons pu traiter avec tous les développements qu'elle comporte l'histoire de la légende messianique en Israël. Il faut ajouter aux divers points, sur lesquels ont porté les amplifications des siècles postérieurs aux prophètes, le fait du dédoublement du jugement et de l'avénement du Messie. Dans la conception moderne nous trouvons, en effet ; 1° un jugement préliminaire, c'est-à-dire une victoire d'Israël sur les nations et un règne messianique également préliminaire, limité à une certaine période ; 2° un jugement plus solennel et définitif, étendu à l'humanité entière, suivi du règne sans fin du Messie éternel.

Page 212, ligne 8, au lieu de : *il y a environ quatre-vingts ans*, lire : *il y a environ soixante et dix ans.*

TABLE DES MATIÈRES

Introduction. v

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE SECTION

Le Monachisme juif.

Chapitre Ier. Les Esséniens et les Thérapeutes. 1
— II. Caractères et origine de l'ascétisme des Thérapeutes. 11
— III. Les Thérapeutes ne sont pas chrétiens 25
— IV. Authenticité du livre de la vie contemplative . . 37
— V. Le monachisme d'Alexandrie et le monachisme de Judée. 52
— VI. L'Essénisme et la doctrine évangélique. 58
— VII. Les rites du monachisme juif et des églises primitives. 71
— VIII. Différences entre le monachisme juif et le christianisme. 81

DEUXIÈME SECTION

Le Monachisme judéo-alexandrin.

De la vie contemplative ou des vertus des suppliants. 89

DEUXIÈME PARTIE

PREMIÈRE SECTION

La Sibylle grecque.

CHAPITRE Ier. Témoignages des anciens sur les sibylles. 123
— II. Rôle des oracles dans la civilisation coloniale des Grecs 131
— III. La poésie sibylline. 139
— IV. Cumes et Rome. 141
— V. Les oracles capitolins. 154
— VI. La seconde collection d'oracles capitolins. . . . 166

DEUXIÈME SECTION

La Sibylle hébraïque.

CHAPITRE Ier. Les colonies juives avant l'ère chrétienne. . . . 169
— II. Le mouvement judéo-alexandrin. 174
— III. L'École philosophique des Juifs alexandrins. . . 179
— IV. L'ancienne conception du règne messianique. . . 190
— V. La conception moderne du règne messianique. . 198
— VI. Critique et histoire du livre d'Hénoch. 212
— VII. Les prophéties du livre d'Hénoch. 220
— VIII. La fin du monde d'après l'Évangile. 239
— IX. Critique des anciens oracles sibyllins. 246
— X. Le troisième livre des oracles sibyllins (§ II) . . 253
— XI. Le troisième livre des oracles (§ IV). 261
— XII. Le *Proœmium* et le livre IV des oracles. 279
— XIII. Caractères propres du prophétisme en Palestine et à Alexandrie. 295
— XIV. L'Évangile à Alexandrie. 312

TROISIÈME SECTION

Les Chants de la sibylle hébraïque avant le christianisme.

CHAPITRE Ier. Sur les douze livres de la collection des oracles sibyllins. 320
— II. Le *Proœmium* des oracles sibyllins. 325
— III. Le troisième livre des oracles sibyllins (§ I). . . 331
— IV. Le troisième livre des oracles sibyllins (§ II). . . 336
— V. Le troisième livre des oracles sibyllins (§ IV). . . 351
— VI. Le quatrième livre des oracles sibyllins. 373

APPENDICE. 389

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

MOINES ET SIBYLLES

DANS

L'ANTIQUITÉ JUDÉO-GRECQUE

PAR

FERDINAND DELAUNAY
(DE FONTENAY)

—

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

—

Publications de la librairie académique DIDIER et Cie.

DELAUNAY (FERD.)

Philon d'Alexandrie. *Écrits historiques.* Trad. et précédés d'une introduction. 2e édition. 1 vol. ..... 3 fr. 50

AUBERTIN (CH.)

Sénèque et saint Paul. Étude sur les rapports supposés entre le philosophe et l'apôtre. (*Ouv. couronné par l'Acad. française.*) 2e édit. 1 vol.. 3 fr. 50

FRANCK (AD.)

Moralistes et philosophes. 2e édit. 1 fort vol. ..... 4 fr. »
Philosophie et religion. 2e édition. 1 vol. ..... 3 fr. 50

MAX MULLER

Essais sur la mythologie comparée, etc. 2e édition. 1 volume... 4 fr. »
Essais sur l'Histoire des religions. 2e édition. 1 volume..... 4 fr. »

CHAIGNET

La Vie et les écrits de Platon. 1 fort vol. ..... 4 fr. »
La Vie de Socrate. 1 vol. ..... 3 fr. »
Pythagore et la Philosophie pythagoricienne. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*) 2 volumes in-8 ..... 12 fr. »

MARTIN (TH. HENRY)

Les Sciences et la Philosophie. Critique philosophique et religieuse. 1 fort vol. ..... 4 fr. »
Galilée. Les droits de la science, etc. 1 vol. ..... 3 fr. 50
La Foudre, l'Électricité et le Magnétisme chez les anciens. 1 vol. 3 fr. 50

BADER (Mlle)

La Femme biblique, sa vie morale et sociale. 2e édition. 1 vol.... 3 fr. 50
La femme grecque. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édition. 2 vol. ..... 7 fr. »

LITTRÉ

Histoire de la langue française. 6e édit. 2 vol. ..... 7 fr. »
Études sur les barbares et le moyen age. 3e édit. 1 vol. ..... 3 fr. 50
La Science *au point de vue philosophique.* 3e édit. 1 fort vol.... 4 fr. »
Médecine et Médecins. 2e édition. 1 vol. ..... 4 fr. »

CHASSANG

Le Spiritualisme et l'idéal dans l'art et la poésie des Grecs. 2e éd. 1 v. 3 fr. 50
Apollonius de Tyane. Sa vie, ses voyages, ses prodiges par Philostrate et ses lettres, trad. du grec, avec notes, etc. 2e édition. 1 vol. ..... 3 fr. 50
Histoire du Roman dans l'antiquité grecque et latine (*Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions*). Nouvelle édition. 1 vol. ..... 3 fr. 50

DESJARDINS (ALBERT)

Les Moralistes français au XVIe siècle. (*Ouvrage couronné par l'Institut.*) 2e édition. 1 fort volume ..... 4 fr. »

BOUILLIER (FRANCISQUE)

Le Principe vital et l'âme pensante. 2e édit. revue et augmentée. 1 fort volume ..... 4 fr. »

CHAIGNOLLES (J. DE)

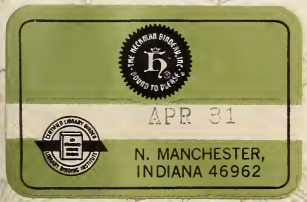
La Mort. *Étude philosophique et chrétienne* à l'usage des gens du monde. 2e édition. 1 vol. in-12 ..... 3 fr. »

Paris. — Imp. Viéville et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

H12? 81?

Deacidified using the Bookkeeper proce
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Feb. 2005

PreservationTechnologie
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATI
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


APR 81
N. MANCHESTER,
INDIANA 46962

LIBRARY OF CONGRESS

0 013 793 623 9